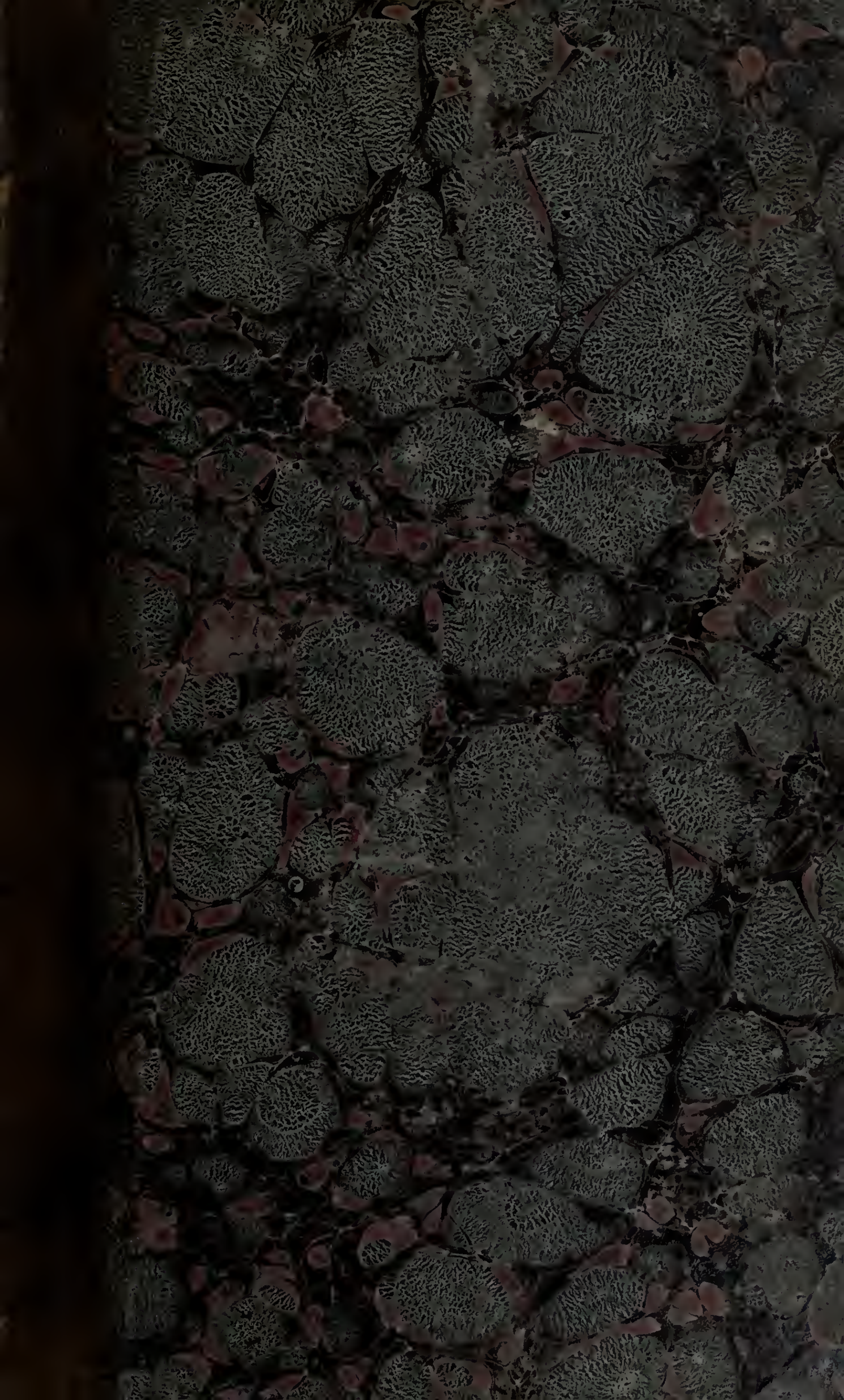
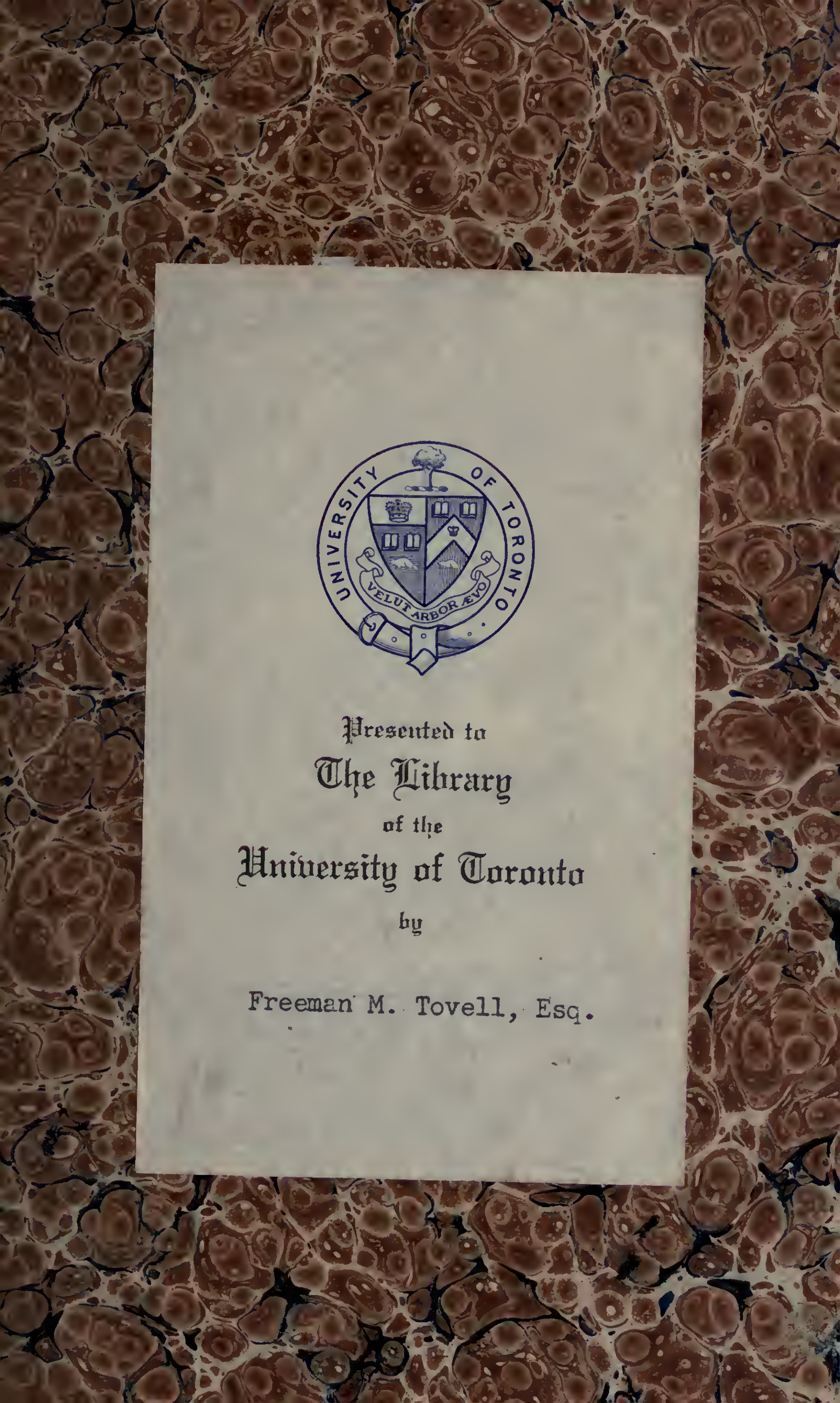



Tovell


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

H. M. Tovell.
Toronto, 1932.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE.

II.

Imprimé chez Paul Renouard,
rue Garancière, n. 5

GUERRE D'ORIENT.

CAMPAGNES
D'ÉGYPTE ET DE SYRIE

1798-1799.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

NAPOLÉON

DICTÉS PAR LUI-MÊME A SAINTE-HÉLÈNE, ET PUBLIÉS

PAR LE GÉNÉRAL BERTRAND.

AVEC UN ATLAS DE 18 CARTES

II.

A PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS - UNIS,

COMON ET Cie

QUAI MALAQUAIS, N 15.

1847.



MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

GUERRE D'ORIENT.

CAMPAGNE DE 1799.

CHAPITRE VIII.

SYRIE.

I. Description de la Syrie. — II. Syrie ancienne. — III. Syrie moderne. — IV. Déserts (1). — V. Histoire de la Syrie jusqu'à sa conquête par les Romains. — VI. Jusqu'à sa conquête par les Musulmans, six cent vingt ans après Jésus-Christ. — VII. Jusqu'à la première croisade en 1070. — VIII. Croisades jusqu'en 1300. — IX. Mamelouks jusqu'à la conquête par Sélim, 1517. — X. État moderne.

I. L'Arabie est une presqu'île comprise entre la mer Méditerranée, la mer Rouge, la mer des Indes et l'Euphrate. Cette presqu'île se lie à l'Asie-Mineure par l'isthme du mont Taurus, et à l'Afrique par l'isthme de Suez. Elle a la forme d'un pentagone irrégulier; le côté de l'ouest a cent cinquante lieues de

(1) Les paragraphes V, VI, VII, VIII, IX, X, ne se trouvent pas dans le manuscrit. Une note du général Bertrand tendrait à faire croire que Napoléon ne les a pas dictés. (*De Las Cases.*)

long (1). Il est borné par la Méditerranée depuis Alexandrette jusqu'à Raphia. Le côté du sud a sept cent vingt lieues depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb. La mer des Indes, depuis ce détroit au cap Ras-el-Had, forme le troisième côté qui a plus de quatre cent cinquante lieues de long; le golfe Persique, l'Euphrate la bornent à l'est et la séparent de la Perse et de l'Arménie sur une étendue de six cents lieues; enfin est l'isthme d'Alexandrette qui sépare la Méditerranée de l'Euphrate. Il a trente-cinq lieues de largeur. Il est fermé par le mont Taurus.

La Syrie est la partie de cette grande presqu'île située le long des côtes de la Méditerranée. Elle a environ cinquante lieues de large. Les Arabes de la Mecque appellent la Syrie le pays de la gauche, comme ils appellent l'Yemen le pays de la droite. Elle est comprise entre les 32e et 37e degré de longitude Est de Paris, et les 31e et 38e de latitude nord; elle a neuf mille lieues carrées de surface, dont cinq mille de terres cultivées. L'Égypte serait un désert sans le Nil. Les sables de l'Arabie couvriraient la Syrie sans la chaîne de montagnes qui la partage et qui court parallèlement aux côtes de la Méditerranée, se tenant à une distance de dix à quinze lieues de la mer. Cette chaîne arrête les nuages, conserve les eaux des pluies; elle s'appelle Liban au nord, Anti-Liban au

(1) Ce sont toujours les lieues de 25 au degré.

centre, Monts des Cheykhs au midi. Le Liban se détache du mont Taurus, il va en s'élevant pendant cinquante lieues jusque vis-à-vis de Tripoli, c'est la plus grande hauteur ; il a dix-huit cents toises au-dessus de la mer; de là, ces montagnes vont en s'abaissant jusqu'au-delà d'Hébron, près de la mer Morte. Les eaux qui tombent sur le revers ouest de cette chaîne, forment vingt-six vallées, par où elles s'écoulent dans la Méditerranée. Elles ont dix à douze lieues de longueur. Ces petits ruisseaux sont rarement à sec. Ils entretiennent la fertilité et la végétation dans toute la contrée. La Kasmiéh, qui prend sa source au sommet du mont Liban près de Baalbeck et qui se jette dans la mer près de Tyr, sépare le Liban de l'Anti-Liban; c'est la plus considérable de toutes ces petites rivières ; elle serpente sur une étendue de trente lieues.

Les pluies qui tombent sur les revers Est de cette chaîne de montagnes sont recueillies par l'Oronte et le Jourdain, qui coulent à son pied et parallèlement avec elles. L'Oronte coule du sud au nord, le Jourdain du nord au sud. Ces rivières ont chacune soixante lieues de cours. L'Oronte se jette dans la Méditerranée à six lieues d'Antioche, s'étant creusé un lit à travers le Liban pour se faire un passage jusqu'à la mer par un crochet perpendiculaire à son cours. Il a vingt toises de largeur à son embouchure, il serait guéable et souvent à sec sans le grand nombre de barrages qui arrêtent son cours. Le Jourdain,

après avoir formé deux lacs, celui de Houle et celui de Tabariéh, se perd dans la mer Morte. Cette rivière a huit à douze toises de large; elle n'est pas guéable; elle est assez profonde. Si la configuration du pays eût permis à l'Oronte et au Jourdain de couler quinze ou vingt lieues plus à l'Est, la Syrie en eût été agrandie d'autant.

La petite rivière de Barradi, qui coule du mont Liban, arrose Damas et se perd dans le petit lac de Bahret-el-Merdj. Un grand nombre de sources fertilisent les environs de cette grande ville. Les plaines d'Alep sont arrosées par les ruisseaux descendans du mont Taurus. L'Euphrate, qui coule à l'Est à quatre ou cinq marches d'Alep, est un fleuve large, rapide et profond.

La Syrie, étant composée de plaines, de collines, de montagnes et de déserts, a des températures et des climats divers. L'hiver, les hautes montagnes sont couvertes de neiges qui disparaissent au mois de mars; dans les plaines le thermomètre ne descend jamais plus bas que 5 ou 6 degrés Réaumur, au-dessus de zéro; il monte jusqu'à 28 degrés l'été, et seulement à 19 et 20 sur les hautes collines. Les sites de la Syrie sont variés, agréables et pittoresques. Les montagnes sont couvertes de pins et de cèdres; les collines et les plaines produisent du chêne-vert, des bois blancs, des arbres fruitiers, des oliviers, des mûriers. On y trouve à-la-fois les fruits des climats tempérés et ceux des climats chauds. Le blé, le dourah,

les lentilles, l'huile, la vigne, le sézame, l'indigo, le coton, la canne à sucre, les tabacs; les pâturages y sont abondans; les bestiaux sont très nombreux. Le commerce se fait avec la Mecque et l'Euphrate par des caravanes; avec le Caire, par des caravanes et par mer; Alep, Damas du côté de la terre; Jaffa, Acre, Beyrout, Latakié, du côté de la mer, reçoivent et exportent ce qui est nécessaire et ce qui est superflu à la consommation du pays.

Sur cent cinquante lieues de côtes, la Syrie n'a aucun port, aucune rade sûre, si ce n'est celle d'Alexandrette. C'est la seule où les ancres tiennent et ne chassent pas. Les rades de Jaffa, d'Acre, de Tripoli, de Latakié, sont mauvaises et dangereuses l'hiver. Les monts Taurus séparent la Syrie de l'Asie-Mineure. Ces hautes montagnes, qu'il faut trois grandes journées pour traverser, offrent partout des cols très élevés, des défilés, et un pays difficile. Il pleut en Syrie autant qu'en Europe. Cette contrée adopte les plantes étrangères, de sa température et de sa latitude, contraire en cela, comme en tant d'autres choses, à l'Égypte sa voisine.

II. La Syrie ancienne se divisait en trois parties : 1° la Syrie proprement dite; 2° la Célé-Syrie ou Syrie-Creuse; 3° la Syrie-Palestine. La Syrie proprement dite se divisait en trois : 1° première Syrie, dont la capitale était Antioche; 2° seconde Syrie, capitale, Alep; 3° Syrie-Euphratensis, capitale Samosate, sur

l'Euphrate. La Syrie-Creuse se divisait en deux . 1° la Phénicie proprement dite, capitale, Tyr; 2° la Phénicie du Liban, capitale, Damas. La Palestine se divisait en trois : 1° la Judée, capitale, Jérusalem; 2° la Samarie, capitale, Sébaste; 3° la Galilée, capitale, Acre. La population de l'ancienne Syrie était de dix à douze millions d'âmes, ce qui faisait deux mille par lieue carrée.

Le commerce des Indes a porté Tyr au plus haut degré de prospérité. Les Phéniciens étaient réputés les premiers navigateurs du monde. Tyr est la métropole d'Utique, de Carthage et de Cadix; elle faisait le commerce des Indes par le golfe Persique et la mer Rouge, sur lesquels elle avait des établissemens. Palmyre était une des échelles de son commerce avec Babylone.

La Palestine, cette terre sainte, a été conquise et habitée par les Juifs, ou le peuple de Dieu. Les douze tribus descendant des douze enfans de Jacob se la partagèrent, savoir : Ruben, Gad, Manassé, le territoire situé sur la gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'à la source de cette rivière; Siméon, Dan, le territoire de la Palestine actuelle, de Gaza à la rivière de Jaffa; Judas et Benjamin, la rive droite du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'à la Galilée; Ephraïm, le pays de Naplouse, de la mer au Jourdain; Issachar, Zabulon, Azer et Nephtalie, toute la Galilée jusqu'aux portes de Tyr. La population des trois Palestines du temps des Romains était de quatre à cinq

millions d'âmes sur une étendue de mille cinq cents lieues carrées, dans un pays montagneux, pauvre et environné de déserts; c'est, par lieue carrée, trois mille habitans, ce qui est supérieur à la population de la Flandre et de la Lombardie. Cela paraît exagéré.

Les villes d'Antioche, d'Émèse, de Tyr, de Jérusalem, ont été très grandes, très peuplées : la première a été la métropole de l'Orient. Les rois de Babylone, de Ninive, de Perse, les califes de Bagdad et de Bassora, ont souvent fait la guerre à la Syrie et l'ont administrée. Cyrus, méditant la conquête de l'Égypte, protégea les Juifs et fit rebâtir leur temple. Jérusalem a été la métropole religieuse du monde chrétien. Elle est aujourd'hui révérée par les juifs, les chrétiens et les musulmans, c'est-à-dire les trois religions qui ont transmis aux hommes la connaissance d'un seul Dieu créateur et rémunérateur, et dont le culte s'étend sur presque tout l'univers. C'est la ville sainte, très noble, très religieuse. Qu'est-ce que Rome auprès de Jérusalem, de la Judée, aux yeux de la religion? Là ont vécu et sont enterrés Abraham, Isaac, Jacob, les patriarches; là naquit et mourut Jésus-Christ; là vécurent les évangélistes; c'est là que Mahomet puisa la connaissance du vrai Dieu.

III. La Syrie était divisée, en 1799, en quatre pachaliks : celui d'Alep, de Tripoli, d'Acre et de Damas. La Palestine, cette langue de terre sur le bord

de la mer, entre Khan-Iounès et Césarée, était gouvernée par trois agas qui demeuraient à Gaza, Ramléh et Jaffa, chefs-lieux des trois apanages. Le premier de ces apanages appartenait à la sultane mère et lui rendait cent cinquante bourses; les deux autres, au capitan-pacha, qui en tirait deux cents bourses. La douane de Jaffa était un revenu important : les riz de Damiette (1). . . . .
. . . . . Les pélerins chrétiens pour Jérusalem y débarquaient (2). La rade est foraine. Le port pouvait jadis contenir trente bâtimens de trois cents tonneaux, mais aujourd'hui il est presque comblé. La population de la Palestine était de cent mille âmes (1799). Il y a de Gaza à Jaffa seize lieues; de Jaffa à Acre, vingt-deux lieues; de Jaffa à Jérusalem, seize lieues.

Le pachalik de Damas s'étendait de Marra à Hébron; il comprenait une partie de l'ancienne Palestine de Judas, de celle de Samarie, et toute la Phénicie du Liban. Jérusalem, capitale de la Judée, était gouvernée par un moultezim. La ville a vingt mille habitans, les trois quarts chrétiens, Naplouse, et Sébaste, ancienne capitale de la Samarie, sont habitées par une population guerrière, fanatique et remuante. Au sud de Damas est la plaine de Hauran, qui a neuf

(1) Ici est une lacune dans le manuscrit.

(2) Probablement débarquaient à Jaffa. La lacune qui existe rend le texte obscur; mais, par respect pour l'œuvre de Napoléon, on a dû se borner à reproduire fidèlement le manuscrit. (*De Las Cases.*)

journées de longueur. Elle a été riche, mais aujourd'hui elle n'est habitée que par quelques tribus d'Arabes. Au nord, est la plaine d'Émèse et de Famié; plus à l'est, on trouve les belles ruines de Palmire, distantes de sept journées de Damas et de cinq de l'Euphrate. Tyr était autrefois le port de Damas. La population de ce pachalik est de un million quatre cent mille âmes. La ville a quatre-vingt-dix mille habitans. Le pacha entretient trois mille hommes sous les armes, dont un tiers à cheval, dit *libaches*. Les janissaires ne sont pas compris dans la maison du pacha qui est Emir-Haggi. La caravane de la Mecque lui coûte sept millions, mais elle lui rend davantage. Elle est quarante jours en route. Elle est composée de vingt à quarante mille pélerins; il meurt neuf à douze mille chameaux à chaque voyage.

Le pachalik d'Acre s'étendait de Césarée, au sud, à Nahr-el-Kelb (rivière du chien), au nord. Sa population est de quatre cent mille âmes, dont les Druses forment une partie considérable. Le pacha entretient trois mille hommes sous les armes, dont neuf cents Arnautes à cheval. Acre, Soûr ou l'ancienne Tyr, Seydéh, Beyrout, sont les quatre ports. Sâfed, Tabariéh, Baalbeck, sont les principaux lieux de l'intérieur. Ce pachalik comprend une partie de la Galilée et la partie de Célé-Syrie (ou Syrie-Creuse) appelée Phénicie propre. Son produit est de mille cinq cents bourses. Ce pachalik contient beaucoup de chrétiens;

on y trouve le couvent de Nazareth, où Notre Seigneur Jésus-Christ a pris naissance. Ce couvent est beau.

Le pachalick de Tripoli s'étendait de la Rivière du Chien à Ladikiéh au nord. Sa population est de trois cent mille âmes. Dans ce pachalik sont les Ansérins, les Maronites, beaucoup de Grecs. Il rend mille cinq cents bourses. Le pacha entretient neuf cents hommes. Tripoli et Ladikiéh sont de petites villes de cinq à six mille âmes, qui font un assez grand commerce en tabac avec l'Égypte. Ce pachalik formait une partie de la Syrie première.

Le pachalik d'Alep est compris entre l'Euphrate, la Méditerranée et le mont Taurus; c'est l'ancienne Syrie première et seconde. Il a quatre cent mille âmes de population. Alexandrette est le port d'Alep sur la Méditerranée, El-Bir son port sur l'Euphrate. La plaine d'Antioche et celle d'Alep sont célèbres. Alep a cent mille habitans; il rend huit cents bourses. La maison du pacha se compose de deux mille hommes, partie à cheval, appelés *delites*, et partie à pied, appelés *maugrabins*.

La population actuelle (1799) de la Syrie est de deux millions quatre cent mille âmes, dont un cinquième Chrétiens, Druses, Maronites, Grecs, Catholiques, Syriens ou Arméniens; un dixième Turcomans, Kourdes, Bédouins. Antioche n'est plus qu'une misérable bourgade habitée par quelques centaines de malheureux. Sur les ruines de Tyr sont quelques

cabanes habitées par huit ou neufs cents Moutoualis. La Syrie rend trente-six mille bourses, savoir : au trésor de Constantinople, trois mille cent quarante-cinq bourses; pour les frais de la caravane de la Mecque, six mille bourses ; le reste est le profit des pachas. Les villes tombent en ruines, les ports se comblent, les chaussées sont détruites, les marais rendent les plaines malsaines ; partout Typhon l'emporte sur Osiris. Toutefois, ce pays conserve encore sa physionomie. L'Égypte est une ferme, dit un littérateur arabe, mais la Syrie est un jardin. La presqu'île d'Arabie, l'Irack et l'Égypte, forment proprement la nation arabe, qui parle une langue différente, a d'autres mœurs, d'autres préjugés que le reste de l'empire ottoman.

Il y a en Syrie quatre nations qui sont tributaires, soumises aux pachas, mais qui se gouvernent elles-mêmes : Les Ansaryéh, les Maronites, les Druses et les Moutoualis, ces derniers sont sectateurs d'Ali. La population de ces quatre peuples est de trois cent soixante-cinq mille habitans, savoir : Les Druses, cent vingt mille; les Moutoualis, cinq mille; les Maronites, cent vingt mille; les Ansaryéh, cent vingt mille; les chrétiens répandus dans les cinq pachaliks se montent à deux cent mille. Total cinq cent soixante-cinq mille, nombre des habitans qui ne sont ni musulmans ni ottomans. Il y a trois nations errantes. Les Turcomans qui sont à Antioche, et qui fréquentent alternativement les plaines d'Antioche et les montagnes de la

Caramanie; ils sont nombreux et ont de grands troupeaux. Les Kourdes, qui fréquentent les bords de l'Euphrate et les déserts de l'Irack. Les Bédouins, qui habitent sur les lisières dans la direction de l'Égypte, de la Mecque et de Bassora. La population maritime de la Syrie se monte sur l'étendue de cent cinquante lieues à quarante-cinq mille habitans. D'Alexandrie à Alexandrette, il y a, par mer, deux cent quinze lieues. Alexandrette est la seule ville de la Syrie où une escadre puisse mouiller; mais la difficulté de la sortie, l'insalubrité de l'air, portent les marins à l'éviter. Les côtes de la Natolie et de l'Asie-Mineure offrent plusieurs bonnes rades.

IV. La Syrie est environnée de déserts à l'est et au sud. Ceux de l'est, la séparent de l'Euphrate et de l'Irack, ou Mésopotamie; ceux du sud, de l'Arabie-Pétrée, de la mer Rouge et de l'Égypte. Des caravanes d'Alep et de Damas traversent le désert, vont à Bagdad et à Bassora, faisant le commerce de la Perse et de l'Inde. De Damas il part des caravanes de pélerins qui vont à la Mecque et à Médine; d'autres échangent des marchandises et vont au Caire; celles-ci trouvent le désert à Gaza. Les caravanes de Jérusalem vont à la mer Rouge; le commerce de cette mer se fait par Akaba. Ces caravanes passaient par Hébron (six lieues) ville célèbre, on y voit encore le tombeau d'Abraham, elle est appelée *la Bien-Aimée;* d'Hébron à Zoar, à l'extrémité de la mer Morte (vingt

lieues); de Zoar à Karak (quinze lieues), Karak est encore habitée, et les ruines indiquent que cette ville a été prospère; de Karak à Akaba, sur la mer Rouge (trente-cinq lieues); Akaba a quelque population, elle a de l'eau. Les caravanes du Caire à la Mecque y séjournent. De là, les flottes de Salomon suivaient la mer Rouge jusqu'aux Indes. Le port de Akaba est à quarante-cinq lieues est-sud-est de Suez. Entre le golfe de Akaba et celui de Suez sont les déserts de l'Égarement, du mont Sinaï, la vallée de Faran, le mont Horeb; Tor est le port du mont Sinaï. C'est dans ces contrées que le peuple de Dieu sortant d'Égypte a erré pendant quarante ans. On y trouve fréquemment d'abondantes sources d'eau, de belles vallées entremêlées de déserts. Le port de Tor est à quinze lieues du mont Horeb, à quatre-vingt-dix lieues de Raphia, sur la Méditerranée. Du mont Sinaï à Suez, il y a cinquante lieues.

Le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte s'étend de Gaza à Salhéyéh; il est de soixante-dix lieues. Les caravanes marchent quatre-vingts heures pour le traverser. Gaza est à cent lieues du Caire. Ce désert se divise en trois parties : 1° de Salhéyéh à Katiéh, il y a seize lieues d'un sable aride; on ne trouve ni ombre, ni eau, ni aucun vestige de végétation; les caravanes marchent vingt heures. Les troupes françaises faisaient ce trajet en deux jours, mais il en faut trois pour les chameaux, les voitures et l'artillerie. Près de Katiéh, sont des sables mouvans, très fatigans pour

les charrois. Katiéh est une oasis; il y avait deux puits d'eau un peu amère, mais cependant potable; il y avait un millier de palmiers qui pouvaient mettre quatre ou cinq mille hommes à l'ombre. Katiéh est supposé être le camp d'Alexandre; il y a cinq lieues de là aux ruines de Peluse, et au fort de Tinéh, quatre lieues jusqu'au bord de la mer. Ainsi les établissemens de Katiéh peuvent être approvisionnés par des bateaux partant de Damiette, et suivant le lac Menzaléh, jusqu'à Tinéh, ou bien sortant du Bogaz de Damiette, suivant les côtes de la Méditerranée, et débarquant sur la plage vis-à-vis de Katiéh.

La seconde partie s'étend de l'oasis de Katiéh, jusqu'à celle d'El-Arich, il y a vingt-cinq lieues. Les caravanes sont trente-deux heures en marche; l'armée française mettait trois jours et demi à faire le trajet. On rencontrait sur cette route trois puits qui marquaient les stations, mais ces puits n'offraient de ressources que pour un ou deux bataillons; le premier est celui de Bir-el-Abd (six lieues et demie); le second de Birket-Aich (sept lieues et demie); le troisième Meçoudiah (huit lieues), situé à trois lieues d'El-Arich. En suivant cette direction on se trouve toujours à deux ou trois lieues de la mer Méditerranée, jusqu'à Méçoudiah où l'on chemine sur l'Estran. A trois lieues au nord de Bir-el-Abd, est le mont Casius. Si on faisait des établissemens à toutes ces couchées, il serait possible de les approvisionner d'eau, de vivres et de fourrages par mer. Les djermes, parties de Da-

miette ou de Jaffa, débarqueraient sur la plage, à trois lieues des puits. Mais il serait préférable de marquer les couchées sur le bord de la mer, même en marchant sur l'emplacement des lacs du roi Baudouin. Ces magasins retranchés formeraient une protection pour la navigation. El-Arich est une oasis beaucoup plus étendue, beaucoup plus productive que celle de Katiéh. Il y a six puits qui peuvent suffire aux besoins d'une armée de quinze à vingt mille hommes, plusieurs milliers de palmiers qui peuvent la mettre à l'ombre. Il y avait un gros village en pierres, contenant cinq à six cents habitans, et un fort en maçonnerie; ce fort et ce village sont à une demi-lieue de la mer, ce qui rend facile l'approvisionnement de ce magasin. Au bord de la mer on voit des ruines de l'ancienne ville de Rhinocorure. Elle était sur l'emplacement d'El-Arich, et avait des moles et un port pour favoriser la navigation.

La troisième partie de ce désert s'étend d'El-Arich à Gaza, il y a dix-neuf lieues. Les caravanes sont vingt-trois à vingt-quatre heures en chemin. Les troupes françaises mettaient trois jours à le traverser. A quatre lieues d'El-Arich, on trouve le Santon de Karoub; à quatre lieues plus loin, le puits de Zawi; à quatre lieues de Zawi, le puits de Raphia; à deux lieues, le château de Khan-Iounès; là commence la Syrie. De Khan-Iounès à Gaza il y a sept lieues; ce n'est plus le désert; c'est un état intermédiaire entre le désert et le pays cultivé. Pendant toute cette route

on longe les bords de la mer à une lieue ou une demi-lieue. Raphia a été une grosse ville, on y voit encore des ruines. Il faut donc à une grande armée douze jours pour traverser le grand désert et l'isthme de Suez, comptant un jour de séjour à Katiéh et un à El-Arich.

A toutes les époques de l'histoire, on voit que les généraux marchant d'Égypte en Syrie ou de Syrie en Égypte, ont considéré ce désert comme un obstacle d'autant plus grand, que leurs armées avaient plus de chevaux. Lorsque Cambyse, disent les anciens historiens, voulut pénétrer en Égypte, il fit alliance avec un roi arabe, qui fit couler un canal d'eau dans le désert; ce qui évidemment veut dire qu'il couvrit ce désert de chameaux portant de l'eau. Alexandre chercha à plaire aux Juifs pour qu'ils le servissent au passage du désert. Cependant cet obstacle dans les temps anciens n'a pas été aussi considérable qu'aujourd'hui, puisqu'il y existait des villes, des villages, et que l'industrie de l'homme avait lutté avec avantage contre les difficultés. Aujourd'hui il ne reste presque rien depuis Salhéyéh jusqu'à Gaza. Une armée doit donc le franchir successivement, en formant des établissemens et des magasins à Salhéyéh, à Katiéh, à El-Arich. Si cette armée part de Syrie, elle doit d'abord se former un gros magasin à El-Arich, et puis le transporter à Katiéh, mais ces opérations étant fort lentes donnent le temps à l'ennemi de faire ses préparatifs de défense.

C'est une opération bien fatigante et bien délicate que de traverser le désert en été: 1° La chaleur du sable; 2° le manque d'eau; 3° le manque d'ombre, sont capables de faire périr une armée ou de l'affaiblir et de la décourager, au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer. L'hiver, cet obstacle est bien moindre. On n'a plus l'inconvénient de la chaleur, du sable ni de l'ardeur insupportable du soleil; on a besoin d'une moindre quantité d'eau. Il est donc facile de comprendre qu'une place forte à El-Arich qui empêcherait l'ennemi de se servir des puits et de camper sous l'ombre des palmiers, serait bien précieuse. L'armée qui la voudrait assiéger, devrait camper exposée à l'ardeur du soleil, recevoir ses vivres, ses fourrages, ses bois, ses fascines et son eau, de Gaza. El-Arich pris, il faudrait passer bien des semaines pour approvisionner ce magasin, de manière à ce qu'il pût suffire à tous les besoins de l'armée, pendant le siége de Katiéh. Pour le siége de Katiéh, il faudrait tirer ses vivres, ses fascines, son eau, du magasin d'El-Arich. Avant de se hasarder à quitter Katiéh, il faudrait y avoir fait de gros magasins qui pussent suffire aux besoins de l'armée, dans sa traversée jusqu'à Salhéyéh. Cette armée, exténuée par le passage du désert de Katiéh à Salhéyéh, pourrait être défaite par une armée moindre. Si elle est battue avant d'arriver au Caire, elle n'a qu'une seule ligne de retraite, elle est embarrassée d'une quantité immense de chameaux portant de l'eau. Une armée

battue et rejetée dans le désert ne peut plus prendre position; elle ne peut s'arrêter qu'à Gaza.

L'armée qui défend l'Égypte peut, ou se réunir à El-Arich pour s'opposer à l'investissement de cette place, ou se réunir à Katiéh, pour faire lever le siége d'El-Arich, ou attendre l'ennemi à Katiéh, ou l'attendre à Salhéyéh; tous ces partis lui offrent des avantages. De tous les obstacles qui peuvent couvrir les frontières des empires, un désert pareil à celui-ci est incontestablement le plus grand. Les chaînes de montagnes, comme les Alpes, tiennent le second rang, les fleuves, le troisième; car, si on a tant de difficulté à transporter les vivres d'une armée, que rarement on y réussit complétement, cette difficulté devient vingt fois plus grande, quand il faut traîner avec soi l'eau, les fourrages et le bois, trois choses d'un grand poids, très difficiles à transporter et qu'ordinairement les armées trouvent sur les lieux.

CHAPITRE IX.

CONQUÊTE DE LA PALESTINE.

I. Résolution de la guerre de Syrie (1799). — II. L'armée est partagée en trois corps. — III. Passage du désert; de l'isthme de Suez; combat d'El-Arich (9 février); combat de nuit (15 février); prise du fort (21 février).— IV. L'avant-garde erre dans le désert (22 février); combat de Gaza (26 février). — V. Marche sur Jaffa; siége et prise de la ville (6 mars). — VI. Peste de Jaffa; armistice conclu avec l'aga de Jérusalem (10 mars). — VII. Combat de Naplouse (15 mars). — VIII. Prise de Haïffa; arrivée devant Acre (18 mars).

I. Les colonies françaises des Indes-Occidentales étaient perdues. La liberté accordée aux noirs, et les événemens dont Saint-Domingue était le théâtre depuis huit ans, ne laissaient plus d'espoir de rétablir l'ancien système colonial. D'ailleurs, l'établissement à Saint-Domingue, d'une nouvelle puissance gouvernée par les noirs, sous la protection de la République, entraînerait la ruine de la Jamaïque et des colonies anglaises. Dans cet état de choses la France avait besoin d'une nouvelle et grande colonie qui lui tînt lieu de celles de l'Amérique.

Depuis la dernière lutte que la France avait soutenue contre l'Angleterre dans l'Indoustan, elle y avait perdu tous ses établissemens. Il ne lui restait plus que

la belle, mais petite colonie de l'Ile de-France. Les Anglais, au contraire, avaient tellement accru et consolidé leur domination dans les Indes, qu'il était devenu difficile de les y attaquer directement. Ils étaient maîtres de tous les ports; ils y entretenaient cent vingt-cinq mille hommes, dont trente mille Européens; ils couvraient, il est vrai, une grande étendue de pays. Tippoo-Saïb, les Mahrattes, les Seïkhs et d'autres peuples guerriers non soumis, formaient une masse de forces prêtes à se rallier à une armée française. Mais pour entreprendre avec espérance de succès, une guerre sur un théâtre si éloigné, il fallait être maître d'une position intermédiaire qui servît de place d'armes. L'Égypte, située à six cents lieues de Toulon, à quinze cents du Malabar, était cette place d'armes. La France, solidement établie dans ce pays, deviendrait un peu plus tôt, un peu plus tard, maîtresse de l'Inde. Le riche commerce de l'Orient reprendrait son ancienne route par la mer Rouge et la Méditerranée. Ainsi, d'un côté l'Égypte remplacerait Saint-Domingue et les Antilles; de l'autre, elle serait un acheminement à la conquête de l'Inde.

Alexandre pénétra dans l'Indoustan en passant l'Indus dans la partie supérieure de son cours; il opéra son retour sur Babylone, en traversant la Gedrosie ou le Mékran. Si son armée y souffrit, c'est qu'il n'était pas pourvu de tout ce qui était nécessaire pour cette traversée. Avec des vaisseaux on franchit l'Océan, avec des chameaux les déserts ces-

sent d'être un obstacle. De l'Égypte, une armée montée sur des chameaux peut arriver à Bassora en trente ou quarante-cinq jours; de Bassora, elle peut en quarante se porter sur les confins du Mékran; elle trouvera sur sa route Chyraz, grande et belle ville. Tout le Kerman est un pays abondant, où elle s'approvisionnera pour le passage du désert jusqu'à l'Indus. Ces déserts sont moins arides que ceux de l'Arabie. Partant de l'Égypte en octobre, cette armée arriverait en mars à sa destination. Là, elle se trouverait au milieu des Seïkhs et des Mahrattes.

L'armée française n'était forte que de trente mille hommes, mais les cadres étaient suffisans pour soixante mille. En effet, elle avait quatre cent quatre-vingts compagnies d'infanterie, soixante compagnies de cavalerie, quarante compagnies d'artillerie, sapeurs, mineurs, ouvriers, trains d'artillerie; elle pouvait donc recevoir trente mille recrues du pays. On comptait les prendre ainsi : quinze mille esclaves noirs de Sennaar et de Dârfour; et quinze mille Grecs, Coptes, Syriens, jeunes mamelouks, maugrabins et musulmans de la Haute-Égypte, accoutumés au désert et aux chaleurs de la zone torride.

L'Égypte pouvait tout fournir : les dix mille chevaux, les quinze cents mulets, les cinquante mille chameaux, les outres, les farines, les riz et tous les autres objets nécessaires à cette opération. Un solide établissement dans cette contrée, était donc la base de tout l'édifice. Avant de partir de France, Napo-

léon avait calculé le temps et les moyens pour faire la conquête de l'Égypte, sauf à marcher sur l'Indus, plus tôt ou plus tard, selon la disposition plus ou moins favorable des peuples de l'Orient, et selon que les événemens seraient plus ou moins heureux. Il s'était flatté, que les quinze premiers mois, depuis juillet 1798 jusqu'à octobre 1799, lui suffiraient pour faire la conquête du pays, pour la levée des recrues, des chevaux, des chameaux, pour leur équipement, armement; et que dans l'automne de 1799 et l'hiver de 1800, il pourrait marcher à sa destination avec tout ou partie de son armée. Car, quarante mille hommes, dont six mille chevaux, quarante mille chameaux et cent vingt pièces de canons de campagne, étaient jugés suffisans pour soulever l'Indoustan. Il avait été convenu en France que le gouvernement ferait partir en octobre ou novembre 1798, trois vaisseaux de soixante-quatorze, quatre frégates et cinq flûtes portant trois mille hommes, pour ravitailler l'Ile-de-France, et croiser dans les mers des Indes; que dès que l'époque de la marche de l'armée sur l'Indus serait décidée, une escadre de quinze vaisseaux de guerre, six frégates, quinze grosses flûtes, partirait de Brest, portant cinq mille hommes, des vivres et des munitions de guerre. Cette escadre devait communiquer avec l'armée de terre sur les côtes du Mékran. Après avoir donné tous les secours à l'armée pour l'aider à s'emparer d'une place forte, Surate, Bombay ou Goa, elle devait se partager en

petites divisions pour croiser dans les mers depuis l'Indus jusqu'à la Chine. Trois divisions devaient partir de l'Ile-de-France pour former des magasins aux trois ports de la côte du Mékran qui avaient été désignés. Les trois mille hommes de troupes qui se trouveraient à l'Ile-de-France, ayant des cadres pour six mille hommes, devaient être complétés par quinze cents colons blancs, et quinze cents noirs. Ces six mille hommes serviraient à la garde de ces établissemens ou échelles, et suivraient l'armée à son passage.

Le succès de l'assaut d'Alexandrie, des batailles de Chobrakhit et des Pyramides, le bon esprit des ulémas qui avaient levé le plus grand obstacle, celui du fanatisme religieux, firent un moment espérer que Mourad et Ibrahim beys se soumettraient. Mais la destruction de l'escadre eut le double effet d'empêcher les Mamelouks de se soumettre, et de permettre à l'ennemi d'établir un sévère blocus sur les côtes. On n'eut plus de communication avec la France, d'où on attendait un second convoi de six mille hommes, déjà embarqués à Toulon, ainsi que beaucoup d'effets d'habillement, d'armement, etc. Enfin, la perte de l'escadre obligea l'empereur Sélim à déclarer la guerre à la République.

Après la bataille de Sédiman et la révolte du Caire, de nouvelles négociations eurent lieu avec Mourad et Ibrahim beys; ils étaient disposés à se soumettre et à servir sous les drapeaux français; mais ils reçurent l'avis que la Porte mettait deux armées en cam-

pagne. Ils voulurent voir l'issue de cette entreprise. Les deux armées étaient chacune de cinquante mille hommes; l'une se réunissait à Rhodes, l'autre en Syrie; elles devaient agir simultanément dans le courant du mois de juin 1799. La première devait débarquer à Damiette ou à Aboukir; la seconde, traverser le désert de Gaza à Salhéyéh, et marcher sur le Caire. Les Mamelouks, les Arabes et les partisans devaient s'ébranler au même moment. Dans les premiers jours de janvier 1799, on apprit que quarante pièces de canon et deux cents caissons de campagne étaient arrivés de Constantinople à Jaffa. Elles étaient servies par quinze cents canonniers qui avaient été dressés par des officiers français. Des magasins considérables de biscuit, de poudre, d'outres pour passer le désert, étaient réunis à Jaffa, à Ramléh, à Gaza. L'avant-garde de Djezzar-Pacha, au nombre de quatre mille hommes, était arrivée à El-Arich. Abdallah, son général, était à Gaza avec huit autres mille hommes; il attendait dix mille hommes de Damas, huit mille de Jérusalem, dix mille d'Alep, et autant de la province de l'Irack. Il y avait déjà huit mille hommes réunis à Rhodes. On attendait dix mille Albanais, neuf mille janissaires de Constantinople, quinze mille de l'Asie-Mineure, huit mille de la Grèce; une escadre turque, et des transports se préparaient à Constantinople.

Dans la crainte de cette invasion, l'esprit public de l'Égypte rétrogradait; il n'était plus possible de rien

faire. Si une division anglaise se joignait à l'armée de Rhodes, cette invasion deviendrait bien dangereuse. Napoléon résolut de prendre l'offensive, de passer lui-même le désert, de battre l'armée de Syrie, à mesure que les diverses divisions se réuniraient, de s'emparer de tous ses magasins, et des places d'El-Arich, de Gaza, de Jaffa, d'Acre, d'armer les chrétiens de la Syrie, de soulever les Druses et les Maronites, et de prendre ensuite conseil des circonstances. Il espérait qu'à la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre, les Mamelouks, les Arabes d'Égypte, les partisans de la maison de Daher, se joindraient à lui; qu'il serait en juin maître de Damas et d'Alep; que ses avant-postes seraient sur le mont Taurus, ayant sous ses ordres immédiats, vingt-six mille Français, six mille Mamelouks et Arabes à cheval d'Égypte, dix-huit mille Druses, Maronites et autres troupes de Syrie; que Desaix serait en Égypte prêt à le seconder, à la tête de vingt mille hommes, dont dix mille Français et dix mille noirs, encadrés. Dans cette situation, il serait en état d'imposer à la Porte, de l'obliger à la paix, et de lui faire agréer sa marche sur l'Inde. Si la fortune se plaisait à favoriser ses projets, il pouvait encore arriver sur l'Indus au mois de mars 1800, avec plus de quarante mille hommes en dépit de la perte de la flotte. Il avait des intelligences en Perse, il était assuré que le schah ne s'opposerait pas au passage de l'armée par Bassora, Chyraz et le Mékran. Les événemens ont déjoué ces calculs. Toutefois, la guerre

de Syrie a rempli un de ses buts, la destruction des armées turques ; elle a sauvé l'Égypte des horreurs de la guerre, et a consolidé cette brillante conquête. Le second but eût encore été effectué en 1801, après le traité de Lunéville, si Kléber eût vécu.

II. L'armée d'Orient comptait à l'effectif au 1er janvier 1799, vingt-neuf mille sept cents hommes combattans ou non combattans, savoir : vingt-deux mille infanterie ; trois mille cavalerie ; trois mille deux cents artillerie-génie ; six cents guides ; neuf cents non combattans, ouvriers, employés civils. Total vingt-neuf mille sept cents partagés en trois corps, savoir :

	HAUTE-ÉGYPTE.	BASSE-ÉGYPTE.	SYRIE.	TOTAL.
Infanterie . . .	5,000	7,000	10,000	22,000
Cavalerie. . . .	1,200	1,000	800	3,000
Artillerie. . . .	300	1,300	1,600	3,200
Guides	»	»	600	600
Non combattans.	50	700	150	900
	6,550	10,000	13,150	29,700

Les généraux Desaix, Friant, Belliard, Davoust, Lasalle commandaient dans la Haute-Égypte ; les généraux Dugua, Lanusse, Marmont, Almeras, dans la basse ; les généraux Kléber, Bon, Reynier, Lannes, Murat, Dommartin, Caffarelli du Falga, Vial, Vaux, Junot, Verdier, Lagrange faisaient partie de l'armée de Syrie.

Chaque division de l'armée de Syrie avait six pièces d'artillerie de campagne, la cavalerie en avait six à cheval, la garde six pièces à cheval, total trente-six bouches à feu. Le parc avait quatre pièces de douze, quatre de huit, quatre obusiers, quatre mortiers de six pouces, total seize pièces; en tout cinquante-deux bouches à feu avec un double approvisionnement, des outils et un équipage de mine. Un équipage de siége de quatre pièces de vingt-quatre, quatre de seize, quatre mortiers de huit pouces avec tout le nécessaire, étaient embarqués à Damiette sur six petits chebecs ou tartanes; il était impossible de traîner dans les sables mouvans du désert de si fortes pièces. Un pareil équipage de siége embarqué sur les trois frégates *la Junon*, *la Courageuse* et *l'Alceste*, était en rade d'Alexandrie, sous les ordres du contre-amiral Perrée. Le général en chef avait ainsi pris double précaution pour être assuré de ne pas manquer de gros canons qui étaient jugés nécessaires pour Jaffa et Acre.

Les grands du Caire étaient dans les intérêts de Napoléon; ils voyaient avec plaisir une opération qui allait éloigner la guerre de leurs foyers, en la portant en Syrie. L'espérance de voir l'Égypte, la Syrie et l'Arabie soumises à un même prince, leur souriait. Ils nommèrent une députation de cinq cheykhs des plus instruits pour prêcher dans les mosquées, afin de disposer l'esprit des Musulmans en faveur de l'armée; de défendre la cause des Mu-

sulmans près des Français et d'exciter le patriotisme arabe. Dans cette députation il se trouvait des hommes vénérés dans tout l'Orient. Le départ de cette députation des grands cheykhs fit une vive impression sur toute la population de l'Égypte. Les naturels souriaient aux succès des Français, leur esprit, éveillé sur ces matières délicates, s'ouvrirent à de nouvelles idées qui avant, leur étaient tout-à-fait inconnues.

L'ordonnateur Sucy était malade; sa blessure n'était point guérie; il désira retourner en France. Il partit, s'embarqua à Alexandrie sur un gros transport avec deux cents invalides amputés ou aveugles. Sa navigation fut d'abord heureuse, mais ayant manqué d'eau, le bâtiment mouilla en Sicile pour en faire. Ces féroces insulaires attaquèrent le bâtiment, égorgèrent Sucy et les infortunés soldats échappés à tant de périls et aux dangers de tant de batailles; ce crime si atroce ne fut point puni; on a dit qu'il avait été récompensé!!!

L'armée de Syrie eut besoin de trois mille chameaux et de trois mille ânes pour porter les vivres, l'eau et les bagages, savoir : mille chameaux pour les vivres de quatorze mille hommes, pendant quinze jours, et pour trois mille chevaux de cavalerie, d'état-major, d'artillerie, deux mille chameaux pour porter l'eau pour trois jours, vu que l'on peut renouveler cette eau à Katiéh et à El-Arich. Les trois mille ânes furent distribués à raison de un pour dix hommes

d'infanterie, ce qui mit quinze livres à la disposition de chaque soldat.

III. Le 20 décembre, Abdallah, général de Djezzar, avait campé à Gaza avec une armée de douze mille hommes, il avait fait occuper El-Arich le 2 janvier 1799 par quatre mille hommes. Le général Reynier qui avait depuis le commencement de janvier une garnison dans le fort de Katiéh, porta le 23 janvier son quartier général à Saléyéh, et le 5 février à Katiéh, d'où il partit le 6, arriva le 8 aux puits de Méçoudiah, et porta l'alarme au camp d'El-Arich. Un coureur mamelouk d'Ibrahim-Bey fut fait prisonnier; il donna des renseignemens fort exagérés. Le général Reynier, alarmé, expédia sur-le-champ un dromadaire au général en chef pour lui faire part de la position critique où il allait se trouver.

Arrivé, à huit heures du matin, à portée de canon d'El-Arich, il prit position. Les Turcs occupaient le fort et une position en avant du village d'El-Arich dont les maisons étaient construites en pierres; ils s'y étaient barricadés, protégés par l'artillerie du fort. Aussitôt que l'ennemi se fut assuré du peu de cavalerie qu'avaient les Français, il fit porter la sienne sur leurs flancs et leurs derrières. Les Turcs défendaient tous les puits et la forêt de palmiers. Les Français étaient bivouaqués sur un monticule de sable sans eau, sans ombre, sans fourrages, sans bois. Abdallah avec le reste de ses troupes et douze

pièces de canon destinées à armer le fort, qui n'en avait encore que trois, était attendu à chaque instant de Gaza. La position des ennemis était formidable. Reynier la reconnut, mais prenant conseil de la force des circonstances, il ordonna l'attaque. Il fit les meilleures dispositions possibles. Après une vive canonnade d'une demi-heure, le 85e régiment enleva au pas de charge le village d'El-Arich; cinq cents Turcs furent tués ou pris, les deux mille cinq cents autres se jetèrent dans le fort où ils furent bloqués; la cavalerie turque se retira et prit position à une demi-lieue d'El-Arich, couverte par un grand ravin, à cheval sur la route de Gaza. Reynier perdit deux cent cinquante hommes tués ou blessés, l'armée en murmura, elle le lui reprocha; ces reproches étaient injustes; ce général fit ce que la prudence et les circonstances exigeaient.

Abdallah arriva de Gaza, avec ses huit mille hommes, au secours d'El-Arich, le 11 au soir. Il se plaça derrière sa cavalerie, sur la rive droite du ravin de l'Egyptus. La position de Reynier devenait fort critique, mais la division Kléber qui s'était embarquée à Damiette sur le lac Menzaléh avait débarqué au fort de Tinéh, près les ruines de Péluse, à deux lieues de Katiéh. Le 6 février elle avait continué sa route en toute hâte sur El-Arich, où elle arrivait le 12 au matin.

Le général Kléber prit le blocus du fort. Le général Reynier réunit, dans la matinée du 12, sa divi-

sion dans la forêt de palmiers sur la rive gauche du ravin, vis-à-vis de la division d'Abdallah; il passa la journée du 13 et du 14 à reconnaître le terrain, à faire ses dispositions, à instruire les différens officiers qui devaient commander ses colonnes, et dans la nuit du 14 au 15 il exécuta une des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire. Il leva son camp à onze heures du soir, marcha par sa droite, remonta le ravin d'Egyptus pendant une lieue; là, le passa, se rangea en bataille, sa gauche au ravin et sa droite du côté de la Syrie, se trouvant en potence sur la gauche de l'armée ennemie; il rangea dans le plus profond silence sa division en colonnes par régiment; il formait ainsi trois colonnes et chaque colonne à distance de déploiement, son artillerie dans les intervalles; il réunit à deux cents pas de chaque colonne les grenadiers auxquels il joignit cinquante hommes de cavalerie, ce qui porta la force de chaque détachement à deux cents hommes. Ainsi formé, il se mit en marche; aussitôt qu'il rencontra les premières sentinelles, il fit halte et rectifia sa position. Les trois détachemens de grenadiers se jetèrent par trois directions différentes au milieu du camp ennemi; chaque détachement était muni de plusieurs lanternes sourdes, chaque soldat portait au bras un mouchoir blanc; d'ailleurs la différence de langage rendit la reconnaissance plus facile. En un moment, l'alarme fut dans le camp d'Abdallah. Reynier, avec la colonne du centre, arriva à la tente du pacha qui n'eut que le

temps de se sauver à pied; plusieurs kiachefs d'Ibrahim-Bey furent pris; l'ennemi laissa quatre ou cinq cents morts sur le champ de bataille, neuf cents prisonniers, tous ses chameaux, une grande partie de ses chevaux, toutes ses tentes et ses bagages. Abdallah se sauva épouvanté, et ne rallia sa division qu'à Khan-Iounès. Reynier n'eut que trois hommes tués et quinze ou vingt blessés; il campa le 17 dans la position qu'avait occupée l'ennemi, couvrant le siége d'El-Arich. Cette affaire fit le plus grand honneur au sang-froid et aux sages dispositions de ce général.

Dans les premiers jours de février, deux vaisseaux de guerre anglais et une quinzaine de bâtimens parurent devant Alexandrie. Ils bombardèrent la ville, mais les batteries de côtes tirèrent avec tant d'adresse, que les bombardes furent bientôt hors de service. Il parut évident que le but de l'ennemi était d'arrêter le mouvement de l'armée sur la Syrie, en menaçant Alexandrie. L'armée de Rhodes n'était point encore prête.

Le général en chef partit du Caire avec les divisions Bon et Lannes. Il campa le 9 février à El-Khancah et le 10 à Belbeis. Il se rendit au camp de Birket où était la députation du Divan; c'était un camp tout oriental; les quinze cheykhs avaient chacun trois tentes, où ils déployaient tout le luxe asiatique. Il déjeuna avec eux, visita leur camp et rejoignit le soir son quartier général à Belbeis. Le 11 février, il campa sous les palmiers de Koraïm; ses tentes venaient d'être

dressées, lorsqu'il reçut le dromadaire porteur des dépêches du général Reynier, datées du 9 février au matin, du puits de Méçoudiah. Il écrivait que les renseignemens qu'il avait reçus lui faisaient penser que toute l'armée de Djezzar était en mouvement, et qu'un corps de troupes considérable était arrivé à El-Arich; que sa position allait devenir bien délicate au milieu de cet immense désert. Cela décida le général en chef à partir sur-le-champ. Il monta sur son dromadaire, marcha toute la nuit et arriva le 15 février à El-Arich à la pointe du jour, comme le combat de nuit finissait; il se rendit au camp d'Abdallah et témoigna aux troupes sa satisfaction au sujet de leurs exploits de la nuit. Le quartier général, les parcs de réserve, les divisions Bon et Lannes couchèrent le 12 février à Salhéyéh, le 13 à El-Aras, le 14 à Katiéh, le 15 à Bir-el-Abd, le 16 à Birket-Aich, le 17 à Méçoudiah, le 18 le 19 et le 20 février elles arrivèrent à El-Arich.

La défaite d'Abdallah n'avait pas influé sur les dispositions de la garnison du fort, qui paraissait déterminée à la plus opiniâtre résistance. Le général Caffarelli construisit deux batteries, une de huit pièces de huit et de quatre obusiers, à cent cinquante toises, pour battre à plein fouet, l'autre, de brèche. Il profita pour placer celle-ci d'un grand magasin en pierres situé à dix toises du fort; il l'arma de quatre pièces de douze. Le 18, la batterie à plein fouet battit le fort et en démonta l'artillerie qui fut réduite au

silence. Les pièces de douze étaient avec la réserve du parc, elles ne pouvaient arriver au plus tôt que le 20. Le général Dommartin fit doubler les attelages; deux de ces pièces arrivèrent le 19 au matin, il les plaça de suite en batterie; en cinq ou six heures de temps la brèche fut faite au fort. Le général Berthier somma la garnison; elle n'avait aucun homme de considération à sa tête; elle était commandée par quatre capitans. Ils députèrent deux d'entre eux pour répondre à la sommation : ils avaient l'ordre de défendre le fort jusqu'à la mort et étaient résolus à obéir; ils ne voulurent rien entendre. Enfin, ils proposèrent pour leur ultimatum qu'on leur accorderait une trève de quinze jours, au bout de laquelle ils rendraient le fort, s'ils n'étaient pas secourus. Ces chefs parlèrent avec résolution et se montrèrent déterminés à courir les chances de l'assaut. On était si près du fort que l'on entendait les discours que les imans faisaient aux soldats, et les prières qu'ils récitaient. Tous ces hommes étaient fanatisés. L'assaut dont la réussite était probable, coûterait peut-être quatre ou cinq cents hommes, sacrifice que notre position ne nous permettait pas de faire. Cependant on n'avait pas un moment à perdre. Abdallah avait rallié son monde à Khan-Iounès, et recevait tous les jours des renforts. La contenance de la garnison faisait assez comprendre qu'elle espérait être secourue. Les eaux des puits d'El-Arich s'épuisaient, il était urgent d'en finir.

Le général Dommartin réunit les obusiers des divisions; le 20 février au matin il fit bombarder le fort. Les canonniers jetèrent huit ou neuf cents obus avec tant d'adresse, qu'ils portèrent la terreur et la mort parmi la garnison. Chaque obus tuait ou blessait du monde, car toutes éclataient au milieu d'un petit fort, où les hommes étaient les uns sur les autres. La garnison changea alors de ton, elle battit la chamade; après de vains discours, les quatre capitans signèrent la capitulation qui leur fut proposée. La garnison posa les armes sur le glacis, elle remit ses chevaux, jura de se rendre à Bagdad par la route du désert, de ne point porter les armes contre les Français pendant la présente guerre, et de ne rentrer avant un an ni en Égypte ni en Syrie; elle fut escortée pendant six lieues dans la direction de Bagdad. Elle avait eu au combat du village d'El-Arich et à l'attaque du fort sept cents hommes tués, blessés ou prisonniers; trois cents de ces Maugrabins demandèrent du service. Il y avait dans le fort deux cent cinquante chevaux, une centaine de chameaux, trois pièces de canon. Les prisonniers, les drapeaux, les canons furent envoyés à la députation du divan à Salhéyéh, et de là au Caire; ils servirent à une entrée triomphale par la porte des Victoires. Les ingénieurs firent réparer la brèche, remirent le fort en bon état, construisirent quatre lunettes, ce qui augmenta la capacité du fort et donna des feux dans des bas-fonds qui étaient tout près.

IV. Le général Kléber, commandant l'avant-garde, partit le 22 février avant le jour, il devait aller coucher au puits de Zawi pour arriver le lendemain à Khan-Iounès; il avait ordre de pousser un avant-poste sur Khan-Iounès, si cela lui était possible; d'El-Arich à Khan-Iounès, il y a quatorze lieues. Le général en chef partit le 23 à une heure après-midi, avec cent dromadaires et deux cents gardes à cheval. Il marcha au grand trot pour joindre l'avant-garde; arrivé au Santon de Karoub, il trouva un grand nombre de fosses où les Arabes enterrent des blés et des légumes; aucune n'était fouillée. Arrivé au puits de Zawi, il ne trouva pas de traces de l'avant-garde. Le temps était frais, il arrivait souvent dans le désert que les soldats préféraient doubler la marche pour gagner un meilleur pays. Arrivé au puits de Raphia, le soleil se couchait; il ne trouva là non plus aucune trace de la division; il arriva enfin sur la hauteur, vis-à-vis de Khan-Iounès. Le village est dans le fond; il faisait encore un peu jour, il aperçut une grande quantité de tentes; le camp était beaucoup trop grand pour pouvoir être celui du général Kléber. Peu de momens après, le piquet d'escorte tira quelques coups de carabine contre les grand'gardes de l'ennemi; un chasseur arriva au galop pour prévenir qu'il faisait le coup de carabine avec les Mamelouks d'Ibrahim-Bey, qu'on voyait un camp très considérable qui prenait les armes et dont la cavalerie montait à cheval. On se peindra facilement l'étonnement

de l'état-major. Qu'était donc devenue l'avant-garde? Les chevaux étaient très fatigués; ils avaient, en neuf heures de temps, fait douze lieues; on allait être poursuivi par une nombreuse cavalerie fraîche, il fallut battre promptement en retraite; les puits de Raphia étaient trop près, on arriva à celui de Zawi à onze heures du soir. Les partis qui s'étaient dirigés le long de la mer et par le désert, n'apportèrent aucune nouvelle.

A trois heures après minuit, un piquet de douze dromadaires, revenant de Gaïan, amena un Arabe qu'il avait trouvé dans une petite cabane, il gardait un troupeau de chameaux. Il dit que les Français, à trois lieues d'El-Arich, avaient quitté la route de Syrie pour suivre une route tracée, et s'étaient dirigés du côté de Gaïan, c'était le chemin de Karak. Le général en chef partit sur l'heure même, guidé par cet Arabe. A la pointe du jour, il rencontra trois ou quatre dragons de l'avant-garde, qui lui donnèrent les nouvelles les plus déplorables. Kléber s'était égaré, il avait marché quinze heures sans s'apercevoir de son erreur; mais à cinq heures après-midi, plusieurs soldats étonnés de ne point trouver le Santon de Karoub, où les gens d'El-Arich leur avaient dit qu'ils devaient trouver des fosses de légumes, communiquèrent leurs inquiétudes à leurs officiers, qui en instruisirent le général. Ainsi prévenu, Kléber s'orienta et s'aperçut qu'il s'était égaré. L'avant-garde n'avait à sa suite que quelques chameaux chargés

d'eau; elle avait fait la soupe, et, immédiatement après, elle s'était remise en marche au lever de la lune, pour revenir sur ses pas et regagner le puits de Zawi; elle savait que le général en chef devait la suivre, elle en était fort inquiète, lorsqu'à dix heures du matin il leur apparut. Aussitôt que les soldats reconnurent sa capote grise, ils la saluèrent par des cris de joie redoublés. Le découragement était tel, que plusieurs avaient brisé leur fusil. Napoléon rallia la division, fit battre à l'ordre, et dit aux soldats: « que ce n'était point en se mutinant qu'ils remé-« dieraient à leurs maux; au pis-aller, qu'il fallait « mieux enfoncer sa tête dans le sable, et mourir « avec honneur, que de se livrer au désordre et de « violer la discipline. » Il leur annonça qu'ils n'étaient point éloignés du puits de Zawi, que des chameaux chargés d'eau venaient à leur rencontre; à midi la division Kléber arriva au puits de Zawi, au même moment où le reste de l'armée et les chameaux de réserve y arrivaient d'El-Arich. Il ne lui manqua que cinq hommes morts de soif ou égarés. Lannes prit l'avant-garde, et coucha le soir même à Khan-Iounès. Des prisonniers dirent que l'avant-veille, à la vue de l'escorte du général en chef, Abdallah avait monté à cheval, et poussé jusqu'à Raphia avec toute sa cavalerie. Mais la nuit étant devenue très obscure, il avait cessé sa poursuite, de crainte de tomber dans quelque embuscade. Le grand désert était passé. Il y avait à Khan-Iounès de grands jardins; l'eau des puits était

bonne et assez abondante, non-seulement pour suffire aux besoins du jour, mais encore pour remplir les outres, car de ce village à Gaza il n'y a pas de puits.

On avait passé les limites de l'Afrique, on était en Asie. Khan-Iounès est le premier village de Syrie. On allait traverser la Terre-Sainte. Les soldats se livrèrent à toute sorte de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem; cette fameuse Sion parlait à toutes les imaginations, et réveillait toute espèce de sentimens. Les chrétiens leur avaient montré dans le désert un puits où la Vierge, venant de Syrie, s'était reposée avec l'enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans, intendans ou secrétaires, un grand nombre de catholiques syriens qui parlaient un peu la langue franque, jargon italien; ils expliquaient aux soldats toutes les traditions de leurs légendes chargées de superstitions.

L'armée séjourna, le 24 février, à Khan-Iounès; elle partit le 25 avánt le jour; à trois lieues elle rencontra l'avant-garde d'Abdallah, lui fit quelques prisonniers. Ce général couvrait la ville de Gaza; il avait reçu des renforts. Il comptait sous ses ordres douze mille hommes, dont six mille de cavalerie. Il attendait à chaque instant l'armée de l'aga de Jérusalem, ainsi que quatorze pièces de canon du parc de campagne de Jaffa; il aurait donc une armée d'une vingtaine de mille hommes. Son infanterie n'était pas disciplinée; elle ne pouvait être de quelque considération, qu'autant qu'elle se posterait derrière les mu-

railles de Gaza. La cavalerie était composée de trois espèces d'hommes, les Mamelouks d'Ibrahim-Bey, c'étaient des troupes d'élite : mais ce bey, qui était arrivé en Syrie avec mille hommes, n'en avait plus que cinq ou six cents à cheval; les Arnautes de Djezzar-Pacha étaient au nombre de trois mille chevaux ; les Detelhs de Damas au nombre de deux mille. Les Arabes augmentaient ou diminuaient au camp, selon leur usage; les prisonniers calculaient qu'il y en avait constamment un mille. A trois heures après-midi, les deux armées se trouvèrent en présence. Celle d'Abdallah avait sa droite appuyée au gros mamelon, dit d'Hébron, où Samson porta les portes de Gaza. Ce mamelon est situé vis-à-vis de Gaza, dont il est séparé par une vallée de sept à huit cents toises de largeur. Sa cavalerie était toute sur sa gauche. Il n'occupait pas la ville de Gaza, mais seulement le fort, où il y avait de grosses pièces d'artillerie. Napoléon donna la gauche à Kléber, le centre au général Bon. Toute la cavalerie, sous les ordres de Murat, tint la droite; et comme elle était fort inférieure en nombre, il l'appuya par trois carrés de l'infanterie du général Lannes. Les hussards amenèrent quelques prisonniers, qui annoncèrent que l'aga de Jérusalem n'était pas encore arrivé, et que la division d'artillerie du parc de Jaffa n'était pas encore sortie de cette place, faute d'attelages. Abdallah n'avait donc que dix à douze mille hommes avec deux seules pièces d'artillerie ; il n'était pas bien redoutable. Le général

Kléber donna tête baissée dans la vallée, entre Gaza et la droite de l'ennemi, et se porta sur ses derrières. La cavalerie, soutenue par les carrés du général Lannes, tourna la gauche, tandis que le général Bon, avec le centre, marchait de front. Aussitôt que ces mouvemens furent démasqués, les Turcs se mirent en retraite, et évacuèrent toutes leurs positions. Les Mamelouks d'Ibrahim-Bey sa comportèrent seuls avec courage; ils enfoncèrent trois escadrons de tête du général Murat; mais pris en flanc, ils furent ramenés. Les Torbagis étaient un peu meilleurs que les Arabes, toutefois très inférieurs aux Mamelouks, et hors d'état de se mesurer, même en nombre triple, avec les dragons. Ces derniers poursuivirent l'ennemi pendant deux lieues, l'épée dans les reins. Mais les Turcs sont très lestes; ils n'avaient aucun bagage, et seulement deux pièces d'artillerie qu'ils abandonnèrent. Les Mamelouks d'Ibrahim-Bey soutinrent la retraite; Abdallah perdit deux ou trois cents hommes. L'armée française eut une soixantaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers.

Les cheykhs et les ulémas de Gaza apportèrent les clefs de leur ville. Les proclamations du divan de Gama-el-Azhar qui suivait l'armée, nous avaient concilié l'opinion des habitans; ils ne se démentirent pas pendant toute la campagne. Le soir même, le fort fut cerné, et, par l'influence des habitans, l'aga qui le commandait le remit à la pointe du jour. Il y avait de l'artillerie, des magasins, et l'équipage d'outres de

l'armée turque. Gaza est située à une demi-lieue de la mer; le débarquement à la plage y est très difficile: il n'a aucun havre, ni aucun débarcadère. La ville est placée sur un beau plateau qui a deux lieues de tour. Cette ville a été forte; Alexandre l'assiégea, eut des difficultés à vaincre, et y fut dangereusement blessé. Mais aujourd'hui ce n'est plus que l'assemblage de trois misérables bourgades dont la population s'élève à trois ou quatre mille âmes. La plaine de Gaza est belle, riche, couverte d'une forêt d'oliviers, arrosée par beaucoup de ruisseaux; il y a un très grand nombre de beaux villages.

L'armée campa dans les vergers autour de la ville; elle occupa les hauteurs par de forts détachemens. Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un phénomène auquel elle n'était plus accoutumée. Le tonnerre gronda, l'atmosphère fut embrasée d'éclairs, la pluie tombait par torrens. Le soldat poussa des cris de joie, depuis près d'un an, il n'avait pas vu une seule goutte de pluie; c'est le climat de France, disait-il. Mais la première heure passée, la pluie, contre laquelle ils n'avaient aucun abri, les fatigua; la vallée fut bientôt inondée; le général en chef fit porter ses tentes sur la hauteur d'Hébron. On se ressentit de l'abondance du territoire. L'armée se reposa quatre jours pour se refaire des fatigues du désert; elle eut des vivres en abondance et de très bonne qualité. La terre était grasse, boueuse, l'atmosphère couverte de nuages. Après quelques jours, la chaussure du soldat souffrit.

Berthier profita de ce moment de repos pour expédier des proclamations à Jérusalem, à Nazareth dans le Liban. C'étaient des proclamations du sultan Kébir aux Turcs; c'étaient des allocutions des ulémas de Gama-el-Azhar aux fidèles musulmans, et enfin des circulaires aux chrétiens. Ces proclamations étaient en arabe; le quartier général avait une imprimerie. Jérusalem était sur la droite de la route, on espérait y recruter bon nombre de chrétiens, et y trouver pour l'armée des ressources importantes; mais l'aga avait pris des mesures pour défendre cette ville. Toute l'armée se faisait une fête d'entrer dans cette Jérusalem si renommée; quelques vieux soldats qui avaient été élevés dans les séminaires chantaient les cantiques et les complaintes de Jérémie, que l'on entend pendant la semaine sainte dans les églises d'Europe.

V. En sortant de Gaza, l'armée prit à gauche, et marcha au milieu d'une plaine de six lieues de large. A gauche elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite les premiers mamelons des montagnes de la Palestine, qui vont en s'élevant pendant quatre ou cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jusqu'au Jourdain. Le 1er mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon. Cette dernière ville est célèbre par les siéges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades. Elle est aujourd'hui ruinée, et le port

comblé. Napoléon employa trois heures à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy battit l'armée du soudan d'Égypte et les Maures d'Éthiopie. Cette bataille valut à la chrétienté la possession de Jérusalem pendant cent ans. Le Tasse l'a chantée dans ses beaux vers du Saint-Sépulcre. Esdoud était redoutée pour ses scorpions. En campant sur les ruines de ces anciennes villes........(1), on lisait tous les soirs l'Écriture sainte à haute voix, sous la tente du général en chef. L'analogie et la vérité des descriptions étaient frappantes, elles conviennent encore à ce pays, après tant de siècles et de vicissitudes. Le 2 mars, après sept lieues de marche, on campa à Ramléh, ville célèbre, à sept lieues de Jérusalem. La population est chrétienne; il s'y trouve plusieurs couvens de moines. Il y a des fabriques de savon ; les oliviers y sont nombreux et fort gros. Les coureurs de l'armée s'approchèrent à trois lieues de la ville sainte. L'armée brûlait de voir la colline du Calvaire, le Sépulcre, le plateau du temple de Salomon ; elle éprouva un sentiment de peine lorsqu'elle reçut l'ordre de tourner à gauche. Mais il était pressant d'occuper Jaffa, où une nombreuse garnison travaillait à se fortifier. Jaffa est la seule rade que l'on trouve depuis Damiette. Sa possession était nécessaire pour ouvrir les communications par mer avec cette dernière ville, et recevoir les

(1) Ici était un mot écrit au crayon de la main de Napoléon ; on n'a pu le déchiffrer. (*De Las Cases.*)

bateaux chargés de riz et de biscuits, ainsi que l'équipage de siége. Marcher sur Jérusalem sans avoir occupé Jaffa, eût été manquer à toutes les règles de la prudence. Pendant les premiers quinze jours de mars, la pluie ne cessa de tomber, ce qui fit périr beaucoup de chameaux, ces animaux n'aiment pas les terrains boueux, ni les pays humides. De Ramléh à Jaffa, il y a cinq lieues.

L'armée campa devant Jaffa. La garnison fut renfermée dans ses murailles et bloquée. La division Lannes prit la gauche du siége, le général Bon la droite; Kléber se porta en observation sur le Nahar, rivière à une lieue de Jaffa, sur la route d'Acre. Reynier, qui faisait l'arrière-garde, n'arriva que le 5 à Ramléh. Jaffa est située à quatre-vingt-dix lieues de Damiette, avec qui elle fait un grand commerce. Ses quais sont assez beaux. Sa population était de sept à huit mille âmes, dont quelques centaines de Grecs. Elle avait plusieurs couvens, dont un dit, des pères de la Terre-Sainte. Elle est située sur une colline. Elle a deux sources d'excellente eau, qui sont très abondantes. Du côté de terre, elle était fermée par un demi-hexagone flanqué de tours. Les murailles étaient fort élevées, mais sans fossés; les tours étaient armées d'artillerie. Le côté du sud faisait face à Gaza; celui du milieu, au Jourdain; le troisième, à Saint-Jean-d'Acre. Le côté de la mer qui fait le diamètre de l'hexagone est un peu concave. Les environs forment un vallon couvert de jardins et de vergers, d'un terrain

accidenté, ce qui permit d'approcher à une demi-portée de pistolet de la place sans être découvert. A une grande portée de canon est le rideau qui domine la campagne; c'était la position naturelle pour camper l'armée; mais comme ce rideau était entièrement nu et qu'on y aurait été éloigné de l'eau, et exposé aux ardeurs du soleil, on préféra s'établir dans la vallée, entre la ville et la position, en gardant cette dernière par des postes. Les subsistances étaient assurées par les magasins de Gaza et ceux de Ramléh. Les légumes se trouvaient en abondance dans le pays. L'armée était campée sous des orangers; les oranges étaient mûres, petites, blanches, mais très douces. Elles furent très agréables aux soldats.

Toute l'infanterie d'Abdallah, lui-même en tête, s'était jetée dans Jaffa. Il y avait beaucoup d'artillerie; le corps des tobgis, ou canonniers de Constantinople, y était tout entier. Le génie et l'artillerie employèrent toute la journée du 4 à reconnaître la place. Dans la nuit du 4 au 5 mars, ils ouvrirent la tranchée et construisirent trois batteries. Les places d'armes et les parallèles étaient inutiles, il leur suffit de creuser quelques boyaux pour servir de communication. Dans la nuit du 5 au 6, l'artillerie arma les trois batteries de vingt pièces de canon; les deux à plein fouet, chacune de quatre pièces de huit et de deux obusiers; celle de brèche, de quatre pièces de douze et quatre obusiers. La garnison fit deux sorties sous le feu de son artillerie et de la mousqueterie de ses créneaux; mais

l'une et l'autre n'eurent qu'un succès momentané, et furent vivement repoussées. Ces sorties étaient un spectacle qui n'était pas dépourvu d'intérêt ; elles étaient faites par des hommes de dix nations diversement costumées ; c'étaient des Maugrabins, des Albanais, des Kourdes, des Anatoliens, des Caramaniens, des Damasquiens, des Alépyns, des noirs du Técout. Parmi les prisonniers, il se trouva trois Albanais de la garnison d'El-Arich, qui donnèrent la nouvelle que toute cette garnison s'était rendue dans la ville de Jaffa, violant la capitulation et son serment.

Le 6 mars, les batteries firent une salve de deux coups par pièce, après quoi le général Berthier envoya au commandant de Jaffa un parlementaire chargé de lui dire : « Dieu est clément et miséri-« cordieux. Le général en chef Bonaparte me charge « de vous faire connaître que Djezzar-Pacha a com-« mencé les hostilités contre l'Égypte en envahissant « le fort d'El-Arich; que Dieu qui seconde la justice « a donné la victoire à l'armée française, et qu'elle a « repris ce fort; que c'est par suite de cette opéra-« tion que le général en chef est entré dans la Pales-« tine, d'où il veut chasser les troupes de Djezzar-« Pacha qui n'aurait jamais dû y entrer; que la place « est cernée de tous côtés; que les batteries de plein « fouet à bombes et à brèche vont en deux heures « en ruiner les défenses; que le général en chef Bo-« naparte est touché des maux qui affligeraient la ville « entière si elle était prise d'assaut; qu'il offre sauve-

« garde à la garnison, protection à la ville, qu'il re-
« tarde en conséquence le commencement du feu
« jusqu'à sept heures du matin. » L'officier et le trompette furent reçus; mais au bout d'un quart d'heure, l'armée vit avec horreur leurs têtes au bout de piques, plantées sur les deux plus grandes tours, et leurs cadavres jetés du haut des murailles au pied des batteries de brèche. On commença le feu des batteries; celle de brèche fit tomber le pan de la tour qu'elle battait, la brèche fut reconnue praticable; le chef de bataillon du génie Lazowzky avec vingt-cinq carabiniers, quinze sapeurs et cinq ouvriers d'artillerie, fit le logement et déblaya le pied de la brèche. Le 22e d'infanterie légère était en colonne derrière un pli du terrain qui servait de place d'armes. Il attendait le signal pour monter à la brèche. Le général en chef était debout sur l'épaulement de la batterie, indiquant du doigt au colonel Lejeune, de ce régiment, la manœuvre qu'il devait faire, lorsqu'une balle de fusil jeta son chapeau par terre, passa à trois pouces de sa tête et renversa raide mort le colonel qui avait cinq pieds dix pouces. « Voilà la seconde fois, depuis que je fais la guerre, dit le soir le général en chef, que je dois la vie à ma taille de cinq pieds deux pouces. » Le général Lannes se mit à la tête du 22e et fut suivi par les autres régimens de la division; il franchit la brèche, traversa la tour, s'étendit de droite et de gauche, le long de la muraille, et s'empara de toutes les tours; il parvint bientôt à la citadelle qu'il occupa.

La division Bon qui avait été chargée de faire une fausse attaque sur la droite, monta sur les remparts avec des échelles, aussitôt que le désordre fut parmi les assiégés. La fureur du soldat était à son comble, tout fut passé au fil de l'épée; la ville, ainsi au pillage, éprouva toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La nuit survint. Sur le minuit, on fit publier un pardon général, en exceptant ceux qui avaient fait partie de la garnison d'El-Arich. On défendit aux soldats de maltraiter qui que ce fût; on parvint à faire cesser le feu, on plaça des sentinelles aux mosquées, où s'étaient réfugiés les habitans, à divers magasins et établissemens publics. On ramassa les prisonniers et on les parqua hors des murailles; mais le pillage continua; ce ne fut qu'au jour que l'ordre fut entièrement rétabli. Il se trouva deux mille cinq cents prisonniers dont huit à neuf cents hommes de la garnison d'El-Arich. Ces derniers, après avoir juré de ne pas rentrer en Syrie avant une année, avaient fait trois journées dans la direction de Bagdad; mais depuis, par un crochet, s'étaient jetés dans Jaffa. Ils avaient ainsi violé leur serment; ils furent passés par les armes. Les autres prisonniers furent renvoyés en Égypte avec les trophées, les drapeaux, etc. Abdallah s'était caché et déguisé sous le costume d'un père de la Terre-Sainte; il sortit de Jaffa, arriva à la tente du général en chef et se jeta à ses genoux. Il fut traité aussi bien qu'il le pouvait désirer. Il rendit quelques services et fut envoyé au Caire. Sept cents

chameliers, domestiques et soldats étaient Égyptiens, ils se réclamèrent avec confiance des cheykhs et furent sauvés. En se jetant aux pieds des soldats, ils s'écriaient : « *Mesri, Mesri* (1), » comme ils auraient dit : « Fran-« çais, Français. » Arrivés en Égypte, ils se louèrent du respect dont ils avaient été l'objet, aussitôt qu'il avait été connu qu'ils étaient Égyptiens. Cinq cents soldats de la garnison parvinrent à se soustraire à la fureur du soldat, en se faisant passer pour habitans. Ils reçurent depuis des saufs-conduits pour aller au-delà du Jourdain.

Le lendemain, les ulémas purifièrent les mosquées et les prières se firent comme à l'ordinaire; le tumulte commença à se ralentir. On prit le train d'artillerie de campagne de quarante bouches à feu; c'était le parc de l'armée qui se réunissait en Syrie; il était composé de pièces de quatre et d'obusiers de six pouces avec leurs caissons, tous de modèle français. Les trente pièces de canons qui servaient à l'armement de la place, étaient de bronze, mais de tout calibre. Dans les magasins, il y avait des biscuits de forme parallélipipède confectionnés depuis dix ans; ils venaient de Constantinople, et étaient mangeables. Les officiers de l'armée s'armèrent d'une grande quantité de candjars, et les valets d'une grande quantité d'escopettes et de fusils de luxe turcs. La perte qu'éprouva la ville par le pillage, peut être évaluée à plu-

(1) *Mesri* signifie Égypte.

sieurs millions, mais les soldats vendirent tout à très bon marché; les gens du pays rachetèrent leurs effets au dixième de leur valeur. Beaucoup de militaires firent des gains considérables. Comme il arrive dans de pareils événemens, cet argent fut utile pendant le siége d'Acre. On trouva aussi beaucoup de café, de sucre, de tabac, de pelisses, de châles de toute espèce. Cela changea un peu le costume du soldat; le fond resta européen, mais il prit un mélange oriental.

Le lendemain de la prise de la ville, un convoi de seize bâtimens chargés de riz, farine, huile, poudre, cartouches, qui était parti d'Acre depuis deux jours, mouilla dans la rade, et fut capturé. Le contre-amiral Ganteaume en changea les équipages et les dirigea sur Haïffa. Le général Andréossy, le colonel Duroc, le chef de bataillon Aimée, se distinguèrent dans cet assaut.

VI. La traversée du désert avait été très fatigante, et le passage d'un climat extrêmement sec à un climat humide et pluvieux, influa sur la santé de l'armée. L'hôpital qui était établi dans le couvent des pères de la Terre-Sainte, ne fut plus suffisant. Le nombre des malades se monta à sept cents, les corridors, les cellules, les dortoirs, la cour en furent obstrués. Le chirurgien en chef Larrey ne dissimula pas toutes ses inquiétudes; plusieurs personnes étaient mortes vingt-quatre heures après être entrées à l'hôpital; leur maladie avait marché avec une grande ra-

pidité, il y avait reconnu des symptômes de peste. La maladie commençait par des vomissemens; la fièvre était violente, le délire très fort; des bubons sortaient aux aines, et immédiatement après, si l'éruption ne s'était pas faite facilement, le malade mourait. Les pères de la Terre-Sainte s'enfermèrent et ne voulurent plus communiquer avec les malades, tous les infirmiers désertèrent, l'hôpital fut abandonné à un tel point, que les distributions manquaient et que les officiers de santé furent obligés de pourvoir à tout. C'est en vain qu'ils contredisaient ceux qui voulaient reconnaître des symptômes de peste dans ce qui n'était, disaient-ils, qu'une fièvre pernicieuse connue, appelée *la fièvre à bubons*. C'était en vain qu'ils prêchaient d'exemple, servant avec un redoublement de soin et de zèle; la frayeur était dans l'armée. C'est une des circonstances particulières à la peste qu'elle est plus dangereuse pour les personnes qui la craignent; ceux qui se laissèrent maîtriser par la peur en sont presque tous morts. Le général en chef se défit des pères de la Terre-Sainte en les envoyant à Jérusalem et à Nazareth; il alla lui-même à l'hôpital, sa présence y porta la consolation; il fit opérer plusieurs malades devant lui, on perça les bubons pour faciliter la crise; il toucha ceux qui paraissaient être les plus découragés, afin de leur prouver qu'ils n'avaient qu'une maladie ordinaire et non contagieuse. Le résultat de tous ces moyens fut tel, que l'armée resta persuadée que ce n'était pas la peste; ce ne fut que

plusieurs mois après qu'il fallut bien en convenir. On ne négligea point toutefois les précautions nécessaires; on fit brûler indistinctement et rigoureusement tout ce qui avait été pris dans le pillage de la ville; mais de pareilles précautions se prennent dans les hôpitaux, toutes les fois qu'il y règne des fièvres pernicieuses.

Berthier écrivit à Djezzar. « Depuis mon entrée en « Égypte, je vous ai fait connaître plusieurs fois que « mon intention n'était point de vous faire la guerre; « que mon seul but était de chasser les Mamelouks; « vous n'avez répondu à aucune des ouvertures que « je vous ai faites. Je vous ai fait connaître que je dé- « sirais que vous éloignassiez Ibrahim-Bey des fron- « tières de l'Egypte; bien loin de la........(1). « Les « provinces de Gaza, Ramléh et Jaffa sont en mon « pouvoir; j'ai traité avec générosité celles de vos « troupes qui se sont remises à ma discrétion; j'ai été « sévère envers celles qui ont violé les lois de la « guerre. Je marcherai sous peu de jours sur Saint- « Jean-d'Acre, mais quelles raisons ai-je d'ôter quel- « ques années de vie à un vieillard que je ne connais « pas? que sont quelques lieues de plus, à côté du « pays que j'ai conquis? et, puisque Dieu me donne « la victoire, je veux, à son exemple, être clément et « miséricordieux, non-seulement envers le peuple, « mais encore envers les grands...... Redevenez mon

(1) Ici est une courte lacune dans le manuscrit. (*De Las Cases.*)

« ami, soyez l'ennemi des Mamelouks et des Anglais, « je vous ferai autant de bien que je vous ai fait « et que je peux vous faire de mal....... Le 8 mars, « je serai en marche sur Saint-Jean-d'Acre, il faut « que j'aie votre réponse avant ce jour. » Djezzar était peu affectionné à la Porte. Les négociations avec l'aga de Jérusalem commencèrent à Gaza, et continuèrent pendant la route et le siége de Jaffa. Après la prise de cette ville, l'armée devait marcher et se porter en deux journées sur Jérusalem; la population en était toute chrétienne; elle offrait plus de ressources qu'aucune ville de la Palestine. Mais, le 10 mars, le général en chef reçut une députation des chrétiens, qui le conjurèrent de les sauver; ils étaient sous le couteau; les Turcs étaient décidés à les égorger avant d'abandonner la ville et de passer le Jourdain. l'aga qui était un homme habile, proposa en même temps un armistice; il s'engagea à mettre en liberté et à protéger les chrétiens; à ne fournir aucun secours à Djezzar, et après la prise d'Acre, à se soumettre au vainqueur. Cela était avantageux. Ce n'était pas renoncer à la visite de Jérusalem, c'était la retarder de une ou deux semaines !!

Le contre-amiral Ganteaume expédia l'ordre à la flottille mouillée à Damiette, de se rendre dans le port de Jaffa. Elle y arriva le 12 mars; elle portait l'équipage de siége nécessaire pour Acre. Cet amiral avait également expédié des dromadaires à Alexandrie, au contre-amiral Perrée, avec ordre

d'appareiller avec ses trois frégates et de se rendre à Jaffa.

Les soldats étaient depuis huit jours oisifs, un plus long séjour ne pouvait être que funeste à leur santé. Il était plus avantageux de faire diversion et d'occuper les esprits d'opérations militaires, que de les laisser raisonner sur les maladies de Jaffa, et sur les symptômes qu'on découvrait chaque jour. L'armée une fois en marche, les maladies cessèrent.

VII. Le lendemain de la prise de Jaffa, Kléber se porta dans la forêt de Meski. Diverses reconnaissances qu'il envoya dans les montagnes eurent des rencontres assez vives qui annoncèrent la présence de l'ennemi. Dans l'une d'elles le général Dumas s'étant trop engagé, perdit quelques hommes et fut grièvement blessé. La quartier général arriva à Meski le 14 mars. La forêt de Meski est la forêt enchantée du Tasse, c'est la plus grande de la Syrie; elle a été illustrée par une bataille sanglante, entre Richard Cœur-de-Lion et Saladin. De Jaffa à Acre il y a vingt-quatre lieues par la route qui longe la mer; il y en a vingt-six par celle qui traverse la plaine. Six ruisseaux qui descendent des montagnes traversent le milieu de la plaine; on a l'avantage de tourner le mont Carmel par la route qui suit la lisière de la plaine d'Esdrelon, au lieu que celle qui longe la mer arrive au détroit de Haïffa, passage difficile à forcer s'il était défendu. Le 15 mars, à midi, l'avant-garde arriva au caravan-

sérail de Kakoun. Elle aperçut la cavalerie d'Abdallah, soutenue par quatre mille Naplousiens en bataille, parallèlement à la route d'Acre. L'armée fit un changement de front, l'aile gauche en avant. Le général Kléber forma la gauche, le général Lannes, la droite, et le général Bon, la réserve. L'ennemi fut chassé de toutes ses positions, culbuté des hauteurs, poursuivi aussi loin qu'il était nécessaire pour qu'il ne pût nous donner aucune inquiétude. La cavalerie de Djezzar se dirigea du côté d'Acre par la plaine d'Esdrelon; les Naplousiens gagnèrent leur ville. Le soir le camp fut dressé à Zaïtah. Le général Lannes éprouva dans le combat une perte assez considérable, il eut deux cent cinquante blessés. Les Naplousiens, c'est-à-dire les anciens Samaritains, eurent un millier d'hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs personnes de marque. Cette sévère leçon les contint pendant long-temps.

Le 16 mars, l'armée campa à Sabarin, elle y arriva de bonne heure; elle était au débouché du mont Carmel et de la plaine d'Esdrelon qu'elle apercevait sur sa droite. Le mont Carmel forme un promontoire dans la mer, à trois lieues d'Acre; il est à l'extrémité gauche de la baie. Cette montagne a trois ou quatre lieues de longueur; elle se lie aux montagnes de Naplouse, mais elle en est séparée par un grand vallon. Le mont Carmel, escarpé de tout côté, est une position militaire assez forte. Sur le haut de cette montagne, il y avait un couvent et des fontaines. Le

mont Carmel est élevé de quatre cents toises, domine toute la côte, et sert de point de reconnaissance aux navigateurs qui abordent en Syrie. Au pied coule la rivière de Keisoun; l'embouchure est à sept ou huit cents toises de Haïffa, petite ville située au bord de la mer, au pied du mont Carmel et à l'extrémité du cap Haïffa; elle a une population de deux à trois mille âmes et un petit port; elle est fermée par une enceinte à l'antique avec des tours, et dominée de très près par les mamelons du Carmel.

VIII. L'armée campa sur la rive gauche du Keisoun. Derrière elle était le mont Carmel, à trois lieues sur la gauche était Haïffa, à sept lieues en avant était la ville de Saint-Jean-d'Acre. Il était important de s'emparer de Haïffa afin de pouvoir y recueillir la flotte qui était partie de Jaffa. Le général en chef, après une légère résistance, y entra à cinq heures du soir. Djezzar avait fait évacuer le canon. Il restait un magasin de cent cinquante mille rations de biscuit, de riz, d'huile, etc. Ce fut de Haïffa que le général en chef découvrit la rade de Saint-Jean-d'Acre, et y aperçut deux vaisseaux anglais de quatre-vingts qui y étaient mouillés, *le Tigre* et *le Thésée*, commandés par le commodore sir Sidney Smith; ils étaient arrivés dans cette rade depuis deux jours venant de Constantinople. Une patrouille de cavalerie se porta dans la direction de Tantourah afin de prévenir la flottille de la présence de la croisière anglaise et lui

apprendre l'entrée de l'armée dans le port de Haïffa. A une lieue au-delà de Tantourah, la flottille fut rencontrée et prévenue, les huit bateaux chargés de vivres venant de Jaffa, entrèrent dans le port le 19 mars à la pointe du jour, mais les seize bâtimens français, chargés de l'équipage de siége, hésitèrent, mirent un moment en panne, virèrent de bord, et prirent le large. Les vaisseaux anglais leur donnèrent chasse. Tout fut bientôt hors de vue. Pendant la nuit on jeta deux ponts sur le Keisoun. A midi l'armée se mit en marche sur Saint-Jean-d'Acre qu'elle ne tarda pas à découvrir. A la nuit, elle arriva au moulin de Cherdâm. L'infanterie y effectua son passage. Ce moulin était en bon état, il servit aux moutures pendant le siége. Au-delà du Keisoun est le Bélus qui n'était pas guéable. L'armée prit position. Le colonel Bessières avec deux cents gardes et deux pièces de canon, passa la rivière et prit en forme d'avant-garde position sur la rive droite. Les pontonniers travaillèrent toute la nuit à construire deux ponts; les tentes du général en chef furent placées à une demi-lieue de la mer, sur la gauche du Bélus. Le 19 mars à la pointe du jour, l'avant-garde se porta sur le mont de la Mosquée qui domine toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre et la ville du côté de la mer; elle se trouvait ainsi devant cette capitale de la Galilée et sur la frontière de la Célé-Syrie ou Syrie-Creuse.

CHAPITRE X.

I. Guerre en Galilée; description de Saint-Jean-d'Acre. — II. Soumission des peuples de la Galilée. — III. Douze tartanes portant le canon de siége sont prises ou dispersées; affaires de Haïffa. — IV. Reconnaissance de Saint-Jean-d'Acre. — V. Première époque du siége de Saint-Jean-d'Acre. — VI. Bataille du mont Thabor (16 avril). — VII. Croisière du contre-amiral Perrée. — VIII. Seconde époque du siége de Saint-Jean-d'Acre. — IX. Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. — X. Marche dans la Syrie et dans le désert. — XI. Entrée de l'armée au Caire (14 juin).

I. Saint-Jean-d'Acre est à trente lieues nord-nord-ouest de Jérusalem, à trente-six lieues sud-ouest de Damas, à dix lieues au sud des ruines de Tyr. Elle est située au nord de la baie de Haïffa, à trois lieues par mer de cette petite ville, à quatre lieues en suivant le rivage. Elle est environnée par une plaine de huit lieues de long, qui commence au cap Blanc et aux montagnes du Saron, et finit à celles du Carmel. Cette plaine, dans sa largeur depuis la mer à l'ouest, aux premiers mamelons des montagnes de Galilée à l'est, a deux lieues. Ces montagnes vont en s'élevant pendant six lieues, jusqu'à la crête supérieure, d'où elles descendent jusqu'au Jourdain. Il y a douze à quinze lieues d'Acre à cette rivière. Six ruisseaux traversent la plaine d'Acre, les trois principaux sont, au nord,

le (1) . . . . . . qui coule au pied du mont Saron, il faisait aller trois moulins; le Bélus qui se jette dans la mer à douze cents toises sud, d'Acre; le Keisoun qui descend du mont Thabor et se rend dans la mer à huit cents toises nord de Haïffa; le coteau du Turon a trois mille toises de longueur; il est situé à douze cents toises de la ville, au nord-est, à une même distance de la mer, à quatre mille toises des premiers mamelons des montagnes, il va en glacis du côté de la mer et du côté des montagnes. La gauche de ce coteau est un mamelon élevé, qui domine la ville, la mer et toute la plaine, on l'appelle le mont de la Mosquée; au pied, du côté du sud de ce mont, est l'embouchure du Bélus.

L'armée campa sur le coteau du Turon. Elle occupait l'hypothénuse d'un triangle dont la ville formait le sommet opposé, et la mer, les deux autres côtés. La division Reynier était à la gauche; Kléber à la droite, Lannes et Bon au milieu; entre elles, le quartier général, vis-à-vis d'un grand magasin, adossé à l'aqueduc. L'ordonnateur Daure construisit une manutention dans ce magasin. Au bord du Bélus, au pied du mont de la Mosquée, il y avait une grande maison carrée, il y établit la grande ambulance; ses hôpitaux furent disposés à Chafa-Arm, Haïffa, Ramléh et Jaffa. Tout le revers des montagnes de la Galilée était couvert d'oliviers, de chênes verts et autres

(1) Le nom n'était pas écrit dans le manuscrit et ne se trouve pas sur les cartes. (*De Las Cases.*)

arbres; l'artillerie, les mineurs, les troupes et la manutention s'y approvisionnaient. Sur la rive droite, en remontant le Bélus, à quatre cents toises du mont de la Mosquée, le premier mamelon gauche des montagnes de la Galilée avait la forme d'un pain de sucre; plus élevé que le mont de la Mosquée, il domine toute la rive droite et la rive gauche du Bélus; on l'appelle le mont du Prophète. Du côté Est, il appuyait la gauche d'un vaste camp de dix lieues carrées, dont les montagnes du Saron formaient le côté nord, la mer le côté ouest, et le Bélus, compris entre le mont de la Mosquée et celui du Prophète, le côté sud. On barra par des fossés, des abattis, tous les chemins des monts; on construisit trois ponts avec des flèches sur le Bélus. Personne, étranger à l'armée, ne pénétra dans ce grand camp où se trouvaient de très beaux pâturages, des blés, des jardins, des vergers, des bois, de l'eau, des moulins, et toutes les choses nécessaires au siége. Des grand'gardes de cavalerie et des piquets d'infanterie française veillaient aux divers débouchés.

Pendant le siége d'Acre par les chrétiens (1191), qui dura trois ans, le camp des croisés était aussi placé sur les collines du Turon, mais la gauche s'étendait sur le mont de la Mosquée et sur la rive gauche du Bélus. Alors, les armées n'avaient pas de canons, et les camps pouvaient s'approcher davantage des villes. Les croisés avaient établi deux rangs de retranchemens, l'un au pied même de la colline

du Turon, le second, appuyé, la droite à la hauteur du Prophète, la gauche au mont Turon; le second retranchement forcé, ce qui arriva souvent, les assiégeans se réfugiaient derrière le premier. Saladin, avec son armée de secours, campait devant Chafa-Arm, sur les hauteurs du Kaocôba, à deux lieues sud-est du mont du Prophète, couvrant la route de Jérusalem, de Damas, et la plaine d'Esdrelon.

Napoléon ne voulant pas permettre aux patrouilles ennemies de pénétrer en-deçà du Jourdain, forma quatre corps pour en surveiller les rives : le premier, commandé par le colonel Lambert, observa le Carmel, la plaine d'Esdrelon, la plage de la mer, les routes de Naplouse; il tenait garnison à Haïffa et à Chafa-Arm; le second, commandé par le général Junot, occupait le fort de Nazareth, observant le Jourdain, au-dessous du lac de Tabariéh; le troisième, commandé par le général Murat, occupa la citadelle de Safed, observant le Jourdain au-dessus du lac de Tabariéh et le pont de Jacob; le quatrième, commandé par le général Vial, observait les débouchés du mont Saron, poussant des postes sur Tyr. Ces quatre corps d'observation affaiblissaient l'armée de deux mille hommes, mais les forts qui leur servaient de points d'appui, n'exigeaient que peu d'hommes. Les colonnes étaient toujours en mouvement, du camp aux frontières, et des frontières au camp, ce qui les faisait paraître très nombreuses. L'armée vivait : 1° des magasins de Haïffa qui s'approvision-

naient par terre et par mer de celui de Jaffa; 2° de ceux de Chafa-Arm qui se formaient des ressources du pays; 3° de ceux de Sâfed qui étaient approvisionnés par le cheykh Daher. Depuis la bataille du mont Thabor, l'armée vécut des magasins que l'ennemi avait formés à Tabariéh, sur le lac de ce nom. Le fourrage était abondant dans la plaine d'Acre; s'il eût été nécessaire, on eût pu aller fourrager dans la plaine d'Esdrelon.

II. Le cheykh Daher fut le plus empressé de tous à se rendre au camp et à offrir ses services. Le 19 mars, à huit heures du matin, l'armée passait le Bélus et prenait son camp sur la colline du Turon. La fusillade et la canonnade étaient vives entre la division Reynier, chargée de l'investissement, et la garnison, qui, logée dans les ruines en avant de la ville, ne voulait pas rentrer dans les murailles, lorsqu'on vit du côté de la montagne du Prophète un groupe de trois à quatre cents cavaliers : c'était le cheykh Daher, qui depuis deux jours attendait à Chafa-Arm le moment où l'armée arriverait devant Acre. A dix heures du matin, il fut présenté, sur la hauteur de la Mosquée, à Napoléon, qui le revêtit d'une pelisse, en signe d'investiture du commandement de la province de Sâfed. Pendant qu'il prêtait son serment, un boulet emporta son cheval, qui était à dix pas derrière lui. Ce prince resta deux jours au camp; il reçut la promesse d'être remis en possession de l'héritage de

son père. A quelques semaines de là, il signa une convention par laquelle il s'engagea à fournir cinq mille hommes à pied et à cheval pour suivre l'armée au-delà du Jourdain, à garder Acre et la côte depuis le mont Blanc jusqu'à Césarée, et à payer un tribut qui serait convenu et calculé sur la moitié du revenu qu'il tirerait du pays qu'on lui donnerait. Ce cheykh fut fidèle; il entretint des correspondances suivies avec Damas; il donna des nouvelles exactes de ce qui s'y faisait; il nous concilia les Bédouins, qui ne causèrent aucune inquiétude à l'armée en Syrie; il approvisionna le camp de tout ce que pouvait fournir le pays.

Quelques jours après, les Moutoualis se présentèrent en masse, hommes, femmes, vieillards, enfans, au nombre de neuf cents; deux cent soixante seulement étaient armés, dont moitié montés et moitié à pied. Le général en chef revêtit d'une pelisse les trois chefs, et leur restitua les domaines de leurs ancêtres. Ces Moutoualis étaient autrefois dix mille; Djezzar les avait presque tous fait périr; c'étaient des Musulmans Olydes, et fort braves. Le général Vial passa le mont Saron, entra à Soûr, l'ancienne Tyr; c'était le domaine de ces Olydes. Ils se chargèrent d'éclairer la côte jusqu'au pied des montagnes; ils se recrutèrent, et promirent cinq cents chevaux bien armés pour marcher sur Damas au mois de mai.

Les pères de la Terre-Sainte amenèrent la population de Nazareth, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers; les populations chrétiennes de

Chafa-Arm, de Safed, etc., firent leur visite en masse. Le bonheur de ces chrétiens ne se peut exprimer ; après tant de siècles d'oppression, ils voyaient des hommes de leur religion ! Leur plaisir était de parler de la Bible, qu'ils savaient mieux que les soldats français ; ils avaient lu les proclamations du général en chef, dans lesquelles il disait qu'il était l'ami des Musulmans, et ils applaudissaient à cette ligne de conduite ; cela n'avait en rien diminué leur confiance en lui. Napoléon revêtit de pelisses trois de leurs chefs, qui avaient plus de quatre-vingt-dix ans ; un d'eux avait cent un ans et lui présenta quatre générations. Le général en chef le fit dîner avec lui. Ce vieillard ne dit pas trois mots qu'il n'y mêlât une parole tirée de l'Écriture sainte. La fidélité de ces chrétiens ne se démentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune de l'armée ; ils lui furent utiles pendant toute la durée du siége ; il y en avait toujours un grand nombre au camp. Le marché était très fréquenté et très abondant ; ils y apportaient des farines, du riz, des légumes, du lait, du fromage, des bestiaux, des fruits, des figues, des raisins secs, du vin ; ils donnèrent aux malades autant de soins que l'eussent fait les Français eux-mêmes.

Les musulmans du pachalik d'Acre partageaient la joie et l'espérance des chrétiens ; ils se présentèrent au camp par députation ; ils se plaignirent amèrement de la férocité du pacha ; on ne rencontrait à tous momens que des hommes mutilés par les ordres

de ce tyran; ce grand nombre d'hommes sans nez était un spectacle hideux.

Le climat de la Syrie avait plus d'analogie avec celui de l'Europe qu'avec celui de l'Égypte. Les habitans étaient plus aimables, plus affectueux; le musulman même était moins fanatique. Les soldats s'y plaisaient davantage. De tout temps, l'Égypte a été le pays des prêtres et des dieux. Les Juifs étaient assez nombreux en Syrie; une espérance vague les animait; le bruit courait parmi eux que Napoléon, après la prise d'Acre, se rendrait à Jérusalem, et qu'il voulait rétablir le temple de Salomon. Cette idée les flattait. Des agens chrétiens, juifs, musulmans, furent dépêchés à Damas, à Alep, et jusque dans les Arménies; ils rapportèrent que la présence de l'armée française en Syrie agitait toutes les têtes. Le général en chef reçut des agens secrets et des communications fort importantes de plusieurs provinces de l'Asie-Mineure; il envoya des affidés en Perse. C'est de là que datent ses relations avec la cour de Téhran.

III. Le 22 mars, on signala au mont de la Mosquée les deux vaisseaux de guerre anglais; une heure après, on aperçut six petites voiles que l'amiral Ganteaume reconnut pour être les tartanes de la flottille de Damiette qui portaient le canon de siége. On apprit depuis que les deux vaisseaux de guerre anglais les avaient chassées pendant trente-six heures, et avaient amariné six bâtimens; que les six autres ayant fait

fausse route, avaient gagné les côtes de France. Parmi ces derniers, se trouvait le bâtiment du capitaine de frégate Hudelet, commandant la division. Cette perte, par elle-même, était de peu de valeur, mais les conséquences en furent des plus fâcheuses. Si ces bâtimens fussent entrés le 19 mars, comme ils le devaient et le pouvaient, à Haïffa, Acre eût été prise avant le 1er avril, Damas avant le 15, Alep avant le 1er mai; toutes les ressources de la Syrie auraient été mises en activité pendant six mois, et à l'automne l'armée se serait trouvée en état de tout entreprendre. Les opinions varièrent sur les motifs de la mauvaise conduite du capitaine Hudelet, commandant ce précieux convoi; les uns l'attribuèrent à son ignorance, à sa pusillanimité; d'autres à l'envie de retourner en France. Les deux vaisseaux anglais n'avaient qu'un très mauvais mouillage près de Haïffa, *le Thésée* eut ses câbles coupés par les bancs de coraux, dériva, et fut un quart d'heure en perdition, ce qui décida sir Sidney Smith à s'emparer de Haïffa, véritable mouillage de cette baie. Il avait encore plusieurs mois de mauvais temps à craindre. Il fit embarquer, à la pointe du jour le 26 mars, quatre cents hommes sur dix chaloupes. Le chef d'escadron Lambert, qui commandait le corps d'observation dans cette place . . . . (1). Il laissa les Anglais débarquer tranquillement, se former, entrer

(1) Ici était une lacune dans le manuscrit. (De Las Cases.)

en ville; mais lorsqu'il les vit engagés dans les maisons, il les accueillit par la mitraille de trois pièces de campagne, et la fusillade de cent hommes logés dans deux maisons crénelées, en même temps qu'il les chargea en flanc et en queue avec deux piquets, chacun de trente dragons. Les Anglais, attaqués de tous côtés, se débandèrent; cent cinquante furent tués, pris ou blessés. La chaloupe du Tigre, armée d'une grosse caronade de trente-deux, tomba au pouvoir du vainqueur. Les obus et la mitraille accompagnèrent les chaloupes dans leur retraite, non sans leur tuer et blesser bien du monde. Le 1er avril, avant le jour, une frégate turque, venant de Constantinople, mouilla à une portée de fusil de Haïffa, à l'ancrage ordinaire. Lambert fit sur-le-champ arborer pavillon ottoman. Au jour, le capitaine descendit à terre, dans un grand canot, et fut fait prisonnier avec trente canotiers et sa chaloupe, armée d'une grosse caronade de vingt-quatre. Ces deux pièces furent utiles au siége; on les mit en batterie de brèche, où elles firent bon effet.

IV. Le général Reynier avait investi la place. Il s'était à cet effet battu toute la journée, et avait, sur le soir, placé des védettes à portée de pistolet des murailles. Les généraux Caffarelli et Dommartin, les colonels Samson et Songis, avaient employé la nuit du 19 au 20 mars et la journée du 20, à reconnaître la place; le colonel Samson avait à deux heures du ma-

tin reconnu le fossé, il n'y trouva pas de contrescarpe; cette reconnaissance était dangereuse, il y fut blessé grièvement; les officiers du génie et de l'artillerie se flattèrent d'entrer dans Acre aussi facilement qu'ils étaient entrés dans Jaffa; des pièces de douze de campagne leur parurent suffisantes pour faire brèche à l'enceinte.

La surface qu'occupe la ville d'Acre est un trapèze, dont deux côtés sont baignés par la mer, et les deux autres formés par des murailles. Le côté de l'Est a trois cents toises, il était flanqué par cinq petites tours; celui du nord a cinq cents toises, il était flanqué par sept petites tours, et par le palais du Pacha, qui est une espèce de citadelle. Ces deux côtés se rencontrent en formant un angle droit. A ce sommet est une grosse et vieille tour qui domine la ville et toutes les murailles. Elle est dominée elle-même par la hauteur de la Mosquée, qui en est éloignée de cinq cents toises. L'ancien port était comblé; un petit îlot où se trouvait un phare flanquait l'enceinte de l'Est. Les environs des murailles à trois cents toises étaient couverts des ruines de l'ancienne ville et des anciennes fortifications; c'étaient des souterrains, des tours, des pans de murailles. Un aqueduc entrait dans la ville près de la grosse tour, du côté du nord. Cet aqueduc avait six mille toises de long, traversait la plaine, et portait les eaux du pied des montagnes dans les citernes de la ville. Acre avait été inhabitée pendant de longues années; elle avait été rétablie par

Daher, embellie et augmentée par Djezzar, qui y avait fait construire une belle mosquée et un beau bazar.

Le général du génie Caffarelli proposa d'attaquer le front de l'Est : 1° parce qu'il était dominé par le mont de la Mosquée, quoique d'un peu loin ; 2° parce que l'autre front, celui du nord, était battu par le canon du palais du Pacha ; 3° parce que les approches en étaient plus faciles. Si l'on faisait la brèche à une courtine, ou il faudrait se loger entre deux tours, ce qui serait difficile et très meurtrier, ou il faudrait entrer dans la place, sans logement, ce qui serait périlleux. Si l'on faisait la brèche à une tour, une fois que l'armée en serait maîtresse, on aurait un débouché assuré pour entrer dans la ville. Il proposa de faire brèche à la grosse tour : 1° comme la plus éloignée de la mer ; 2° comme la plus grande, la plus haute, celle qui domine toute l'enceinte et toute la ville ; 3° comme la plus près de l'aqueduc, qui devait servir de place d'armes et de parallèle. Il est vrai, ajoutait-il, que la brèche serait plus difficile à faire à la maçonnerie de cette vieille construction ; mais les pièces de douze étaient suffisantes pour l'ouvrir ; que cette tour une fois prise, la place tomberait d'elle-même ; que le tout n'était pas de prendre Acre, mais de la prendre sans y perdre l'armée ; sept à huit mille hommes seraient bien vite perdus, si l'on se hasardait contre les Turcs dans des combats de maisons et de rues.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre a duré soixante-deux jours, du 19 mars au 21 mai; il a deux époques: la première, du 19 mars au 25 avril (36 jours); la deuxième, du 25 avril au 21 mai (26 jours); total 62 jours. Dans la première époque, les assiégeans ont fait jouer deux mines, tenté deux logemens, donné un assaut; les assiégés ont fait six sorties qui toutes leur ont été funestes. Pendant la seconde époque, les assiégeans ont fait jouer trois mines, établi sept logemens, donné deux grands assauts, ils ont pénétré dans la place et s'y sont établis. Les assiégés ont cheminé par des lignes de contre-attaque, ont fait douze sorties, ont perdu beaucoup de monde, toutefois ils ont reçu constamment des renforts qui non-seulement ont réparé les pertes, mais ont même accru les forces. Le général français aurait cependant pris la ville malgré l'arrivée d'une division de Rhodes, sans la peste qui faisait de grands ravages, et sans les nouvelles d'Europe. Une deuxième coalition s'était formée contre la République, la guerre avait recommencée, et l'armée française était entrée dans Naples, ce qui fut considéré comme une fâcheuse nouvelle; l'affaiblissement de l'armée sur l'Adige faisait présager des désastres.

V. Pendant la première époque du siége, l'artillerie des assiégeans consistait en deux caronades de trente-deux et de vingt-quatre, prises à Haïffa, quatre mortiers de six pouces, et trente-six bouches à feu de

l'équipage de campagne. Douze pièces restaient pour le service des corps d'observation. Les caronades de trente-deux et de vingt-quatre n'avaient pas d'affûts ; les ouvriers du parc en construisirent en peu de jours. L'artillerie n'avait pas de boulets de ce calibre; on fit ramasser tous ceux qui étaient épars dans les tranchées provenant des remparts et de la grande batterie des deux vaisseaux anglais. Le parc donna cinq sols par boulet; les soldats se mirent à la recherche et en apportèrent trois cents des deux calibres en peu de jours; ne pouvant plus en trouver, ils avisèrent à divers moyens pour s'en procurer; ils s'adressèrent aux passions bouillantes du commodore anglais, et employèrent plusieurs ruses pour les stimuler; tantôt ils faisaient courir des hommes à cheval sur la plage; tantôt ils portaient sur les dunes des tonneaux, des fascines, et se mettaient à travailler, à remuer la terre comme s'ils construisaient une batterie; quelquefois aussi, ils faisaient mouiller en rade, près du rivage, une chaloupe qu'ils avaient transportée de Haïffa. Aussitôt que sir Sidney Smith s'apercevait que l'on prétendait agir sous son canon, il levait l'ancre, s'approchait à toutes voiles de la terre, et lançait des boulets que les soldats ramassaient. Le parc fut bientôt abondamment pourvu.

Le 21 mars, les officiers du génie ouvrirent la tranchée à cent cinquante toises de la ville; elle était appuyée à l'aqueduc qui formait parallèle naturelle contre le feu de la place. L'artillerie construisit huit

batteries, deux contre l'îlot où était le phare que l'on avait armé, trois contre les trois tours qui battaient les approches de la brèche. Ces cinq batteries furent armées de seize pièces de quatre, quatre pièces de huit, la sixième batterie fut armée de quatre mortiers de six pouces dirigés contre la grosse tour, les septième et huitième reçurent quatre pièces de douze, quatre de huit, deux obusiers pour battre en brèche la face Est de la grosse tour; les 22, 23 et 24, les sapeurs cheminèrent par des boyaux de tranchée jusqu'à cinq toises du fossé, où ils se déployèrent en construisant une large parallèle qui servit à tous les mouvemens du siége. Le 23 mars, le feu commença; en quarante-huit heures, les deux pièces de canon du phare furent réduites au silence, ainsi que les gros canons qui armaient les remparts sur le front qui était attaqué. Le 24, les batteries de brèche commencèrent à jouer; pendant les premières vingt-quatre heures, elles ne produisirent aucun effet sensible, ce qui fut attribué à l'incapacité du calibre de douze, et l'on accusait ouvertement les officiers du génie de s'être attachés à une ancienne maçonnerie, à l'abri même du calibre de vingt-quatre, lorsqu'à quatre heures après-midi tout le pan Est de la grosse tour s'écroula avec un horrible fracas. Ce fut un cri de joie poussé par l'armée, et par trente mille spectateurs qui accourus des contrées voisines, couronnaient les hauteurs. Un officier du génie s'avança pour reconnaître la brèche, mais il fut attaqué par

quelques tirailleurs qui étaient le long des murs; vingt-cinq hommes furent commandés pour les chasser, et vingt-cinq sapeurs pour régaler le pied de la brèche. On espérait, qu'ainsi que cela était arrivé pour Jaffa, Acre serait prise dans la soirée. Mais les vingt-cinq sapeurs furent arrêtés par la contrescarpe. Cette contrariété fut la première. Djezzar qui avait embarqué ses trésors, ses femmes et s'était embarqué lui-même, passa toute la nuit à bord. Les habitans s'attendaient à chaque instant à l'assaut et à la prise de la place. Cependant les tours et les murailles restèrent couvertes de soldats qui firent toute la nuit un feu roulant de mousqueterie. Le 26 au soir, le pacha se rassura, rentra dans son palais, et fit une sortie qui ne lui réussit pas. Cette fâcheuse contrescarpe paralysa les efforts des assiégeans pendant quatre jours, temps nécessaire pour enfermer les mineurs et préparer la mine qui fut chargée le 28; elle fit sauter la contrescarpe. Le capitaine d'état-major Mailly était commandé pour faire le logement de la tour avec cinq ouvriers, dix sapeurs et vingt-cinq grenadiers. L'adjudant commandant Laugier avec huit cents hommes était rangé derrière l'aqueduc, à quinze toises de la brèche, pour y monter aussitôt qu'il aurait reçu de Mailly le signal qu'elle était praticable. La division Bon, placée en colonnes, par bataillons, dans les places d'armes, était destinée à soutenir Laugier et à emporter la place; ces bataillons devaient se porter successivement sur la brèche. Mais

pour réussir, il était nécessaire qu'aucun soldat ne s'arrêtât en route, malgré le feu terrible de la fusillade des murailles.

Mailly se lança dans le trou de la mine, de là il se précipita dans le fossé, sans se laisser arrêter par dix pieds de contrescarpe qui n'avaient pas été renversés; le mineur ne s'était pas assez enfoncé. Arrivé au pied de la tour, il y dressa trois échelles, et monta dans le premier étage avec ses quarante hommes; alors il donna le signal à Laugier qui partit au pas de charge, arriva sur le bord du fossé, croyant la contrescarpe renversée; sa troupe fut surprise de la trouver presque entière. Laugier et le premier peloton se jetèrent dans le fossé et coururent à la brèche (1). Le second peloton eut son capitaine tué sur le bord de la contrescarpe; il s'arrêta, mesura de l'œil la profondeur du fossé, et se jeta à gauche pour chercher un endroit moins profond. Tourmenté par le feu des murs, le bataillon se déploya et se débanda en tirailleurs; cependant Mailly avait grimpé sur la plate-forme, y avait arraché le pavillon ottoman; dix braves étaient avec lui, les autres avaient été tués ou blessés. Laugier fut tué comme il traversait le fossé. Ceux qui l'avaient suivi se portèrent aux échelles de la tour, elles avaient été renversées; ils rétrogradèrent pour en chercher d'autres qui étaient restées sur le puits de

(1) Ici sont quelques mots écrits au crayon de la main de Napoléon; on n'a pu y lire que le mot *brave* ou *bravoure*. (*De Las Cases.*)

la mine. Ce mouvement est pris pour une fuite; les hommes du piquet de Mailly qui étaient dans le premier étage de la tour descendent dans le fossé; il ne reste plus que Mailly, un sapeur et deux grenadiers sur la plate-forme. Mailly descend au premier étage pour appeler du secours, il est frappé d'une balle qui lui traverse les poumons; il tombe dans son sang, les grenadiers descendent pour le secourir. Cependant le général en chef s'était porté au puits de la mine, afin de voir pourquoi la colonne de Laugier hésitait; il reconnut la difficulté de franchir l'obstacle de la contrescarpe; rien n'était préparé pour cela; il envoya l'ordre au général Bon de ne point sortir de la tranchée, car l'assaut était manqué.

Aussitôt que le pacha avait vu le pavillon ottoman arraché du haut de la tour, il s'était porté à la marine et embarqué. Toute la garnison et les habitans, femmes, enfans, vieillards, quittaient la ville, se jetaient dans des barques, ou se réfugiaient dans les mosquées. Tout paraissait perdu et la ville prise, lorsque cinq Mamelouks, trois noirs du Dârfour, deux Circassiens qui faisaient partie des braves de l'intérieur de Djezzar, et étaient de garde au palais pour empêcher les habitans de le piller, s'aperçurent qu'il n'y avait que deux ou trois Français sur la plate-forme de la tour, et que ce nombre n'augmentait pas. Ils se coulèrent le long de la muraille, grimpèrent sur la plate-forme, firent une décharge, et n'y trouvèrent plus qu'un sapeur qui se sauva. Ces in-

trépides Musulmans descendirent de la plate-forme au premier étage, y trouvèrent Mailly et les deux soldats mourans; ils leur coupèrent la tête, remontèrent sur la plate-forme, arborèrent le pavillon ottoman et promenèrent les têtes dans la ville. Un corps de cinq cents Maugrabins et Arnautes placé au coin de la mosquée de Djezzar pour protéger l'embarquement du pacha, rentra dans les tours; la ville fut sauvée. Cet assaut coûta à l'armée française, vingt-cinq hommes tués et quatre-vingt-sept blessés parmi lesquels la moitié des quarante hommes de piquet du logement.

La croisière anglaise, sous le prétexte d'éviter le mauvais temps et les vents de l'équinoxe, avait pris le large et disparu dès le 26 mars; en réalité, sir Sydney Smith ne voulait pas être présent à la prise de la ville qu'il regardait comme immanquable. Mais lorsqu'il apprit que l'assaut avait échoué, il revint, et parut du 5 au 6 dans la rade. Il débarqua le colonel émigré, Phelippeaux, Douglas et une centaine d'officiers et canonniers, ses marins les plus braves et les plus habiles. Il fit usage de l'artillerie prise aux Français, nos pièces de vingt-quatre, de seize, nos beaux mortiers de huit pouces défendaient la ville qu'ils avaient été destinés à battre et à soumettre. Tout contribua à rassurer la garnison qui chaque jour recevait de Chypre et de Tripoli des secours en hommes, en vivres et en munitions.

Le général Caffarelli qui dirigeait le siége, ordonna

une nouvelle mine. Le 1er avril, elle renversa la contrescarpe; l'artillerie mit en batterie les deux caronades de trente-deux et de vingt-quatre qui firent beaucoup d'effet. De son côté, l'assiégé n'avait pas perdu son temps; la brèche avait été rendue impraticable; on l'avait remplie de bombes, d'obus, de grenades chargées, de tonneaux de goudron, de fascines, de bois couverts de chemises de soufre, de pointes de fer. Cependant, vingt-cinq hommes ordonnés pour préparer le logement, se logèrent et franchirent tous les obstacles; mais ils furent bientôt au milieu d'un brasier ardent. Cinq grenadiers furent brûlés, plusieurs blessés, le reste gagna précipitamment le logement de la contrescarpe. On fut convaincu alors de l'impossibilité de prendre la ville avec des pièces de campagne et en si petite quantité. Les Ottomans en triomphèrent avec une sorte de gaîté, ils criaient toutes les nuits aux canonniers Français : *Sultan Selim, pan, pan, pan; Bonaparte, pin, pin, pin.* Il n'y eut plus d'espoir que dans la guerre souterraine. Caffarelli fit cheminer la mine sous le fossé, la dirigeant sous la grosse tour. L'assiégé eut recours aux contre-mines, mais les mineurs français plus habiles les étouffèrent.

Phelippeaux déclara que le danger était imminent; que d'un moment à l'autre la ville pouvait être enlevée. Il fit résoudre le pacha à une sortie pour éventer le puits de mine et y étouffer le mineur. Le 7 avril, pendant la nuit, trois colonnes, chacune de quinze

cents hommes, se disposèrent, la première en avant du palais du pacha, la seconde à la porte de mer, la troisième à l'extrémité, le long du rivage de la mer. Au sud, cent cinquante Anglais et trois cents Turcs d'élite, sous les ordres du colonel Douglas et du major (1) . . . . . étaient placés derrière la grosse tour, pour masquer la brèche. A l'aube du jour, les trois colonnes commencèrent l'attaque; la fusillade devint très vive; l'ennemi, comme d'usage, gagna d'abord du terrain. La colonne anglaise descendit alors la brèche au pas précipité; elle n'avait que quinze toises à parcourir pour s'emparer du puits. Déjà le major anglais était sur le puits, la mine était perdue, lorsque le bataillon, garde de réserve, marcha la baïonnette en avant, tua, blessa ou prit toute cette colonne qu'il avait débordée par la gauche et par la droite; à-peu-près au même moment, les réserves de la tranchée s'étaient avancées; les Turcs furent rejetés avec précipitation dans la place; plusieurs petites colonnes furent coupées et prises. Cette sortie coûta huit cents hommes aux assiégés, parmi lesquels soixante Anglais. Les blessés de cette nation furent soignés comme les Français, et les prisonniers campèrent au milieu de l'armée, comme s'ils eussent été des Normands ou des Picards; la rivalité des deux nations avait disparu à une telle distance de leur patrie et au milieu de peuples si barbares. Les Turcs montrèrent

(1) Le nom est omis dans le manuscrit. (*De Las Cases.*)

beaucoup de bravoure individuelle, d'impétuosité, de dévouement; mais aucun art, aucun ensemble, aucun ordre, ce qui rendait toutes leurs sorties très funestes pour eux. Le major anglais (1)....... tué, fut enterré avec les honneurs de la guerre, le capitaine Wright fut blessé grièvement. Pendant cette première époque, l'armée n'a jamais été dans le cas d'aller au secours de la tranchée.

Aly, Mamelouk noir de Djezzar, à-la-fois son confident, son brave et son bourreau, était l'objet de la haine des chrétiens qui en demandaient vengeance. Un officier de gendarmerie procéda à son interrogatoire. Napoléon voulut le voir; cet intrépide musulman lui dit : « *Toute ma vie, j'ai obéi à mon maître;* « *avant-hier, j'ai coupé et porté la tête de ton Ma-* « *melouk, dans la ville que j'ai sauvée; tiens, voilà* « *la mienne, sultan, coupe-la, mais coupe-la toi-* « *même, et je meurs content; le prophète a dit qu'il* « *ne faut pas rejeter la dernière demande d'un* « *mourant.* » Le général en chef lui tendit la main, lui fit porter à manger. Depuis, il a été reconnaissant. Il a été tué dans une charge à la bataille d'Aboukir, combattant à la tête d'un corps de cavalerie française.

VI. Le pacha de Damas avait réuni dans cette grande ville trente mille hommes à pied et à cheval.

(1) Le nom est omis dans le manuscrit. (*De Las Cases.*)

La cavalerie de Djezzar et celle d'Ibrahim-Bey étaient sur la rive gauche du Jourdain, et maintenaient la communication de Damas avec Naplouse; les Naplousiens avaient réuni six mille hommes; ils brûlaient de venger l'affront qu'ils avaient reçu au combat de Kakoun.

La Porte avait ordonné que l'armée de Damas passât le Jourdain, aussitôt que l'armée de Rhodes serait débarquée dans Saint-Jean-d'Acre, afin de nous mettre entre deux feux. Mais les dangers que courait la place, la crainte surtout qu'inspirait la guerre souterraine, décidèrent Djezzar, en sa qualité de sérasquier, à donner l'ordre au pacha de Damas de passer le Jourdain sans plus tarder, de se joindre aux Naplousiens dans la plaine d'Esdrelon, et de couper les communications du camp d'Acre avec l'Égypte.

Le fils Daher donna avis que ses agens de Damas lui annonçaient le départ de l'armée; qu'elle était innombrable. La position de l'armée française devenait délicate; sur treize mille hommes qui étaient entrés en Syrie, mille avaient été tués ou blessés aux combats d'El-Arich, de Gaza, de Jaffa et pendant la première période du siége d'Acre; mille étaient malades aux hôpitaux de Nazareth, de Chafa-Arm, de Ramléh, de Jaffa et de Gaza; deux mille tenaient garnison à Katiéh, à El-Arich, à Gaza et à Jaffa; cinq mille étaient nécessaires au siége pour garder les parcs et les positions; il ne restait que quatre mille hommes disponibles pour observer et battre

l'armée de Damas et des Naplousiens, qui était de quarante mille hommes. Le général Berthier prévoyant de grands événemens, fit évacuer les hôpitaux de Nazareth, Chafa-Arm, Haïffa, et les ambulances d'Acre, sur Jaffa, ainsi que les gros bagages, les prisonniers et tout ce qui pouvait embarrasser l'armée qui, selon l'expression des marins, n'était plus que sur une ancre.

L'armée du pacha de Damas arriva sur le Jourdain en deux colonnes; celle de droite, sous le commandement de son fils, forte de huit mille hommes, occupa le pont de Jacob, et envoya une avant-garde pour cerner le fort de Safed; il essaya vainement de l'emporter d'assaut. Ses partis inondèrent toute la Galilée. Le pacha, avec vingt-cinq mille hommes, campa sur la rive gauche du Jourdain, vis-à-vis du gué de.......... (1), dont il s'assura. Il envoya son avant-garde prendre position sur les hauteurs de Loûbiâ, sur la rive droite du Jourdain. Les Naplousiens campèrent dans la plaine d'Esdrelon.

Le général Murat partit du camp avec sa colonne mobile, qui fut complétée à mille hommes de toutes armes; fit lever le siége de Safed, força le pont de Jacob, s'empara du camp du fils du pacha, fit beaucoup de prisonniers; les tentes, les bagages, les chameaux, l'artillerie, tombèrent au pouvoir du vainqueur; le butin fut considérable. Le jeune fils du

(1) Le nom est omis dans le manuscrit. (*De Las Cases.*)

pacha avait commis la faute d'envoyer trop de monde en partis ; il ne put réunir plus de deux mille hommes au moment où il fut attaqué. Aussitôt que les restes de sa division furent instruits que le pont de Jacob était enlevé, ils rejoignirent Damas, en tournant les sources du Jourdain. De là, Murat se porta sur Tabariéh, dont il s'empara. Dans cette ville étaient les magasins de l'ennemi ; il y trouva du blé, de l'orge, du riz, de l'huile et du fourrage, pour nourrir pendant six mois l'armée française.

Le général Junot occupait Nazareth avec sa colonne d'observation. Aussitôt qu'il apprit que l'avant-garde du pacha, de trois mille hommes, avait passé le Jourdain, il marcha à sa rencontre ; il la trouva dans la plaine de Canaan, et la contint quoiqu'il n'eût que quatre cents hommes. Ce combat lui fit beaucoup d'honneur, et couvrit de gloire le colonel de dragons Duvivier, un des plus braves officiers de cavalerie de l'armée française. Le général en chef donna l'ordre au général Kléber de se porter avec sa division à l'appui de la colonne du général Junot. Il le joignit le 11 avril, ayant deux mille cinq cents hommes sous ses ordres. Il marcha sur les hauteurs de Loûbiâ, où le pacha de Damas avait renforcé son avant-garde, jusqu'à sept mille hommes. Le combat ne fut pas douteux, l'ennemi fut battu ; mais Kléber, craignant d'être coupé d'Acre, reprit le lendemain sa position sur les hauteurs de Nazareth.

Le pacha de Damas fit alors réoccuper les hauteurs

de Loûbiâ, et, sous leur protection, marcha avec le reste de son armée par sa gauche. Il campa dans la plaine d'Esdrelon, se réunissant à la division de Naplouse. Quand ce mouvement fut fini,son avant-garde, devenue son arrière-garde, suivit son mouvement, abandonna les hauteurs de Loûbiâ et ses communications directes avec Damas. Kléber résolut de punir le pacha de cette audacieuse marche de flanc. Il instruisit le général en chef qu'il allait marcher entre le Jourdain et l'ennemi pour le couper de Damas, et qu'il calculait sa marche de manière à surprendre le camp turc à deux heures du matin; qu'il espérait le même succès que le général Reynier avait obtenu à El-Arich. Le plan de Kléber était mal combiné; il supposait qu'il allait couper la ligne d'opération de l'ennemi, tandis que celui-ci avait déjà quitté la ligne d'opération du Jourdain pour prendre celle de Naplouse; son mouvement n'en serait donc pas arrêté; il continuerait à marcher sur Acre; le siége serait à découvert et en danger. L'espoir de surprendre le camp ennemi par une attaque de nuit n'était pas raisonnable. Le général Reynier avait réussi à El-Arich, parce qu'il avait reconnu avec ses officiers pendant deux jours consécutifs les chemins que ses colonnes devaient tenir pendant la nuit, parce que la position du camp d'Abdallah était fixe; mais comment le général Kléber pourrait-il opérer de nuit, sur un terrain que ni lui ni ses officiers ne connaissaient? Lorsqu'il méditait cette attaque, il était à cinq lieues de

l'ennemi, et ne savait pas précisément où celui-ci camperait. Il aurait fallu qu'il fût resté au moins vingt-quatre heures en présence, pour bien reconnaître les localités du camp musulman; cela lui était impossible devant une armée aussi supérieure. Napoléon prévit qu'il n'arriverait qu'au point du jour sur un terrain qu'il n'aurait pas choisi, qu'il serait enveloppé par toute cette armée et courrait les plus grands dangers, que cette division et l'armée de siége étaient également compromises. Il partit à l'heure même (15 avril, une heure après midi) avec une division d'infanterie, toute la cavalerie qui se trouvait au camp et une batterie de réserve, marcha jusqu'à la nuit et campa sur les hauteurs de Safariéh. A l'aube du jour, le 16, il se mit en marche sur Soulin, suivant les gorges qui tournent les montagnes. A neuf heures du matin, il découvrit toute la plaine d'Esdrelon, et à trois lieues nord-est il distingua avec sa bonne lunette, au pied du mont Thabor, deux petits carrés de troupes environnés de fumée : c'était évidemment la division française, qui était chargée et enveloppée de tous côtés par une très grande armée. La plaine d'Esdrelon est très fertile; elle était couverte de moissons; le blé avait déjà six pieds de haut. Napoléon forma sa division en trois colonnes, chacune d'un régiment; il les fit marcher à quatre cents toises l'un de l'autre, se dirigeant de manière à couper la retraite de Naplouse à l'armée ennemie. Les blés cachaient entièrement le soldat qui s'approchait des

camps de l'ennemi, sans que celui-ci en eût aucune connaissance.

Kléber avait exécuté son projet; il était parti dans la direction du Jourdain, et était revenu sur les derrières de l'ennemi; le jour avait paru avant qu'il eût pu le joindre; à sept heures du matin, il se trouva en présence; il tomba sur les premiers postes qu'il égorgea. Mais l'alarme fut bientôt dans le camp; toute cette multitude monta à cheval et ayant reconnu le petit nombre des Français, marcha sur eux. Kléber était perdu. En homme de cœur et de tête, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui; il soutint et repoussa un grand nombre de charges; mais les Turcs avaient gagné tous les chaînons du mont Thabor, et tous les monticules qui cernaient les Français. Nos vieux soldats comprenaient tout le danger de leur position, et les plus intrépides commençaient à souhaiter qu'on enclouât l'artillerie, et qu'on se fît jour par les hauteurs escarpées de Nazareth. Le général Kléber délibéra sur le parti à prendre; sa position était cruelle, lorsque tout-à-coup des soldats s'écrièrent « *voilà le petit caporal.* » Des officiers d'état-major vinrent instruire le général Kléber de ce bruit; il se fâcha, en démontra l'impossibilité et ordonna que le conseil continuât de délibérer. Mais les vieux soldats de Napoléon, accoutumés à ses manœuvres, réitèrent leurs cris; ils croyaient avoir vu luire des baïonnettes. Kléber monta alors sur une hauteur, et braqua sa lunette; les officiers d'état-major en firent

autant, mais ils ne découvrirent rien, les soldats eux-mêmes crurent s'être fait illusion; cette lueur d'espérance s'évanouit. Kléber se décida enfin à abandonner son artillerie et ses blessés, et ordonna que l'on formât la colonne pour forcer le passage. Il est probable que les soldats avaient aperçu le luisant des baïonnettes dans un moment où les colonnes s'étaient trouvées sur un terrain un peu plus élevé et plus découvert. Le général en chef mettait une grande importance à cacher sa marche, afin de pouvoir gagner un mamelon qui coupait toute retraite aux Turcs. Mais tout-à-coup son attention fut fixée par un mouvement de toute l'armée ennemie qui se serrait contre les carrés de Kléber. Plusieurs officiers d'état-major mirent pied à terre, braquèrent leurs lunettes, aperçurent distinctement que l'ennemi se préparait à une charge générale, et que les carrés de Kléber avaient l'air de perdre contenance; c'était la formation de la colonne d'attaque. Les momens étaient précieux. Kléber se trouvait entouré par trente mille hommes, dont plus de la moitié était à cheval; le moindre retard pouvait être funeste. Le général en chef ordonna à un carré de monter sur une digue. La tête des hommes et les baïonnettes furent aussitôt aperçus par les amis et les ennemis. En même temps une salve d'artillerie démasqua le mouvement. L'on aperçut bientôt le mouvement de Kléber qui se reformait en carrés, et les chapeaux au bout des baïonnettes, en signe d'allégresse; ce qui fut suivi d'une décharge

d'artillerie de reconnaissance. L'armée ennemie, étonnée, surprise, s'arrêta court. Les Mamelouks d'Ibrahim-Bey, les plus lestes, qui se trouvaient le plus à portée, coururent ventre à terre pour reconnaître ces nouvelles troupes; ils furent suivis par tous les Naplousiens, les plus alarmés de voir des colonnes fermer le chemin de leur pays. Les trois carrés français s'arrêtèrent un moment et se coordonnèrent. Un détachement de trois cents hommes surprit et pilla le camp, et prit les blessés de l'armée turque; il mit le feu aux tentes, spectacle qui inspira de l'effroi aux ennemis. Quelques corps de cavalerie turque s'approchèrent à portée de fusil des carrés, mais accueillis par la mitraille, ils s'éloignèrent. De son côté, Kléber marcha; la jonction ne tarda pas à s'effectuer; le désordre, l'épouvante, devinrent extrêmes chez l'ennemi; cette armée se sauva, partie sur Naplouse, partie sur le Jourdain. On se peindrait difficilement les sentimens d'admiration et de reconnaissance des soldats. Les ennemis avaient perdu beaucoup de monde dans les différentes charges qu'ils avaient faites pendant la matinée; ils en perdirent davantage pendant la retraite. Plusieurs milliers se noyèrent dans le Jourdain; les pluies avaient élevé les eaux et rendu le gué très difficile. Kléber eut deux cent cinquante à trois cents hommes tués ou blessés. La colonne du général en chef en eut trois à quatre. Telle est la bataille du mont Thabor. Napoléon monta sur cette montagne, qui est en pain de sucre élevé, dominant

une partie de la Palestine. C'est là que, suivant quelques légendes, Jésus-Christ fut transporté par le diable qui lui offrit tout le pays qu'il voyait, s'il voulait l'adorer.

La nuit du 16 au 17 avril, Kléber coucha dans la tente du général en chef; il en partit à trois heures après minuit pour joindre sa division qui était campée sur le Jourdain. Il poursuivit toute la journée du 17 les débris de l'armée de Damas; les soldats firent de riches prises. Kléber campa le soir du 17 au lieu où il se trouva, et attendit les ordres pour la journée du 18. Napoléon médita sur sa position; il ne restait que quatre mille hommes au camp d'Acre pour assiéger une garnison de huit mille hommes renforcée par deux vaisseaux anglais de quatre-vingts, cette garnison avait à chaque instant des secours, elle pouvait d'un moment à l'autre recevoir l'armée de Rhodes dont le mouvement devait concourir avec celui de l'armée de Damas; il était donc urgent de faire rentrer toutes les troupes au camp du siége; on aurait pu à la rigueur en distraire les deux mille cinq cents hommes de Kléber, cinq cents chevaux et douze pièces de canon, il serait encore resté six mille hommes au camp, ce qui était suffisant; mais était-il raisonnable d'envoyer Kléber avec trois mille hommes dans une grande capitale, dont la population est de cent mille habitans, les plus méchans de l'Orient? n'était-il pas à craindre qu'aussitôt qu'ils auraient compté le petit nombre des Français, ils ne les en-

tourassent de tous côtés? Cependant la prise de Damas pouvait avoir lieu au plus tard le lendemain matin, 18 ou 19, cela était bien tentant; quels avantages ne retirerait pas l'armée de cette conquête! Elle y trouverait des chevaux, des chameaux, des mulets dont elle avait besoin pour réparer ses pertes; des cuirs, des draps, des toiles, des effets d'habillemens; de la poudre, des armes, de l'argent; on pouvait facilement y lever sept à huit millions de francs de contributions; et un avantage au-dessus de tout pour une armée conquérante, quel éclat cela ne jetterait-il pas sur les armes françaises? La bataille du mont Thabor allait rétablir leur réputation un peu obscurcie par la résistance d'Acre, mais que serait-ce si au Kaire, à Tripoli, à Alep, à Acre on apprenait que le pavillon tricolore flottait sur la sainte, antique et riche Damas? cela ne produirait-il pas l'effet moral que l'on attendait de la prise d'Acre? Les Moutoualis, les Arabes, les Druses, les Maronites, tous les peuples de la Syrie se rangeraient sous les drapeaux de la France. Quelque fortes que fussent toutes ces considérations, il était impossible de risquer trois mille hommes seuls; mais si l'on pouvait les faire soutenir par six mille Naplousiens, cela serait différent. Le général en chef en parla le 17 au matin avec les députés des Druses et des Maronites qui suivaient l'armée. Ils déclarèrent qu'ils se regardaient comme autorisés après une aussi grande victoire que celle du mont Thabor, à engager leurs nations, ce qu'ils avaient ordre de ne faire qu'a-

près la prise d'Acre, mais qu'il leur fallait au moins quinze jours pour réunir ce corps de troupes. Daher ne pouvait offrir sur-le-champ que deux cents hommes; les Bédouins qui faisaient sa force ne voulaient s'engager qu'au préalable Acre ne fût prise et remise dans ses mains. Mais puisqu'il n'était pas possible, avant la prise d'Acre, de s'emparer de Damas, Kléber ne pouvait-il pas au moins la mettre à contribution, ce qui n'exigeait que quarante-huit heures? demander une contribution et repasser sur-le-champ le Jourdain, était une expédition peu avantageuse, qui nuirait aux opérations ultérieures, cela pouvait entraîner la perte des dix-huit mille chrétiens qui habitaient cette ville, et devaient un jour être si utiles à l'armée. Le 17 au matin, on fit brûler et piller trois gros villages naplousiens pour les punir; des députés de Naplouse implorèrent le pardon de la ville et donnèrent des otages. Kléber reçut ordre de repasser le Jourdain et de rester en observation sur cette rivière.

Le 18 avril, Napoléon coucha au couvent de Nazareth; l'armée était dans la Terre-Sainte; tous les villages étaient célèbres par les événemens de l'ancien et du nouveau Testament. Les soldats visitaient avec intérêt le lieu où Holopherne avait eu la tête coupée; le miracle surtout des noces de Cana était fort célébré, car ils n'avaient point de vin. On se peignait le Jourdain comme un fleuve large et rapide, à-peu-près comme le Rhin ou le Rhône; on fut fort surpris de ne trouver qu'un filet d'eau moindre que l'Aisne ou l'Oise à Com-

piègne. En entrant dans le couvent de Nazareth, l'armée crut entrer dans une église d'Europe; elle est belle, tous les cierges étaient allumés, le Saint-Sacrement exposé, l'armée assista à un *Te Deum;* il y avait un très bon organiste, les récollets étaient Espagnols et Italiens, un seul était Français; ils montrèrent la grotte de l'Annonciation, où Notre-Dame reçut la visite de l'ange Gabriel. Le couvent est très beau, il y a assez de logemens et de lits; on y établit les blessés, les Pères les soignèrent. Les caves étaient fournies de très bon vin. Le 19 avril, Napoléon rentra au camp d'Acre, après avoir été absent seulement cinq jours. La bataille du mont Thabor eut l'effet que l'on s'en était promis, les Druses, les Maronites, les populations chrétiennes de la Syrie, et quelques semaines après des députés des chrétiens d'Arménie, abondèrent au camp français. Par une convention secrète faite avec les Druses et les Maronites, il fut convenu que le général en chef prendrait à sa solde six mille Druses et six mille Maronites commandés par leurs officiers, qui joindraient l'armée française sur Damas.

VII. Aussitôt que le contre-amiral Perrée eut eu avis que l'armée était entrée en Syrie, il appareilla d'Alexandrie, dont sir Sidney Smith avait levé le blocus, et vint avec les frégates *la Junon*, *l'Alceste* et *la Courageuse*, jeter l'ancre le 15 avril en rade de Jaffa. Il y reçut les ordres et les instructions pour

s'approcher de Saint-Jean-d'Acre, de manière à ne pas être aperçu par le commodore anglais. Il reconnut le mont Carmel et débarqua dans la petite anse de Tantourah six pièces de gros calibre, ainsi que beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Cette opération importante se faisait à trois lieues de l'escadre anglaise. De là il prit le large, et établit sa croisière entre Rhodes et Acre, afin d'intercepter les bâtimens qui se rendaient dans cette place. Il donna dans le convoi de l'armée de Rhodes, prit deux bâtimens, sur lesquels étaient quatre cents hommes de l'armée, l'intendant, six pièces de campagne et un trésor de cent cinquante mille francs. Il retourna sur les côtes de Syrie, débarqua ses prisonniers, fit connaître ce qu'il avait appris, et reçut de nouvelles instructions. Il fit plusieurs autres prises dans sa croisière; poursuivit un convoi de petits bateaux chargés de Naplousiens qui voulaient entrer dans Acre, et le dispersa. Comme il était à la vue de l'escadre anglaise, sir Sidney Smith le poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre; ses frégates n'étaient pourtant pas très bonnes marcheuses. Cette expédition maritime fit le plus grand honneur à ce brave contre-amiral, qui tint la mer et mit Saint-Jean-d'Acre pour ainsi dire en état de blocus, pendant un mois, à la vue d'une escadre anglaise de deux vaisseaux de quatre-vingts, une frégate et huit ou dix avisos. C'est que le commodore sir Sidney Smith s'occupait beaucoup du détail des affaires de terre qu'il n'entendait

pas et où il pouvait peu, et négligeait les affaires de mer qu'il savait et où il pouvait tout. Sans l'arrivée de l'escadre anglaise dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, cette ville eût été prise avant le 1er avril, parce que le 19 mars les douze tartanes portant les équipages de siége, seraient entrées à Haïffa, et que ces gros canons eussent en vingt-quatre heures rasé les remparts de Saint-Jean-d'Acre. En prenant ou dispersant ces douze tartanes, le commodore anglais sauva donc Djezzar-Pacha. Les secours et les conseils qu'il donna pour la défense de la place furent de peu d'importance. Il eût beaucoup mieux valu, après y avoir jeté Phelippeaux et une cinquantaine de canonniers anglais, cesser de se mêler des affaires de terre, s'occuper de se maintenir maître de la mer, empêcher toute communication par mer des assiégeans avec Damiette, enfin prendre les trois frégates ou au moins leur donner chasse. Ce sont les munitions et les canons qu'elles fournirent aux assiégeans qui causèrent la ruine d'Acre.

VIII. A cette seconde époque, le parc, indépendamment de l'artillerie qu'il avait à la première époque, s'était accru de deux pièces de vingt-quatre, de quatre de dix-huit, et de deux mortiers. Le 25 avril, on fit jouer la mine sous la grosse tour; elle ne produisit pas tout l'effet qu'en avait espéré le mineur; un souterrain attenant aux anciennes constructions trompa ses calculs; la moitié seulement de la tour fut

renversée; l'autre moitié fut ébranlée; elle paraissait avoir été coupée avec un rasoir. Trois cents Turcs, quatre pièces de canon, tous les artifices qui avaient été préparés pour la défense de la brèche, furent culbutés dans le fossé. Un lieutenant du génie, dix sapeurs et vingt grenadiers se logèrent dans les étages inférieurs, mais l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur ayant été renversé, l'ennemi n'en put être délogé. On rappela le logement, et en peu d'heures les pièces de vingt-quatre rasèrent cette partie de la tour. L'officier du génie Liédat dirigea le logement qu'il établit sur ces débris. On se trouva ainsi maître du principal point de l'enceinte; la place était ouverte, mais l'ennemi avait construit un retranchement derrière la grosse tour. On établit des batteries sur le logement pour battre ce retranchement et ruiner la défense du palais de Djezzar et de la Mosquée. En même temps, on battit en brèche la seconde tour du même front, et on enfonça le mineur afin d'en faire sauter la contrescarpe.

L'artillerie des assiégeans avait pris le dessus sur celle des assiégés dont les murailles étaient presque entièrement détruites. La place ne se défendait plus que par le grand nombre d'hommes qui composaient sa garnison et par l'espérance qu'elle avait de voir arriver l'armée de Rhodes. Les communications par mer lui étaient ouvertes; elle recevait tous les jours des secours, de sorte qu'au lieu de s'affaiblir par les pertes journalières qu'elle faisait, la garnison était

beaucoup plus forte qu'au commencement du siége. Les assiégés étaient très braves, ils s'avançaient avec une rare intrépidité sur les tranchées, arrachaient les fascines et les gabions des batteries, bravant une mort presque certaine. Sur dix qui s'aventuraient tous les jours à de pareilles expéditions, neuf étaient tués, mais le dixième qui rentrait dans la place, avec le gabion ou la fascine prise, y était reçu en triomphe, ce qui suffisait pour maintenir l'émulation. La lutte corps à corps, dans les boyaux et dans les places d'armes, était tellement sérieuse, que les soldats français furent obligés d'aiguiser les trois arètes de leurs baïonnettes, pour empêcher les Turcs de les arracher. L'Ottoman est en général adroit, fort, brave et bon tirailleur; il se défend parfaitement derrière un mur, mais en rase campagne, le défaut d'ensemble, de discipline et de tactique le rend très peu redoutable. Des efforts isolés ne peuvent rien contre un mouvement d'ensemble. Toutes les sorties que la garnison faisait, lui étaient très funestes; elle en a fait vingt pendant le siége, plusieurs ont été des combats importans; elle y a perdu plus de neuf mille hommes dont les deux tiers faits prisonniers. Aussitôt qu'ils étaient sortis de leurs tranchées, ils se livraient à leur impétuosité naturelle; il était facile aux officiers français, en reculant devant eux, de les entraîner dans des embuscades, ce qui rendait impossible leur retour dans la place.

Sur la fin d'avril, Djezzar, n'espérant plus con-

server la ville, médita de l'évacuer. L'armée de Rhodes qui depuis long-temps annonçait son arrivée, retardait de jour en jour, et cependant on était en danger d'être enlevé d'assaut. Dans cette situation délicate, le colonel Phelippeaux qui dirigeait la défense, ne vit plus d'autres moyens, pour la prolonger, et pour donner le temps à l'armée de Rhodes d'arriver, que de cheminer par des lignes de contre-attaque. Il dit au pacha : « Vous êtes supérieur à l'ennemi en « artillerie; votre garnison est plus forte d'un tiers « que l'armée des assiégeans; vous pouvez perdre au- « tant de monde sans que cela vous compromette, « car, pour un homme tué, il vous en arrive trois. « Les assiégeans ne sont pas plus de six à sept mille « hommes devant vous, puisque une partie de leurs « troupes est en observation sur le Jourdain, ou tient « garnison à Jaffa, à Haïffa, à Gaza, à El-Arich, ou « est employée à escorter ses convois. Si votre gar- « nison était aussi disciplinée qu'elle est brave, je « vous proposerais d'en embarquer la plus grande « partie et de la débarquer dans la marine de Na- « plouse, afin d'établir la guerre sur les derrières de « l'armée française, ce qui obligerait l'ennemi à lever « le siége; mais l'exemple de ce que nous voyons « tous les jours aux diverses sorties, celui de l'armée « de Damas qui a été battue dans les plaines d'Esdre- « lon par une poignée de monde, fait assez compren- « dre l'issue qu'aurait une pareille entreprise. Il vous « reste un moyen de salut, c'est de marcher à l'ennemi

« par des lignes de contre-attaque. Vous avez des bras,
« vous êtes abondamment pourvu d'outils, de balles
« de coton et de laine, de tonneaux, de bois, de sacs
« à terre, vous aurez l'avantage dans cette guerre;
« l'assiégeant sera lassé, perdra beaucoup de monde,
« ce qui le minera puisqu'il n'a aucun moyen de re-
« crutement; à l'arrivée de l'armée de Rhodes, vous
« pourrez alors le contraindre à lever le siége. » Ce projet fut adopté. Pendant la dernière semaine d'avril, les assiégés construisirent en avant de la porte de Mer, et en avant du palais du Pacha, deux grands redans en forme de place d'armes, qu'ils armèrent de pièces de vingt-quatre, et de là, dirigèrent des boyaux qui prenaient en flanc les attaques des assiégeans, et des revers sur le logement de la grosse tour. Ceux-ci furent obligés d'élever des batteries pour contrebattre les batteries des *redans et de se traverser;* ils cheminèrent contre les nouvelles lignes de l'ennemi, ce qui les entraîna dans de nouveaux travaux qui retardèrent la marche de tout le siége. Par ce moyen, l'assiégé gagna les quinze jours dont il avait besoin, ce qui donna le temps aux secours de Rhodes d'arriver.

Ce conseil de l'ingénieur Phelippeaux fut le chant du cygne. Il mit tant d'activité dans le tracé et la conduite de ses ouvrages, qu'il prit un coup de soleil, et mourut le 1er mai. Il était Français, élevé à l'école militaire de Paris, était de la même classe que Napoléon, de celle du professeur Monge. Tous deux avaient été examinés le même jour par l'examinateur de La

Place et étaient entrés la même année dans le corps de l'artillerie, il y avait de cela quatorze ans. Phelippeaux avait émigré lors de la révolution. Rentré en France au moment de la réaction de fructidor en 1797, il contribua à faire échapper sir Sidney Smith, du Temple. Il obtint le grade de colonel au service d'Angleterre, pour être employé dans le Levant. C'était un homme de quatre pieds dix pouces, mais d'une constitution robuste. Il rendit dans cette circonstance des services importans, toutefois son âme était bouleversée; dans ses derniers momens, il fut en proie aux plus cuisans remords; il eut occasion de montrer le fond de son cœur à des Français prisonniers. Il s'indignait contre lui-même, de diriger la défense des barbares contre les siens; la patrie ne perd jamais entièrement ses droits! Le colonel Douglas remplaça Phelippeaux, mais il n'hérita ni de son instruction ni de ses connaissances.

Les travailleurs des deux armées marchaient les uns contre les autres, se côtoyant, n'étant séparés que par un massif de terre de deux ou trois toises. Lorsque les ingénieurs français jugeaient être arrivés sur le flanc de l'ennemi, les mineurs faisaient une amorce, coupaient la tranchée de l'ennemi, et tout ce qui était au-delà était égorgé ou pris. Les Turcs apprirent bientôt à faire la même manœuvre. Trois fois on enleva de vive force tous les ouvrages de l'ennemi, on les combla en partie, mais il était impossible de s'y maintenir, parce qu'ils étaient enfilés par des tirailleurs

placés dans des tours qui dominaient tout le pays. Il fallait donc persister dans le système de guerre d'opposer tranchée à tranchée.

Le 4 mai la brèche de la seconde tour était praticable, la courtine entre la grosse et la seconde tour était rasée; la mine pour faire sauter la contrescarpe était terminée; le 5 au matin un assaut général devait avoir lieu. Le succès paraissait certain; mais dans la nuit les ingénieurs assiégés coupèrent la contrescarpe et cheminèrent contre le puits de mine, par une double sape, avec tant d'activité, qu'à la pointe du jour ils avaient éventé la mine et étouffé le mineur avant que l'officier du génie de jour s'en fût aperçu. Il fallut creuser un nouveau puits de mine, ce fut un retard de quelques jours dont on ne comprit pas d'abord toute l'importance. L'assaut serait donc donné le 9. Mais dans la journée du 7 on aperçut trente ou quarante bâtimens qui cinglaient vers la plage; c'était l'armée de secours que les assiégés attendaient depuis longtemps avec tant d'impatience. Le général en chef fit aussitôt prendre les armes, et ordonna au général Lannes de monter à l'assaut et d'enlever la place. Le temps était calme et le peu de vent qui régnait venait de terre. Il n'était pas probable que ce convoi pût arriver dans la ville avant vingt-quatre heures. Le général Lannes forma trois colonnes. La première, sous les ordres du général Rambault, entra dans la place par la brèche de la courtine; la seconde, sous les ordres de l'adjudant-général Lascal déboucha par

la grosse tour, le général Lannes se mit à la tête de la troisième formant la réserve. Le général Rambault force la brèche, poursuit les Turcs dans la ville, s'empare de deux pièces de canon et de deux mortiers de l'ennemi; mais à la nuit le vent changea, les bâtimens arrivèrent, et avant le jour les secours étant débarqués, il fallut abandonner la partie de la ville qu'on avait prise, et se contenter d'occuper le logement de la grosse tour. Le général Rambault fut tué dans cette attaque.

A la pointe du jour, les troupes de l'armée de Rhodes, fières du petit succès que venait d'obtenir leur nombre, sortirent par les deux places d'armes de la porte de Mer et du palais du Pacha. Elles se flattaient de s'emparer des batteries des assiégeans et de leur faire lever le siége. Elles eurent effectivement d'abord de grands succès; elles s'emparèrent du logement de la tour, de la moitié des tranchées et des batteries; mais bientôt, manœuvré par les flancs, un corps de trois mille hommes fut coupé de la place; cerné de tous côtés, il mit bas les armes. Trois mille autres restèrent tués ou blessés dans les places d'armes et les tranchées. Deux mille seulement rentrèrent dans la place. L'issue de ce combat changea de nouveau l'état des choses; la consternation fut parmi les assiégés, et de nouvelles espérances excitèrent l'ardeur des assiégeans qui montèrent à l'assaut, s'emparèrent de toute la partie de la ville qu'ils avaient déjà occupée et s'y barricadèrent; le combat dura

plusieurs jours de maison en maison. La perte faite par les assiégeans depuis le commencement du siége était considérable; cette guerre de chicane l'augmentait tous les jours; il n'était pas possible de s'emparer de la ville sans perdre un millier d'hommes. La peste faisait d'effrayans ravages parmi la garnison, il n'y avait aucun moyen d'en préserver l'armée; si elle persistait dans son entreprise et prenait la ville d'assaut, elle perdrait encore un millier d'hommes de la peste. Ces considérations donnèrent fort à penser au général en chef; mais ce qui le décida à lever le siége, ce furent les nouveaux renseignemens qu'il reçut dans la journée du 13 sur la situation nouvelle des affaires de la République.

Dès le mois d'avril, le colonel Phelippeaux, dans les pourparlers qui avaient souvent lieu à la tranchée, avait fait connaître qu'une deuxième coalition, plus redoutable que la première, s'était formée contre la France. Le contre-amiral Perrée avait raisonné avec des bâtimens sortant de Naples, ils l'avaient instruit que les Français étaient entrés dans cette ville; qu'ils en avaient chassé le roi et établi une république. Enfin il fut constant par la déposition des prisonniers de l'armée de Rhodes, et des prisonniers anglais, que la guerre était déclarée en Europe et que l'armée française était entrée à Naples. Il était facile de prévoir que le résultat de cette marche dans la basse Italie, serait funeste, et que les trente ou quarante mille Français qui se trouvaient sur le Vésuve, feraient

faute sur l'Adige. Un nouvel état de choses se présentait aux yeux du général en chef. Le Directoire, peu considéré de la nation, était peut-être renversé; si les armées avaient éprouvé des échecs, les opérations de l'armée d'Orient étaient devenues secondaires; le général en chef ne pensa plus qu'au moyen de repasser en France. La Syrie, la Galilée, la Palestine, n'étaient plus d'aucune importance; il fallait ramener l'armée en Égypte où elle était invincible; il pourrait alors la quitter et se jeter dans cet océan d'événemens qui se présentait à sa pensée.

IX. La résolution de lever le siége fut masquée par un redoublement de feu; toute l'artillerie de siége fut mise en batterie. Elle fit un feu continuel pendant six jours; rasa toutes les défenses de la Mosquée, du palais de Djezzar et le retranchement intérieur. Pendant ce temps, les blessés, les malades, les prisonniers et les gros bagages filèrent sur Jaffa; les hôpitaux de Ramléh, de Gaza et d'El-Arich s'évacuèrent sur le Caire. Le 20 mai, la division Reynier qui était de tranchée, en sortit à dix heures du soir. L'armée marcha longeant la mer; le général Kléber forma l'arrière-garde. Une douzaine de pièces de canon de vingt-quatre et de dix-huit, ou d'un calibre inférieur, venues de Jaffa, ainsi que les caronades anglaises, furent mises hors de service et jetées à la mer. Les assiégés ne s'aperçurent que le 21 au jour que le siége était levé. Leur joie fut d'autant plus grande qu'ils

croyaient leur position désespérée; ils s'attendaient à être enlevés d'assaut. Djezzar n'ayant aucune cavalerie ne put faire suivre l'armée française. Le 21, à huit heures du matin, l'avant-garde de l'armée prit position à Césarée; le corps de l'armée à Tantourah, l'arrière-garde à Haïffa.

L'ordre du jour dit à l'armée :

« Soldats,

« Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique « de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Ara- « bes. L'armée qui était en marche pour envahir « l'Égypte est détruite, vous avez pris son général, « son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, « ses chameaux.

« Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes « qui défendent les puits du désert. Vous avez dis- « persé au champ du mont Thabor, cette nuée « d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, « dans l'espoir de piller l'Égypte.

« Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver « devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée « qui devait assiéger Alexandrie; mais obligée d'ac- « courir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie « de ses drapeaux ornera votre entrée en Égypte.

« Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, « nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur « de la Syrie, pris quarante pièces de campagne,

« cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé « les fortifications de Gaza, Jaffa, Haïffa, Acre, nous « allons rentrer en Égypte ; la saison des débarque- « mens m'y rappelle.

« Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de « prendre le pacha même, au milieu de son palais. « Mais dans cette saison la prise du château d'Acre « ne vaut pas la perte de quelques jours. Les braves « que je devrais d'ailleurs y perdre, me sont aujour- « d'hui nécessaires pour des opérations plus essen- « tielles.

« Soldats, nous avons une carrière de fatigues et « de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors « d'état de rien faire contre nous pendant cette cam- « pagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts « d'une partie de l'Occident.

« Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; « et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est « marqué par la mort d'un brave, il faut que de nou- « veaux braves se forment, et prennent rang à leur « tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans « les dangers, et maîtrise la victoire. »

Le siége d'Acre a duré soixante-deux jours de tranchée ouverte; l'armée française y a eu cinq cents hommes tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers distingués : le général de division Bon, le général de brigade Rambault, quatre adjudans-généraux; dix officiers du génie, trente officiers supérieurs et d'état-major, le capitaine Croisier, aide-de-camp du général

en chef, les colonels Boyer, du 18ᵉ de ligne, et Venoux, du 25ᵉ, officiers de mérite. Mais la perte la plus sensible fut celle du général Caffarelli du Falga; il était né en Languedoc; au moment de la révolution il était capitaine dans le corps du génie, il aimait la révolution, mais au 10 août il refusa de prêter le nouveau serment. Cet exemple de courage fait assez connaître ses principes et son caractère. Il fut destitué, puis réintégré; il connut Napoléon à la fin de 1797 à son retour d'Italie et le suivit en Égypte. Il fut blessé le 20 avril à la tranchée d'un coup de fusil qui lui perça le coude, il fallut l'amputer; il avait déjà perdu une jambe à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il souffrit beaucoup pendant six jours et avait constamment le délire, mais lorsque le général en chef entrait dans sa tente, Caffarelli éprouvait une commotion, ses esprits reprenaient le dessus et il s'entretenait avec assez de bon sens pendant quinze ou vingt minutes. Il mourut le 25 avril prononçant un discours très éloquent sur l'instruction publique, et sur le peu de succès que l'on devait se promettre des écoles centrales et du système qu'on avait suivi jusqu'alors. Le nombre des blessés se monta à deux mille cinq cents, mais huit cents le furent légèrement et se guérirent au camp même, mille sept cents dont quatre-vingt-dix amputés furent évacués en Égypte. On craignait pour eux la traversée du désert, dans une saison déjà si chaude; on s'attendait à en perdre la moitié. On fut agréablement surpris en arrivant à Salhéyéh de n'en

avoir perdu que fort peu, ce que les officiers de santé ont attribué à la sécheresse de l'atmosphère, l'humidité étant ce qui est le plus contraire aux blessures. Parmi les blessés étaient le général Lannes, le colonel aide-de-camp Duroc et le capitaine Eugène Beauharnais.

Le général en chef, dans ce siége, fut légèrement blessé et eut un cheval tué sous lui. Le 4 mai se trouvant à la tranchée, il fut enterré dans un trou de bombe; les nommés Daumesnil et Carbonel, brigadiers de sa garde, qui se trouvaient à côté de lui, le couvrirent de leur corps, de manière à le mettre à l'abri de l'éclat de la bombe, qui effectivement éclata peu après et blessa légèrement Carbonel. Le capitaine Arrighi fut blessé par une balle qui rasa le chapeau du général en chef, et frappa cet officier à la bouche.

Quinze mille Turcs sont successivement entrés dans Acre, cinq mille existaient encore au moment de la levée du siége. La perte a donc été de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le 22 mai, au moment de partir de Tantourah, on vint instruire le général en chef que deux cents blessés jugés d'abord par les officiers de santé capables d'être évacués à pied, ne pouvaient marcher au-delà de la première journée. Il mit sur-le-champ tous ses chevaux à leur disposition; le reste de l'état-major s'empressa d'imiter cet exemple. Un grenadier blessé craignait de salir une belle selle toute brodée, il paraissait hésiter. « Va, lui dit le général en chef, il n'y a rien

« de trop beau pour un brave. » Les officiers de cavalerie se démontèrent; ils envoyèrent tous leurs chevaux de main. Ce ne fut qu'après s'être assuré que tous les blessés étaient partis, que le général monta sur un de ses chevaux.

X. Le 22 mai, le camp fut tendu à Césarée. Napoléon se baigna dans le port qui est parsemé de tronçons de colonnes de marbre, de granit et de porphyre. Les ruines de cette ville donnent une idée avantageuse de ce qu'elle a été; le 23, l'armée campa à Abouhaboura, marine des Naplousiens; le 24, elle passa la rivière de la Bouche sur un pont de bateaux et coucha à Jaffa où elle séjourna plusieurs jours, afin d'en faire sauter les fortifications et d'achever de faire évacuer les magasins et les hôpitaux. L'ordre était donné pour se mettre en marche le 27, mais à une heure du matin l'aide-de-camp Lavalette ayant fait la visite des magasins et des hôpitaux pour s'assurer de leur entière évacuation, fit le rapport qu'il avait trouvé onze malades encore à l'hôpital. Ayant demandé au chirurgien de service pourquoi ils n'étaient pas évacués, celui-ci lui répondit que ces malades avaient la peste, que le conseil d'évacuation ne les avait pas jugés transportables, que d'ailleurs ils n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre. Mais ces malheureux s'apercevant qu'on les abandonnait, demandaient qu'on les tuât, plutôt que de les exposer à la cruauté des Turcs; l'aide-de-camp ajoutait que le

chirurgien de service demandait à être autorisé à mettre auprès d'eux une potion d'opium pour qu'ils pussent s'en servir au besoin. Le médecin en chef Desgenettes et le chirurgien en chef Larrey furent sur-le-champ mandés; ils confirmèrent l'impossibilité d'évacuer ces pestiférés. On discuta s'il était convenable d'autoriser le chirurgien à mettre de l'opium à portée de ces malheureux. Desgenettes y répugna. « Je n'ai pouvoir, dit-il, de présenter aux malades « que ce qui les doit guérir. » D'autres pensèrent qu'il était convenable de mettre de l'opium à la portée de ces malheureux, qu'on ne pouvait se refuser à faire à autrui ce qu'on voudrait pour soi-même. « Je serai toujours disposé à faire pour mes « soldats, ce que je ferais pour mon propre fils, dit « Napoléon, cependant puisqu'ils doivent mourir « naturellement dans vingt-quatre heures, je ne partirai que cette nuit, et Murat restera avec cinq cents « chevaux jusqu'à demain deux heures après midi. » Il donna l'ordre au chirurgien qui resta avec l'arrière-garde, si, au moment de son départ ils n'étaient pas morts, de mettre près d'eux de l'opium, en leur en désignant l'usage comme l'unique moyen de se soustraire aux cruautés des Turcs. La croisière anglaise était alors éloignée en pleine mer.

Le 28 mai, la division Reynier se porta de Jaffa à Ramléh, d'où elle longea le pied des montagnes de Jérusalem. La terre était couverte des plus belles récoltes. L'armée française y mit le feu, mesure qui fut

jugée nécessaire. Le 29 au matin, elle campa à Gaza. Le désert au mois de juin est bien cruel, il ne ressemble en rien au désert du mois de janvier; tout était aisé alors, tout était devenu difficile. Le sable était brûlant et les rayons du soleil insupportables. L'armée campa à El-Arich le 2 juin. Les fortifications étaient en bon état; la garnison approvisionnée pour six mois, l'artillerie y laissa plusieurs pièces pour en accroître l'armement. Le 4, elle campa à Katiéh. Le fort construit en bois de palmier était suffisant pour résister aux Arabes. Le 5, le général en chef alla visiter Tinéh et Peluse; il se promena sur le rivage où avait été assassiné le grand Pompée. La chaleur était étouffante; après avoir fait le tour de l'ancienne enceinte de la ville, il se mit à l'ombre d'un pan de muraille, reste d'une ancienne porte triomphale. Enfin le 7, l'armée arriva à Salhéyéh. Il faut avoir souffert de la privation d'ombre et surtout de la soif pendant neuf jours, pour croire au bonheur qu'éprouva le soldat de camper dans cette forêt de palmiers, ayant à discrétion de cette excellente eau du Nil. Les appels faits avec soin donnèrent onze mille cent trente-trois hommes présens. Il manquait donc deux mille hommes. Cinq cents tués sur le champ de bataille, sept cents morts aux hôpitaux, six cents qui étaient en garnison à El-Arich et à Katiéh, deux cents qui avaient précédé l'armée; mais sur les onze mille présens, mille cinq cents étaient blessés, dont quatre-vingt-cinq amputés. Cinq amputés étaient morts dans

le désert. Sur ces mille quatre cent quinze blessés, mille deux cents avaient rejoint leurs corps, au moment de la bataille d'Aboukir. La perte que fit éprouver la guerre de Syrie, fut de mille quatre cents hommes morts et de quatre-vingt-cinq amputés; à-peu-près quinze cents.

XI. De Salhéyéh, le général Kléber reçut l'ordre de se porter avec sa division sur Damiette pour y prendre ses cantonnemens. L'armée continua sa route sur le Caire où elle fit le 14 juin une entrée triomphale. Les habitans étaient sortis au-devant d'elle et l'attendaient à la Coubbé. Les députations des corps de métiers et de ceux des marchands avaient préparé des présens magnifiques qu'ils offrirent au sultan Kébir. C'étaient de belles jumens superbement harnachées, de beaux dromadaires renommés par leur vitesse; des armes d'un travail précieux, de beaux esclaves noirs ou de belles négresses, de beaux Georgiens ou de belles Georgiennes et jusqu'à de riches tapis de laine et de soie, des châles de cachemire, des cafetans, du café moka le plus précieux, des pipes de Perse, des cassolettes pleines d'encens et d'aromates. Les Français qui étaient au Caire avaient de leur côté fait préparer en plein champ un festin pour fêter l'arrivée de leurs camarades; ils s'embrassèrent et on passa plusieurs heures à boire. Tant de bruits avaient couru sur les désastres de l'armée en Syrie, que, quoique la division Kléber manquât, puisqu'elle s'était rendue

directement sur Damiette, on fut étonné de voir l'armée si nombreuse et si peu affaiblie. Il y avait là, présens sous les armes, huit mille hommes. Les Français de retour de Syrie éprouvèrent à la vue du Caire la même satisfaction qu'ils auraient éprouvée à la vue de leur patrie. Les habitans qui avaient la conscience de s'être bien comportés pendant l'absence de l'armée, se livrèrent à la joie durant plusieurs jours, pour célébrer cet heureux retour. Le général en chef entra dans la ville par la porte des Victoires, précédé des chefs de milices, des corporations, des quatre muphtis et des ulémas de Gama-el-Azhar. Les mois qui se passèrent jusqu'à la bataille d'Aboukir furent employés à recevoir les députations des diverses villes et provinces qui s'empressèrent de complimenter le sultan Kébir. Les régimens réparèrent leurs pertes par le grand nombre d'hommes qu'ils retrouvèrent aux dépôts, et qui étaient sortis des hôpitaux. On forma quatre compagnies des amputés ou grièvement blessés, ils furent chargés de la défense de la citadelle et des tours. La cavalerie fit des remontes, l'artillerie compléta ses équipages, et dès les premiers jours de juillet, l'armée était reposée et dans le meilleur état.

On reçut des nouvelles de Syrie; Djezzar-Pacha n'était point sorti de la ville, ni ses troupes de son pachalik. La garnison d'El-Arich envoyait des patrouilles jusqu'à Khan-Iounès sans rencontrer d'ennemis. La moitié de l'armée de Rhodes avait été détruite en Syrie, mais Mustapha, visir à trois queues,

pacha de Romelie, sérasquier en chef de cette armée, avait encore sous ses ordres trois divisions, formant quinze à dix-huit mille hommes. Il attendait une autre division de janissaires qui se formait aux Dardanelles. Cela était peu redoutable, et ne pouvait inspirer aucune alarme sérieuse. Les Cheykhs de Gama-el-Azhar, firent une proclamation au peuple, conçue en ces termes :

« Les conseils sont ordonnés par la loi...... Il est « arrivé au Caire le bien gardé, le chef de l'armée « française, le général Bonaparte qui aime la reli- « gion de Mahomet. Il s'est arrêté avec ses soldats à « Coubbé bien portant et sain, remerciant Dieu des « faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par « la porte des Victoires, le vendredi 10 du mois de « moharram de l'an 1204 de l'hégire, avec une suite « et une pompe des plus grandes. Ç'a été une fête « de voir les soldats bien portans...... ce jour a été « un grand jour, on n'en a jamais vu de pareil. Tous « les habitans du Caire sont sortis à sa rencontre. Ils « ont vu et reconnu que c'était bien le général en « chef Bonaparte en propre personne ; ils se sont « convaincus que tout ce qui avait été dit sur son « compte était faux...... Les habitans de l'Egypte « supérieure ont chassé les Mamelouks pour leur « sûreté, celle de leurs familles et de leurs enfans, « parce que la punition des méchans entraîne la perte « des bons leurs voisins...... Nous vous informons « que Djezzar-Pacha, qui a été ainsi nommé à cause

« de ses grandes cruautés, ne faisant aucun choix de
« ses victimes, avait rassemblé un grand nombre de
« mauvais sujets qu'il encourageait par la promesse
« du pillage et du viol, voulant venir s'emparer du
« Caire et des provinces de l'Égypte...... Le général
« en chef Bonaparte partit, battit les soldats de
« Djezzar...... il prit le fort d'El-Arich et tous les
« approvisionnemens qui s'y trouvaient...... Il se
« porta ensuite à Gaza, battit ce qu'il y trouva des
« troupes de Djezzar qui prirent la fuite devant lui
« comme les oiseaux et les souris fuient devant le
« chat...... Étant arrivé à Ramléh, il s'empara encore
« des approvisionnemens de Djezzar et de deux mille
« outres fort belles qui étaient là pour sa route sur
« l'Égypte, Dieu nous en a préservés. Il fut ensuite
« sur Jaffa et en fit le siége pendant trois jours......
« les habitans égarés n'ayant pas voulu se soumettre
« et le reconnaître, ayant refusé sa protection, il les
« livra dans sa colère et par la force qui le dirige, au
« pillage et à la mort; environ cinq mille ont péri; il
« a détruit leurs remparts et fait piller tout ce qui s'y
« trouvait. C'est l'ouvrage de Dieu qui dit aux cho-
« ses d'être et elles sont. Il a épargné les Égyptiens,
« il les a honorés, nourris et vêtus...... Il se trou-
« vait à Jaffa environ cinq mille hommes des troupes
« de Djezzar, il les a tous détruits, bien peu se sont
« sauvés par la fuite. De Jaffa il se porta à la monta-
« gne de Naplouse, dans un endroit appelé Kayoun,
« et brûla cinq villages de la montagne. Ce qui était

« dans les destins a eu lieu : le maître de l'univers « agit toujours avec la même justice. Après il a dé- « truit les murs d'Acre, le château de Djezzar...... Il « n'a pas laissé à Acre pierre sur pierre, et en a fait « un tas de décombres, au point que l'on demande « s'il a existé une ville dans ce lieu...... Voilà la fin « des édifices des tyrans. Il est retourné ensuite en « Égypte pour deux motifs : le premier pour tenir « la promesse qu'il avait faite aux Égyptiens de « retourner à eux dans quatre mois, et ses promesses « sont des engagemens sacrés; le second, c'est qu'il « a appris que divers mauvais sujets mamelouks et « arabes, semaient le trouble et la sédition pendant « son absence...... Son arrivée les a tous dissipés, « toute son ambition est toujours la destruction des « méchans, et son envie est de faire du bien aux « bons...... Retournez donc, créatures de Dieu, vers « Dieu; soumettez-vous à ses ordres, la terre lui « appartient; suivez ses volontés et sachez qu'il dis- « pose de la puissance et la donne à qui il veut; c'est « ce qu'il vous a ordonné de croire...... Lorsque le « général en chef est arrivé au Caire, il a fait connaî- « tre au divan qu'il aime les Musulmans, qu'il chérit « le prophète...... qu'il s'instruit dans le Coran, qu'il « le lit tous les jours avec attention...... Nous savons « qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui « n'aura point d'égale dans le monde, et d'embrasser « la religion de Mahomet. »

CHAPITRE XI.

BATAILLE D'ABOUKIR.

I. Événemens qui se sont passés en Égypte pendant les mois de février, mars, avril et mai. — II. L'escadre française de Brest domine dans la Méditerranée pendant les mois de mai, juin et juillet. — III. Mouvemens des beys dans la Basse-Égypte, en juillet. — IV. Apparition d'une escadre anglo-turque à Aboukir, le 12 juillet. — V. Débarquement de l'armée de Rhodes commandée par le visir Mustapha; elle prend le fort d'Aboukir le 16 juillet. — VI. Position des deux armées le 24 juillet. — VII. Bataille d'Aboukir le 25 juillet; visir Mustapha pacha à trois queues, sérasquier de l'armée de Rhodes, est fait prisonnier. — VIII. Siége et prise du fort d'Aboukir (2 août 1799).

I. Les Égyptiens, pendant la guerre de Syrie, se montrèrent bons Français; allant au-devant des bonnes nouvelles, ils refusaient d'ajouter foi aux mauvaises. Le général Desaix avait soumis la Haute Égypte, le général Dugua avait maintenu la tranquillité dans la Basse. Les garnisons du Caire et d'Alexandrie s'étaient renforcées par les hommes sortis des hôpitaux. Les travaux de fortification des places, la construction de tours pour protéger la navigation du Nil, avaient été poussés avec activité. Les petites incursions faites par des Bédouins avaient été réprimées

sans effort et n'avaient laissé aucune trace. Les ulémas de Gama-el-Azhar avaient montré du zèle et s'étaient employés avec succès pour éclairer le peuple et prévenir toute sédition. Deux mouvemens seulement avaient eu lieu. Le premier avait été occasionné par la révolte de l'émir Hadjy. Les biens et les priviléges attachés à cette place étaient très considérables. Il lui fallait six cents hommes pour l'escorte de la caravane des pélerins de la Mecque; il demanda et obtint l'autorisation de se recruter dans le Charkiéh. Il fut fidèle tant que les armes françaises prospérèrent en Syrie; mais lorsqu'il crut savoir qu'elles avaient éprouvé des revers devant Acre, il prêta l'oreille aux insinuations des agens de Djezzar et voulut mériter son pardon par quelque service éclatant. Il médita de s'emparer de Damiette; il répandit, le 18 avril, une proclamation où il annonçait que le sultan Kébir avait été tué devant Saint-Jean-d'Acre, et son armée détruite; il en espérait un grand succès, mais elle fit peu d'effet. Trois villages seulement se déclarèrent pour lui ; une tribu de Bédouins lui fournit un secours de deux cents cavaliers. Le général Lanusse, à la tête de sa colonne mobile, partit du Delta, passa le Nil, entra dans le Charkiéh, et, après diverses marches et contre-marches, le cerna, mit à mort tous ses adhérens et brûla les trois villages qui s'étaient révoltés; l'émir Hadjy se sauva à Jérusalem, lui quinzième.

Un iman du désert de Derne, jouissant d'une grande réputation de sainteté parmi les Arabes de sa tribu,

s'imagina, ou voulut faire croire, qu'il était l'ange El-Mohdi. Cet homme avait toutes les qualités propres à exciter le fanatisme de la multitude; il était éloquent, très versé dans l'étude du Coran; il passait tout son temps en prières; il vivait, disait-il, sans manger. Tous les matins, au soleil levant, au moment où les fidèles remplissaient la mosquée, on lui portait en cérémonie une jatte de lait; il y trempait ses doigts avec beaucoup de solennité, les passait sur ses lèvres; c'était sa seule nourriture. Il séduisit cent vingt hommes de sa tribu, se rendit à leur tête dans sa petite oasis, y trouva une caravane de trois cents Maugrabins qui arrivaient du Fezzân; il la prêcha, s'en fit reconnaître, et la rangea sous ses drapeaux. Il se porta alors sur Damanhour, surprit et égorgea soixante Français de la légion nautique, s'empara de leurs fusils et d'une pièce de canon de quatre. La renommée grossit ce petit succès et lui valut un grand nombre de sectateurs; les fellahs accouraient de toutes les parties de la province dans la mosquée de Damanhour, où il prêchait et prouvait jusqu'à l'évidence sa mission divine : « Le prophète avait dit qu'il « enverrait l'ange El-Mohdi au secours des fidèles, « lorsque ceux-ci se trouveraient dans les circon- « stances les plus critiques. Or, l'Arabie n'avait jamais « couru plus de dangers qu'aujourd'hui; elle était en « proie à une armée innombrable d'Occidentaux ido- « lâtres. Ceux qui combattaient pour la défense de « l'islamisme seraient invulnérables; ni les boulets,

« ni les balles, ni les lances, ni les sabres, ne pou-
« vaient rien contre eux. »

Le colonel Lefebvre, commandant le petit fort de Rahmaniéh, alarmé des progrès que faisait cet imposteur, s'avança sur Damanhour avec quatre cents hommes; l'ange El-Mohdi marcha à sa rencontre avec mille hommes armés de fusils et trois ou quatre mille armés de lances et de fourches. Le colonel français, environné de tous côtés, se forma en bataillon carré, et, après avoir soutenu pendant plusieurs heures un combat aussi inégal, il fit sa retraite en bon ordre et rentra dans son fort. Les veuves et les enfans des morts, ceux qui avaient été blessés, éclatèrent en plaintes et adressèrent de vifs reproches à l'ange El-Mohdi. Les balles des Français ne devaient pas atteindre les fidèles; pourquoi donc tant de morts et tant de blessés? L'ange El-Mohdi étouffa ces murmures en s'appuyant de plusieurs versets du Coran; aucun de ceux qui avaient eu en lui une foi vraie n'avaient été touchés; ceux qui avaient été atteints étaient punis de leur manque de foi. Ainsi son crédit se consolida. Il était à craindre que le Baheiréh tout entier ne se soulevât. Ce malheur fut prévenu par une proclamation des cheykhs du Caire, ce qui donna le temps au général Lanusse de quitter le Charkiéh et d'attaquer, le 8 mai, Damanhour. Il passa par les armes tout ce qui voulut faire résistance; le cadavre de l'ange El-Mohdi lui-même se trouva parmi les morts, quoique ses sectateurs aient long-temps prétendu qu'il vivait

et qu'il paraîtrait quand le temps serait venu. Les Égyptiens, dans tous les siècles, furent faciles à émouvoir au nom de la divinité, qu'on leur parlât du bœuf Apis, d'Osiris ou de Mahomet.

Le général Dommartin, commandant de l'artillerie, reçut l'ordre d'inspecter la place d'Alexandrie et les côtes pour en accélérer l'armement. Il partit le 17 juillet du Caire, sur une djerme . . . .

. . . .

. . . . . les coups de fusil, continuant toujours à naviguer. Il eut en tués ou blessés la moitié de son équipage, il reçut quatre coups de feu et mourut à Rosette des suites de ses blessures. C'était un officier plein de courage. Le général Songis lui succéda dans le commandement de l'artillerie de l'armée (1).

Un vaisseau anglais de cinquante canons et une frégate mouillèrent devant Suez; ils venaient de Calcutta. Ils firent mine de vouloir s'emparer de la ville. Mais la trouvant en état de défense, le 5 mai ils levèrent l'ancre, disparurent et retournèrent dans l'Indoustan.

II. L'escadre de Brest forte de vingt-cinq vaisseaux de ligne, dont quatre vaisseaux à trois ponts et huit

(1) Ce paragraphe, depuis les mots *le général Dommartin commandant de l'artillerie,* est écrit au crayon de la main de Napoléon. Dans l'espace qui est laissé en blanc se trouvaient environ vingt-cinq mots très effacés et qu'il a été impossible de déchiffrer. La date 17 *juillet* est douteuse; on n'a pu la vérifier. (*De Las Cases.*)

frégates commandés par l'amiral Bruix, appareilla de Brest le 26 avril. L'amiral Bridport qui bloquait ce port avec seize vaisseaux de guerre, ne s'aperçut de son départ que trente-six heures après qu'elle avait appareillé. Il la crut destinée pour l'Irlande, il se rendit à la hauteur du cap Clear. Aussitôt que l'amirauté apprit à Londres cet événement, les vaisseaux de réserve dans les ports de la Manche allèrent renforcer les escadres du cap Clear et du Texel. A la fin de mai l'escadre de Bridport était forte de trente vaisseaux, celle de l'amiral Duncan au Texel de vingt-deux. Ces deux escadres faisant cinquante-deux vaisseaux continuèrent à rester en observation pour protéger l'Irlande. La flotte française s'était dirigée vers l'Egypte et avait passé le détroit de Gibraltar, le 4 mai; mais elle changea de route et mouilla le 9 mai, à Toulon. Si elle eût continué sa première direction elle serait arrivée avant le 16 mai sur les côtes de Syrie; sa seule présence eût fait tomber Acre et mis à sa disposition les flottes de bâtimens de transport que la Porte avait rassemblées à Rhodes. L'amiral pour justifier cette fausse marche, allégua, comme c'est l'ordinaire des marins, le mauvais temps et le besoin de se réparer. Il dit aussi qu'il jugeait convenable de se réunir avec l'escadre espagnole, comme si son escadre n'était pas assez nombreuse pour la croisière d'Égypte qui n'était que de deux ou trois vaisseaux. Les uns ont attribué cette fâcheuse conduite à l'irrésolution et au manque de caractère de l'amiral qui avait épuisé tout

ce qu'il avait d'énergie dans la traversée de Brest au détroit; d'autres aux ordres qu'il reçut à Cadix par un courrier arrivé de Paris. Ils disent que le Directoire contremanda le mouvement de l'escadre sur l'Égypte, dans la crainte que Napoléon instruit de ce qui se passait en Europe, ne revînt à Paris pour mettre à profit la position critique du gouvernement dépopularisé par des défaites, et ne s'emparât de l'autorité. Le 20 mai, Massaredo joignit à Toulon l'escadre française avec vingt-et-un vaisseaux espagnols, Bruix appareilla avec ces quarante-six vaisseaux, le 27 mai, croisa entre Gênes et Livourne, y débarqua des vivres et des troupes; le 9 juin, il repassa devant Toulon, entra à Carthagène et à Cadix et mouilla le 8 août à Brest. Les Anglais craignant toujours pour l'Irlande, n'osèrent pas disposer des escadres de l'amiral Bridport et de l'amiral Duncan; ils se contentèrent de faire observer l'amiral Bruix par l'escadre du lord Saint-Vincent, de dix-huit vaisseaux. Bruix fut maître de la Méditerranée pendant tous les mois de mai, juin et juillet. Si le 27 mai, jour où il sortit de Toulon, il eût navigué sur Alexandrie, il y aurait été à la mi-juin; il eût détruit tous les préparatifs de l'expédition d'Aboukir, il eût débloqué et ravitaillé Malte. Il ne fit aucune de ces opérations. Cependant, en croisant sur les côtes de l'Italie, il compromit davantage son escadre qu'il ne l'eût fait en se dirigeant sur Malte et l'Égypte. Ce qui prouve que sa conduite était commandée par des motifs politiques,

c'est qu'il n'envoya pas même une escadre légère de cinq ou six bons marcheurs qui eussent fait lever le blocus de Malte, chassé la croisière anglaise d'Alexandrie, porté des nouvelles et quelques secours à l'armée d'Orient. Il ne daigna pas même envoyer une frégate à une armée de trente mille Français cantonnés dans ces pays éloignés. Bruix était assez bon marin, il avait de l'esprit, mais il était sans caractère et toujours valétudinaire. Les regrets d'avoir manqué une aussi belle occasion d'assurer les possessions de Malte et de l'Égypte doivent être éternels.

III. La levée du siége de Saint-Jean-d'Acre et la retraite de l'armée, exaltèrent la tête si légère du commodore anglais sir Sidney Smith; il se persuada qu'il était possible d'enlever Alexandrie d'un coup de main et que cela obligerait cette armée d'invincibles, à capituler. Il communiqua sa résolution à Patrona-Bey, vice-amiral turc, et au sérasquier de l'armée de Rhodes, visir Mustapha, qui avait encore dix-huit mille hommes, reste de son camp de Rhodes et sept mille janissaires d'élite qui étaient à sa disposition aux Dardanelles. « Avec ces vingt-cinq mille hommes, « il pouvait se couvrir d'une gloire immortelle, car « l'armée française était à moitié détruite, fort mé- « contente, découragée, prête à se soulever; elle « avait éprouvé des pertes énormes par l'effet des « batteries hautes et basses des vaisseaux anglais et « des frégates, car ils avaient tiré plus de dix mille

« boulets ; ses pertes, en traversant le désert dans les « chaleurs de juin, n'avaient pas été moins considé- « rables. » Tout en admettant ces assertions, les généraux turcs avaient de la répugnance à s'engager dans une opération en plaine, sans cavalerie et sans aucun attelage d'artillerie. Mais les Mamelouks et les Bédouins du désert eurent ordre de se réunir : Ibrahim-Bey et Elfi-Bey, avec les Arabes des trois déserts de la Thébaïde, des Hermites et de Suez, dans l'Ouady de Tomilât; Mourad-Bey, avec les Arabes des Oasis de la Syrie, au lac Natron. Ces deux divisions de cavalerie fournissaient six à sept mille cavaliers à Mustapha-Pacha; il aurait donc une armée d'au moins trente mille hommes dans la presqu'île d'Aboukir.

Effectivement, Elfi-Bey et Osman-Bey avec trois cents cavaliers de leur maison, descendirent par la rive droite du Nil, furent joints par trois ou quatre cents Bédouins, et campèrent le 7 juillet, près des puits de Sebabiar. Le général de brigade Lagrange qui s'était mis à leur poursuite cerna le camp, dans la nuit du 9 au 10 juillet, s'empara des bagages, des chameaux, de tous les vivres, et fit prisonnier trente des plus braves Mamelouks. Les deux beys, après beaucoup de vicissitudes, parvinrent à regagner dans la plus grande détresse le désert de la Nubie. Ibrahim-Bey était déjà à deux jours de Gaza lorsqu'il apprit cette déconfiture; il retourna en Syrie. Dans le même temps, Mourad-Bey se laissa voir sur la lisière du Faïoum, y rallia quelques centaines de Bédouins, et

prit position au lac Natron. Le général Murat lui donna la chasse avec quelques escadrons de cavalerie et de dromadaires, le joignit, l'attaqua, lui prit un kachef et quinze Mamelouks, lui en tua plusieurs et dispersa le reste dans le désert. Mourad-Bey fit une contre-marche, se porta aux Pyramides, monta sur la plus grande, et de là s'entretint par signes pendant toute la journée du 13 avec sa femme Sidem qui était montée sur la terrasse de sa maison. Ce prince, chef de cette belle et brave milice, n'était plus suivi que de quelques centaines d'hommes découragés et dénués de tout. Le maître de toute cette productive vallée n'avait plus rien. Quelques jours après, sa femme inquiète des bruits qui se répandirent contre elle dans la ville au sujet de criminelles intelligences, se rendit chez le général en chef pour en détruire l'effet. Elle fut reçue favorablement, et comprit que chez un peuple civilisé, de pareilles dénonciations n'étaient point accueillies. « Si vous aviez voulu voir « votre mari, lui dit le général, je lui aurais accordé « vingt-quatre heures de suspension d'armes pour « donner à lui et à vous cette satisfaction. »

Cependant, que voulait donc le bey? pourquoi tant de marches au milieu de ces arides déserts, dans une saison brûlante? pourquoi s'approcher du Caire à l'est et à l'ouest, bravant tant d'embuscades et tant de périls? cela marquait quelques desseins. Napoléon crut à propos de quitter le Caire et de camper le 14 juillet aux pieds des Pyramides avec la commission

des sciences et arts. Ces savans employèrent plusieurs jours à considérer, mesurer, étudier ces monumens, qui depuis quarante siècles excitent l'attention des nations. Mourad-Bey disparut dans le désert et se réfugia dans la petite Oasis, sans avoir été atteint.

IV. C'est dans ce camp des Pyramides, que le 15 juillet, à deux heures après midi, Napoléon reçut la nouvelle que treize vaisseaux de quatre-vingts et de soixante quatorze, neuf frégates, trente chaloupes canonnières et quatre-vingt-dix bâtimens de transport chargés de troupes turques, avaient mouillé le 12 au soir dans la rade d'Aboukir. Le fort d'Aboukir devait donc être déjà cerné. On calculait qu'il pouvait se défendre quinze jours. Il ne fallait pas perdre de temps pour marcher à son secours, car la position des Ottomans dans l'isthme resterait critique, tant qu'ils ne seraient pas maîtres de ce fort. Le quartier général se rendit à Gizéh, et à dix heures du soir, Berthier avait expédié tous les ordres pour mettre l'armée en mouvement, depuis Syène jusqu'à Damiette, depuis El-Arich jusqu'à Alexandrie. Des commissaires étaient partis pour préparer les vivres sur la route. Le quartier général se mit en marche avant le jour sans rentrer au Caire.

C'était évidemment le reste de l'armée de Rhodes qui exécutait le plan qu'on avait abandonné par l'effet des événemens de Syrie; car enfin était-il prudent, avec vingt ou trente mille Turcs, de vouloir

combattre l'armée d'Orient? On comprit alors que le mouvement des beys avait pour but de se joindre à cette armée qui, venant par mer, était privée de cavalerie. Cependant, pour trouver quelque sagesse dans cette combinaison militaire, il fallait supposer qu'une division anglaise s'y était jointe. Le général en chef donna ses ordres comme s'il eût été assuré que les choses étaient ainsi. Desaix reçut l'ordre d'évacuer toute la Haute Egypte, et de se porter au Caire; Reynier qui était à Belbeis, de laisser trois cents hommes en observation à Salhéyéh et de se diriger à marches forcées par le chemin le plus court sur Rahmaniéh; Kléber qui était à Damiette, reçut le même ordre, son dépôt et quelques vétérans seraient suffisans pour la garde de Lesbé. La division Lannes, l'ancienne division Bon, et la cavalerie qui se trouvait au Caire, se mirent en marche à une heure du matin pour se rendre à Rahmaniéh. Le général Dugua resta pour commander au Caire avec quelques compagnies de Grecs. Les vétérans et les dépôts formaient les garnisons de la citadelle et de Gizéh; ainsi, toute l'armée serait réunie dans un seul camp près de Rahmaniéh. Cette réunion opérée, elle serait forte de vingt mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux et soixante pièces de canon attelées. Ces troupes étaient les meilleures du monde, tout ce qui était au pouvoir des hommes, elles le feraient. Le 19 juillet, le quartier général arriva à Rahmaniéh, ayant fait trente-six lieues en trois jours. De Rahmaniéh, le général en chef

écrivit aux cheykhs de Gama-el-Azhar, qu'une flotte ottomane-anglaise avait mouillé à Aboukir; y avait débarqué une armée d'Arnautes et de Russes, qu'il allait l'attaquer, l'envelopper, la faire entièrement prisonnière; que sous peu de jours, ils verraient au Caire, les drapeaux, les canons, les captifs entrer par la porte des Victoires. Il leur recommanda de veiller à la tranquillité publique.

Ceux-ci firent des proclamations pour éclairer les peuples, les mettre en garde contre les menées des malveillans. Les Français n'évacuaient pas l'Egypte, mais se concentraient pour attaquer et faire prisonnière une armée de Russes, d'Arnautes et d'Anglais qui était débarquée à Aboukir; ils ordonnèrent des prières pour celui que le prophète protégeait et qui combattait pour garantir le pays des ravages de la guerre. Les Égyptiens restèrent tranquilles.

V. Arrivé à Rahmaniéh, on apprit que Mustapha avait débarqué le 14 juillet, s'était emparé du fort d'Aboukir, le 16. Cet événement inattendu était de mauvais augure. La presqu'île d'Aboukir est comprise entre la mer et le lac Madiéh; le côté de la mer, du camp des Romains à Aboukir, est de huit mille toises; le côté du lac Madiéh, du fort d'Aboukir au pont du canal du Nil, est de neuf mille toises, baigné par l'intérieur de la rade d'Aboukir et le lac Madiéh. L'isthme du camp des Romains, au pont du lac Ma-

diéh, est de mille cent cinquante toises, cette presqu'île a la forme d'un triangle; l'angle, dont le fort d'Aboukir est le sommet, est aigu; elle est sablonneuse et couverte de palmiers; il y a au milieu un puits d'eau douce très abondante, et en creusant sur le bord de la mer, on trouve fréquemment de l'eau potable. Entre Alexandrie et Aboukir, il existe une petite anse où peuvent aborder les chaloupes. La plage est à l'abri des vents du nord-ouest qui règnent presque continuellement dans cette saison. Cette presqu'île contient un grand nombre de hautes dunes; le fort d'Aboukir bat l'intérieur de la rade et le mouillage; il est environné de rescifs qui en rendent l'abord très difficile aux bâtimens. A cinq cents toises, dans le prolongement de la côte, est une île dont les canons peuvent protéger le mouillage de quelques vaisseaux de guerre. Du côté de terre, à environ cinq cents toises du fort, dans la direction d'Alexandrie, se trouve un beau village, au pied du mamelon du Visir. A cent toises en avant de ce mamelon, il y a quelques grosses maisons qui portent le nom de faubourg d'Aboukir. A sept cents toises du mamelon du Visir, au sud, est une grande falaise appelée le monticule du Puits, située à-peu-près à égale distance du fort et de l'embouchure du lac Madiéh; elle domine toute la plage du côté de l'intérieur de la rade. A huit cents toises du mamelon du Visir, au sud-ouest, est une seconde falaise appelée la montagne du Cheykh qui domine le côté

de la haute mer. Ces trois monticules forment un triangle; au milieu est située une plaine rase parsemée de palmiers.

Au mois de février, avant de partir pour la Syrie, le général du Falga avait ordonné au colonel Crétin, de raser le village et le faubourg d'Aboukir, pour découvrir les avenues du fort et d'employer les matériaux provenant de ces démolitions à construire une belle demi-lune en maçonnerie, avec fossés et contrescarpe, en avant du fort, afin de lui donner possibilité de résister à quinze jours de tranchée ouverte. Mais le général de brigade Marmont qui commandait la province, profitant du moment où le quartier général était éloigné, suspendit l'exécution de cet ordre, sous prétexte que les maisons du village étaient utiles pour cantonner ses troupes. Il crut y suppléer en ordonnant au colonel de construire une redoute en terre sur le mamelon du Visir, entre le village et le faubourg, les dominant tous les deux.

Mustapha-Pacha avait débarqué sans obstacle le 14 juillet; il avait campé sur les monts du Puits et du Cheykh, et attaqué la redoute du Visir. Le commandant du fort...... s'enferma dans la redoute avec trois cents hommes et laissa le capitaine du génie Vinache dans le fort avec soixante hommes. La redoute était armée de cinq pièces de canon, et tint ferme toute la journée. Mais à 5 heures, les tirailleurs turcs pénétrèrent dans le village et menacèrent de couper la redoute, du fort. Elle fut enveloppée et la garnison

sabrée. Le 17 à midi le fort réduit à...... demanda à capituler (1). Depuis ce temps Mustapha n'avait fait aucun mouvement. Il s'était mis en position, occupant les deux mamelons du Puits et du Cheykh. Il attendait l'arrivée de sa cavalerie, de ses attelages, et de sa division de janissaires des Dardanelles. Il avait réuni deux cents chevaux d'officiers dont il se servit pour se garder et faire quelques patrouilles. L'avant-garde de l'armée française se porta à Birket, où le camp fut tracé pour réunir toute l'armée. De là elle était à portée de tomber sur le flanc gauche de l'armée turque, si celle-ci marchait sur Alexandrie; sur son flanc droit, si elle marchait sur le Nil. Les travaux d'Alexandrie étaient dans un état aussi satisfaisant qu'on pouvait l'espérer, l'activité et les bonnes directions que leur avait données le colonel Crétin lui attirèrent les éloges du général en chef.

Peu de jours après, huit mille hommes étant réunis à Birket, ce camp fut levé et porté au Puits, au milieu de la presqu'île.

Mustapha n'avait aucune communication avec l'intérieur de l'Égypte. La cavalerie de la garnison d'Alexandrie avait occupé toutes les issues de l'isthme et les tenait fermées. On pouvait, dans cette situation, espérer de le surprendre dans son camp. Mais un capitaine du génie, avec une compagnie de

(1) Ce paragraphe est écrit en entier au crayon de la main de Napoléon. Les points indiquent des mots qu'il a été impossible de déchiffrer.

(*De Las Cases.*)

sapeurs et un convoi d'outils, étant parti fort tard d'Alexandrie, s'égara, manqua le camp français qui était caché derrière des falaises et se jeta dans les feux de l'armée turque ; dix sapeurs furent faits prisonniers. Les Turcs apprirent avec étonnement que l'armée française était à une lieue d'eux ; ils passèrent toute la nuit sous les armes et firent leurs préparatifs pour repousser une attaque qui leur paraissait imminente.

VI. Le 25 juillet, avant le jour, l'armée se mit en marche. Le général Murat forma l'avant-garde, composée de la cavalerie, de la brigade Destaing et de quatre pièces de canon, en tout, deux mille trois cents hommes ; Lannes commandait la droite de deux mille sept cents hommes avec cinq pièces de canon ; Lanusse commandait la réserve forte de deux mille quatre cents hommes et six pièces de canon ; le général Davoust qui arriva du Caire, au moment où l'armée se rangeait en bataille, fut placé en observation avec trois cents chevaux pour surveiller les communications de l'armée avec Alexandrie et empêcher qu'aucun Bédouin ne s'introduisît dans la presqu'île. Patrona-Bey avait fait entrer dans le lac Madiéh douze chaloupes canonnières qui inquiétaient le flanc droit de l'armée. Le général d'artillerie Songis fit avancer deux pièces de vingt-quatre, trois de douze et trois obusiers. Les canonnières s'éloignèrent après avoir reçu des avaries assez majeures. Le

général Menou était arrivé à neuf heures du matin sur la rive du côté de Rosette, avec deux pièces de canon et un bataillon d'infanterie. Les bateaux ennemis craignant d'être cernés dans ce lac, l'évacuèrent, l'armée ne fut plus inquiétée dans sa marche. Elle fit halte, en présence de l'armée ennemie qui était rangée de la manière suivante : la première ligne de huit mille hommes était divisée en trois corps, celui de droite occupait le monticule du Cheykh, celui de gauche le monticule du Puits, le troisième touchait aux maisons du faubourg; la deuxième ligne, forte de six ou sept mille hommes, s'étendait à cheval sur le monticule du Visir appuyant sa droite et sa gauche à la mer; la réserve de quatre ou cinq mille hommes occupait le village d'Aboukir et le fort; là étaient les bagages, le parc et le camp du visir. Plusieurs chaloupes canonnières étaient embossées en pleine mer, appuyant la droite de la ligne ennemie, d'autres l'étaient dans l'intérieur de la rade appuyant la gauche; trente pièces de campagne étaient réparties entre la première et la seconde ligne. Le général Songis fit avancer les grosses batteries, engagea la canonnade avec les canonnières de droite et de gauche et les obligea à reculer. Une de celles qui étaient mouillées dans la rade fut coulée bas, presque toutes eurent des avaries plus ou moins majeures. Les divisions se déployèrent alors, la cavalerie sur trois lignes au centre, la brigade Destaing à gauche, la division Lannes à droite; Lanusse en deuxième ligne, avec les

guides (1). On voyait sur les deux monticules du Cheykh et du Puits, des terres récemment remuées. Les janissaires paraissaient faire bonne contenance. Le pacha avec ses trois queues était sur le monticule du Visir; des officiers anglais caracolaient à portée des lignes françaises. Avec leur curiosité ordinaire, ils s'avancèrent à dix pas et engagèrent la conversation avec des officiers de cavalerie français, au grand scandale et au grand étonnement des Turcs. A une lieue et demie en mer, on apercevait une forêt de mâts; c'était la flotte de guerre et les transports, ainsi que plusieurs canots remplis d'officiers de marine turcs et anglais, parmi lesquels on distinguait le canot de sir Sidney Smith. Celui-ci était à terre, il faisait les fonctions d'adjudant du pacha, il était son conseil quoiqu'il n'eût aucune connaissance en tactique ni aucune expérience de la guerre de terre. Le sérasquier de l'armée était le visir Mustapha, pacha à trois queues, pacha titulaire de la Romélie; cette dernière fonction est un des postes les plus importans de l'empire.

VII. Les armées restèrent en présence pendant deux heures dans ce silence avant-coureur de la tempête. La canonnade s'engagea enfin entre les batteries turques placées sur les deux monticules et les batteries de campagne des divisions Lannes et Destaing. Le général Murat fit avancer deux colonnes de cavalerie de quatre

(1) La garde du général en chef.

escadrons, ayant chacune trois pièces d'artillerie légère; celle de droite se porta entre le monticule du Puits et le monticule du Visir; l'infanterie turque faisait bonne contenance; l'engagement des tirailleurs était très vif, mais lorsque les obus et les boulets des pièces d'artillerie légère qui étaient attachées aux colonnes de cavalerie, commencèrent à frapper les ennemis par derrière, ils craignirent pour leur retraite et perdirent contenance. Les généraux Lannes et Destaing saisirent l'à-propos, gravirent les deux hauteurs au pas de charge; les Turcs dégringolèrent en descendant dans la plaine, la cavalerie les y attendait; ne pouvant opérer leur retraite, ils furent acculés à la mer, les uns dans l'intérieur de la rade, les autres dans la haute mer. Poursuivis par la mitraille et la fusillade, chargés par la cavalerie, ces fuyards bravèrent les flots. Ils cherchèrent à gagner leurs bâtimens à la nage; mais les neuf dixièmes furent engloutis. Le centre de la première ligne turque marcha alors en avant pour secourir les ailes; ce mouvement était imprudent. Murat commanda par escadron à droite et à gauche et l'enveloppa. L'infanterie de Lanusse découverte par ce mouvement de notre cavalerie marcha au pas de charge en colonne par bataillon, à distance de déploiement. Le désordre se mit dans ce centre pressé entre la cavalerie et l'infanterie. Ne pouvant plus opérer leur retraite, les Turcs n'ont d'autres ressources que de se jeter à la mer, s'échappant par la droite et par la gauche. Ils ont le même

sort que les premiers, ils disparaissent engloutis. On n'aperçut bientôt plus sur les flots que plusieurs milliers de turbans et de châles que la mer jeta sur le rivage; c'était tout ce qui restait de ces braves janissaires, car ils méritaient ce nom de braves! mais que peut l'infanterie, sans ordre, sans discipline, sans tactique. La bataille était commencée depuis une heure et huit mille hommes avaient disparu : cinq mille quatre cents étaient noyés, quatorze cents étaient morts ou blessés sur le champ de bataille, douze cents s'étaient rendus prisonniers; dix-huit pièces de canon, trente caissons, cinquante drapeaux étaient entre les mains du vainqueur.

On reconnut alors la seconde ligne de l'armée ennemie; elle occupait une position formidable. La droite et la gauche étaient appuyées à la mer, flanquées par des chaloupes canonnières et couvertes par dix-sept bouches à feu de campagne. Le centre occupait la redoute du mont du Visir. Il parut impossible de l'attaquer, même après le succès qu'on venait d'obtenir. Le général en chef pensa à prendre position sur les deux monts que l'on avait occupés, mais il reconnut qu'au pied de la falaise du Puits, la plage s'avance en forme de cap dans la rade; une batterie placée à l'entrée de ce cap prendrait à revers toute la gauche de l'ennemi; en effet, elle l'obligea à se pelotonner entre la redoute et le village, par un changement de front, la gauche en arrière. Ce mouvement laissait un vide de deux cents toises sur la

gauche de la ligne où l'on pourrait percer; cela s'exécuta. Conduit par le colonel Crétin qui ambitionnait la gloire de rentrer le premier dans sa redoute, Murat pénétra par cette trouée avec six cents chevaux. Au même moment, Lanusse et Destaing soutenaient une vive canonnade contre le centre et la droite de l'ennemi. Le 18e de ligne, lancé mal-à-propos, lâcha pied au moment d'emporter la redoute, et laissa cinquante blessés sur le glacis. Les Turcs, selon l'usage, sortirent en foule pour couper la tête de ces malheureux et mériter l'aigrette d'argent. La 69e, irritée de ce spectacle cruel, se lança au pas de charge sur la redoute et y pénétra. La cavalerie, passant entre le village et le mont du Visir, prit en flanc toute cette seconde ligne, et l'accula à la mer. Lannes se dirigea droit sur le village et s'y logea; il se porta de là sur le camp du pacha où était la réserve; toute cette extrémité de la presqu'île n'est plus qu'un champ de carnage, de désordre et de confusion. Le pacha, le kandjar au poing, environné des plus braves, fait des prodiges de valeur; il est grièvement blessé à la main par le général Murat, qu'il avait blessé à la tête, d'un coup de pistolet. Il cède enfin à la nécessité et se rend prisonnier avec mille des siens. Les autres, épouvantés, fuient devant la mort, et cherchent leur salut dans les flots, préférant ces abîmes à la clémence du vainqueur. Sir Sidney Smith fut sur le point d'être fait prisonnier, et eut de la peine à gagner sa cha-

loupe. Les trois queues du pacha, cent drapeaux, trente-deux pièces d'artillerie de campagne, cent vingt caissons, toutes les tentes, les bagages, quatre cents chevaux, restèrent sur le champ de bataille. Trois à quatre mille fuyards s'étaient réfugiés vers le fort, ils se logèrent dans le village qui est en avant, et s'y crénelèrent. Tout ce qu'on fit pour les déloger fut inutile.

La victoire était complète. Le général en chef était dans la redoute du mont du Cheykh, lorsque une explosion inattendue fit sauter plusieurs pièces de canon. Un cri d'alarme se fit entendre, la redoute est minée; cette terreur panique ne dura qu'une minute.

Le colonel du génie Crétin fut tué d'un coup de fusil; c'était un des meilleurs officiers de cette arme. Le colonel Duvivier du 14e dragons fut tué d'un coup de kandjar par un officier du pacha. Il s'était couvert de gloire; il était à-la-fois intrépide, audacieux et prudent, c'était un des meilleurs colonels de cavalerie de la France. Le général Murat qui fut grièvement blessé, eut la principale part à la gloire de cette journée. Le général en chef lui dit sur le champ de bataille : « *Est-ce que la cavalerie a juré de tout* « *faire aujourd'hui?* » L'aide-de-camp Guibert eut la poitrine percée d'un coup de biscaïen ; comme on l'encourageait, ce brave jeune homme répondit : « Le courage ne manque pas, mais je souffre trop. » Le colonel Fugières du 18e de ligne eut les deux bras

emportés par un boulet de canon. « Vous perdez un « de vos soldats les plus dévoués, dit-il au général « en chef, un jour vous regretterez de ne pas mourir « comme moi au champ des braves (1). »

Le visir Mustapha avait été conduit au camp près de l'embarcadère, et traité avec toutes les marques de la plus grande courtoisie. Le lendemain matin, le général en chef lui rendit une visite à la suite de laquelle le pacha expédia une tartane à Constantinople. Il conseilla à son fils et à son kyays qui s'étaient renfermés dans le fort, de se rendre par capitulation, en obtenant la permission de se retirer avec la garnison, sur l'escadre. Cette invitation fut communiquée au fort; mais les Osmanlis s'y refusèrent d'une voix unanime. Ils jurèrent de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité, il fallut ouvrir la tranchée. Le général de division Lannes fut chargé de commander le siége, le chef de bataillon du génie Bertrand d'en diriger les travaux, et le colonel Faultrier d'en commander l'artillerie. Le général en chef se rendit à Alexandrie.

La perte des Français dans cette bataille a été de deux cents hommes tués et de cinq cent cinquante blessés. Les Turcs y ont perdu presque toute leur armée, deux mille tués, trois mille prisonniers, dix ou onze mille noyés; à peine s'il se sauva douze

(1) Cette dernière phrase est écrite au crayon de la main de Napoléon. Par-dessus le mot *champ* il avait écrit un autre mot qu'on n'a pu déchiffrer. (*De Las Cases.*)

cents hommes (la garnison du fort est comprise dans ces calculs). Deux petites pièces de canon anglaises, dont le roi d'Angleterre avait fait présent au sultan Sélim, furent données à la brigade de cavalerie : on y grava les paroles du général en chef, les noms de Murat (1)........ de Duvivier et des régimens de cavalerie.

VIII. Le pacha Mustaphà désapprouva l'obstination de son fils. Il lui écrivit de nouveau pour lui faire sentir qu'il avait tort de ne pas épargner un sang précieux, et de ne pas profiter de sa position pour sauver les braves qui étaient sous ses ordres. Il y eut une suspension d'armes de quelques heures pour remettre cette lettre. Le chef de bataillon Bertrand en profita pour reconnaître le fort, mais la fusillade s'engagea peu après. Les assiégés s'emparèrent de quelques maisons qui leur étaient nécessaires ; le général Lannes indigné voulut les en chasser ; l'ingénieur Bertrand l'en dissuada : « Pourquoi « perdre du monde contre des hommes désespérés. « En supposant qu'on réussît, on en perdrait en- « core les jours suivans pour se maintenir dans ce « village. Il fallait laisser les assiégés tranquilles « pendant deux ou trois jours, temps nécessaire « pour se préparer à ouvrir la tranchée. L'ennemi

(1) Ces dernières lignes étaient écrites au crayon de la main de Napoléon. Après le nom de Murat, se trouvait un nom propre qu'on n'a pu déchiffrer. (*De Las Cases.*)

« serait alors contenu dans l'enceinte de son fort « sans qu'il en coûtât un seul homme aux assié- « geans. »

Le 28 juillet, l'ennemi fier de son petit succès, fit une sortie et s'empara encore de quelques maisons du village; il devint alors audacieux, et sortit, menaçant la redoute du mont du Cheykh. Lannes ne put se contenir, marcha à lui, le repoussa, mais fut blessé d'un coup de fusil qui l'obligea de quitter le siége. Le général Menou le remplaça dans le commandement. La tranchée était ouverte depuis plusieurs jours, les batteries étaient construites, on allait les démasquer, lorsque les assiégés, faisant une nouvelle sortie, s'emparèrent d'une place d'armes. Le général Davoust, qui était de tranchée, donna à la tête de la réserve, reprit le village, et jeta les assiégés dans le fort. Trois batteries de gros canon, deux de mortiers, commencèrent alors à jouer. Dans la nuit du 30, le mineur s'enfonça pour faire sauter la contrescarpe. Mais le 2 août, à la pointe du jour, sans capitulation, les assiégés sortirent en foule demandant quartier. Ces malheureux manquaient d'eau; le fort était encombré de douze cents cadavres et de plus de dix-huit cents hommes mourant. Ce grand nombre de blessés turcs était embarrassant. On les rendit à leur flotte, ce qui établit des pourparlers entre les états-majors. Mustapha-Pacha avait déjà fait connaître que depuis six mois la guerre était recommencée en Europe, et que les armées françaises avaient été partout

battues. Le commodore anglais remit un paquet de gazettes anglaises et de Francfort; elles contenaient les nouvelles des mois d'avril, mai et juin.

La Porte fut avec raison très mécontente, et le témoigna au commodore sir Sidney Smith qu'elle accusa de cette fatale entreprise. Djezzar lui reprochait également de l'avoir entraîné dans plusieurs opérations imprudentes qui lui avaient occasionné de grandes pertes. Les janissaires de Chypre et les équipages accusèrent le vice-amiral Patrona-Bey de complaisance et de soumission aux conseils des infidèles, ils le mirent à mort. Qu'espérait sir Sidney Smith en conseillant cette fausse opération ? Conquérir l'Égypte avec dix-huit mille hommes d'infanterie indisciplinée, sans cavalerie, sans attelages d'artillerie? Décider l'armée française à négocier son retour en Europe? Mais il ne devait pas ignorer que Napoléon était le maître. Cette conduite doit donc être attribuée à l'ignorance absolue où était cet officier des affaires de terre. Il commit une plus grande faute quelques mois après en jetant, à sa ruine, sur la plage de Damiette, une belle division de janissaires des Dardanelles. Si sir Sidney Smith ne montra, ni jugement, ni raison, dans cette guerre, il déploya de l'intrigue, de l'adresse et de l'activité dans les négociations d'El-Arich et dans les affaires qui s'ensuivirent; il eut l'art de se rendre important, et de subjuguer Kléber.

Les généraux Murat et Lannes furent promus au grade de général de division, le colonel Faultrier, au

grade de général de brigade, et Bertrand, au grade de colonel (1).

Les journaux que le commodore anglais eut la complaisance de remettre, firent connaître tous les maux qui affligeaient la République. La seconde coalition était victorieuse; les armées de Russie et d'Autriche avaient battu le général Jourdan sur le Danube, Scherer sur l'Adige, Moreau sur l'Adda. La République cisalpine était détruite, Mantoue assiégée; les Cosaques étaient arrivés sur les frontières des Alpes. Masséna se soutenait avec peine dans les rochers de la Suisse.

Une troisième atteinte avait été portée à la constitution. Les jacobins du Manége avaient levé la tête et à leur aspect la Vendée avait couru aux armes. De la tribune nationale, on appelait à grands cris le général d'Italie au secours de la patrie. Un barbare, dégoûtant du sang des infortunés Polonais menaçait avec insolence le peuple français. Il n'y avait plus un moment à perdre; Napoléon résolut de se rendre en France, de sauver la patrie de la fureur des étrangers, et de celle de ses propres enfans. Il ne lui échappa point que le désastre des armées françaises était le résultat des mauvais plans de campagne adoptés à Paris. Si les armées du Danube, d'Helvétie et du Bas-Rhin n'eussent formé qu'une seule masse; si l'armée de Naples et celle d'Italie eussent été réunies en mars sur

(1) C'est le général Bertrand éditeur de ces mémoires. (*De Las Cases.*)

l'Adige, la République n'eût essuyé aucun revers. Le général russe qui en avril était vainqueur sur l'Adige, avait laissé arriver en juin l'armée de Naples sur le Pô (1). . . . . Napoléon comprit qu'à son aspect tout changerait; les trois journées du 18 fructidor, du 22 floréal et du 30 prairial avaient détruit la constitution de 1795 qui désormais n'offrait plus de garantie à personne, il lui serait facile de se mettre à la tête de la République; il était résolu, à son arrivée à Paris, de lui donner une nouvelle face et de satisfaire l'opinion nationale qui dès 1798 l'avait appelé à la tête du gouvernement. La loi du 22 floréal 1798 avait dissipé chez lui tout prestige républicain.

(1) Ici se trouvait environ deux lignes écrites au crayon de la main de Napoléon; on n'a pu les déchiffrer. (*De Las Cases.*)

CHAPITRE XII.

RETOUR DE NAPOLÉON EN OCCIDENT.

I. Napoléon prend la résolution de retourner en Europe. — II. Le contre-amiral Ganteaume arme une division légère. — III. Kléber est nommé commandant de l'armée d'Orient. — IV. Il faut respecter la religion du prophète. — V. Instructions pour la défense des frontières. — VI. Plan d'attaque et de défense des frontières. — VII. Instructions politiques. — VIII. Arrivée à Fréjus, 9 octobre 1799, à la pointe du jour.

I. Tant que cette seconde coalition existerait et que la France aurait à soutenir la guerre sur ses frontières, elle ne pourrait envoyer aucun secours à l'armée d'Orient et la Porte ne voudrait entendre à aucune transaction ; il serait donc impossible de rien entreprendre en Asie ; il faudrait se borner à conserver l'Égypte, à en perfectionner l'administration, à en accroître les moyens de défense. L'Égypte n'était d'ailleurs menacée d'aucun côté. Les naturels du pays étaient soumis, le plus grand nombre était affectionné. Les Mamelouks n'étaient plus rien. Les deux armées que la Porte avait réunies en Syrie et à Rhodes au commencement de la campagne étaient détruites.

La première avait perdu six mille hommes aux diverses affaires d'El-Arich, huit mille à Jaffa, six mille à Saint-Jean-d'Acre; trente mille avaient été dispersés au mont Thabor; quarante bouches à feu composant son équipage de campagne avaient été prises à Jaffa, ainsi que ses magasins et ses équipages d'outres. La seconde armée avait perdu douze mille hommes à Saint-Jean-d'Acre : savoir, quatre mille hommes composant les deux premiers secours détachés de cette armée, huit mille hommes qui étaient arrivés le 7 mai; dix-huit mille hommes venaient de périr sur le champ de bataille d'Aboukir; trente-deux bouches à feu formant son équipage de campagne y avaient été prises ainsi que le visir Mustapha-Pacha de Romélie, commandant en chef. La Porte n'avait plus aucun corps de troupes réuni, si ce n'est sept ou huit mille janissaires, formant l'arrière-garde de l'armée de Rhodes, qui n'avaient pas eu le temps d'arriver à Aboukir et qui se trouvaient aux Dardanelles. Le grand visir avait quitté Constantinople, passé le Bosphore et était campé à Scutari avec quatre mille hommes qui formaient sa maison. Il lui fallait bien du temps pour assembler une armée. Il n'était pas au pouvoir des janissaires de la Porte de lutter contre l'armée française. Une force européenne pouvait sans doute arriver par mer, débarquer à Aboukir ou à Damiette, mais depuis que la seconde coalition avait renouvelé la guerre, l'Égypte était devenue un objet secondaire. C'était dans Milan, dans Amsterdam

ou dans Bruxelles, peut-être dans les plaines de Flandre ou de Champagne, que l'Angleterre voulait désormais reconquérir l'Égypte.

L'armée française avait perdu depuis le 1er janvier 1799 en Syrie, sept cents hommes morts aux hôpitaux, spécialement par la peste ; sept cents tués sur les champs de bataille de Syrie ; deux cents morts aux hôpitaux d'Égypte, mais blessés en Syrie ; six cent cinquante tués dans la Haute et Basse Égypte, sur les divers champs de bataille, ou morts par suite de leurs blessures, les pertes essuyées à Aboukir y sont comprises ; quatre cents hommes étaient morts dans les hôpitaux, de maladies ; l'armée avait donc perdu deux mille six cent cinquante hommes. Nous avons dit qu'elle était de vingt-neuf mille sept cents hommes au 1er janvier 1799, il lui restait donc vingt-sept mille cinquante hommes au 1er septembre 1799, dont quatre cents étaient des vétérans, mais bons pour le service des places. La cavalerie comptait trois mille chevaux en état d'entrer en campagne ; l'artillerie avait un matériel très considérable, capable de suffire aux pertes de plusieurs campagnes. Les arsenaux d'Alexandrie et de Gizéh étaient en activité ; les hôpitaux et les lazarets étaient aussi bien établis qu'ils le sont en France. L'armée pouvait réunir sur le champ de bataille, vingt-quatre mille hommes, outre deux mille auxiliaires ; trois mille cinquante hommes étaient ou vétérans, ou malades, ou non combattans, ou hommes de dépôts. Les équipages des flottilles d'A-

lexandrie et du Nil n'étaient pas compris dans cette force.

En partant de France, le général en chef avait été revêtu d'une autorité illimitée. Il avait reçu carte blanche du gouvernement, soit pour les affaires de Malte, soit pour celles d'Égypte et de Syrie, soit pour celles de Constantinople et des Indes. Il avait la faculté de nommer à tous les emplois, même de choisir son successeur et d'opérer son retour en France, quand et comment il le voudrait. Il avait des pouvoirs revêtus de toutes les formes et scellés du grand sceau, pour traiter avec la Porte, la Russie, les diverses puissances des Indes et les régences d'Afrique. Sa présence était désormais aussi inutile en Orient, qu'elle était nécessaire en Occident; tout lui annonçait que le moment désigné par le destin était arrivé!!!

II. Il confia sa résolution de passer en Europe, au contre-amiral Ganteaume et lui ordonna de préparer les deux frégates *la Muiron* et *la Carère*, et les deux petits chebecs *la Revenge* et *la Fortune*. Les deux frégates étaient de construction vénitienne, ayant un peu plus de capacité que les frégates de quarante-quatre françaises. Cette petite division fut approvisionnée de trois mois d'eau et quatre mois de vivres, pour les équipages et quatre cents passagers.

Pendant que ces préparatifs se faisaient dans l'arsenal d'Alexandrie; le quartier général arriva au Caire. Le visir Mustapha y avait fait son entrée quel-

ques jours avant. La vue des trophées de la bataille d'Aboukir excita la satisfaction de la population du Caire. Napoléon s'occupa avec la plus grande activité à pourvoir à tous les besoins de l'armée. Il fit acheter tous les draps de Carcassonne ou de Landrecies, quelle qu'en fût la couleur, car il était impossible d'en trouver de bleu, et détermina la couleur qu'auraient les nouveaux uniformes de chaque régiment. Il effectua dans l'administration du pays plusieurs changemens que l'expérience avait fait juger nécessaires. Mais on était encore trop mal éclairé sur des points importans pour qu'il fût possible d'opérer des changemens plus considérables. Les difficultés de la langue et la mauvaise volonté que mettaient les Coptes à donner des lumières, retardèrent long-temps la connaissance des affaires de finances. La fête du prophète fut célébrée avec une pompe qui excita la plus vive reconnaissance de la part du visir Mustapha et des officiers faits prisonniers, soit à Aboukir, soit en Syrie. Le lendemain de cette fête, le général en chef envoya plusieurs de ces officiers, des mieux disposés, à Constantinople et à la Mecque. Leur récit produisit une sensation avantageuse.

La commission des sciences et arts attendait la soumission de la Haute Égypte, pour y faire un voyage. M. Denon qui avait suivi le quartier général de Desaix, était de retour. Les croquis, les notes de son portefeuille excitaient l'émulation des autres savans et artistes. Les membres de la commission s'em-

barquèrent sur trois djermes bien meublées et bien armées; ils visitèrent, dessinèrent et décrivirent les monumens de la Haute Égypte. Ils employèrent plusieurs mois à cet intéressant voyage, que l'Europe réclamait depuis tant de siècles.

Le contre-amiral Ganteaume manda en date du 13 août, que les quatre bâtimens seraient prêts à prendre la mer le 20; toutefois, qu'il ne fallait pas penser à pouvoir le faire, avec quelque probabilité de succès, avant le mois de novembre; alors les vents souffleraient du sud et les longues nuits seraient favorables. Mais le 19 août, à cinq heures du matin, arriva au Caire un dromadaire porteur de dépêches de l'amiral, il mandait, que par un bonheur inattendu, la croisière anglaise avait disparu, ne laissant qu'un petit brick en observation devant le port; qu'en conséquence, sa division serait mouillée le 24 à midi hors des passes; qu'il fallait être rendu sur le bord de la mer le 24, avant midi, afin qu'il pût appareiller et profiter des vents de terre pour s'éloigner de la côte. Cette nouvelle ne laissa plus au général en chef que le temps de dicter ses dernières instructions et de désigner les personnes qui devaient l'accompagner; il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre à profit cette heureuse circonstance.

III. Le général Desaix était l'officier le plus capable de commander l'armée d'Orient, mais il était plus

utile en France. Kléber tenait le second rang, Reynier, le troisième. Napoléon pensa un moment à les emmener tous trois en France en laissant le commandement de l'armée au général Lanusse; mais considérant les dangers attachés à la traversée, il sentit la convenance de laisser à l'armée d'Orient un général capable; il fit choix du général Kléber. Il dicta en même temps trois mémoires sur l'état des affaires et ses projets. Le premier contenait les principes qui l'avaient dirigé dans son gouvernement d'Égypte, il y disait :

IV. *Administration intérieure*. L'Arabe est l'ennemi des Turcs et des Mamelouks. Ceux-ci ne l'ont gouverné que par la force, leur pouvoir était tout militaire; la langue turque est aussi étrangère aux naturels du pays que la langue française. Les Arabes se croient d'une nature supérieure aux Osmanlis. Les ulémas, les grands cheykhs sont les chefs de la nation arabe; ils ont la confiance et l'affection de tous les habitans de l'Égypte, c'est ce qui a, dans tous les temps, inspiré aux Turcs et aux Mamelouks tant de jalousie contre eux, et les a décidés à les tenir loin du maniement des affaires publiques. Je n'ai pas cru devoir imiter cette politique. Il nous est impossible de prétendre à une influence immédiate sur des peuples pour qui nous sommes si étrangers. Nous avons besoin pour les diriger d'avoir des intermédiaires; nous devons leur donner des chefs, sans quoi ils s'en choisiront eux-mêmes. J'ai préféré

les ulémas et les docteurs de la loi, 1° parce qu'ils l'étaient naturellement; 2° parce qu'ils sont les interprêtes du Coran, et que les plus grands obstacles que nous avons éprouvés et que nous éprouverons encore, proviennent des idées religieuses; 3° parce que ces ulémas ont des mœurs douces, aiment la justice, sont riches et animés de bons principes de morale. Ce sont sans contredit les plus honnêtes gens du pays. Ils ne savent pas monter à cheval, n'ont l'habitude d'aucune manœuvre militaire, sont peu propres à figurer à la tête d'un mouvement armé. Je les ai intéressés à mon administration. Je me suis servi d'eux pour parler au peuple, j'en ai composé les divans de justice; ils ont été le canal dont je me suis servi pour gouverner le pays. J'ai accru leur fortune; je leur ai en toutes circonstances, donné les plus grandes marques de respect. Je leur ai fait rendre les premiers honneurs militaires; en flattant leur vanité, j'ai satisfait celle de tout ce peuple. Mais ce serait en vain qu'on prendrait ces soins pour eux, si on ne se montrait pas pénétré du plus profond respect pour la religion de l'islamisme et si on permettait aux Coptes chrétiens, grecs et latins des émancipations qui changeassent leurs rapports habituels. J'ai voulu qu'ils fussent encore plus soumis, plus respectueux pour les choses et les personnes qui tenaient à l'islamisme, que par le passé.

La Porte était en possession de nommer à toutes les places de cadi. J'ai éprouvé bien des difficultés à

changer cet usage et à décider les ulémas à reprendre une prérogative qu'ils avaient perdue. Il est important de maintenir ce que j'ai fait. Le Caire est la seconde clef de la sainte Kaaba; la Mecque est le centre de la religion mahométane. La politique des sultans de Constantinople a été de discréditer le schérif de la Mecque, de restreindre et d'annuler les relations des ulémas avec la Mecque. Mes intérêts ont dû naturellement me porter à suivre une marche inverse. J'ai fait revivre d'anciens usages, je me suis concilié l'amitié du schérif, et j'ai fait tout ce qu'il était possible pour multiplier et accroître les relations des mosquées avec la sainte cité. Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le prophète. Un seul mot, une seule démarche mal calculée, peut détruire le travail de plusieurs années. Je n'ai jamais permis que l'administration agît directement sur les personnes ou le temporel des mosquées. Je m'en suis toujours rapporté aux ulémas et les ai laissés agir. Dans toute discussion contentieuse, l'autorité française doit être favorable aux mosquées et aux fondations pieuses. Il vaut mieux perdre quelques droits et ne pas donner lieu à calomnier les dispositions secrètes de l'administration sur ces matières si délicates. Ce moyen a été le plus puissant de tous, et celui qui a le plus contribué à rendre mon gouvernement populaire. La contribution de six millions qu'à mon arrivée j'ai été obligé de lever sur la ville,

a excité moins de murmures, et a été payée avec plus de facilité, parce que je n'ai employé que les cheykhs pour la répartir et la percevoir, et les habitans ont vu avec satisfaction qu'il n'y avait eu ni avanie ni aucun de ces actes arbitraires qui déshonoraient l'administration des Turcs et des Mamelouks.

Les Coptes sont en possession de l'administration des finances et de la levée des contributions; il faut les y maintenir, et avoir l'œil à ce que les Turcs ne s'immiscent pas dans cette partie importante de l'administration qu'il faut avec le temps faire passer entre les mains des Européens. Les Mamelouks n'existent plus comme puissance, ils peuvent être utiles comme corps de milice subordonnée; ils sont ennemis nés des Arabes et des cheykhs; ils peuvent rendre des services dans bien des circonstances. On gagnera Mourad-Bey et Ibrahim-Bey en leur donnant le titre de prince; les autres beys en leur donnant le rang de général, et les rétablissant dans leurs propriétés. Il faut cependant veiller à ce que les beys réunis n'aient jamais plus de neuf cents ou mille cavaliers. On les emploiera à contenir les Arabes du désert conjointement avec six régimens de dromadaires qu'on lèvera à cet effet. On s'emparera de tous les puits des six déserts, afin de pouvoir exercer une juridiction directe sur toutes ces tribus errantes.

Il ne faut pas perdre de vue qu'Alexandrie doit être un jour la capitale du pays. On doit donc favo-

riser la branche du Nil du côté de Rosette, plutôt que celle du côté de Damiette; faire couler dans le Baheiréh un plus grand volume d'eau, même au détriment de la Ckarkiéh; rétablir le canal de Rahmaniéh à Alexandrie; enfin favoriser le port d'Alexandrie, en en faisant le seul débouché pour le commerce avec l'Europe, et en rétablissant toutes les anciennes communications entre la Basse Égypte, le Faïoum et le Baheiréh; les fortifications permanentes, les magasins, les hôpitaux, les arsenaux, les moulins à vent, les manufactures doivent être construits de préférence à Alexandrie, où il faut attirer par tous les moyens de fortes populations de Grecs, de Juifs et de chrétiens de Syrie.

Il faut favoriser Suez au détriment de Cosseir, en faire un seul dépôt pour l'importation des cafés, des épices, et pour les exportations des marchandises de l'Europe et de la Basse Égypte. Le commerce de Cosseir doit se borner à l'exportation des denrées de la Haute Égypte. Il faut insensiblement accoutumer le pays à la levée d'une conscription pour recruter l'armée de terre et l'armée de mer. Il faut surtout se procurer chaque année plusieurs milliers de noirs du Sennaar, du Dârfour, et les incorporer dans les régimens français, à raison de vingt par compagnie. Accoutumés aux déserts, aux chaleurs de l'équateur, après trois ou quatre ans d'habitude et d'exercice, ce seront de bons soldats et des soldats dévoués. Il faut se conformer aux manières des Orientaux, supprimer

le chapeau et les culottes étroites, et donner à l'habillement de nos troupes quelque chose de l'habillement des Maugrabins et des Arnautes. Ainsi vêtues, elles paraîtraient aux habitans une armée nationale; cela cadrerait donc avec les circonstances du pays.

V. *Fortifications.* L'Égypte ne peut pas être attaquée par la frontière du Sud. Si, il y a plusieurs milliers d'années, elle fut conquise par une irruption d'Éthiopiens, c'est qu'alors le haut Nil était habité par de nombreuses et puissantes nations, dont il ne nous reste plus que de magnifiques ruines, que l'on voit dans l'île de Méroë et dans les plaines du Sennaar. Elle ne peut pas être davantage attaquée par la frontière de l'Oüest. Les califes Fatimites arrivèrent, il est vrai, dans le dixième siècle par ce côté; c'est qu'alors la Cyrénaïque et le pays des Mariotes contenaient de grandes villes et de grandes populations qui ne subsistent plus. D'ailleurs les Fatimites n'eurent pas besoin d'employer la force pour s'établir en Égypte, ils n'eurent besoin que de l'influence des opinions religieuses. Derne est la première ville qu'on trouve aujourd'hui sur cette frontière, elle est habitée par sept mille Arabes, et est séparée d'Alexandrie, par plus de cent cinquante lieues de désert. La mer Rouge couvre l'Égypte à l'Est; cet obstacle est d'autant plus considérable, que la vallée du Nil est séparée de la mer Rouge par des montagnes escarpées et des dé-

serts arides. On ne peut donc pénétrer du côté de l'Est qu'en traversant l'isthme de Suez par le chemin de Gaza, El-Arich, Katiéh et Salhéyéh; ce chemin traverse un désert de soixante-dix lieues qui est presque impraticable pour une armée pendant six mois de l'année et qui, dans toutes les saisons, exige une immense quantité de chameaux et d'outres.

L'Égypte est dans une circonstance unique. Sur six cents lieues de frontières de terre, elle n'est attaquable que par un seul chemin. C'est en effet par cette route que Cambyse et ses successeurs, les rois de Perse, ceux de Syrie, après eux, Alexandre, les Séleucides, les terribles Moslems, les califes de Bagdad, les Tartares, les Ottomans, l'ont envahie. Une forteresse à El-Arich, une de moindre importance à Katiéh, un fort à Salhéyéh, un petit fort dans l'Ouady de Tomilât, six tours pour chacun des puits intermédiaires depuis El-Arich jusqu'à Salhéyéh, et depuis Salhéyéh jusqu'à Suez, accroîtraient beaucoup l'obstacle naturel qu'offre cette frontière.

ARMEMENT (1).

	Pièces d'un calibre supérieur à 12.	Pièces d'un calibre inférieur.	Obus ou mortiers.	Total des bouches à feu.	Force des garnisons.
El-Arich	6	9	6	23	400 h.
Katiéh	2	6	2	10	150
Salhéyéh	4	6	4	14	200
Six tours	0	12	0	12	120
Ouady de Tomilât	2	6	2	10	130
TOTAL.............	14	39	16	69	1000 h.

J'ai fait démolir le village d'El-Arich; il faut achever de construire la casemate dans l'intérieur du fort, le chemin couvert et un glacis, une contrescarpe et les redans en maçonnerie pour découvrir et battre les bas fonds.

La frontière du nord est couverte par la Méditerranée. Sur cent vingt lieues de côtes, un débarquement ne peut s'opérer que sur trois points, Alexandrie, Aboukir et Damiette. Alexandrie étant une place forte, le centre de toute la défense, de toute l'administration, est mise à l'abri de toute surprise; la

(1) L'addition de la troisième colonne fait un total de quatorze et non de seize. Bien que l'erreur soit évidente, on a laissé les chiffres qui se trouvaient dans le manuscrit, parce qu'aucun d'eux n'était douteux. Il est probable qu'au lieu de six obusiers ou mortiers à El-Arich, il fallait huit, et qu'il y a eu erreur de copiste. Voir le détail de la prise du fort d'El-Arich.

(*De Las Cases.*)

plage du Marabout se trouve comprise dans ses fortifications. Tant que l'armée française sera maîtresse de cette ville, elle pourra être secourue, et l'Égypte ne sera pas perdue sans ressource. Provisoirement il faut rétablir l'enceinte des Arabes, la couvrir par un chemin couvert et un glacis; creuser au pied de la muraille, un profond fossé, de dix toises de largeur et de trois de profondeur, le remplir d'eau de la mer; construire quatre forts; un, en avant de la porte de Rosette, un, à la colonne de Pompée, un, intermédiaire et un quatrième, du côté du fort des Bains; couvrir ces forts d'inondations et de fossés pleins d'eau, avec une redoute casematée pour deux cents hommes. Le fort du cap Figuier, qui doit être fermé à la gorge, celui des Bains, le fort Turc, le fort Triangulaire, le Phare, le Pharisson, le fort Turc du port neuf, l'extrémité de l'enceinte des Arabes, formant huit forts, contiendront huit batteries de côte qui défendront les deux ports et croiseront leurs feux à mille cinq cents et mille toises. Le fort du Marabout est de la plus haute importance, puisqu'il défend l'entrée des passes, et une plage propre à un débarquement. En rasant la Mosquée qui est dans l'île, et en la convertissant en une bonne casemate, on peut rendre ce fort de la plus grande résistance. Aussitôt que cela sera possible, il faudra fermer par une muraille les deux quais du port vieux et du port neuf, afin d'être à l'abri d'une surprise, et d'économiser les hommes nécessaires à la défense. Trois cents bou-

ches à feu de tout calibre, six mille hommes de garnison, dont trois cents de cavalerie, trois mille marins des équipages des vaisseaux de guerre et de la flottille; deux ou trois cents canonniers de terre, mille vétérans et hommes de dépôt, mille cinq cents hommes de bonne infanterie, mettront cette place à l'abri de l'insulte. Aboukir est défendu par un fort qui, dans son état actuel, est trop faible. Il faut lui donner une résistance de quinze jours de tranchée, en construisant des ouvrages en maçonnerie. Il faut bâtir dans l'île d'El-Bequier une tour casematée, servant de réduit à une batterie de côte, qui bat te la haute mer et l'intérieur de la rade; autant à l'embouchure du lac Madiéh. Il faut construire sur le mont du Puits, un fort, comme le fort Crétin, protégeant une batterie de côte.

ARMEMENT.

	Pièces de 36 ou 24.	Pièces de 16 ou 12 boulets rouges.	Mortiers.	Obusiers ou pièces de petit calibre.	Total.	Garnison.
Fort d'Aboukir	8	2	3	6 (1)	19	200
Ile d'El-Bequier....	10	2	3	3	18	180
Fort de l'embouchure du lac Madiéh ...	4	2	2	3	11	130
Fort du Puits......	6	2	2	4	14	150
TOTAL.......	28	8	10	16	62	660

(1) Dont deux de campagne.

Par leur seule inertie, ces fortifications défendront le débarquement, puisque les boulets, les obus et les bombes se croiseront sur la plage et dans la rade. Lors de l'apparition d'une escadre ennemie, la garnison d'Alexandrie détachera deux bataillons de quatre cents hommes, un escadron de cent quatre-vingts hommes, et huit pièces de campagne auxquelles se joindront les six pièces de campagne des trois forts, ce qui fera quatorze. Cette force mobile, manœuvrant entre les forts, rendra impossible tout débarquement. Un débarquement ne peut s'effectuer à Damiette que pendant la belle saison, et même alors il arrive souvent que les bâtimens chassent dans la rade. L'armement de la tour au milieu du Bogaz et l'achèvement de Lesbé, quelques prames ou chaloupes canonnières embossées dans l'intérieur des passes, défendront ce point moins important que les deux autres; cinq cents hommes et trente-six pièces de tout calibre, compris six pièces de campagne seront suffisans.

Après avoir pourvu à la défense des trois seuls points où une armée peut débarquer, il faut assurer le cabotage et surtout le départ et l'arrivée des avisos et des bâtimens de commerce pour communiquer avec la France; à cet effet il faut occuper : 1° El-Baretoun où il y a des ruines, de l'eau, des arbres, un bon port; 2° deux points sur la côte intermédiaire entre le port et Alexandrie, pour protéger le cabotage. Le fort Julien défend suffisamment la passe de Rosette.

Il faudrait à l'embouchure de la passe de Bourlos, une tour avec deux pièces de dix-huit, une pièce de campagne, trente hommes de garnison, et une chaloupe canonnière à fond plat, armée de deux grosses pièces, qui puisse dominer le lac et s'embosser à son embouchure sous la protection de la tour; autant au lac de Menzaléh, aux bouches de Dibéh, d'Omfareg et de Peluse, ce qui ferait huit pièces de gros calibre, huit pièces de dix-huit, quatre pièces de campagne et deux cents hommes. Mon intention est de diriger des bâtimens sur El-Baretoun et sur le lac Menzaléh. Ceux-ci reconnaîtront le Carmel, fileront le long de la côte du désert sur Tinéh et débarqueront dans le lac.

VI. *Défense de l'Egypte.* L'Égypte peut être attaquée 1° par une armée qui se réunirait en Syrie; partirait de Gaza, traverserait le désert de l'isthme de Suez, et déboucherait dans la plaine du Nil; 2° par une armée qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée; 3° par une opération combinée de deux armées, dont l'une de Gaza pénétrerait par le désert, et l'autre débarquerait sur les côtes de la Méditerranée. Une armée turque préférera prendre le premier parti, une armée anglaise, le second; et s'il est question d'adopter le troisième parti, les Turcs opéreront par le désert, et les Anglais, par la mer.

1° Cambyse, Xerxès, Alexandre-le-Grand, Amrou, l'empereur Sélim entrèrent en Égypte avec une seule armée par le désert de Gaza à Peluse. Artaxerxès,

roi de Perse, l'attaqua par deux armées, une traversant le désert, l'autre, débarquant à la bouche de Dibéh, mais il fut battu et échoua. Ochus, un de ses successeurs l'attaqua avec trois armées : celle de mer entra dans le Nil et débarqua au Ventre de la Vache; la seconde investit Peluse pour en faire le siége, la troisième se dirigea sur Saba-Biar. Le roi d'Égypte se porta contre la colonne qui était au Ventre de la Vache, mais elle était déjà retranchée. Ochus réunit ses trois armées, s'empara de Memphis et du pays. Antigone, un des successeurs d'Alexandre, se porta par terre de Gaza à Peluse, et son fils, par mer; mais la flotte fut dispersée par les mauvais temps, ce qui fit échouer l'expédition. Antiochus fut battu à Raphia par Ptolémée Evergète qui passa le désert et marcha à sa rencontre. Saint Louis et Napoléon l'attaquèrent par mer avec une seule armée; le premier débarqua à Damiette et, après un an de campagne, fut battu et fait prisonnier par les Mamelouks. Le second débarqua au Marabout, s'empara dans le premier mois, de toute la Basse Égypte, de la capitale, et ensuite, de tout le pays; il détruisit l'empire des Mamelouks.

La Turquie n'est plus un état; c'est une réunion de pachaliks indépendans, gouvernés selon les vues, les intérêts et les passions des pachas. Elle ne peut plus mettre sur pied ces nombreuses armées qui ont effrayé l'Europe dans les siècles précédens. La milice turque est sans discipline, sans organisation, sans instruction, sans tactique. Cinquante, ou soixante

mille hommes, moitié à cheval et moitié à pied, armés de fusils de tous les calibres, d'armes blanches de toutes les espèces, forment une foule d'hommes, mais ne méritent pas le nom d'armée. La Turquie ne peut mettre sur pied que des armées comme celle du mont Thabor; celle d'Aboukir était formée de troupes d'élite d'Europe. Une armée turque de soixante mille hommes comptera à peine quarante mille combattans; elle est incapable de résister au choc d'une division française de six mille hommes. Elle fera investir El-Arich par son avant-garde, et tiendra ses divisions en échelons au puits de Zawi, de Raphia et Khan-Iounès; il lui faudra vingt jours pour prendre El-Arich; il lui en faudra autant pour prendre Katiéh. L'armée française aura le temps de se réunir au bois de Katiéh, et d'attendre l'ennemi à la lisière du désert. Vingt mille hommes de l'armée d'Orient dans une pareille position battront deux cent mille Turcs et les refouleront dans le désert.

2° Si une armée anglaise veut seule conquérir l'Égypte, il faut qu'elle soit de trente-cinq mille hommes d'infanterie, de trois mille de cavalerie, de mille d'artillerie et d'état-major. Elle débarquera à Aboukir, s'emparera du fort, du fort Julien, de la ville de Rosette, du lac Madiéh. Ayant ainsi bien assuré ses subsistances, elle assiégera Alexandrie; elle pourra prendre cette place avant que l'armée française soit toute réunie, ou battre cette armée si elle voulait en faire lever le siége. Alexandrie prise, l'Égypte est

perdue pour la France. Sans quitter les bords de la mer, sans perdre de vue les mâts de leurs vaisseaux, les Anglais auront fait la conquête de ce beau pays, et garanti leurs possessions des Indes. Mais l'Angleterre n'a pas dans ce moment-ci une telle armée disponible; elle lui est nécessaire pour contenir l'Irlande, pour protéger le Portugal; les frais d'un pareil armement qui devrait être fait dans la Tamise pour agir sur le Nil, absorberaient des sommes immenses.

3° Il est donc plus probable que, si l'Égypte est sérieusement attaquée, elle le sera par une opération combinée. Une armée turque de quarante à cinquante mille hommes traversera le désert de Gaza à Salhéyéh, une armée anglaise de quinze mille hommes ayant mille cinq cents chevaux de cavalerie, et cinq cents d'artillerie débarquera sur les côtes de la Méditerranée. Ces deux armées réunies feraient une force double de celle de l'armée d'Orient. Quelle est la saison la plus propre pour une opération pareille? Quel est le point de la côte où devrait débarquer une armée anglaise? L'opération doit commencer le 1er avril; l'armée turque se portera sur El-Arich, ouvrira la tranchée; ses vivres et son équipage de siége lui seront portés par eau; la mer est bonne après l'équinoxe de printemps. El-Arich pris, elle investira Katiéh; la mer pourra également lui transporter ce qui lui est nécessaire, on sera alors en mai. La flotte anglaise mouillera dans la rade de Damiette. Elle aura des canonnières armées de vingt-quatre, tirant dix-huit pouces d'eau au plus,

qui entreront dans le lac Menzaléh par les trois bouches, s'en empareront et se mettront en communication avec l'armée turque. L'armée anglaise prendra position en avant de Damiette derrière le canal d'Achmoun; ou même sans aller si loin, la jonction des deux armées s'opérera, soit en faisant filer de Katiéh l'armée turque par l'isthme qui sépare le lac Menzaléh de la mer, en construisant des ponts de bateaux sur les trois bouches de ce lac, soit par un mouvement combiné en avant du lac.

Aussitôt que ce projet de l'ennemi serait démasqué, l'armée française tout entière se réunirait sur Salhéyéh; il lui faudrait plusieurs semaines pour cela; elle devrait évacuer toute la Haute Égypte. Du camp de Salhéyéh, elle se portera, sur El-Arich pour en faire lever le siége et battre l'armée turque, ou sur Katiéh si déjà El-Arich est pris; ou bien elle marchera pour attaquer l'armée anglaise, avant sa jonction avec l'armée turque. Vaincue, elle doit avoir préparé sa retraite sur Alexandrie par le Delta. Elle peut disputer le terrain couvert par les branches du Nil et gagner le temps nécessaire pour achever l'évacuation du Caire. Elle doit se défendre à Alexandrie jusqu'au dernier moment, car les jours qui se succèdent ne se ressemblent pas; des accidens changent l'état politique des nations; enfin, plus l'armée française prolongerait sa défense, plus elle tiendrait paralysée l'armée anglaise et plus celle-ci ferait de pertes.

Mais si, au lieu de débarquer à Damiette, l'armée anglaise débarquait à Aboukir, les chances seraient

plus favorables à l'armée française. Il faudrait alors qu'elle se réunît sur Alexandrie en aussi peu de jours que possible et qu'elle attaquât l'armée anglaise avant qu'elle se fût emparée du fort d'Aboukir. Si l'armée française est victorieuse, l'Égypte est sauvée; si au contraire elle est battue, elle doit livrer Alexandrie à ses propres forces; se porter rapidement sur Salhéyéh, à la rencontre de l'armée turque, la battre, la chasser dans le désert et revenir alors sur les Anglais; la partie peut encore être sauvée. Mais si l'armée française est de nouveau battue par les Turcs, il ne lui reste plus qu'à se concentrer dans Alexandrie, et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. On voit, par cette analyse, l'importance de la possession d'El-Arich que je considère comme la sentinelle avancée, ou une des clefs du pays. Elle sépare et tient éloignées l'une de l'autre, l'armée qui traverserait le désert et celle qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée.

VII. *Politique.* Il faut envoyer des chargés d'affaires au Sennaar, en Abyssinie et au Dârfour. J'ai demandé aux princes de ces pays d'en envoyer au Caire. Toutes leurs relations avec l'Égypte sont des affaires de commerce; mais outre le but commercial, j'avais celui de me ménager les moyens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et d'organiser un achat régulier de dix mille esclaves par an, de l'âge de quatorze à dix-huit ans, vingt mille seraient incorporés dans l'armée, à raison de vingt par compa-

gnie, et les autres formeraient des corps auxiliaires ayant des cadres français. Cela tiendrait lieu de renforts, si la République ne pouvait pas en envoyer. Déjà j'ai fait saisir deux mille jeunes Mamelouks esclaves, qui tous appartiennent à des seigneurs syriens. On peut sans délai les répartir dans les cadres.

La République a un consul à Tripoli; il faut insister pour que les régences de Tunis et de Tripoli envoient des chargés d'affaires au Caire. Les agens de ces régences seront fort utiles pour ouvrir des communications avec l'Europe.

Le sultan Sélim a été contraint à la guerre contre la France; le divan est favorablement disposé pour nous; la perte des armées de Syrie et de Rhodes lui a dessillé les yeux. C'étaient les troupes les plus exercées de l'empire; plusieurs régimens formés à l'européenne en faisaient partie, ils ont tous péri. Les canonniers formés à la française, et quatre-vingts bouches à feu de campagne fondus par nos ouvriers, sont des pertes sensibles pour la Porte, qui a les yeux ouverts, et frémit de terreur à l'aspect des Russes. Écrivez au grand visir que nous ne voulons pas garder l'Égypte, que nous n'y sommes arrivés que comme on arrive dans un caravansérail, placé sur la route de l'Inde. Il passe tous les mois au Caire des hommes considérables, ce sont des pélerins qui reviennent de la Mecque, traversent la mer Rouge, débarquent à Cosseir, descendent au Caire par le Nil et s'embarquent à Damiette. Faites-leur des hon-

nêtetés à leur passage, abouchez-les avec ceux des grands cheykhs qui sont le plus favorables à notre cause; chargez-les de lettres et de paroles pour la Porte, vous aurez réussi, si vous parvenez à avoir près du grand visir des agens français qui puissent vous instruire et contrebattre les menées des Anglais.

Vous devez vous appliquer à éclairer l'armée et à détruire les fantômes que crée la malveillance. La Russie n'est pas contraire à l'expédition d'Égypte. Si le czar le pouvait, sans se compromettre et sans manquer à son caractère, il serait plutôt favorable qu'hostile à l'armée d'Orient. En effet l'Égypte est la pomme dont la discorde s'est servie et se servira, pour faire mettre les armes à la main aux Français et aux Ottomans. L'armée d'Orient vaincue et l'Égypte évacuée, l'intimité entre les deux nations redeviendra ce qu'elle a été depuis François Ier, car les Turcs savent bien que ce n'est pas à leur territoire que nous en voulons, mais aux Indes; que ce n'est pas le croissant que nous cherchons à humilier sur les bords du Nil, mais le léopard anglais que nous y poursuivons. La Russie ne fera donc jamais rien contre cette armée.

Les Anglais seuls veulent sincèrement et avant tout nous chasser de l'Égypte; mais ils ont manqué l'occasion. La deuxième coalition ayant renoué la guerre en Italie, en Allemagne et au Nord, ils ont besoin de leurs forces pour pouvoir profiter des événemens. Si la deuxième coalition est vaincue et la paix rétablie

sur le continent, l'Angleterre pourra disposer de ses troupes, puisqu'elle n'aura plus qu'à songer aux affaires d'Égypte, et aux intérêts de l'Indoustan. Mais alors elle ne sera plus secondée par la Porte qui devra d'autant plus ménager la France que celle-ci aura été victorieuse.

La peste est un des plus grands ennemis que l'armée ait à redouter par la perte d'hommes qu'elle occasionne; par l'effet moral qu'elle produit sur les esprits; par la langueur où elle laisse, même ceux qui en guérissent. Il faut n'accorder aucune exception aux réglemens sanitaires de Marseille, et bien surveiller les lazarets.

VIII. Le courrier de l'amiral Ganteaume qui fixait l'embarquement au 24 août, était fort inattendu. Il contrariait le général en chef qui eût voulu un délai de quinze jours; car il avait encore bien des choses à régler. Toutefois, il n'y avait pas à hésiter. Dans la journée du 19 août, le général Berthier expédia : aux généraux Desaix, Kléber, Menou, Murat, Marmont, Bessières; aux membres de l'Institut Monge, Bertholet, Denon, Perceval; et à la compagnie des guides l'ordre de se rendre en toute diligence à Alexandrie. Le quartier général s'embarqua le soir sur le Nil, séjourna à Menouf où commandait le général Lanusse, arriva le 23 à Rahmaniéh et y débarqua; les chevaux étaient sur le rivage; le 24, à quatre heures après midi, on était au bivouac sur le camp des Ro-

mains, près d'Alexandrie, au bord de la mer. Desaix et Kléber manquaient au rendez-vous; le premier commandait dans la Haute Égypte, le second était à Damiette, et n'arriva que le lendemain. Cependant l'amiral Ganteaume pressait l'embarquement. Il vit avec peine qu'on tardait jusqu'au soir; il était stimulé par la vue du brick anglais qui, à trois heures après midi, s'était approché assez près pour reconnaître les frégates au mouillage, et s'être aperçu qu'elles étaient en appareillage. Ce brick avait immédiatement cinglé sur Chypre, probablement pour en instruire la croisière anglaise. Peu après, une brise du sud-est s'éleva, c'était un prodige au mois d'août, époque à laquelle les vents du nord-ouest habituels en cette saison existaient encore. L'amiral jugea que cette brise pouvait pousser la division à trente ou quarante lieues hors des limites de la croisière d'Alexandrie. Napoléon remit au général Menou les instructions pour le général Kléber et l'ordre au général Desaix de se rendre en France en profitant des mauvais temps d'hiver. Il eût bien désiré l'emmener avec lui. Le général Menou était extrêmement peiné; sa confiance dans le général en chef était exclusive, mais il savait combien il était important que Napoléon arrivât en Europe. C'est à cette occasion que se promenant sur l'Estran, mouillé par le flot de la mer, vis-à-vis de sa tente, le général en chef lui dit : « J'arriverai à Paris, je chasserai ce tas « d'avocats qui se moquent de nous et qui sont inca-

« pables de gouverner la République; je me mettrai
« à la tête du gouvernement; je rallierai tous les
« partis; je rétablirai la République italienne, et je
« consoliderai cette magnifique colonie. »

Ce fut après cette conversation que Napoléon entra dans sa tente, au bord de la mer et dicta au sieur Bourrienne son secrétaire, cette lettre adressée au général Kléber, par laquelle celui-ci a voulu se croire autorisé à traiter et à capituler.

Son dernier ordre du jour fut conçu en ces termes :

« SOLDATS,

« Les nouvelles d'Europe me décident à partir
« pour la France. Je laisse le commandement de l'ar-
« mée au général Kléber. Vous aurez bientôt de mes
« nouvelles. Il m'est pénible de quitter des soldats
« que j'aime, mais cette absence ne sera que mo-
« mentanée. Le chef que je vous laisse a la confiance
« du gouvernement et la mienne. »

L'embarquement eut lieu à sept heures du soir; les généraux Lannes, Murat, Marmont; les sieurs Perceval et Denon et la moitié des gardes, s'embarquèrent sur *la Carère;* le capitaine Dumanoir la commandait. Le général en chef, Berthier, Monge, Bertholet, Bourrienne et l'autre moitié des gardes, s'embarquèrent sur *la Muiron.* Cette frégate avait été ainsi appelée en l'honneur de l'aide-de-camp de ce

nom, tué à Arcole, couvrant de son corps son général. Carère était le nom d'un général d'artillerie, tué à Neumark, en Carinthie dans la campagne de 1797. Ces deux frégates étaient belles, grandes et bien armées, capables de soutenir un combat; mais comme elles tiraient deux pieds de moins que les frégates françaises, quoique plus longues et plus larges, elles tenaient mal le vent: et chassées par des forces supérieures elles ne pouvaient échapper. Les deux petits chebecs avaient été doublés en cuivre. Ils étaient bons marcheurs; on comptait s'en servir pendant que les frégates attireraient l'attention des bâtimens ennemis, si on était poursuivi par des forces supérieures.

Cette petite division appareilla à neuf heures du soir et, à six heures du matin, elle se trouva à trente lieues ouest d'Alexandrie, au-delà du cap d'Aras. Mais peu après le lever du soleil, la brise cessa entièrement, le vent habituel du nord-ouest reprit toute sa force; il dura quinze ou vingt jours. Quelquefois, dans vingt-quatre heures, on avait fait deux ou trois lieues en bonne route, et souvent on avait perdu; les bâtimens avaient dérivé, emportés par les courans qui, sur cette mer, se font sentir de l'Ouest à l'Est. Les officiers de terre s'en prenaient aux officiers de marine et leur demandaient avec ironie, quand ils mouilleraient dans le port d'Alexandrie. L'amiral piqué résolut de tirer sa bordée sur Candie. Mais, en ayant fait la proposition au général en chef, celui-ci s'y refusa, et ordonna au contre-amiral de se tenir

le plus près possible de la côte, d'entrer même dans le golfe de la Sidre pour se mieux cacher; il ajouta que l'équinoxe n'était pas éloigné et qu'alors il ferait route; que c'étaient des jours bien gagnés que ceux qu'on perdait dans ces mers inconnues; qu'il fallait se mettre au-dessus des railleries des ignorans. L'amiral se conforma d'autant plus volontiers à cet ordre, qu'il s'accordait avec le résultat de son expérience et tout ce qu'il connaissait de ces mers. Le vent de l'équinoxe arriva enfin. En trois ou quatre jours, la division doubla le cap Bon, filant treize nœuds; après avoir doublé la côte d'Afrique, elle longea la côte de la Sardaigne, puis elle fit canal pour attérer près du détroit de Bonifaccio, d'où elle suivit la côte de Corse, jusqu'au Sanguinaire, cap du golfe d'Ajaccio. Dans le doute si cette île était encore à la France, le chebec *la Fortune* donna dans le golfe, communiqua avec des pêcheurs et fit le signal d'entrer. La division jeta l'ancre le 30 septembre à deux heures après midi. Les passagers débarquèrent; les mauvais temps obligèrent à y séjourner sept jours.

Le détail des événemens qui s'étaient passés en 1799, et spécialement dans les mois de juillet, août et septembre, firent connaître tous les dangers qui menaçaient la patrie. Joubert venait d'être tué sur le champ de bataille de Novi. Au bruit de l'arrivée de Napoléon, les chefs des Pievi de l'île accoururent à Ajaccio. Le général employa son influence à récon-

cilier les partis et à éteindre les factions qui étaient fort animées. Le 7 octobre, se trouvant à mi-canal des côtes de la Corse et de celles de la Provence, la division fut assaillie par un coup de vent du Libeccio des plus furieux. Il se calma. Le soir du 8, on était à huit lieues de Toulon, faisant bonne route, mais dans une brume épaisse. On reconnut qu'on était au milieu d'une escadre, et très près des bâtimens, d'après les coups de canon qu'elle tirait. On avait appris en Corse que l'escadre de Bruix était retournée dans l'Océan; on était donc au milieu d'une escadre ennemie. A six heures, il y eut un moment d'éclaircie qui ne dura qu'une minute, mais qui fut suffisant pour faire découvrir que l'on n'était qu'à une portée de canon de plusieurs vaisseaux de soixante-quatorze; le parti à prendre était embarrassant. L'amiral, d'un caractère extrêmement vif, ordonna de virer de bord pour gagner la Corse. « Que faites-vous, lui dit le général en chef, vous prenez chasse, vous allez vous faire reconnaître; manœuvrez au contraire sur l'ennemi. » Cela réussit; on ne conçut aucun soupçon. Peu de momens après, la brume se leva de nouveau. L'amiral avait sagement pris à Ajaccio deux felouques, espèces d'espéronnades, bonnes marcheuses, armées de matelots du pays très bons nageurs. Il voulait que les passagers se jetassent dans ces felouques et gagnassent Porto-Cros, où ils arriveraient nécessairement dans la nuit. Les frégates retourneraient en Corse. Ce ne fut pas le sentiment du général en

chef qui ordonna de naviguer sur Antibes. Peu d'heures après, on s'aperçut qu'on avait pris un bon parti. Les coups de canon de signaux s'éloignèrent; l'escadre ennemie paraissait se diriger sur la Corse. Le 9, à la pointe du jour, la division jeta l'ancre vis à-vis Saint-Raphaël, dans le golfe de Fréjus. On était en France après quarante-cinq jours de navigation; on avait surmonté beaucoup de périls. On remarqua que dans le cours de la navigation, Napoléon se confia entièrement à l'amiral et ne manifesta jamais aucune inquiétude. Il n'eut aucune volonté. Il ne donna que deux ordres qui deux fois le sauvèrent. Il avait appareillé de Toulon le 19 mai 1798. Il était donc resté absent d'Europe seize mois et vingt jours. Pendant ce peu de temps, il avait pris Malte, conquis la Basse et la Haute Égypte; détruit deux armées turques; pris leur général, leur équipage, leur artillerie de campagne; ravagé la Palestine, la Galilée, et jeté les fondemens, désormais solides, de la plus magnifique colonie. Il avait reporté les sciences et les arts à leur berceau.

CHAPITRE XIII.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ARRIVÉS PENDANT L'ANNÉE 1798.

I. Deuxième coalition contre la France entre l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et Naples. — II. Guerre de Rome (24 novembre 1798). — III. Guerre de Naples (24 janvier 1799). — IV. Observations 1, 2, 3, 4.

I. Lorsque Napoléon fut consulté par le gouvernement en 1798 sur l'événement arrivé à l'ambassadeur français à Rome, il dit que l'existence de la République romaine était incompatible avec celle du roi de Naples; qu'il était impossible que les villes de Rome et de Naples si voisines, restassent long-temps sous des influences aussi opposées. Le roi de Sardaigne environné de tous côtés par quatre républiques, tremblait dans sa capitale. Au congrès de Rastadt, la France avait abandonné le système de politique convenu à Campo-Formio, ce qui lui avait aliéné l'Autriche. Catherine était morte. Paul son successeur avait une aversion prononcée pour les principes de la révolution française. Il affectionnait les chevaliers de Malte, les rois de Sardaigne, de Naples, et les oli-

garques suisses. Les cabinets de Saint-James et de Vienne, tant de fois trompés par l'astucieuse Catherine, se confiaient dans le caractère chevaleresque de son fils. Tout annonçait la guerre.

La nouvelle de la destruction de l'escadre française à Aboukir se répandit en Europe dans le mois de septembre. Ce fut l'étincelle électrique qui alluma cet incendie dont le continent fut bientôt embrasé. Le roi de Naples reçut Nelson en triomphe; la Porte déclara la guerre à la République. L'Angleterre, l'Autriche, la Russie et Naples formèrent la deuxième coalition. Au mois de novembre 1798 une division autrichienne prit possession du Rhintal, sous le prétexte de protéger les Ligues grises. Mack général autrichien, prit le commandement de l'armée napolitaine qui fut campée et mise sur le pied de guerre.

Le gouvernement français vit l'orage qui se formait et se prépara à lui résister. Dans le mois de septembre, la législature décréta la loi de la conscription; peu après elle ordonna la levée de deux cent mille conscrits. Le Directoire proclama de nouveau l'indépendance des Républiques cisalpine et ligurienne, tâchant de se rendre favorable l'esprit des Italiens qu'il s'était aliénés, en renversant les institutions de Napoléon. La Belgique s'était insurgée; elle fut pacifiée et désarmée. Le général Jourdan quitta au mois d'octobre le conseil des Cinq-Cents, et prit, à Mayence, le commandement de l'armée du Rhin. Le général Joubert se rendit à Milan; le général Championnet,

à Rome. Tout retentit en Europe du cliquetis des armes. Cependant on espérait quelques résultats heureux des négociations de l'hiver.

Mais à la fin de novembre, le roi de Naples se mit à la tête de son armée. Sans déclaration de guerre, sans avoir concerté ses opérations avec les armées alliées, il passa ses frontières, attaqua l'armée française de Rome, et fit son entrée triomphante dans cette capitale du monde chrétien. Depuis ses désastres, il a reproché au cabinet de Vienne de l'avoir compromis; celui-ci l'a accusé de précipitation; il fallait dissimuler, attendre l'arrivée des armées russes. Mais de fait l'Autriche craignant de voir se renouveler la conduite de ce prince en 1796, où il avait été le plus empressé à faire sa paix séparée, fut bien aise au préalable, et avant de se déclarer, de le compromettre et de lui ôter tout espoir de retour. De leur côté les Anglais qui craignaient l'indécision de la cour de Vienne, voulant prévenir les négociations de l'hiver, étaient bien aises de couper tous ces fils et de rendre tout accommodement impossible.

Aussitôt que le Directoire apprit l'invasion du roi de Naples, il donna l'ordre au général Joubert de s'assurer du Piémont. Des correspondances interceptées avaient mis à nu les dispositions de son cabinet. Joubert entra dans Turin le 28 novembre. Le roi abdiqua, et se retira avec sa famille et ses trésors, dans l'île de Sardaigne. La maison de Savoie était peu aimée. Les Piémontais désiraient leur réunion à la

France. Leur armée passa au service de la République et servit bien.

L'occupation de Livourne par une division napolitaine que Nelson y avait débarquée, compromit le grand duc de Toscane; il perdit ses états et se réfugia à Vienne avec tout ce qui lui appartenait.

II. Le roi de Naples avait un état militaire de cent mille hommes dont dix mille de cavalerie. Soixante-dix mille hommes étaient prêts à entrer en campagne. Il en détacha trois mille à Porto-Longone, dans les Présides et au Mont-Argentaro; en fit embarquer sept mille à bord de l'escadre de Nelson qui les débarqua à Livourne. Il entra sur le territoire de la République romaine avec soixante mille hommes, dont un dixième de cavalerie.

Trois chaussées conduisent de Rome dans la Haute Italie : la première longe la mer, passe à Civita-Vecchia (quinze lieues); à Orbitello (quinze), et à Livourne (trente-quatre) : total soixante-quatre lieues. La deuxième passe à Ronciglione (onze lieues); à Viterbe (quatre); à Siena (trente); à Florence (douze) : total cinquante-sept lieues. La troisième passe le Tibre sur le pont de Borghetto à deux lieues de Civita-Castellana (quatorze lieues); arrive à Terni (sept); se divise en deux branches, l'une, celle de gauche va sur Arezzo (vingt-cinq); Florence (quinze) : total soixante-et-une lieues. Celle de droite traverse l'Apennin, le duché d'Urbin et aboutit à Fano sur l'Adriatique (trente-quatre) :

total cinquante-cinq lieues. La chaussée qui de Terni prend à droite, traverse l'Apennin à Foligno (dix lieues); passe à Tolentino (douze); à Loretto (neuf); et aboutit à Ancône (onze) : total cinquante-quatre lieues.

La gauche de la ligne des frontières du royaume de Naples passe à Terracine sur la Méditerranée, à vingt lieues de Rome. Le centre de cette ligne, entre Civita-Ducale et Rieti, est à cinq lieues de Terni. Dans un jour on peut de Rieti se porter à Terni; on est alors sur la chaussée de Florence et à quatre journées sur les derrières de Rome. La droite de la frontière passe à Ascoli, sur le Tronto, à deux marches de Macerata, ville située sur la chaussée d'Ancône, et à dix journées sur les derrières de Rome.

L'armée française commandée par le général Championnet était de quinze à seize mille hommes effectifs, dont huit mille Polonais, Cisalpins et Romains. Elle était formée en trois divisions. La droite, forte de huit mille hommes, sous le général Macdonald, occupait Terracine, Rome et Tivoli; le centre, fort de trois mille cinq cents hommes, sous les ordres du général Lemoine, occupait Terni; la gauche, forte de quatre mille cinq cents hommes, sous les ordres du général Casabianca était entre le Tronto, Foligno et Ancône et s'appuyait à l'Adriatique.

Le roi de Naples ne daigna faire aucune déclaration de guerre. Pendant que son ambassadeur était à Paris, que l'ambassadeur français était à Naples, il commença les hostilités. A son entrée dans Rome, il

publia un manifeste daté du 14 novembre, par lequel il déclarait qu'il faisait la guerre à la République française, parce qu'elle avait pris Malte, dont il était le suzerain, et menaçait l'existence de son trône, en créant la République romaine. Le général Mack somma le général Championnet d'évacuer les États du pape, et toutes ses places fortes, parce que le roi de Naples voulait les occuper, et ne reconnaissait pas la République romaine. Championnet reçut cette sommation le 24 novembre; il fit tirer le canon d'alarme du château Saint-Ange; approvisionna ce fort, y jeta une bonne garnison, créa un corps de volontaires romains, doubla la garde urbaine, et lui confia la ville.

Cependant l'armée napolitaine était entrée en campagne, opérant à-la-fois par trois directions: le long de l'Adriatique, au centre, et le long de la Méditerranée. Le lieutenant-général Micheroux avec quinze mille Napolitains et vingt-quatre pièces de canon, se porta sur Ascoli, passa le Tronto, arriva à Fermo. Le général Casabianca se replia sur Macerata, mais rejoint par les brigades des généraux Rusca et Monnier, il marcha en avant avec trois mille cinq cents hommes, rencontra à Fermo les Napolitains, les battit le 30 novembre, leur fit six cents prisonniers et prit toute leur artillerie. Le général Philippi avec neuf mille hommes et huit pièces de canon, marcha d'Aquila et de Civita-Ducale sur Terni, où il attaqua la division Lemoine qui n'avait que trois mille Français

de réunis. Le courage suppléa au nombre; les Napolitains furent repoussés, abandonnèrent quatre cents prisonniers, six pièces de canon, des drapeaux, et se retirèrent en désordre sur Civita-Ducale. Le roi, avec trente-six mille hommes, se porta sur Rome; il y arriva le 27 novembre, cerna le château Saint-Ange le 28, et fit le 29 son entrée publique. Championnet avait jugé avec raison que l'ennemi étant dans les environs de Terni, la position de Rome n'était pas tenable; il l'évacua, laissant huit à neuf cents hommes dans le château Saint-Ange, et porta son quartier général à Terni, se couvrant sur sa droite par la division Macdonald campée à Civita-Castellana, et sur sa gauche, par la division Lemoine, campée à Rieti. Après quatre ou cinq jours passés à Rome, Mack se porta en avant, par les deux rives du Tibre; ses principales forces, par la rive droite, parce que son projet était de couper l'armée française, de la priver de toutes ses communications, de la cerner et de la faire prisonnière; le corps de droite devait intercepter la chaussée d'Ancône à Macerata; celui du centre, se placer à Terni, intercepter les routes d'Arezzo et de Fano, et lui, marchant entre le Tibre et la mer, couper les deux chaussées de Civita-Vecchia et de Florence par Siena. Les sept mille Napolitains, débarqués à Livourne, devaient marcher à sa rencontre. En exécution de ce plan, le 2 décembre, il porta son quartier général à Bacano, où il campa avec son corps de réserve de quinze mille hommes. Il ordonna au

Chevalier de Saxe qui commandait une division de neuf mille hommes, de chasser les avant-gardes françaises de la rive droite du Tibre, et d'intercepter la route de Siena; au général Metsch de marcher avec sept mille hommes par la rive gauche sur le Monte-Rotondo, suivant la route de Rome à Terni, et de couper les communications de Civita-Castellana à Terni. Macdonald était placé avec une réserve de trois mille hommes à Civita-Castellana; il mit trois avant-gardes sur les trois routes qui débouchent sur Rome; savoir, le général Kniazewitz avec deux mille hommes sur la chaussée de Siena, près de Ronciglione, à la position de Fallari; le général Kellerman avec dix-huit cents hommes sur la chaussée du centre à la petite ville de Nepi; le colonel Lahure avec neuf cents hommes sur la chaussée qui longe le Tibre. Le Chevalier de Saxe attaqua à-la-fois ces trois avant-gardes; il fut repoussé partout, et se retira sur sa réserve après avoir perdu le tiers de son monde. Pendant ce temps-là le général Metsch, par la rive gauche se porta sur Cantalupo, Calvi et Otricoli, où passe la route de Civita-Castellana à Terni, qu'il coupa, ce qui occasionna de l'inquiétude au quartier général de Terni. Mack ayant rallié la division du Chevalier de Saxe, avait deux partis à prendre : ou renouveler avec sa réserve l'attaque de Civita-Castellana, ou passer le Tibre pour appuyer la division Metsch; il prit ce dernier parti. Il fit jeter un pont sur le Tibre et campa à Cantalupo. Macdonald et le général

Kniazewitz marchèrent pour rétablir leurs communications avec le quartier général; ils passèrent sur la rive gauche du Tibre au pont de Borghetto, reprirent Otricoli le 9 décembre, jetèrent la division napolitaine sur Calvi, l'y cernèrent et la forcèrent de mettre bas les armes. Elle fut faite tout entière prisonnière de guerre, quoique forte encore de quatre mille cinq cents hommes, elle avait huit pièces de canon et quinze drapeaux. De son côté, le général Lemoine s'était porté de Terni sur Rieti, Civita-Ducale et Aquila, de là sur Monte-Rotondo, avec une colonne qui jeta l'alarme dans Rome. Des trente-deux mille hommes, avec lesquels Mack était sorti de cette capitale, il n'avait plus que vingt mille hommes sous les armes; savoir quatorze mille dans son camp de Cantalupo, et six mille sous les ordres du Chevalier de Saxe, en position sur la rive droite du Tibre. Les corps qui avaient opéré par le centre, et le long de l'Adriatique, avaient également fait de grandes pertes; l'armée était entièrement découragée. La division Lemoine débordait son flanc droit, et tous les jours il arrivait des renforts aux Français. Les armées sur l'Adige ne faisaient aucun mouvement. Le général Mack se résolut à la retraite, et le 11 décembre, il leva son camp; Macdonald se mit à sa poursuite.

On apprit à Rome, le 11 décembre, la défaite des Napolitains. Le 12 le roi se retira à Alba; le 13, la garnison napolitaine évacua cette capitale. Le 14, la

garnison française du fort Saint-Ange sortit, et prit le service de la ville ; le 15 l'avant-garde de Championnet y fit son entrée. Elle se rencontra avec les colonnes du Chevalier de Saxe qui faisant leur retraite, voulaient passer sur le pont de Rome. Elles furent attaquées, battues, rejetées dans la plaine de Storta, elles s'éparpillèrent, perdirent leur canon et douze cents prisonniers. Le comte Roger de Damas, général au service de Naples, rallia les fuyards, et se porta sur Viterbe qui était insurgé. Kellerman se mit à sa suite, l'atteignit à Montalto, et le battit. Les débris de cette division se rallièrent à Orbitello, et se retirèrent par mer à Naples. Kellerman bloqua Viterbe qui ne se rendit que quelques jours après. Aux combats de Terni, de Fermo, de Civita-Castellana, d'Otricoli, de Calvi, de Cantalupo, de Storta, les Napolitains perdirent, vingt-cinq mille hommes, dont dix mille prisonniers, quinze mille morts, blessés ou déserteurs; quatre-vingts pièces de canon et un grand nombre de drapeaux. Mack ne put rallier son armée que derrière le Volturne; il parvint à réunir, dans les derniers jours de décembre, vingt mille hommes de quarante-cinq mille qui composaient son centre et sa gauche. Rejoint par quelques renforts de Naples, il prit position, appuyant sa gauche à la place forte de Capoue, et sa droite à Caserte. L'armée française quoique surprise, et moitié moins nombreuse, perdit peu de monde. Quelques employés de l'administration ou du gouvernement romain qui avaient voulu fuir sur

Florence, furent arrêtés à Viterbe par les insurgés et fort maltraités.

III. Les États romains ainsi délivrés de la présence de l'armée napolitaine, Championnet poursuivit sa victoire et marcha sur Naples. Quatre chaussées conduisent des États romains dans le royaume de Naples. La première celle de droite traverse les marais Pontins arrive à Terracine, frontière du royaume de Naples (vingt-deux lieues); à Gaete (huit), passe le Garigliano près Trajeto (douze); le Volturne sur les ponts de Capoue (neuf); arrive à Naples (sept) : total cinquante-huit lieues. La deuxième chaussée part aussi de Rome, traverse Frascati arrive à Isola, sur le Garigliano, frontière du royaume de Naples (vingt-deux lieues); là par Saint-Germano et Calvi arrive à Capoue (vingt-deux); de Capoue à Naples (sept): total cinquante-et-une lieues. La troisième chaussée part de Terni, arrive à Civita-Ducale (huit lieues); à Aquila (onze); à Popoli (douze); à Sulmona (quatre); passe la grande chaîne de l'Apennin, traverse Venafro (dix-huit); arrive à Capoue et Naples (seize): total soixante-neuf lieues. La quatrième chaussée longe l'Adriatique jusqu'à Pescara (quatorze lieues); remonte la rive droite du Pescara jusqu'à Popoli (dix), où elle rejoint la troisième chaussée: total soixante-deux lieues.

L'armée française, formée en quatre divisions, déboucha par les quatre chaussées. Le général Rey, par celle de Terracine et Fondi, le général en chef avec la

division Macdonald, par celle d'Isola, où il passa le Garigliano, au pont de Ceprano. A son approche les retranchemens que Mack avait construits pour la défense de cette rivière furent abandonnés avec quatre-vingts pièces de canon en batterie; ne trouvant nulle part de résistance, il arriva à Saint-Germano le 1er janvier. Le général Lemoine suivit la troisième chaussée et se porta successivement à Aquila, à Popoli, à Sulmona. Le général Duhesme commandant la quatrième division marcha sur Pescara, s'empara de cette place forte, y fit trois mille prisonniers, et de là se dirigea sur Popoli, pour suivre la division Lemoine.

Mack, de son camp de Caserte où il couvrait la capitale, envoya le 31 décembre son aide-de-camp Pignatelli solliciter un armistice, qui lui fut refusé. Le 3 janvier, Championnet porta son quartier général à Calvi. Le général de brigade Mathieu s'engagea imprudemment sur Capoue, et fut repoussé avec perte; il y fut dangereusement blessé. Championnet ayant reconnu la bonne position qu'occupait le général ennemi, et n'ayant aucune nouvelle des divisions Rey, Lemoine et Duhesme, fit un mouvement en arrière de quelques lieues pour rectifier sa position, et attendre leur jonction. A peine le mouvement achevé, il apprit que le général Rey qui avait été renforcé de la brigade ramenée par Kellerman du siége de Viterbe, s'était emparé de la place forte de Gaëte, y avait fait quatre mille prisonniers et trouvé des maga-

sins considérables; avait passé le Garigliano et venait sur sa droite, bordant le bas Volturne; que le général Lemoine arrivait aussi sur cette rivière, en avant de Venafro; que Duhesme était parti de Pescara, qu'ainsi toute l'armée était réunie, ou sur le point de l'être. Ces divisions avaient eu partout des succès.

Cependant le tocsin appelait dans toutes les campagnes les paysans aux armes. Les populations des bords du Garigliano et de la chaîne des Apennins s'étaient levées; elles s'emparèrent du pont du Garigliano, brûlèrent le parc de la division Rey, massacrèrent un grand nombre de traînards français, et établirent à Sesse leur quartier général. Deux bataillons, envoyés pour les soumettre, furent repoussés et maltraités. Le quartier général de l'armée même, assailli par une nuée de ces paysans, faillit être enlevé et ne fut sauvé que par l'intrépidité de deux bataillons de la 97e; toutes les communications étaient interceptées entre les divers quartiers de l'armée. L'insurrection se propageait, et recevait tous les jours de nouveaux encouragemens par de petits succès, peu importans en eux-mêmes, mais qui excitaient les passions et la fureur populaire. Cependant Mack proposa de nouveau une suspension d'armes, elle fut acceptée et signée le 10 janvier. Capoue fut remise aux Français, qui occupèrent tout le royaume, hormis Naples et sa banlieue. Le roi s'engagea à payer sans délai dix millions pour la solde de l'armée, et à exclure de ses ports les Anglais et les Russes. Cette

nouvelle et le mouvement de quelques bataillons suffirent pour dissiper les insurgés qui rentrèrent dans leurs communes. Le roi avait quitté Naples le 23 décembre, et s'était retiré en Sicile, laissant le gouvernement du royaume entre les mains du prince Pignatelli. La population de cette grande ville était en fermentation, toutes les passions l'agitaient; le 12 janvier, on apprit la suspension d'armes et la reddition de Capoue; le 14, plusieurs officiers français s'étant montrés dans les promenades de Naples, le peuple courut aux armes et l'insurrection éclata. Sur ces entrefaites, le convoi ramenant la division napolitaine qui avait été occuper Livourne, mouilla dans le port. Ces soldats furent traités de lâches et désarmés. Les salles d'armes furent pillées. Trente à trente-cinq mille lazzaroni s'armèrent pour la défense de la capitale. Le 16 ils nommèrent le prince Moliterno leur capitaine général, et s'emparèrent du fort Saint-Elme. Tous les mouvemens se faisaient aux cris de *vive saint Janvier! vive Jésus-Christ! vive le roi Ferdinand!* Des Français et des Napolitains patriotes furent massacrés dans les rues; plusieurs de leurs maisons furent pillées. La noblesse et la riche bourgeoisie, ouvertement menacées, comme partisans des Français, grossirent le nombre des patriotes, qui, depuis long-temps correspondaient secrètement avec Championnet. Le 21 et le 22 l'armée s'approcha de la ville. Le 23, les patriotes à la tête desquels se déclara le prince Moliterno, déjà soupçonné par les lazzaroni,

s'emparèrent du fort Saint-Elme. Les Français entrèrent dans Naples. Le parti nombreux de la République se montra à découvert, fit des efforts; l'esprit des lazzaroni fut changé. Le 24 janvier, le gouvernement provisoire fut confié à une commission de vingt-et-un patriotes, choisis par le général en chef: peu après la République parthénopéenne fut proclamée et la révolution de Naples consommée.

Le Directoire n'avait pas approuvé la convention du 10 janvier, ce qui joint à des considérations administratives le décidèrent à rappeler Championnet et à confier le commandement de l'armée de Naples au général Macdonald. Mack devenu l'objet de la haine des Napolitains fut fait prisonnier et se rendit à Paris.

OBSERVATIONS.

IV. *Première observation.* 1° L'armée dans toute l'Italie, en 1798, était sur le pied de paix; les places n'étaient pas approvisionnées, l'artillerie n'était pas attelée, les officiers d'état-major n'étaient pas à leur poste; beaucoup d'officiers étaient en semestre. Le général en chef n'arriva que huit jours avant le commencement des hostilités. Quoique annoncée depuis long-temps, l'invasion du roi de Naples n'en fut pas moins imprévue.

2° Championnet évacua Rome trop tard, il eût dû le faire quarante-huit heures plus tôt. La position qu'il prit à Civita-Castellana en avant du pont de Bor-

ghetto était bonne; il y était toujours à même de repasser sur la rive gauche du Tibre, en peu d'heures, et de se concentrer sur Terni. Mais il devait le faire seulement lorsque cela serait devenu nécessaire; car il ne fallait pas gratuitement abandonner les deux chaussées de Civita-Vecchia et de Siena; il ne pouvait pas compter sur la chaussée d'Ancône et de Fano, il eût donc été réduit à la seule chaussée d'Arezzo. Le combat de Terni soutenu par le général Lemoine, est l'événement le plus marquant de cette campagne.

Deuxième observation. Il eût été préférable sans doute de ne pas entrer dans le royaume de Naples et de profiter de la consternation de l'ennemi pour lui faire signer la paix, et le détacher momentanément de la coalition. Mais voulant se porter sur Naples, on devait le faire rapidement. Trente mille hommes n'étaient que tout juste ce qui était nécessaire. Il ne fallait pas marcher sur quatre directions éloignées l'une de l'autre, séparées par des montagnes, des rivières et des populations mal disposées. Un corps de trente mille hommes doit toujours rester réuni; c'est la force d'une armée consulaire. Les Romains la campaient toutes les nuits dans un carré de trois cent trente toises de côté. Au lieu de quatre lignes d'opération il n'en fallait qu'une, celle de Rome à Isola et Capoue. La division Duhesme eût dû repasser la haute chaîne des Apennins dans l'intérieur des États romains, et déboucher sur leur revers du côté ouest. Les divisions

Lemoine et Rey devaient être près de l'avant-garde, de manière à ne pouvoir jamais en être séparées. Marchant ainsi, Championnet eût été le 6 ou le 7 janvier dans Naples; maître de cette capitale, il se fût facilement emparé de Gaëte, de Pescara, etc., et eût envoyé des colonnes mobiles pour désarmer la population. Une seule ligne d'opérations n'eût exigé que peu de monde pour garder les points importans; il fût arrivé devant Naples avec vingt-six mille hommes. Ayant marché au contraire par quatre lignes, la moitié de son armée a été employée comme garnison dans les places fortes de Gaëte, de Pescara, les châteaux d'Aquila et autres, situés sur sa route, et pour la garde des hôpitaux; il lui a fallu d'ailleurs perdre du temps pour attendre ses divisions. Celle de Duhesme qui avait plus de chemin à faire, devant un ennemi qui lui disputait le terrain, qui se couvrait de torrens, de rivières et de défilés, ne pouvait pas arriver aussi vite que le quartier général qui n'avait que cinquante lieues à parcourir; c'est ce qui a été la cause du petit échec devant Capoue qui encouragea les insurrections, et donna lieu à beaucoup d'échauffourées; c'est aussi ce qui le porta à considérer l'armistice du 10 janvier comme un événement heureux. Le Directoire qui, de Paris, n'entrait pas dans le détail de ces fautes militaires, s'indigna de voir trente mille hommes s'arrêter devant une capitale ouverte, défendue par des débris d'armée; il avait raison. Il eût été plus utile que l'armée ne dépassât pas Rome;

mais il n'était pas convenable de la laisser aux portes de Naples, exposée à succomber sous toute espèce d'embûches.

Troisième observation. La conduite du général Mack aurait été bonne avec des troupes autrichiennes; car que pouvait-il faire de plus que de mettre ses soldats aux mains avec les soldats français lorsqu'ils étaient au nombre de deux ou trois contre un? Mais les Napolitains n'étaient pas des troupes exercées; il n'eût jamais dû les employer à des attaques, mais faire une guerre de position qui obligeât les Français à attaquer. Les militaires sont fort partagés sur la question, s'il y a plus d'avantage à faire ou à recevoir une attaque. Cette question n'est pas douteuse, lorsque d'un côté sont des troupes aguerries, manœuvrières, ayant peu d'artillerie, et que de l'autre est une armée beaucoup plus nombreuse, ayant à sa suite beaucoup d'artillerie, mais dont les officiers et les soldats sont peu aguerris. Si le jour même du commencement des hostilités, Mack se fût trouvé à Civita-Ducale avec quarante mille hommes; que le soir il fût arrivé à Terni; que le lendemain, il eût fait une marche sur Rome, occupant le pont de Borghetto et une bonne position: comment les Français auraient-ils pu avec neuf mille hommes et douze pièces de canon, y forcer une armée cinq fois plus nombreuse, ayant soixante bouches à feu, et déjà couverte de retranchemens? Cependant ils y auraient été contraints pour s'ouvrir une retraite.

Quatrième observation. La retraite du général Mack par la rive gauche du Tibre a été trop prompte; il pouvait sans inconvénient la retarder d'un jour. Il a, par cette précipitation, sacrifié la division qu'il avait laissée sur la rive droite. Dans le royaume de Naples, il eût défendu le Garigliano, il eût dû (1). .
. . . .
Mais Mack n'a jamais eu de soldats; l'armée napolitaine, même en marche sur Rome, ne pouvait être considérée que comme une armée de miliciens ayant bonne volonté; après ses désastres, elle n'était plus qu'une multitude mécontente et insurgée qui ne donne plus matière à des observations militaires.

(1) Ici est un espace en blanc dans le manuscrit, marqué par des points. (*De Las Cases.*)

CHAPITRE XIV.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES PENDANT LES SIX PREMIERS MOIS DE 1799.

I. Situation des armées belligérantes. — II. Opérations de l'armée d'Helvétie en mars, avril, jusqu'à sa réunion avec l'armée du Danube. — III. Opérations de l'armée du Danube. — IV. Opérations de l'armée d'Helvétie en mai, juin, juillet, après la réunion des deux armées. — V. Opérations de l'armée d'Italie en mars, avril, sous le commandement de Scherer. — VI. Opérations de l'armée d'Italie en mai, juin, juillet, sous le commandement de Moreau. — VII. Opérations de l'armée de Naples. — VIII. Observations 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

I. Au mois de mars 1799, la France avait quatre cent quarante mille hommes sur pied, savoir : quarante mille vétérans, gendarmes gardes-côtes; quarante mille en Égypte, à Corfou, à Malte, aux colonies; cent quatre-vingt mille en Hollande, sur les côtes, en garnison dans les places fortes, aux dépôts ou aux hôpitaux, et cent quatre-vingt mille hommes en ligne composant : 1° l'armée d'Helvétie, quarante mille hommes; 2° l'armée du Danube, quarante mille hommes; ces quatre-vingt mille hommes étaient présens sous les armes, leurs dépôts et hôpitaux étaient en France; 3° l'armée d'Italie, soixante-dix mille

hommes; 4° l'armée de Naples, trente mille hommes. Ces cent mille hommes étaient effectifs et non pas tous présens sous les armes, parce que leurs dépôts et hôpitaux étaient en Italie. Ils fournissaient les garnisons de toutes les places fortes de la Péninsule. Le Piémont, les Républiques ligurienne, cisalpine et romaine avaient un état militaire effectif de quarante mille hommes, Italiens, Polonais ou Suisses; partie réunie à l'armée d'Italie, partie à l'armée de Naples. Le corps d'observation du Bas-Rhin, dont le quartier général était à Mayence, n'existait encore au mois de mars que sur le papier. Le général Jourdan commandait l'armée du Danube; Masséna, l'armée d'Helvétie; Scherer, l'armée d'Italie, Macdonald, l'armée de Naples. L'armée d'Helvétie occupait la Suisse, hormis le Rhintal; l'armée d'Italie s'étendait sur la République cisalpine, la République ligurienne, le Piémont et la Toscane; l'armée de Naples, sur les Républiques romaine et parthénopéenne (le royaume de Naples).

L'Autriche avait fait de grands efforts et porté son état militaire aussi haut que possible. Elle avait cent quatre-vingt mille hommes en ligne, savoir : le corps d'observation sur la gauche du Danube, sous les ordres du général Starray, vingt-cinq mille hommes; l'armée de Souabe, sous l'archiduc Charles, soixante mille hommes; le corps du Tyrol sous les ordres du feld-maréchal Bellegarde, vingt-cinq mille hommes; et soixante-dix mille hommes en Italie. L'archiduc avait le commandement supérieur des trois premiers

corps; le feld-maréchal Kray, commandait l'armée d'Italie. La Russie s'était engagée à fournir soixante-dix mille hommes; le maréchal Souwaroff avec trente-six mille hommes, arriva sur le Danube au printemps; Kutzuzow à la tête de vingt-cinq mille hommes devait y arriver au mois de juin. De part et d'autre, on était résolu à la guerre; il n'y avait plus aucune espérance de paix; mais l'Autriche avait intérêt à prolonger la suspension d'armes, pour donner aux Russes le temps d'arriver en ligne.

II. *Opérations de l'armée d'Helvétie.* Ehrenbreistein (le 24 janvier) et Manheim (le 8 mars) se rendirent dans le courant de l'hiver, et reçurent garnison française. L'armée du Danube immédiatement après, se réunit sur le Haut-Rhin; elle passa ce fleuve le 1er mars, sur les ponts de Kehl et de Bâle, traversa les montagnes de la forêt Noire, et le 10 mars prit position, la gauche au Danube, la droite au Rhin appuyée au lac de Constance, et le centre à Mosskirch. Le général Jourdan avait la direction supérieure des armées du Danube, d'Helvétie et du Bas-Rhin.

Le plateau de la Suisse a la forme d'un quadrilatère dont les quatre angles sont Genève, Bâle, Rheineck et le Splugen. Le mont Jura s'étend de Genève à Bâle pendant cinquante lieues; il sépare la Suisse de la France. De Bâle à Rheineck, on suit pendant quarante lieues, le Rhin et le lac de Constance qui séparent la Suisse de l'Allemagne. De Rheineck au

Splugen, on remonte le Rhin supérieur pendant trente lieues. Sur la rive droite de ce fleuve se trouve le Tyrol. Enfin le quatrième côté de ce quadrilatère, du Splugen à Genève, cinquante-cinq lieues, est hérissé des plus hautes montagnes du continent, qui dominent la vallée du Rhône, et la séparent de la vallée du Pô. Les montagnes de la Suisse sont pleines de glaciers et de lacs, d'où découlent des torrens et des rivières qui se rendent dans le Rhin, le Rhône ou le Pô, aucune dans le Danube. Le Rhin prend sa source près du Saint-Gothard, se jette d'abord dans le lac de Constance, en suivant la direction du sud au nord; à sa sortie du lac, il coule jusqu'à Bâle, de l'est à l'ouest; là il tourne perpendiculairement à droite, et reprend sa direction du sud au nord jusqu'en Hollande. L'extrémité Est du lac de Constance, à Lindau, est distant de quarante-huit lieues environ de la frontière française d'Alsace. On ne trouve que six gorges sur la rive gauche du Rhintal pour entrer en Suisse et quatre sur la rive droite pour déboucher dans le Tyrol. 1° le chemin de Rheineck qui longe la rive gauche du lac et conduit à Saint-Gall; 2° à quatre lieues plus loin, au village d'Altstetten, une autre route qui conduit à Saint-Gall; 3° à treize lieues du lac, au village de Sargans, une route pour aller à Zurich; 4° à sept lieues de là, à Reichenau, une gorge tourne les montagnes, rejoint le Rhin à deux lieues au village de Flims, où une route entre en Suisse et conduit à Glaris; 5° au village de Lax une route

qui aboutit à Zurich; 6° à Disentis, à douze lieues de Coire, trois routes dont l'une conduit au Saint-Gothard, l'autre à Altorf, et la troisième à Amsteg. Les quatre débouchés de la rive droite, sont : 1° celui de Feldkirch, à six lieues du lac; 2° celui de Luziensteig, à douze lieues; 3° celui de Coire, capitale des Grisons, à dix-sept lieues; 4° celui vis-à-vis de Reichenau. Les deux premiers sont occupés par les forteresses de Feldkirch et Luziensteig qui défendent l'entrée du Voralberg; le col du Splugen est à dix lieues de Reichenau, immédiatement au-dessus d'une des branches du Rhin, appelée Rhin postérieur.

La Suisse est un grand camp retranché d'où l'on peut facilement se porter en France, en Allemagne et en Italie. Les débouchés pour entrer dans le Tyrol sont plus difficiles. Une armée qui de Suisse voudrait porter la guerre en Allemagne, serait mal conseillée de prendre sa ligne d'opérations en traversant le Rhintal et le Voralberg et tournant le lac de Constance. Elle éprouverait moins d'obstacles, et aurait toute espèce d'avantages à passer le Rhin à Schaffouse et à Stein, couverte par le lac de Constance; elle se trouverait de suite sur le Danube, dans un pays ouvert et facile. Le col du Saint-Gothard qui conduit dans la vallée du Tésin, dont les eaux se dirigent perpendiculairement sur le Pô, est le meilleur débouché pour entrer en Italie; ce col franchi, on descend toujours. Le col du Splugen n'a pas les mêmes avantages : la vallée de la Haute Adda dans laquelle il débouche, suivant pa-

rallèlement les Alpes jusqu'au lac de Como : l'armée qui aurait passé ce col devrait surmonter de nouveaux obstacles, et serait encore obligée de traverser les montagnes du Bergamasque et du Brescian, pour se porter dans la plaine d'Italie.

Il existe en Suisse quatre lignes principales pour couvrir les frontières de France : 1° la ligne du Rhin qui se compose du Rhintal, du lac de Constance et du Rhin jusqu'à Bâle, sur une étendue de soixante-dix lieues ; 2° la ligne de la Linth qui prend sa source au Saint-Gothard et se jette dans le lac de Zurich, d'où cette ligne suit la rive gauche de la Limmat et de l'Aar jusqu'au Rhin ; enfin la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Bâle ; son étendue est de cinquante lieues ; 3° la ligne de la Reuss qui prend également sa source au Saint-Gothard, traverse le lac des quatre cantons, et se jette dans l'Aar où cette ligne rentre dans la précédente ; son étendue jusqu'à Bâle est de quarante-cinq lieues ; 4° la ligne de l'Aar qui prend sa source au mont Grimsel, traverse les lacs de Brienz et de Thun, passe à Berne et se jette vis-à-vis Waldshutt, dans le Rhin, dont la ligne suit alors le cours jusqu'à Bâle ; son étendue est de soixante-cinq lieues.

Le 5 mars, Masséna somma le général autrichien Auffemberg qui, depuis le mois de novembre, occupait le Rhintal, d'évacuer ce pays, la Suisse étant alliée à la France. Sur sa réponse négative, il passa le Haut-Rhin, attaqua et enleva le fort de Luzien-

steig. Le 6 au soir, il passa le Lanquart; le 7, culbuta la division Auffemberg de poste en poste sur Coire, dans le temps que le lieutenant-général Demont débouchait par le pont de Reichenau, et se présentait sur ses derrières. Le général Auffemberg, ainsi cerné, mit bas les armes, et se rendit avec six mille hommes, plusieurs drapeaux et son parc d'artillerie. Le général Hotze, qui commandait à Feldkirch la gauche de l'armée de Sonabe, marcha le 7 au secours de Luziensteig; mais attaqué d'abord par la brigade Oudinot, qui fut soutenue par la division Lorges, il fut repoussé et rentra dans son camp retranché que Masséna attaqua les 11, 12, 15, 16, 21 et 23 mars. On échoua dans ces six attaques; l'armée française y éprouva de grandes pertes.

Le 13 mars, Lecourbe commandant la droite de l'armée, passa le col du Splugen, rallia la division Dessolles détachée de l'armée l'Italie, dans la Valteline, et battit dans les Engadines le général Laudon, commandant une division du corps de Bellegarde. Il occupa Zernetz, Schuts et Martinsbruck. Ses premières attaques sur les positions de Nauders et Funstermuntz furent repoussées; le 27 mars, il les renouvela avec succès, dans le temps que Dessolles passa le col de Sainte-Marie, et enleva les retranchemens en avant de Glurns; cinq mille hommes et vingt-cinq pièces de canon furent les trophées de cette opération. Le 31 mars, Dessolles attaqué par des forces supérieures fut obligé de rétrograder, d'abord sur

Munster, ensuite sur Żernetz, d'où il rentra en Italie. Lecourbe détacha alors la division Loison sur les débouchés de la Valteline.

III. L'archiduc était campé à Friedberg lorsqu'il apprit que Jourdan traversait la forêt Noire; il passa le Lech, et se porta en Souabe, se faisant précéder par le général Kerpen qui prit possession de la ville importante d'Ulm. Les deux armées s'approchèrent à une marche l'une de l'autre. Les patrouilles se croisèrent en tous sens, sans commettre d'hostilités, et l'armistice y existait encore le 20 mars, quoique depuis quinze jours on se battît avec acharnement en Suisse. Cependant ce même jour 20, Jourdan fit demander au prince de Schwartzenberg, commandant l'avant-garde autrichienne, s'il avait enfin reçu la réponse de l'empereur aux demandes du gouvernement français. Sur sa réponse négative, il lui dénonça la rupture de l'armistice. Le lendemain 21, il l'attaqua, et le rejeta sur les corps de Hotze et de Kerpen. La division Lefebvre formant l'avant-garde française prit position à Ostrach. Le 22, à la pointe du jour, l'archiduc partit de Sulgau, attaqua cette avant-garde et la reploya sur les hauteurs de Pfullendorf. Jourdan rétrograda sur Stokach et Lugen. Le 24, l'archiduc prit position en avant de Stokach, sa droite à Mühlspuren, sa gauche à Zolbruck; afin de réunir sur son champ de bataille toutes les forces dont il pouvait disposer, il avait appelé Hotze de Feldkirch, et l'avait

remplacé par la moitié des troupes de Bellegarde qu'il pouvait impunément affaiblir dans le Tyrol. Le 25, Jourdan résolut de donner bataille : il marcha sur trois colonnes. Son armée était de quatre divisions d'infanterie, commandées par les généraux Ferino, Lefebvre, Souham et Saint-Cyr, et d'une division de cavalerie que commandait d'Hautpoul. Sa force totale était de trente mille hommes d'infanterie, sept mille de cavalerie, et quatre mille d'artillerie, génie, ou train. Les deux mille cinq cents hommes de la brigade Ruby qu'il appela de l'armée d'Helvétie compensèrent les pertes qu'il avait essuyées depuis l'ouverture de la campagne. L'ennemi avait soixante-huit mille hommes. L'armée française se battit avec la plus grande intrépidité, elle maintint son champ de bataille tout le jour. Le 26, elle se retira sur Schaffouse et Stein; le 27 sur Vettingen s'appuyant à Hornberg. Le général en chef étant malade, remit le commandement par intérim au général Ernouf. Celui-ci ayant été attaqué le 3 avril, évacua ses positions, repassa en désordre les montagnes Noires, et peu après le Rhin. Le 13 avril, l'archiduc s'empara de Schaffouse et de Stein sur la rive droite du Rhin, et établit son quartier général à Stokach, où il séjourna pendant tout le mois d'avril. Il s'affaiblit après la bataille de Stokach de vingt-cinq mille hommes qu'il détacha en Italie. Le 21 avril, l'armée du Danube fut réunie à l'armée d'Helvétie sous les ordres de Masséna.

IV. On ressentit bientôt les bons effets de la réunion des deux armées. Masséna porta son quartier général à Zurich, plaça son armée, la droite sous Lecourbe, au-delà du Splugen, dans les Engadines; Ménard, avec le centre, dans le Rhintal, son quartier général à Coire; Xantrailles, avec la gauche, de Constance à Bâle. Vis-à-vis cette ville, sur la rive droite, il établit un fort camp retranché. L'armée autrichienne avait sa gauche dans le Tyrol, sous les ordres de Bellegarde; son centre sous Hotze, à Feldkirch; et sa droite sous Nauendorf, entre le Rhin et les montagnes Noires. Au commencement de mai, les deux armées étaient à-peu-près d'une force égale, de soixante mille hommes chacune, ne comptant pas de part et d'autre les auxiliaires : savoir, d'un côté, neuf à dix mille hommes levés pour la France par le gouvernement helvétique; de l'autre, quelques bataillons d'infanterie à la solde de l'Angleterre, qu'avait formés le vieux avoyer Steyer, et les levées des petits cantons secrètement organisées.

L'armée autrichienne d'Italie, à cette époque, était triomphante; elle avait passé l'Adda et était maîtresse de Milan. Si l'archiduc n'entreprenait rien, il était à craindre que l'armée d'Helvétie ne fît des détachemens au-delà des Alpes; il entra en opération. Le 23 avril, Bellegarde attaqua Lecourbe dans les Engadines, avec quinze mille hommes; il eut d'abord quelques succès, mais il fut arrêté et battu, le 30 avril, à Zernetz, où il perdit cinq bataillons. Hotze avec

le centre attaqua Luziensteig; une de ses colonnes, forte de deux mille hommes, fut cernée par la gauche française, et obligée de poser les armes; il échoua et rentra dans son camp de Feldkirch. Les petits cantons et le Haut Grison se levèrent en masse. Cinq mille insurgés se portèrent à Reichenau pour couper le général Ménard : cinq mille prirent position sur les mamelons du Saint-Gothard, du Splugen et à Altorf, pour couper la retraite de Lecourbe. Ménard vainqueur à Luziensteig fit volte face, entra le 5 mai dans Disentis, chef-lieu des insurgés, en tua plusieurs milliers, désarma le reste, et retourna à Coire. Le 8, le général Soult se porta sur Altorf, y passa par les armes une partie de ces malheureux paysans, et fit grâce au plus grand nombre. L'armée française eut la gloire de sortir victorieuse, et se maintint dans toutes ses positions.

L'archiduc ne se découragea pas; il fit passer de nombreux renforts sur sa gauche; Bellegarde se remit en mouvement. Le 5 mai, voulant profiter du moment où Lecourbe, pour faire diversion à l'armée d'Italie, avait détaché une division dans la Valteline, il réussit, après plusieurs combats, à s'emparer de l'Engadine; força Lecourbe à se concentrer dans la vallée du Haut Tésin du côté de l'Italie, et fit occuper le col de Lentz. Dans le même temps Hotze marcha de nouveau sur Luziensteig, s'en empara le 14 mai, après un combat très vif, et fit prisonnière la 14e demi-brigade française qui y tenait garnison.

Bellegarde descendit alors sur Coire; il y entra le 16, fit capituler la garnison formée de quatre compagnies d'infanterie, et suivit, en remontant le Rhin, la droite de l'armée française qui se retira sur tous les points pour prendre la ligne de la Linth, la gauche par Rheineck, le centre par Sargans, la droite par Disentis. Lecourbe, menacé d'être coupé, repassa rapidement le Saint-Gothard.

Il parut à l'archiduc que le moment était enfin arrivé de s'emparer de la Suisse. Il passa le Rhin à Schaffouse avec sa droite, pour se réunir à son centre, et marcha sur Zurich. Le 27 mai, Masséna se porta à sa rencontre, battit séparément la droite et le centre, et s'empara des ponts d'Andelfingen et de Frauenfeld. Mais le 28, l'archiduc renforcé par sa réserve, revint à l'attaque; le combat fut opiniâtre toute la journée. Dans la nuit, l'armée française fit sa retraite, et repassa la Glatt qui lui servit de ligne. Les tentatives de l'ennemi pour tourner cette position en jetant un pont à Zurzach furent inutiles. Dans ce temps Bellegarde s'empara du Saint-Gothard, des sources de la Reuss et de la Linth, occupa Glaris et Schwitz. Lecourbe obligé de céder au nombre, ne le fit toutefois qu'après des combats opiniâtres. Il porta son quartier général à Lucerne; se concentra entre Zug, le lac des quatre cantons, l'Unterwald et l'Oberland, occupa les lacs par des chaloupes armées et nourrit la guerre dans les petits cantons. Le gouvernement helvétique quitta Lucerne et fut transféré à

Berne. A la fin de mai, les affaires de l'archiduc étaient en si bon état, qu'il détacha de nouveau les corps de Bellegarde et de Haddick en Italie, sans que cela l'empêchât d'attaquer le camp retranché de Zurich. Les combats des 3 et 4 juin furent opiniâtres; il y perdit beaucoup de monde, mais contraignit Masséna à évacuer Zurich dans la nuit du 4 au 5. Celui-ci prit position sur le mont Albis, sa droite appuyée au lac de Zug, sa gauche au Rhin derrière l'Aar, son quartier général à Bremgarten, couvrant ainsi la ligne de la Reuss. Le 7, le quartier général autrichien fut établi à Zurich. La nouvelle de l'entrée de l'archiduc dans cette ville produisit un grand effet en Europe; on crut la Suisse perdue pour la France, comme l'était l'Italie. La coalition se flattait que dans l'automne le théâtre de la guerre serait porté sur le territoire de la République. La ligne qu'occupait l'armée autrichienne était meilleure que celle de l'armée française.

V. *Opérations de l'armée d'Italie.* Scherer arriva à Milan dans les derniers jours de février, il employa tout le mois de mars en préparatifs. Sur la fin de ce mois, il détacha deux divisions formant sept mille hommes, sous les ordres des généraux Miollis et Gauthier, pour prendre possession de la Toscane, et une division de pareille force, sous les ordres du général Dessolles, pour se porter en Valteline. Il partagea le reste de son armée en six divisions d'in-

fanterie et un corps de réserve de cavalerie, savoir : les divisions Serrurier, Delmas, Hatry, Grenier, Victor, Montrichard.

L'armée autrichienne, commandée par le général Kray, avait sa gauche à Legnago, son centre à Vérone, sa droite sur la rive droite de l'Adige, couvrant les hauteurs de Polo et de Pastringo, fortement retranchées, et ayant deux ponts sur l'Adige vis-à-vis de ces villages. L'armée française avait soixante mille hommes sur le champ de bataille ; quatorze mille en Valteline et en Toscane ; vingt-quatre mille, soit de troupes françaises, soit de troupes piémontaises et cisalpines, dans les places de la Cisalpine, de la Ligurie et du Piémont. L'armée autrichienne était de cinquante-quatre mille hommes sous les armes en bataille ; seize mille tenaient garnison à Venise, Legnago, Palma-Nova ; ou étaient aux dépôts et aux hôpitaux.

Le général Moreau, inspecteur de l'armée, reçut le commandement du centre, et se porta sur Vérone avec les divisions Victor et Hatry. La division Montrichard formant la droite, marcha sur Legnago ; le général en chef avec les trois autres divisions formant la gauche, sur les positions retranchées de l'ennemi sur la rive droite de l'Adige. La ligne de bataille de l'armée était ainsi de douze lieues, Serrurier longeant le lac de Garda, marcha sur Montebaldo et Rivoli ; Delmas, sur Pastringo ; Grenier, sur Polo. Serrurier ayant tourné toutes les positions de l'ennemi ne rencontra personne et occupa les positions qui lui avaient

été indiquées. Delmas et Grenier furent bientôt vivement engagés; après quatre heures d'un combat opiniâtre, ils s'emparèrent de toutes les positions retranchées de l'ennemi, le rejetèrent sur la rive gauche de l'Adige, le poursuivirent avec toute l'impétuosité française, et s'emparèrent de ses deux ponts de bateaux. Moreau trouva des forces considérables en avant de Vérone, aux villages de Santa-Lucia et de San-Massimo; le combat fut des plus vifs, le village de Santa-Lucia fut pris et repris sept fois; il resta à l'ennemi, mais celui de San-Massimo resta aux Français. Montrichard arriva sur les glacis de Legnago, y fut assailli par des troupes supérieures qui sortirent de la place, et repoussé sur la Molinella. Le 27, Scherer fit retirer les deux divisions de Moreau, et abandonna le champ de bataille de Vérone à l'ennemi.

Les armées restèrent immobiles les 28 et 29 et jusqu'au 30, le général en chef imagina alors d'ordonner à Serrurier de passer l'Adige sur son pont de Polo; de prolonger la rive gauche, et de s'emparer des hauteurs de Vérone. L'ennemi croyant ce mouvement appuyé de toute l'armée française fut d'abord étonné, mais n'ayant pas tardé à s'apercevoir qu'il n'avait affaire qu'à une division, il l'attaqua avec toutes ses forces, la ramena en désordre sur son pont, et lui fit prisonniers quelques centaines d'hommes, abandonnés sur la rive gauche, le pont ayant été coupé.

Scherer se porta alors sur le Bas-Adige pour le passer près de Legnago. Il dirigea son équipage de

pont sur Castellaro; jeta garnison dans Peschiera, et porta son quartier général à Isola-della-Scala; plaça Moreau au centre, avec deux divisions au village de Batta-Preda, à deux lieues de Vérone sur le chemin d'Isola-della-Scala; deux autres divisions, le long de l'Adige, vis-à-vis Albaredo formèrent sa droite: Serrurier près de Villafranca était à sa gauche; Delmas en arrière près d'Isola-della-Scala forma sa réserve. Le général Kray sortit de Vérone, se porta sur Peschiera, occupa en forces les hauteurs de Castel-Novo et les villages de Sonna, de Somma-Campagna et de Villafranca. Son armée se trouvait ainsi avoir la droite sur le Mincio, la gauche sur l'Adige; elle était réunie et occupait un pays sain et sec. L'armée française au contraire était disséminée dans des boues, au milieu des marais et des rizières: une bataille était inévitable. Les deux généraux en chef, comme de concert, firent leurs dispositions, et donnèrent leurs ordres dans la nuit du 4 au 5 avril. Moreau dut se porter de Batta-Preda sur Sonna qu'on supposait occupé par l'ennemi. Serrurier formant la gauche reçut ordre de se porter sur Villafranca. Les deux divisions qui étaient sur Albaredo, reçurent l'ordre de remonter l'Adige, et de se porter sur Vérone, formant la droite de l'armée. Delmas, en réserve, dut marcher sur Batta-Preda, et, suivant les circonstances, se diriger sur la droite, le centre ou la gauche. Moreau partit à la pointe du jour; il ne tarda pas à rencontrer les flanqueurs de la gauche de l'ennemi. Il apprit que

Kray était en opération, avait levé son camp à quatre heures du matin, et marchait sur Batta-Preda pour l'attaquer. Dans l'incertitude de ce qu'il devait faire, n'ayant aucunes nouvelles des autres divisions et du reste de l'armée, il attaqua, tête baissée, tout ce qu'il trouva devant lui. Les flanqueurs ployèrent sur Vérone; il les poursuivit, l'épée dans les reins, jusque sous les murs de cette ville. Serrurier arriva devant Villafranca et s'en empara. L'ennemi avait concentré toutes ses forces pour son attaque sur le centre. Les deux divisions françaises sur la droite reçurent leurs ordres fort tard; elles ne purent longer l'Adige vu les mauvais chemins de ce pays marécageux; elles furent obligées d'appuyer un peu à gauche, et se rencontrèrent avec l'armée de Kray. Elles manœuvraient indépendantes l'une de l'autre, par les ordres de leurs généraux particuliers; elles se battirent avec valeur, s'emparèrent du village de San-Ziacomo, mais débordées par leur gauche, elles ployèrent et firent leur retraite. Delmas n'arriva qu'à midi au camp de Batta-Preda que Moreau avait abandonné depuis six heures. A peine arrivée, cette division de réserve fut attaquée, et s'engagea tout entière; elle maintint cependant sa position, mais avec peine. Serrurier fut chassé de Villafranca, la reprit et en resta maître; la nuit mit fin au combat. Moreau et Serrurier étaient vainqueurs; Delmas n'était ni vainqueur, ni vaincu; la droite composée des deux divisions Montrichard et Grenier, avait été repoussée, et avait fait plusieurs

lieues en retraite. Scherer se tint pour battu; il ordonna à Moreau de faire sa retraite. Le 7, il porta son quartier général à Roverbella. Le 8, il avait passé le Mincio à Goito, jeté six mille cinq cents hommes, pour renforcer la garnison, dans Mantoue. L'armée autrichienne apprit sa victoire par la retraite de l'armée française, qu'elle se garda bien de poursuivre: elle s'approcha avec précaution du Mincio, bloqua Peschiera et Mantoue, et ne poussa que des troupes légères sur l'Oglio. Le 16, l'armée française passa l'Adda; le quartier général fut placé à Lodi. Une arrière-garde resta à Crémone, où elle fut vivement attaquée le 20; elle se reploya le 21, sur la rive droite de l'Adda.

Les premières troupes russes arrivèrent à Vérone, le 17 avril. Souwaroff prit le commandement de l'armée. Il chargea son prédécesseur, le feld-maréchal Kray, d'assiéger Mantoue et Peschiera avec vingt-cinq mille hommes. Il détacha le général Klenau, avec neuf mille hommes, pour bloquer la citadelle de Ferrare, et observer les Légations; et de sa personne, il se porta, avec soixante mille hommes, sur Brescia. Cette ville fit vingt-quatre heures de résistance; il en fit la garnison française, de douze cents hommes, prisonnière de guerre. Bergame qui avait une pareille garnison ouvrit ses portes le 23. Le 25 avril, le quartier général austro-russe arriva à Triviglio, sur la rive gauche de l'Adda, à une lieue et demie de Cassano, sur la chaussée de Milan à Brescia. Scherer quitta le commandement de l'armée

française et partit pour Paris. Le général Moreau le remplaça.

VI. Moreau, en prenant le commandement de l'armée, la trouva derrière l'Adda et la plaça de la manière suivante. Le quartier général à Suzago, sur la route de Cassano à Milan; Serrurier avec le fond de deux divisions, à sa gauche, défendant la partie de l'Adda comprise entre Lecco et Trezzo, sept lieues d'étendue; Grenier et Victor, au centre, défendant le Ritonto et le pont de Cassano; Delmas, à la droite, s'étendant de Lodi au Pô. Ces trois corps formaient trente-cinq mille hommes sous les armes. La division de la Valteline, celle de Toscane, et divers renforts, partis du Piémont devaient porter cette armée à cinquante mille hommes; Moreau espérait pouvoir réunir ces forces sur l'Adda. Vingt mille hommes étaient en outre en garnison à Mantoue, Peschiera, Ferrare, fort Urbin, et Pizzighettone qui étaient bloqués; la citadelle de Turin, Coni, Alexandrie, Tortone, Gavi, Gênes recevaient de nouvelles troupes de France.

Le corps d'armée que commandait Souwaroff, en personne, était formé en quatre corps : celui de droite, composé des divisions Rosemberg et Wukassowich, s'empara de Lecco. Le deuxième, composé des divisions Ott et Zoph, marcha sur Trezzo et Vaprio. Mélas, avec deux divisions, sur Cassano et Lodi. Les divisions Hohenzollern et Kaim, formant la gauche, se portèrent sur le Bas-Adda, vis-à-vis Pizzi-

ghettone. Le 26 avril l'avant-garde de la division Rosemberg enleva la petite ville de Lecco, située sur la rive gauche de l'Adda, ainsi que la tête de pont. Dans la nuit suivante, elle surprit le passage de la rivière, et rétablit le pont. Chasteler, quartier-maître général de l'armée, qui marchait avec le corps de Ott, arriva à Trezzo, surprit le passage, et fit construire un pont de bateaux. Le 28, à la pointe du jour, il attaqua les postes de la division Serrurier, les rejeta d'abord sur Pozzo, dont il s'empara. La division Grenier et une brigade de Victor accoururent au secours de Serrurier, et rencontrèrent l'ennemi en avant de Pozzo. Le combat fut très chaud, la division autrichienne fut repoussée et Pozzo repris. Elle était compromise, lorsque la division Zoph arriva à son secours, rétablit le combat, reprit Pozzo, et contraignit les Français à la retraite, pendant que Rosemberg passait le pont de Brivio, attaquait vivement Serrurier, et le rejetait sur Vaprio. Ce vieux général soutint vivement le combat, mais cerné par les divisions qui avaient passé au pont de Trezzo, il se crut obligé de capituler et mit bas les armes. Mélas n'éprouva qu'une faible résistance devant Cassano; il surprit le pont quoiqu'il fût en bois, et porta son quartier général le soir même à Gorgonzola. Le résultat de cette journée, appelée bataille de Cassano, fut une perte de six à sept mille hommes pour l'armée française, dont cinq mille prisonniers, près de cent pièces de canon, et beaucoup de bagages.

Dans la nuit du 27 au 28 avril, Moreau fit sa retraite sur trois colonnes; la droite sur Plaisance, où elle passa le Pô; le centre sur Pavie; la gauche sur Novare, où le quartier général arriva le 2 mai. Toutes les autorités de la République cisalpine, les employés et une foule de bons citoyens suivirent l'armée. Le 28 avril, Souwaroff fit son entrée dans Milan. Le 4 mai, il porta son quartier général à Pavie. De Novare, Moreau continua sa retraite sur Turin. Là, il se ravisa, descendit la rive gauche du Pô, et arriva à Alexandrie sur le Tanaro, espérant pouvoir gagner Novi et couvrir Gênes. Mais l'ennemi l'avait prévenu; car le 9 mai, Souwaroff porta son quartier général à Voghera, fit bloquer la citadelle de Tortone, campa le 10 dans la plaine de Marengo, et détacha sur Novi et Gavi la division russe Karaczay; il fit passer la division russe de Tschubaroff sur la rive droite du Pô à l'embouchure du Tanaro, d'où elle marcha sur Alexandrie. Grenier et Victor l'attaquèrent, et, après un combat opiniâtre, le jetèrent dans la rivière; les deux tiers de cette division et son général furent tués; deux mille hommes posèrent les armes. Pendant ce temps, le corps de Rosemberg manœuvrait sur la rive gauche du Pô. Mais le 16 mai, Souwaroff leva son camp, et passa le Pô, impatient de porter la guerre sur la rive gauche, de délivrer Turin, et d'assurer sa position. Moreau sortit d'Alexandrie, poussa les avant-postes qu'il trouva dans la plaine de Marengo, attaqua Lusignan et Bagration à la tour de Garafolo,

leur fit éprouver quelques pertes, et rentra le soir dans son camp. Il le leva le 19 mai, pour se porter successivement sur Asti, Cherasco et Coni, où il arriva le 22 mai. Souwaroff entra le 27 dans Turin, et fit investir la citadelle, que commandait le général Fiorella.

Moreau se reposa plusieurs jours à Coni; il était coupé de Gênes et de l'armée de Naples; il s'aperçut de sa fausse position, quitta l'Italie, repassa la haute chaîne des Alpes, au col de Tende, dirigea ses bagages et la plus grande partie de son artillerie par la chaussée de Sospello, sur Nice, et gagna Gênes par la Corniche, à travers les montagnes; il fut fort retardé par les mauvais chemins. Ce faux mouvement eut les suites les plus funestes, c'est la véritable cause des malheurs de la Trebbia.

Les chaleurs de la saison, l'activité des marches, les travaux des siéges, avaient occasionné de fortes pertes à l'armée alliée qui se trouvait en outre fort disséminée, étant obligée de bloquer Mantoue, Ferrare, Milan, Tortone, Alexandrie, etc. Mais le 6 juin, Bellegarde et Haddick avec deux fortes divisions, descendirent le Saint-Gothard, traversèrent Milan, et se portèrent sur Tortone. Ce renfort répara les pertes des armées des deux empires en Italie; leur position fut encore améliorée par la chute de Pizzighettone et des châteaux de Milan et de Ferrare, qui capitulèrent le 24 mai, ce qui permit au général russe de faire passer les divisions Ott et Hohenzollern sur la rive droite du Pô, sur le revers de l'Apennin, pour observer l'armée

de Naples. Kray, qui avait déjà commencé à réunir son parc de siége devant Mantoue, le fit évacuer sur Legnago, laissant Saint-Julien, avec neuf mille hommes, devant Mantoue, et se porta avec le reste de son corps sur Borgo-Forte. L'armée de Naples arrivait sur l'Apennin, et menaçait de secourir Mantoue.

VII. Macdonald, avec l'armée de Naples, était parti le 2 mai, du camp de Caserte; il arriva le 24 mai à Florence et à Sarzana; opéra sa réunion avec l'armée d'Italie. Il prit, sous ses ordres, la division de Bologne que commandait le général Montrichard, et celle de Toscane que commandait le général Gauthier. Il attendait avec impatience les ordres du général Moreau qui avait le commandement supérieur des deux armées; mais celui-ci s'était laissé couper de Gênes, et était alors acculé à cinquante lieues dans une direction opposée sur Coni, ce qui fut cause que Macdonald ne reçut ses ordres que le 6 juin. Le 8, il quitta son camp de San-Pelegrino, passa l'Apennin, et entra dans la vallée du Pô, pour se rendre à Tortone que Moreau avait désigné pour point de réunion des deux armées, et où, de son côté, il devait arriver avec l'armée d'Italie, en débouchant par la Bochetta. Les divisions Montrichard et Rusca formaient la droite de Macdonald; celles d'Olivier et Salm, le centre; celles de Dombrowsky et Victor, la gauche. Il attaqua le 12 juin, les divisions Hohenzollern et Kle-

nau, à Modène, les força, et leur fit éprouver les plus grandes pertes ; ses troupes commirent quelques désordres dans cette ville. Les débris des deux divisions autrichiennes se retirèrent sous Mantoue et Ferrare. Le 14, Victor arriva à Parme, et le 15, à Plaisance. La division Ott se reployait devant lui ; il cerna la citadelle, se reposa le 15 et le 16, et puis envoya le 17, son avant-garde à Castel-San-Giovanni, elle y trouva le général Ott, renforcé du corps de Mélas ; elle fut vivement repoussée et forcée de repasser la Tidone. L'armée accourut au soutien de son avant-garde, on se battit jusqu'à la nuit. Pendant ce temps Souwaroff était tranquille à Turin ; ses divisions étaient disséminées dans les diverses vallées des Alpes ; mais réveillé par l'échec de Modène et les sollicitudes du général Kray qui craignait que Mantoue ne fût secouru, il partit le 14, avec trois divisions russes, arriva le 17 à Castel-San-Giovanni en même temps que Mélas : ces forces réunies à celles de Ott, lui formèrent un corps de cinquante mille hommes. Le 18, à cinq heures après midi, il attaqua, sur quatre colonnes, l'armée de Naples ; on se battit avec acharnement jusqu'à la nuit ; les Français furent repoussés, et se rallièrent sur la rive droite de la Trebbia. Le 19, Macdonald prit sa revanche ; il passa la rivière sur trois colonnes, eut d'abord quelques succès qui ne se soutinrent pas, et perdit la bataille. Dans la nuit, il effectua sa retraite sur Plaisance, y laissa quatre mille blessés, et, avant le jour, continua sa retraite sur la Toscane. Souwaroff

le suivit pendant quatre jours, mais le 23, comme il était à Fiorenzola, étant inquiet des mouvemens de l'armée de Moreau sur la Scrivia, il laissa à Ott le soin de suivre l'armée battue, et se porta au secours du général Bellegarde. Moreau arriva sur Tortone le 20, avec trente mille hommes, fit lever le siége de cette place, et poussa le corps de Bellegarde sur Alexandrie. Il avait détaché la division Lapoype, par la vallée de la Trebbia sur Bobio; mais la contre-marche de Souwaroff, et la mauvaise issue de la journée de la Trebbia, le décidèrent à repasser la Bochetta, sans avoir obtenu aucun avantage éclatant. Les généraux Victor et Lapoype prirent position sur les flancs de l'Apennin; Macdonald reprit sa position de Pistoia et de Lucques par la chaussée de la Graffignana, et peu après évacua la Toscane, et se porta sur Gênes, par la Corniche, en faisant embarquer le matériel de son artillerie. Le 2 août, il arriva à Gênes, affaibli de sept à huit mille hommes, par les combats et les marches forcées depuis la bataille de la Trebbia.

VIII. *Réflexions sur les plans des campagnes en Allemagne et en Italie.* 1° Le gouvernement français ordonna que ses armées prissent l'offensive en Allemagne comme en Italie. Il eût fallu rester sur la défensive en Allemagne, puisque l'on ne pouvait pas y réunir des forces supérieures à celles de l'ennemi. Dans tous les cas, les trois armées du Danube, de l'Helvétie et du Bas-Rhin n'en devaient former

qu'une seule ; l'armée du Bas-Rhin n'était composée que de troisièmes bataillons ; c'était vouloir s'en imposer à soi-même, puisque les troisièmes bataillons n'étaient pas mobiles, et étaient d'ailleurs nécessaires pour la garde des places et le recrutement des bataillons de guerre. Il y avait dans l'intérieur un grand nombre de vieux régimens ; une partie aurait dû être employée, dès ces premiers momens. Les quarante mille hommes qui composaient l'armée du Danube, réunis à l'armée d'Helvétie, étaient suffisans pour assurer la possession de la Suisse, et occuper des camps sur la rive droite du Rhin, du côté de Schaffouse et de Stein, prenant à revers les montagnes Noires.

2° Il était nécessaire de prendre l'offensive en Italie, parce que les forces françaises dans la Péninsule étaient beaucoup plus considérables que celles de l'ennemi, et qu'il était essentiel de chasser les Autrichiens de la position de l'Adige, avant l'arrivée des Russes. Mais il fallait prendre cette offensive avec toutes nos forces réunies. Scherer a attaqué avec soixante mille hommes ; quelques jours avant, il s'était affaibli de quatorze mille hommes qu'il avait détachés dans la Valteline et la Toscane. L'issue de la bataille qui devait avoir lieu sur l'Adige, influerait sur le sort de la Valteline et de la Toscane, tandis que les affaires dans ces provinces ne pouvaient avoir aucune influence sur le succès de la bataille. Il fallait aussi rappeler les trente mille hommes de l'armée de Naples. L'armée française, alors très supérieure, eût

battu l'armée autrichienne, l'eût poussée au-delà de la Piave, lui eût fait éprouver de grands revers, et on se fût emparé de Legnago, ce qui aurait entraîné la perte du corps de Souwaroff; événement d'autant plus important, qu'il eût fait réfléchir le czar. Tout ce qui n'est que fantaisie, et n'est pas fondé sur un véritable intérêt ne résiste pas à un revers. Le sort de la République parthénopéenne (Naples) était d'une considération secondaire ; car, pour qu'elle existât, il fallait, avant tout, que l'armée française de l'Adige fût victorieuse. D'ailleurs l'armée napolitaine avait déjà douze à quinze mille hommes ; on pouvait lui laisser quelques bataillons cisalpins et romains avec lesquels elle se fût maintenue maîtresse de Naples ; du moins des forts et des places fortes, pendant tout le temps que les Français se seraient maintenus maîtres de l'Italie supérieure. Le cardinal Ruffo ne put parvenir à réunir son armée de paysans, et à se présenter devant Naples que trois mois après la défaite de Scherer sur l'Adige, et il lui eût fallu encore plusieurs mois pour soumettre les places fortes. En suivant ce plan, la deuxième coalition eût été promptement dissoute.

OBSERVATIONS.

Première observation (Masséna). 1° La première attaque de Masséna sur Feldkirch était fort naturelle, les cinq autres attaques étaient inutiles. Cette position n'était pas nécessaire pour assurer la défense de la

Suisse, encore moins pour la jonction des deux armées d'Helvétie et du Danube; cette jonction était toute faite par Stein et Schaffouse. Dès le 11 mars, Masséna eût dû, avec son centre et sa gauche, passer le Rhin, et marcher, réuni avec l'armée de Jourdan, contre l'archiduc. Lecourbe, avec la droite, suffisait pour garder la Suisse. Si les Français eussent eu soixante-dix mille hommes à Stokach, au lieu de quarante mille, ils eussent été victorieux.

2° Le passage du Splugen par le général Lecourbe, et toutes les opérations qui ont eu lieu dans les Engadines et dans la Valteline sont sans but. La droite de l'armée ne pouvait pas trouver de meilleure position que celle du Saint-Gothard et du Splugen. Avait-on le projet de conquérir le Tyrol? Mais cette opération ne pouvait pas être faite avec quinze mille hommes par une seule division de l'armée, lorsque les autres divisions restaient à trente lieues en arrière, et séparées par de hautes montagnes. Si Lecourbe avait eu le malheur d'arriver à Inspruck, il eût été cerné. Cette guerre, dans les Engadines, avait été conçue à Paris par des hommes sans expérience, qui n'avaient que des idées obscures et fausses sur l'art de la guerre. Les pays de montagnes dépendent des plaines qui les nourrissent, et n'ont d'influence sur elles, qu'autant que celles-ci sont sous la portée de leurs canons. Les frontières qui couvrent les empires se composent de plaines, de pays de mamelons, de pays de montagnes. Si une armée veut les

franchir et qu'elle soit supérieure en cavalerie, elle fera bien de prendre sa ligne d'opération au travers des plaines; si elle est inférieure dans cette arme, elle préférera le pays de mamelons; mais pour les pays de montagnes, elle se contentera, dans tous les cas, de les observer, pendant qu'elle les tournera. En effet, une ligne d'opération ne doit point passer par un pays de montagnes : 1° parce qu'on n'y peut pas vivre; 2° parce qu'on y rencontre, à tous les pas, des défilés qu'il faudrait occuper par des forteresses; 3° parce que la marche y est difficile et lente; 4° parce que des colonnes de braves peuvent y être arrêtées par des paysans déguenillés, sortant de la charrue; être vaincues et défaites; 5° parce que le génie de la guerre de montagnes est de ne jamais attaquer : lors même que l'on veut conquérir, on doit s'ouvrir le chemin par des manœuvres de positions, qui ne laissent d'autre alternative au corps d'armée chargé de la défense, que d'attaquer lui-même, ou de reculer; 6° enfin parce qu'une ligne d'opération doit servir à la retraite, et comment songer à se retirer par des gorges, des défilés, des précipices! Il est arrivé que de grandes armées, lorsqu'elles ne pouvaient pas faire autrement, ont traversé des pays de montagnes pour arriver dans de belles plaines et dans de beaux pays. C'est ainsi qu'il faut nécessairement traverser les Alpes pour arriver en Italie. Mais faire des efforts surnaturels pour traverser des montagnes inaccessibles et se trouver encore au milieu de précipices, de défilés, de rochers,

sans autre perspective que d'avoir, pendant longtemps, les mêmes obstacles à surmonter, les mêmes fatigues à essuyer; être inquiet à chaque nouvelle marche, de savoir sur ses derrières tant de mauvais pas; être tous les jours plus en danger de mourir de faim, et cela lorsque l'on peut faire autrement; c'est se plaire dans des difficultés, et lutter contre des géans; c'est agir sans bon sens et dès-lors contre l'esprit de l'art de la guerre. Votre ennemi a de grandes villes, de belles provinces, des capitales à protéger, marchez-y par des plaines. L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution : il n'a rien de vague, tout y est bon sens, rien n'y est idéologie.

Deuxième observation (Jourdan). 1° Jourdan avait le commandement supérieur des armées du Danube, d'Helvétie et du Bas-Rhin; mais ces armées avaient leurs généraux en chef qui correspondaient avec le ministre; Jourdan n'était pas réellement le maître. Il n'eût fallu sur toute cette frontière qu'une armée de cinq à six corps de quinze à dix-huit mille hommes chacun.

2° Jourdan a donné la bataille de Stokach sans motif; il a prétendu qu'on lui avait insinué de la donner. Un général ne doit se décider à donner bataille que lorsqu'il a l'espérance de la victoire, et quelle espérance pouvait-il concevoir en mettant quarante mille hommes aux prises avec soixante-cinq mille? S'il eût été vainqueur, quel fruit pouvait-il tirer de la

victoire? Avec une armée aussi faible pouvait-il se porter sur l'Iller, passer le Lech, entrer en Bavière, et s'il l'eût fait, n'eût-il pas été perdu? Pendant l'action il a tenu ses divisions trop éloignées les unes des autres; son champ de bataille était triple de ce qu'il devait être.

3° Il a fait sa retraite sur le Rhin; il eût dû la faire sur la Suisse. Il était inférieur en nombre, battu, n'ayant aucune troupe sur la gauche du Danube, puisque l'armée du Bas-Rhin n'existait que sur le papier; il ne pouvait donc avoir aucun espoir de se maintenir sur les débouchés des montagnes Noires.

Troisième observation (L'ARCHIDUC CHARLES). L'archiduc, en attaquant de front la Suisse, et en s'engageant dans une guerre de montagnes, a neutralisé les avantages qu'il avait obtenus sur divers champs de bataille. La Suisse offre à chaque pas des positions et des lignes. Le Français est plus propre que l'Allemand à ce genre de guerre. Le principe général devait guider le prince Charles : tourner et ne pas traverser les pays de montagnes. Si, après la bataille de Stokach, il se fût porté sur le Bas-Rhin, menaçant l'intérieur de la République, et spécialement les anciennes provinces autrichiennes, il aurait forcé Masséna à abandonner la Suisse pour lui faire front. Il eût agi conformément aux règles, il en eût été récompensé par des succès. Sa manœuvre, lorsqu'il se fait rejoindre par Hotze, à la bataille de Stokach, en le faisant remplacer par Bellegarde, est

dans les vrais principes de l'art; on y reconnaît le général de 1796.

Quatrième observation (SCHERER). 1° L'armée d'Italie aurait dû commencer les hostilités le même jour que l'armée d'Helvétie, le 5 mars. Elle n'aurait pas dû s'affaiblir des quatorze mille hommes détachés en Toscane, et dans la Valteline. Le sort de Florence, de Livourne, de Chiavenne, de Bormio dépendait de la bataille qui serait livrée sur l'Adige, mais l'état de ces villes n'avait aucune influence sur l'issue de cette bataille. Scherer, puisqu'il avait le commandement supérieur de l'armée de Naples, devait rappeler cette armée, afin d'attaquer l'ennemi avec plus de cent mille hommes, par le même principe, que le sort de Naples serait décidé sur l'Adige, et que l'occupation de Naples ne pouvait avoir aucune influence, sur la bataille qui devait avoir lieu sur les rives de l'Adige.

2° Scherer, avec soixante mille Français, attaqua dans la journée du 26 mars, cinquante-quatre mille Autrichiens; le moral de ses troupes était si supérieur qu'il devait en battre quatre-vingt mille. 1° La division Montrichard ne pouvait, en se portant sur Legnago, que se faire mitrailler par les remparts de la place; elle eût dû être sous Vérone, à côté des deux autres divisions sous les ordres de Moreau. 2° La division Serrurier n'avait rien à faire à Rivoli et sur le Montebaldo; car, puisque l'ennemi retranché aux camps de Polo et de Pastringo, avait des ponts sur l'Adige, il était évident que sa ligne d'opération était

sur Vérone, et qu'il communiquait au Tyrol par la rive gauche de l'Adige où passe la chaussée, et non par la rive droite, où il n'y a que des sentiers. Serrurier aussi, aurait dû être vis-à-vis Vérone, pour faire la quatrième division sous Moreau. 3° Les généraux Grenier et Delmas avaient forcé le camp retranché de l'ennemi sur la rive droite de l'Adige, à dix heures du matin ; ils devaient à cinq heures après midi, être devant Vérone, à côté des quatre autres divisions. Il suffisait de quelques escadrons et de quelques bataillons à Rivoli, et devant Polo et Pastringo. 4° L'armée réunie devant Vérone, on devait, pendant que l'ennemi était disséminé et menacé partout, jeter trois ponts au-dessous de Vérone, au coude de la rivière, les protéger par cent bouches à feu, et à la pointe du jour, le 28 mars, toute l'armée française, sans qu'il y manquât une seule brigade, devait attaquer et battre l'ennemi à San-Martino, le poursuivre le 30 au-delà de Caldiero, et le jeter de l'autre côté de la Piare. 5° le 30, il fallait faire bloquer Legnago ; le 2 avril, y ouvrir la tranchée, par deux attaques, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche : le 15 avril, on devait entrer dans cette place.

3° Le passage de la division Serrurier, le 31 mai, sur la rive gauche de l'Adige, au-dessus de Vérone, ne pouvait avoir de résultat, qu'autant qu'elle aurait été soutenue par toute l'armée ; seule elle courait à sa perte. Mais il n'y a pas de chemin qui, des bords du Haut-Adige, conduite sur les hauteurs de Vérone;

ce sont des sentiers par lesquels il est impossible à l'artillerie de passer ; il n'y avait pas un soldat ayant été en garnison à Vérone en 1796 et 1797, qui ne le sût; pourquoi le général en chef l'ignorait-il ?

4° Toutes les marches et contre-marches de l'armée sur le Bas-Adige, au milieu de rivières, de marais et de boue, n'étaient propres qu'à la ruiner et à achever de la démoraliser. Le général français voulait-il passer l'Adige ? il devait réunir ses troupes sur un seul point dans un pays sec, à Villafranca, par exemple, surprendre le passage, et se porter en toute diligence sur son pont. A la bataille de Mugnano, Scherer n'avait pas de plan. S'il eût jeté l'ennemi sur la rive gauche de l'Adige, il n'aurait pas pu en profiter, ses ponts étaient à deux marches en arrière. Le succès de la bataille de Mugnano ayant été partagé, il ne devait pas abandonner la ligne du Mincio ; il devait s'y fortifier, et attendre ses renforts.

5° Voulant abandonner le Mincio, il devait se retirer dans le Seraglio, ayant des têtes de pont sur le Pô et la Fossa-Maestra. Pendant mars, avril, mai et partie de juin, l'air du Seraglio n'est pas malsain. C'est à la fin de juin seulement que la saison des fièvres commence. Dans ce vaste camp retranché, il eût reçu, avant le 20 avril, vingt-cinq mille hommes de renfort venant de Bologne, de Toscane, d'Ancône, de la Cisalpine et du Piémont; il en eût reçu vingt-cinq mille autres, dans les premiers jours de mai, par la jonction de l'armée de Naples ; et si le 25 avril, jour

où l'armée russe, était arrivée sur l'Adige, il eût jugé ne pouvoir plus se maintenir dans le Seraglio, il eût dû passer le Pô, marcher à la rencontre de l'armée de Naples, et réuni à elle, revenir contre l'ennemi.

6° Dans sa retraite, Scherer ne devait pas laisser deux mille cinq cents hommes dans les châteaux de Brescia et de Bergame; ces châteaux avaient été ruinés fort anciennement; sur leurs décombres, on avait établi des retranchemens tout au plus suffisans contre la cavalerie et contre la populace. Scherer ne manquait ni d'esprit ni de courage, il manquait de caractère; il parlait de la guerre hardiment mais vaguement; il n'y était pas propre. Il faut qu'un homme de guerre ait autant de caractère que d'esprit; les hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu de caractère y sont les moins propres; c'est un navire qui a une mâture disproportionnée à son lest; il vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit. Les hommes qui ont médiocrement d'esprit et un caractère proportionné réussiront souvent dans ce métier; il faut autant de base que de hauteur. Le général qui a beaucoup d'esprit et du caractère au même degré, c'est César, Annibal, Turenne, le prince Eugène et Frédéric.

Cinquième observation (MOREAU). Le général Moreau qui, sous Scherer, manœuvra avec habileté, à la tête d'une et de deux divisions, lorsqu'il eut le commandement en chef : 1° donna la bataille de Cassano, et la perdit. Il laissa cerner les deux divisions

de Serrurier qui furent obligées de capituler. 2° Il fit sa retraite derrière le Tésin ; il eût dû la faire par Plaisance, sur la rive droite du Pô, pour rester en communication avec l'armée de Naples, car réuni à cette armée, il pouvait encore reconquérir l'Italie. *Il faut toujours opérer sa retraite sur ses renforts.* 3° Du Tésin, il se porta sur Turin, et laissa par là Souwaroff maître de marcher sur la Bochetta, et de le couper de l'armée de Naples. 4° L'irrésolution de Souwaroff lui donna le temps de revenir sur ses pas; il redescendit, par la rive droite du Pô, de Turin sur Alexandrie ; mais peu de jours après, au lieu de couvrir Gênes, et de se réunir à l'armée de Naples, qui déjà était en Toscane, il marcha sur Coni. Lorsqu'il y arriva le 24 mai, l'armée de Naples entrait à Florence et à Sarzana; elle se mettait en communication avec Gênes ; la jonction eût été dès-lors opérée, si le général Moreau ne se fût éloigné de quarante lieues, par ce faux mouvement, sur Coni ; ce qui eut des résultats funestes. 5° De Coni, il repassa alors la grande chaîne des Alpes, au col de Tende, et se porta sur Gênes, par des chemins affreux, se séparant de son artillerie qu'il dirigea sur Nice, par la chaussée de Sospello. Il envoya l'ordre à Macdonald de passer l'Apennin, et de déboucher dans la vallée du Pô, sur Tortone, où il lui donnait rendez-vous. 6° Pendant que l'armée de Naples exécutait cette marche si dangereuse, si contraire aux règles de l'art, il passa la Bochetta avec trente mille hommes, mais trop tard; la bataille de

la Trebbia avait déjà décidé du sort de l'armée de Naples. Moreau eût dû déboucher par Bobbio, et joindre Macdonald avant la bataille. Ces deux armées françaises étaient de soixante-quinze mille hommes; elles eussent reconquis l'Italie, si elles eussent été commandées par un général capable.

Sixième observation (MACDONALD). 1° Macdonald aurait dû partir de Naples le 15 avril, le lendemain du jour où il reçut l'ordre de Scherer, en date du 8 avril; il pouvait être dans la vallée du Pô assez à temps pour couvrir l'Adda. Il ne partit que le 2 mai de son camp de Caserte; il perdit quinze jours dans une circonstance bien délicate. Arrivé le 24 mai à Florence, il n'avait qu'un seul parti à prendre; c'était de se porter sur la Spezzia avec son artillerie et ses charrois, pour faire sa jonction avec Moreau, derrière l'Apennin. La Spezzia n'est qu'à vingt lieues de Gênes. Réunies dans les premiers jours de juin, les deux armées, fortes de soixante-quinze mille hommes, auraient repassé la Bochetta, fait lever les siéges de Tortone, d'Alexandrie et de Turin, et reporté la guerre sous les murs de Mantoue. Les principes de l'art de la guerre n'admettent aucun autre plan, ils condamnent tout autre parti. Mais le chemin de la Spezzia à Gênes n'est pas, dit-on, praticable à l'artillerie? L'artillerie de l'armée de Naples consistait en quarante pièces de canon, dont seulement huit de douze. Ces obusiers et les pièces de quatre pouvaient être transportées par terre, soit dans des troncs d'arbres

creusés en forme de traîneaux, soit avec des leviers. Les munitions pouvaient être portées à dos, soit par des chevaux d'attelage, soit par des mulets de réquisition. Les montagnes de la Ligurie sont pleines de mulets de bât. Florence, Livourne, Sarzana, la Spezzia ne manquaient pas de bâts pour harnacher les chevaux. La Corniche, de la Spezzia à Gênes, longe la mer et ne traverse que des collines; on n'y trouve aucune montagne; l'artillerie pouvait passer facilement; elle a passé le grand Saint-Bernard, en 1800; en 1794 et 1795, elle avait passé de Nice à Savone. Enfin on pouvait embarquer l'artillerie, comme on l'a fait après la bataille de la Trebbia; il ne fallait que quelques felouques pour la porter en deux jours à Gênes, par le cabotage le long des côtes. Il y avait des centaines de bâtimens à Livourne, à la Spezzia, etc., l'escadre anglaise n'était pas dans ces parages; y eût-elle été, elle n'eût pas pu empêcher le cabotage; et quand bien même Macdonald eût perdu ses pièces de position, c'était de peu d'importance, puisqu'en conservant les chevaux et les harnais, il eût en vingt-quatre heures reformé son équipage dans une place comme Gênes où indépendamment de l'artillerie génoise, il y avait l'artillerie française, provenant de l'évacuation de l'Italie : les arsenaux de Nice, d'Antibes, de Toulon étaient d'ailleurs abondamment pourvus.

2° Marcher avec une armée de quarante mille hommes, pendant l'espace de quarante lieues, dans

la vallée du Pô, depuis Bologne jusqu'à Novi, le flanc droit exposé aux débouchés du Pô dont l'ennemi occupait toute la rive gauche, sans pouvoir conserver la possession de ses derrières, exposé ainsi à avoir l'ennemi en front, en queue et en flanc; c'était une opération folle. Mais enfin, si on était résolu à l'entreprendre, il fallait la faire rapidement, à marches forcées, à tire-d'aile, être le 28 mai à Modène, et arriver le 4 juin, à Novi; alors Souwaroff n'aurait pas eu le temps de réunir son armée. Au lieu de cela, le général de l'armée de Naples resta quatorze jours à Florence, sans bouger, ce qui permit aux généraux autrichiens d'être bien instruits de l'orage qui se préparait. Arrivé le 15 juin, à Plaisance, il y séjourna inutilement deux jours, ce qui donna le temps à Souwaroff d'arriver de Turin.

Il est des militaires qui ont dit que Macdonald devait passer le Pô, et se porter dans le Seraglio; mais ils ne savent pas que pendant juillet, le Seraglio est inhabitable; que l'armée y eût perdu cinq cents hommes par jour; qu'une fois passé sur la rive gauche du Pô, l'Oglio, l'Adda, le Tésin, formaient de grands obstacles.

3° Les troupes françaises ont montré à la Trebbia le courage et l'intrépidité de ces vieilles bandes, fières de leurs lauriers d'Italie, et de ceux qu'elles venaient de cueillir à Naples. Mais le terrain a été mal choisi, les opérations mal dirigées; Macdonald n'y a montré que de l'intrépidité. L'armée française avait, pendant

cette bataille, la droite au Pô, la gauche aux montagnes, les derrières sur la ville de Plaisance, dont l'ennemi occupait la citadelle. Souwaroff, au contraire, avait sa droite aux montagnes, sa gauche au Pô, ses derrières sur Tortone, où était le corps de Bellegarde; sa retraite était ainsi assurée sur ses derrières, et sur la rive droite du Pô dont il était maître.

Un grand général, résolu à livrer bataille, avant la réunion des deux armées, se fût présenté sur le champ de bataille de la Trebbia, sur la rive droite du Tidone, en masquant sa véritable ligne de bataille par la cavalerie, et ayant l'air d'avoir sa ligne d'opération sur Plaisance, mais l'ayant effectivement sur Bobbio et Gênes; la gauche de sa ligne de bataille étant alors du côté de Tortone, la droite du côté de Plaisance, et parallèlement à la chaussée de Plaisance à San-Giovani, à cheval sur le chemin de Plaisance à Gênes par Bobbio, et tendant à jeter l'ennemi dans le Pô. Tous les efforts que l'ennemi eût faits le long du Pô pour gagner la chaussée de Plaisance, efforts qu'il eût cru devoir décider de la victoire, n'auraient abouti qu'à lui faire prêter le flanc droit à l'armée française et à l'entraîner à sa perte.

La retraite de l'armée devait être sur Bobbio; la route est bonne pour l'artillerie pendant quatorze lieues jusqu'à Ponte-Rovigno. Arrivée à la source de la Trebbia, l'armée se fût trouvée à trois lieues de la Bochetta; sa jonction eût été faite dès-lors avec l'armée d'Italie, communiquant par la chaîne supérieure

de l'Apennin. Du champ de bataille de la Trebbia, en quatre jours, l'armée arrivait sur Gênes; elle n'eût pas été arrêtée une seule heure par la difficulté du passage de l'Apennin.

4° La retraite de Macdonald sur Parme, Modène et la Toscane devait entraîner sa ruine; elle l'exposait de nouveau, pendant quarante lieues, à être enveloppé par Hohenzollern, Kray et Klénau, déjà sur ses derrières, pendant que Souwaroff lui couperait sa retraite par Gênes et la Toscane, ce qui le rejetterait sur Rome et rendrait impossible son retour en France. Il est enfin arrivé à Gênes, mais seulement trente jours plus tard, et avec huit mille hommes de moins; il a couru beaucoup de dangers de gaîté de cœur, il pouvait être en quatre jours sur l'Apennin à la droite de Moreau.

Septième observation (Souwaroff). 1° Le maréchal Souwaroff avait l'âme d'un grand général, mais il n'en avait pas la tête. Il était doué d'une forte volonté, d'une grande activité, et d'une intrépidité à toute épreuve; mais il n'avait ni le génie ni les connaissances de l'art de la guerre. Lorsqu'il arriva sur l'Adige, Kray avait enfoncé les portes de l'Italie, Mantoue et Peschiera étaient cernées, et Sherer était derrière l'Adda, affaibli par la perte de deux batailles, et par les garnisons qu'il avait jetées dans Mantoue, Peschiera, Brescia, Bergame, Ferrare, le fort Urbin, et Pizzighettone. Il ne pouvait plus se relever, et ne pouvait plus être dangereux, que par sa jonc-

tion avec l'armée de Naples. Souwaroff devait, dans toutes ses manœuvres, ne se proposer qu'un but, empêcher cette jonction; ce fut justement la seule chose à laquelle il ne pensa pas; il a agi sans plan, sans calcul.

2° Il chargea le général Kray avec vingt-cinq mille hommes d'assiéger Mantoue, et envoya le général Klénau, avec neuf mille hommes, investir Ferrare et observer la rive droite du Pô. Le siége de Mantoue ne pouvait pas être entrepris tant que l'armée de Naples ne serait pas passée; il fallait donc bloquer cette place avec dix mille hommes, et envoyer Kray, avec vingt-cinq mille hommes, s'emparer de Bologne; désarmer les patriotes de la rive droite du Pô, y prendre des otages; entrer en Toscane, défaire les divisions Montrichard et Gauthier qui étaient dans ces pays, et, interceptant tout-à-fait les communications de l'armée de Naples avec celle d'Italie, les obliger à se replier sur Rome ou Gênes. Les vingt-cinq mille hommes de Kray se morfondirent dans les marais de Mantoue, et peuplèrent les hôpitaux; le siége de Mantoue fut levé deux fois par la crainte de l'armée de Naples. La division Klénau, trop faible, se contenta de bloquer le château de Ferrare, et laissa les divisions françaises Montrichard et Gauthier maîtresses de la Romagne, de la Toscane et des débouchés de l'Apennin. Les communications entre l'armée de Naples et celle d'Italie ne furent pas interceptées un seul jour, et lorsque Macdonald arriva en

Toscane, il fut renforcé de toutes les troupes françaises, qui s'étaient maintenues dans les Légations et en Toscane.

3° Les manœuvres de Souwaroff de Milan sur Voghera; ses tentatives mal conçues pour déposter les Français de la position du Tanaro; la manière dont il jeta une belle division russe dans les mains de son ennemi, au confluent du Tanaro et du Pô; son changement de projet, en abandonnant la rive droite du Pô, et se portant sur Turin et les vallées des Alpes; trente jours perdus dans ces incertitudes et ces fausses manœuvres, pendant que l'armée de Naples arrivait dans la rivière de Gênes; indiquent un homme qui n'avait aucune connaissance des principes de la guerre. Il eût dû, de Milan, arriver en quatre jours sur Voghera; envoyer Mélas avec trente mille hommes à la poursuite de Moreau; se porter sur Gênes avec vingt mille hommes; il y serait arrivé le 9 mai au plus tard; de là aller joindre le général Kray en Toscane, et ayant ainsi réuni quarante-cinq mille hommes, se porter à la rencontre de Macdonald qui n'en avait pas trente mille. Pendant ce temps Mélas, avec trente mille hommes, eût tenu Moreau en échec, sous Turin et dans le comté de Nice, ce qui joint aux dix mille hommes sous Mantoue; aux cinquante mille devant la citadelle de Milan; et à dix mille hommes pour observer Alexandrie et Tortone, aurait employé ses cent mille hommes; l'escadre anglaise qui croisait sur les côtes de Toscane et de Gênes lui eût rendu de

grands services. Il est probable que l'armée de Naples aurait rétrogradé sur Rome; elle eût été perdue pour la France.

4° Après la perte de la bataille de la Trebbia, pas un homme de l'armée de Macdonald n'eût dû rentrer en France, ce qui aurait évité la bataille de Novi; dès-lors l'Italie était conquise. Mais Souwaroff, au lieu de couper l'armée française de Gênes, en marchant rapidement sur l'Apennin, abandonna sa poursuite, au moment le plus important, et cette armée lui échappa.

CHAPITRE XV.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES PENDANT LES SIX DERNIERS MOIS DE 1799.

I. Plan de campagne pour l'arrière-saison. — II. Opérations des armées d'Helvétie et du Bas-Rhin ; bataille de Zurich (24 septembre). — III. Expédition anglo-russe en Hollande ; bataille de Bergen (19 septembre) ; bataille d'Egmont (2 octobre) ; bataille de Kastrikum (8 octobre) ; capitulation de l'armée anglo-russe (18 octobre). — IV. Opérations des armées d'Italie et des Alpes ; bataille de Novi (15 août) ; bataille de Genola (4 novembre). — V. Observations 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

I. L'éclat que les succès de Souwaroff jetaient sur la Russie, stimulait encore la haine de l'empereur Paul contre la République. Il mit plusieurs corps d'armées en mouvement : trente mille hommes, sous le général Korsakoff, se rendirent en Suisse ; dix-huit mille, sous les ordres du général Harmann, s'embarquèrent à Revel, sur une escadre anglaise ; onze mille se rendirent en Italie pour recruter Souwaroff, ce qui porta à quatre-vingt-dix mille hommes, la force des armées russes employées dans cette campagne. Les chaleurs de la Lombardie étaient contraires aux Russes. Le mélange de diverses nations dans la même armée n'avait que des inconvéniens. Les généraux autrichiens se montraient peu contens de la tac-

tique du général Souwaroff, dont les mœurs sauvages leur déplaisaient. Les cabinets coalisés convinrent que quatre armées agiraient simultanément; une en Italie, composée d'Autrichiens, sous les ordres de Mélas; une, en Helvétie, composée de Russes, d'émigrés français et de Suisses, sous les ordres de Souwaroff; une, sur le Bas-Rhin, composée d'Autrichiens et de troupes de l'Empire, sous l'archiduc; enfin, une en Hollande, composée d'Anglais, de Russes et d'Orangistes, sous les ordres du duc d'York. Cette dernière armée, après s'être emparée d'Amsterdam, et avoir rétabli le stathouder, devait entrer en Belgique, et se réunir à l'armée du Bas-Rhin.

Le gouvernement français, de son côté, sans se laisser décourager par les désastres qu'il avait éprouvés, mit tout en œuvre pour recruter des armées : celle d'Helvétie était la plus forte; on donna ordres sur ordres à Masséna de prévenir l'arrivée des Russes, et de s'emparer de Zurich. On composa l'armée du Bas-Rhin de troupes mobiles, et on la confia au général Müller. On appela au commandement de celle d'Italie le général Joubert que l'opinion du soldat désignait comme propre à réparer les désastres, et à faire renaître les beaux jours de 1796. Enfin on créa une nouvelle armée sur les frontières du Dauphiné et on en donna le commandement au général Championnet qu'avaient illustré les victoires de Rome et de Naples.

II. *Armée d'Helvétie.* Masséna profita de l'impa-

tience où on était à Paris qu'il entrât en opération, pour solliciter et obtenir de nouvelles troupes. Le 12 août, il mit en mouvement sa droite, sous Lecourbe, elle était forte de vingt-cinq mille hommes; la gauche de l'armée autrichienne qui lui était opposée n'en avait que vingt mille. Aussi fut-elle bientôt chassée de Schwitz, de Glaris, du Saint-Gothard, et rejetée sur les débouchés du Rhintal, après avoir perdu plusieurs milliers de prisonniers, des drapeaux et du canon. Ces combats opiniâtres donnés sur les pitons les plus élevés du continent, attirèrent sur Lecourbe un regard de l'Europe. Masséna, avec son centre, se porta sur Zurich qu'il attaqua le 14, mais il fut arrêté par les remparts de cette ville. Le 17, l'archiduc à son tour, essaya inutilement de jeter des ponts sur l'Aar, pour tourner la gauche de l'armée française, et la déposter de la forte position qu'elle occupait au mont Albis; sur ces entrefaites, le 19, l'avant-garde des Russes de Korsakoff arriva à Zurich.

Dans le même temps, l'armée française du Bas-Rhin se mit en mouvement. Le général Müller quitta son quartier général de Manheim, et se porta le 25 août à Heidelberg, sur le Necker, avec vingt mille hommes; fit investir Philipsbourg, le 2 septembre, le bombarda pendant cinq jours et cinq nuits, et en rasa toutes les maisons. L'archiduc voyant que les huit bataillons qu'il avait détachés de Schaffouse, afin de renforcer le général Starray, n'étaient pas suffisans pour couvrir l'Allemagne, et que, conformé-

ment au plan adopté par les cabinets, les alliés étaient déjà débarqués en Hollande, quitta l'armée d'Helvétie et se porta sur le Bas-Rhin. Le 4 septembre, il arriva à Donaueschingen; le 12 devant Philipsbourg, ce qui contraignit le général Müller à en lever le siége, et à repasser le Rhin, laissant le général Laroche dans Manheim, avec six mille hommes. L'archiduc attaqua cette place le 17, s'en empara de vive force, et fit quinze cents prisonniers.

De son côté, Souwaroff avait quitté le commandement de l'armée d'Italie. Il arriva, le 14 septembre, à Bellinzona, avec vingt-cinq mille Russes qui lui restaient des cinquante-et-un mille qui étaient entrés successivement dans la Péninsule; trente-et-un mille étaient morts ou prisonniers ou aux hôpitaux. Il prit, à Bellinzona, le commandement de l'armée d'Helvétie; il perdit dix jours aux pieds des Alpes; ce fut, le 24 septembre seulement, qu'il occupa le Saint-Gothard, entra en Suisse, et se joignit aux corps de Rosenberg et d'Auffemberg, ce qui porta ses forces sur ce point à trente-cinq mille hommes. Le corps autrichien du général Hotzé fort de vingt-cinq mille hommes, le corps russe de Korsakoff de trente mille hommes complétaient l'armée sous ses ordres à quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les émigrés et les insurgés suisses.

Masséna sentit enfin que le moment décisif était arrivé, qu'il n'avait plus un jour à perdre; que s'il donnait le temps à Souwaroff d'arriver à Zurich, sa

position deviendrait fâcheuse. Son quartier général était à Leuzbourg; le général Ménard commandait sa gauche, depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Baden; le général Lorge était à Dietikon, sur le bord de la Limmat; le général Mortier à Adlischwyl sur la Sile, observant Zurich; le général Klein, avec la réserve, à Bremgarten, sur la Reuss; le général Soult était à Glaris occupant avec sa division la rive gauche de la Linth jusqu'à sa source, une partie de la rive gauche du lac de Zurich, et se liant avec Mortier. Le général Lecourbe, avec trois divisions, occupait, à l'extrême droite, Wesen et le Saint-Gothard. Le général Chabran commandait le camp de Bâle. La force totale était de quatre-vingt mille hommes. Les deux armées étaient donc à-peu-près égales en nombre; mais le corps de Souwaroff était encore éloigné de son centre. Le quartier général de Korsakoff était à Zurich, sa droite, formée par une division autrichienne, s'appuyait au Rhin, à l'embouchure de l'Aar. Les divisions russes garnissaient les bords de la Limmat, depuis Frindenau jusqu'à Zurich, et la rive droite du lac jusqu'à Rapperschwyl. Le général Hotze, avec le reste de l'armée autrichienne, occupait la rive droite de la Linth, Uznach, Schännis et Wesen; son quartier général était à Kaltbrun. La Linth, le lac de Zurich, la Limmat, et depuis l'embouchure de cette rivière, l'Aar, enfin le Rhin jusqu'à Bâle, séparaient les deux armées.

Les Français ne pouvaient profiter de l'éloigne-

ment du prince Charles et de Souwaroff, et s'emparer de Zurich, qu'en portant la guerre sur la rive droite du lac et de la Limmat. Cette rivière était un obstacle important; les cinq lieues, de Zurich à son embouchure dans l'Aar, étaient gardées par toute l'armée russe, mais au village de Dietikon, à deux lieues au-dessous de Zurich, la Limmat coule au milieu d'une plaine, et forme un coude favorable, qui rend impossible à l'armée placée sur la rive droite de défendre le passage. Dans la nuit du 23 au 24 septembre, Masséna fit mettre vingt pièces de canon en batterie aux deux extrémités de ce coude, près de Dietikon; au même moment les haquets arrivèrent; en peu d'heures, les pontonniers jetèrent un pont. L'infanterie russe, au premier bruit qu'elle entendit, engagea une vive fusillade, mais elle fut contrainte par les batteries, de s'éloigner. Le général Gazan passa la rivière, les généraux Oudinot et Klein le suivirent; ils attaquèrent, dans la journée du 25, les hauteurs de Höngg et de Zurichberg. Le général Mortier longea la rive gauche du Lac, se porta au village de Wollishofen, en vint aux mains avec la division russe qui était en position près du pont de Zurich, au-dessous de la porte de cette ville. Les Russes attaqués sur les deux rives, firent face partout avec intrépidité; ils gardèrent la ville de Zurich, une partie de la nuit du 25 au 26, mais enfin les Français enfoncèrent les portes; Korsakoff ne rallia sur la rive droite du Rhin que la moitié de son corps; il perdit par la ba-

taille quinze mille hommes, ses hôpitaux, ses magasins et ses caisses militaires.

Soult, à la pointe du jour, le 25, passa la Linth, en jetant un pont au village de Schännis, s'empara de Grynau et attaqua le corps autrichien de Hotze : un des premiers coups de fusil des tirailleurs français frappa à mort ce général. Il était d'origine suisse, et jouissait de toute la confiance de l'armée autrichienne; sa perte fut pour elle, dans ce moment, un événement des plus funestes. Le combat se soutint, toute la journée, avec opiniâtreté. Une brigade russe qui était au village de Rapperschwyl, formant la gauche du corps de Korsakoff, marcha au secours des Autrichiens; elle fut culbutée et mise en désordre. Les Autrichiens furent contraints de repasser la Thur; poursuivis jusqu'au village de Lichtensteig, ils se trouvèrent coupés et rejetés loin du champ de bataille.

Ce jour même, 25 septembre, Souwaroff plein des plus flatteuses espérances franchissait le col du Saint-Gothard, annonçant hautement son projet, non-seulement de tourner la droite des lignes de la Linth et de la Reuss, mais, dédaignant toute marche ordinaire, de se porter directement sur Lucerne et Berne, et de rejeter en peu de jours l'armée française sur le Jura; il fit successivement son entrée à Altorf, à Brunnen, à Schwitz, et enfin à Glaris, le 29 septembre. Lecourbe n'ayant point assez de forces pour l'arrêter, refusa le combat. Mais, arrivé à Glaris, Souwaroff

appril les désastres de Zurich, et le mouvement que faisait Masséna avec dix-huit mille hommes pour soutenir sa droite; cela le décida à céder à la nécessité. Il évacua la Suisse, abandonnant ses traînards, ses malades, ses blessés et laissant beaucoup de prisonniers dans les mains du vainqueur. Le 8 octobre, il arriva à Coire, avec les débris de son armée, la rage dans le cœur, et fort abattu de cette triste fin d'une campagne, commencée sous d'aussi heureux auspices.

Korsakoff, réuni au corps autrichien, repassa sur la rive gauche du Rhin, et s'avança sur la Thur, faisant mine de marcher sur Zurich, pour dégager Souwaroff. Masséna se porta contre lui, le battit, le rejeta sur la rive droite du Rhin, et prit Constance, le 7 octobre. Le corps de Condé qui s'y trouva, essuya de grandes pertes.

Armée du Bas-Rhin. Le général Lecourbe qui avait acquis de la réputation, et montré de l'activité et de l'audace dans cette campagne, ayant été promu par le gouvernement au commandement de l'armée du Bas-Rhin, arriva le 10 octobre à Strasbourg, brûlant du désir de se signaler, et de justifier la confiance dont il était l'objet. Il réunit en hâte vingt mille hommes, dont il forma quatre divisions, sous les ordres des généraux Laborde, Legrand, Ney et Baraguay-d'Hilliers, et porta son quartier général à Wisloch. Il attaqua et battit le général Gœrger qui avait remplacé le prince de Schwarzenberg, dans le commandement du

corps d'observation autrichien, entre le Mein et le Necker. Ce général, après avoir reçu un renfort de cavalerie, s'était établi à Reilengen, à une marche de Philipsbourg, à mi-chemin du Rhin et du Necker, communiquant par Heilbronn et Stuttgard, avec le quartier général de la grande armée, à Donaueschingen sur le Danube; il fut obligé d'évacuer ses positions. L'armée française investit Philipsbourg; la division Laborde en fit le blocus. Les trois autres divisions occupèrent tout le pays entre le Necker et le Rhin, depuis Durlach, Heilbronn et Manheim. Le général autrichien Meerfeld, avec une division de la grande armée, observait le débouché de Kehl, et gardait les débouchés des montagnes Noires. Les désastres de Zurich obligèrent l'archiduc à quitter le Bas-Rhin, et à se porter avec son armée sur le Haut-Danube.

Lecourbe en profita et se porta sur Heilbronn, pour attaquer le centre du corps de Starray; mais il fut repoussé et forcé de repasser le Necker. Le 7 novembre, il leva le siége de Philipsbourg, et prit position, la droite au Rhin, la gauche au Necker, en avant de Heidelberg, couvrant Manheim, où était son pont. Peu après, ayant reçu quelques renforts des places du Rhin, et complété son armée à trente mille hommes, il se reporta en avant. Le général Laborde, avec la droite, investit pour la troisième fois Philipsbourg. Baraguay-d'Hilliers, avec la gauche, manœuvra sur la droite du Necker; Ney et Decaen marchè-

rent, avec le centre, par Sinzheim jusqu'à Eppingen. Lecourbe battit, à Bruchsal, le prince de Lorraine qui voulut s'opposer à sa marche et le rejeta sur l'Enz, la gauche au Rhin, la droite au Necker, et les derrières sur l'armée de l'archiduc, ce dernier envoya le général Starray, avec un renfort de cavalerie et d'infanterie, prendre le commandement de ce corps d'observation, et mettre un terme aux mouvemens offensifs qui inquiétaient l'Allemagne. Le 22 novembre, Starray attaqua le centre de l'armée française, s'empara d'Eppingen et de Bretten. Le 2 décembre, le combat se renouvela avec chaleur à Sinzheim et à Weiler. Lecourbe fut obligé de nouveau à la retraite; il leva le blocus de Philipsbourg, reporta d'abord son quartier général à Wisloch, puis à Schwetzingen, et prit position la droite au Rhin, au-dessus de Manheim, la gauche au Necker, au-dessus de Seckenheim, position dangereuse où sa retraite était compromise. Mais le 5 décembre, il conclut avec le général Starray un armistice par lequel il était stipulé que les Français hiverneraient sur la rive droite du Rhin. La clause expresse de la ratification de l'archiduc y était mentionnée; ce prince la refusa, le 11 décembre. Cependant Lecourbe atteignit une partie de son but. Il profita de ses six jours d'armistice pour évacuer tranquillement la rive droite du Rhin, et prit ses cantonnemens entre Mayence et Landau, sur la rive gauche.

III. *Armée gallo-batave.* Les préparatifs d'une

expédition importante se faisaient en Angleterre. Une armée russe se rassemblait à Revel. Le cabinet de Saint-James ne dissimulait pas ses projets sur la Hollande; soit qu'il voulût, par là, détourner l'attention du gouvernement français de la Suisse ou de l'Italie; soit qu'il voulût prévenir les orangistes. Une escadre anglaise, forte de cinquante-cinq vaisseaux de guerre, de toutes grandeurs, sous l'amiral Duncan, et un convoi de cent quatre-vingts voiles sur lequel était embarquée la division Abercrombie, forte de douze mille hommes, appareillèrent d'Angleterre; le 19 août, on les signala sur les côtes de Hollande. Le 21, le Directoire batave fit connaître au général Brune, commandant l'armée gallo-batave, que l'amiral anglais avait sommé la flotte hollandaise, mouillée au Texel, et le gouverneur du Helder d'arborer les couleurs d'orange. Brune avait sous ses ordres trente mille hommes effectifs, savoir : vingt mille Hollandais, et dix mille Français. Les vingt mille Hollandais formaient deux divisions. La première, sous le général Daendels, était cantonnée depuis La Haye jusqu'au Texel. La seconde, sous le général Dumonceau, était dans la Frise, ayant son quartier général à Groningue. Les dix mille Français formaient trois divisions; la première était chargée de la défense de la Zélande; les deux autres étaient le long du Rhin et de la Meuse, depuis Nimègue.

Le général en chef, incertain sur les intentions de l'ennemi, n'osa se dégarnir sur aucun point de la

frontière. Il pouvait, disait-il, être attaqué par l'Escaut, la Meuse, la Frise ou le Helder; il se borna à ordonner au général Daendels de concentrer sa division au Helder, le point le plus important de son arrondissement. Cette conduite parut d'abord justifiée par l'événement; l'escadre ennemie disparut pendant plusieurs jours de devant le Helder, mais c'était l'effet des mauvais temps. Le 26 août, elle revint et mouilla aussi près que possible de terre, à deux lieues au sud de la passe du Texel, embossant près du rivage, quelques frégates. Le 27, à la pointe du jour, elle débarqua la division Abercrombie, vis-à-vis des dunes amoncelées sur la base d'une ancienne digue, nommée le Zyp-Dych; ces digues, élevées de neuf à dix toises, forment un glacis de cent toises du côté de l'estran du télégraphe. Le général Daendels ne jugea pas devoir s'établir sur leur sommet; il fit ses dispositions pour attaquer l'ennemi par ses flancs aussitôt après qu'il aurait débarqué.

Les troupes légères anglaises, soutenues par quelques bataillons de grenadiers, mirent pied à terre, sous la protection des bâtimens embossés; elles eurent le temps de se former, et de faire leurs dispositions, avant d'être attaquées. Abordées mollement, et par peu de monde, sur leur gauche, elles le furent avec vigueur et ténacité sur leur droite où était Daendels. Cependant elles le repoussèrent, et, après plusieurs heures de combat, le forcèrent à la retraite avec perte d'un millier d'hommes: la leur s'éleva à

environ cinq cents hommes. Une fois le débarquement opéré, Daendels jugea que les lignes du Helder n'étaient plus tenables; il les fit évacuer dans la nuit, et prit position sur le Zyp. L'ennemi occupa le lendemain le Helder, et y arbora le pavillon d'Orange. Le 30, l'escadre hollandaise, composée de neuf vaisseaux de guerre, se rendit à l'amiral anglais, et hissa les couleurs d'Orange. Les équipages s'étaient insurgés, ils avaient constitué prisonnier l'amiral Story, leur commandant, et tous leurs officiers, dont la conduite fut honorable. Cette trahison fut le signal d'un mouvement national à Amsterdam. Le peuple de cette grande ville montra la plus vive indignation d'une si infâme conduite. Des bataillons de grenadiers et de chasseurs se formèrent dans les provinces, et se réunirent à Harlem. Le Directoire batave proclama hautement la volonté de la nation de défendre son territoire, jusqu'à la dernière extrémité; même la capitale, si cela devenait nécessaire.

Le 1er septembre, Daendels, inquiet de ne voir arriver aucune troupe à son secours, se trouvant compromis, voulut se couvrir par les inondations des canaux et des digues; il retira sa gauche sur Alkmaar, et sa droite sur Purmerende, couvrant Amsterdam. Mais Brune, éclairé enfin sur les projets de l'ennemi, avait expédié des ordres de mouvement pour réunir son armée. Il porta son quartier général à Alkmaar; la brigade du général Gouvion s'établit sur les dunes, la droite au canal d'Alkmaar, la gauche à l'estran. Les

bataillons français qui arrivèrent de la Belgique y furent successivement réunis, ce qui forma la division Vandamme. La division Daendels forma le centre; elle appuya sa droite à Over-Horn. La division Dumonceau quitta la Frise, traversa Amsterdam le 6 septembre, et entra en ligne, le 8. Le général Brune eut alors vingt-cinq mille hommes présens sous les armes, en bataille. Il occupa une ligne continue de trois lieues, et s'étendit par des flanqueurs, jusqu'à Horn, sur le Zuyderzée; Vandamme formait sa gauche, et garnissait un front d'une lieue et demie, jusqu'au canal d'Alkmaar. Dumonceau au centre était au pont de Schoorldam, sur ce canal; la droite, sous Daendels, était à la position d'Oudkarspel; ces deux corps couvrant ainsi quatre mille toises. Le quartier général et le parc de réserve étaient à Alkmaar.

Le général anglais prit position derrière le Zyp, sa droite à la mer derrière Petten, flanquée par des frégates et des chaloupes canonnières; son centre à la hauteur du village de Krabbendam qu'il avait retranché; sa gauche, vis-à-vis le village d'Eenigenburg et de Saint-Marten; le Zyp servait de terre-plein à son artillerie. Cette position avait trois lieues d'étendue. Le Zyp est une grande digue qui remonte, pendant une lieue un quart, la rive droite du canal d'Alkmaar, depuis son embouchure jusqu'au village de Krabbendam. Là elle fait un angle, tourne parallèlement à la mer, dans la direction du Texel, pendant quatre lieues, et se termine au Zuyderzée. Dans

les premiers jours de son débarquement, la position du général anglais fut critique. Mais ayant été rejoint par une brigade de cinq mille hommes, il se trouvait avoir réuni dix-huit mille hommes, y compris un détachement de la flotte. Il fut ainsi, pendant plusieurs jours, inférieur de moitié à l'armée française, et il l'était encore d'un tiers, après l'arrivée de ce second convoi; ce qui décida le général Brune à marcher en avant.

Le 10 septembre, à la pointe du jour, il se mit en mouvement, sur six colonnes. Les deux de droite, commandées par Daendels, sur Saint-Marten et Eenigenburg; les deux du centre, sous Dumonceau, sur Eenigenburg et Krabbendam; les deux de gauche, composées de Français, sous Vandamme, se dirigèrent, celle de droite par la digue de la rive gauche du canal d'Alkmaar; celle de gauche par les dunes qui dominent l'estran. Arrivée sur le front de l'attaque, l'armée embrassait trois lieues. Vandamme fut arrêté par le canal d'Alkmaar qui longe la digue; il fut exposé à-la-fois au feu des vaisseaux, et à celui des batteries, placés sur le Zyp; il n'avait ni équipage de pont ni batterie de réserve, il fut obligé de se replier après avoir fait sonder le canal où plusieurs soldats se noyèrent. Dumonceau et Daendels s'emparèrent des villages, mais ils furent repoussés aux attaques de la digue, et contraints à la retraite. L'armée rentra de jour dans sa position sans être poursuivie; sa perte se monta à mille deux cents hommes tués ou blessés,

celle des Anglais à cinq cents. Le général en chef, après cet échec, renonça au projet de forcer la position de l'ennemi; il fit travailler avec ardeur à élever des retranchemens, et attendit les renforts qui lui étaient annoncés. Les 14, 15, 16, 17 septembre, le duc d'York, avec la deuxième division anglaise et le corps russe, commandé par le général Hermann, débarqua. Il prit le commandement de l'armée anglo-russe qui se trouva alors forte de quarante mille hommes. L'armée gallo-batave, de son côté, reçut, du 10 au 19 septembre, six mille hommes de France, et trois mille hommes de Hollande; ce qui répara les pertes qu'elle avait faites aux combats des 27 août et 10 septembre, et la porta à vingt-huit mille hommes présens sous les armes, dont quatorze mille Français. Tout faisait donc une loi au duc d'York de ne pas perdre de temps.

En effet, le 18 au soir, il commença son mouvement. Le général Abercrombie, avec douze mille hommes, se porta sur Horn, pour tourner la droite de l'armée française; il y entra, le 19 au matin, et fit prisonniers deux cent cinquante flanqueurs bataves qui y étaient en observation. Ce même jour, le duc d'York se mit en marche, sur six colonnes, avec le reste de l'armée. Les deux de droite, sous le général Hermann, étaient composées de douze bataillons russes et de quatre bataillons anglais; elles se dirigèrent entre la mer et le canal d'Alkmaar. Les deux du centre, sous le général Dundas, étaient formées, cha-

cune de huit bataillons anglais et de trois bataillons russes; elles débouchèrent par le village de Krabbendam, et se portèrent sur la division Dumonceau; les deux de gauche, sous le général Pultney, se portèrent sur le général Daendels, et la position d'Oud-Karspel. L'adjudant-général Rostolant, commandant l'avant-garde de la division française, après avoir arrêté le général Hermann, pendant plusieurs heures, à la hauteur du pont de Schoorldam, se replia en bon ordre sur la brigade Gouvion qui occupait Bergen. Le général Hermann fit attaquer ce village et l'enleva à la baïonnette. Le général Dundas qui avait forcé les positions de Dumonceau, au village de Warmen-Huysen, fut arrêté par les redoutes construites au pont de Schoorldam; il se trouva fort en arrière de la colonne russe, Vandamme en profita pour envelopper Bergen; il aborda les Russes à la baïonnette, les tailla en pièces, prit leur artillerie, leurs drapeaux, et fit prisonnier le général Hermann; plusieurs autres de leurs généraux furent blessés ou tués. Le général Daendels qui, jusque-là, avait repoussé toutes les attaques faites contre ses retranchemens, enflammé par les cris de victoire qu'il entendait au centre et à la gauche, sortit de ses redoutes, et marcha au général Pultney; mais il fut repoussé avec une perte considérable, perdit sa position retranchée, et fut obligé d'effectuer sa retraite, en passant le défilé de Langendyck. Le duc d'York, consterné de la défaite de la division Hermann, fit sa retraite sur son camp,

derrière le Zyp. Il perdit, dans cette journée, le cinquième de son armée, sept drapeaux et vingt-six pièces de canon. La perte de l'armée gallo-batave fut de trois mille deux cents hommes tant tués que blessés. Le général Abercrombie, aussitôt qu'il eut avis de la perte de la bataille, évacua Horn et rentra dans le camp. Cette victoire releva le courage et l'espérance des Hollandais. Amsterdam menacé du côté du Zuyderzée, fut défendu par la garde nationale, et par soixante chaloupes canonnières françaises qui, dans ce temps, arrivèrent de Dunkerque. Le général Brune, malgré sa victoire, continua avec raison, à se retrancher dans sa position.

Une brigade de réserve russe, forte de trois mille hommes, renforça l'armée alliée, très affaiblie par la journée de Bergen, et les maladies qui faisaient de grands ravages; aux premiers jours d'octobre, elle ne comptait plus que trente mille hommes sous les armes. L'armée gallo-batave avait reçu sept mille Français et trois mille Hollandais, quelques jours après sa victoire; elle était de trente mille hommes, et attendait encore des renforts. Il fallait donc que le duc d'York renonçât à son entreprise ou risquât de nouveau le sort d'une bataille. Le 2 octobre, il déboucha sur quatre colonnes; la droite, sous les ordres du général Abercrombie; le centre, sous le général Essen; la gauche, sous le général Dundas; la quatrième colonne, sous les ordres du général Pultney. Elles étaient d'une force égale, de douze bataillons

chacune; mais les deux premières étaient composées de troupes qui n'avaient point encore donné, ou du moins éprouvé de pertes sensibles. Abercrombie et Essen manœuvrèrent entre le canal d'Alkmaar et la mer; Dundas se porta sur le pont de Schoorldam. Le projet du duc d'York était de s'emparer d'Egmond, de tourner Alkmaar par la route des Coquilles; il ne put réussir; toutes ses attaques sur Bergen furent repoussées par le général Gouvion. La colonne russe fut encore la plus maltraitée. Les succès de cette journée, appelée *bataille d'Alkmaar*, furent balancés; les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Cependant le 3, à la pointe du jour, Brune ordonna la retraite; elle se fit avec ordre et à la vue des alliés qui, à mesure qu'il évacuait Bergen, Egmond et Alkmaar, en prirent possession. Le soir du 3, l'armée gallo-batave occupa la position de Beverwyk, la plus resserrée et la meilleure de toutes; elle y fut renforcée par six bataillons français qui arrivaient de France.

Les 4 et 5, les deux armées restèrent en présence. Toute inaction était à l'avantage des Français qui recevaient chaque jour de nouveaux renforts. Le duc d'York se résolut à attaquer. Le général Gouvion appuyait la gauche sur le bord de la mer à Wyk-aan-See; la division Boudet était au centre, la division Dumonceau formait la droite. Daendels était détaché en avant de Purmerende pour couvrir Amsterdam. Le combat fut chaud tout le jour; les positions de

Bakkum, de Limmen, et de Kastrikum furent prises et reprises plusieurs fois. La victoire était chancelante, lorsque le général Brune la décida en sa faveur, par une charge à la baïonnette qui porta le désordre dans les rangs de l'ennemi qui ne put se rallier qu'auprès d'Egmond, abandonnant bon nombre de prisonniers, sept pièces de canon, et toutes ses positions. Pendant ce temps, la division Pultney parlementait avec le général Daendels, qui se laissa amuser, et ne prit aucune part au combat. L'issue de cette affaire, appelée *bataille de Kastrikum*, décida le 7 octobre, le duc d'York à opérer sa retraite sur la position du Zyp. Son armée était réduite à vingt-quatre mille combattans. L'armée française, plus forte, se renforçait encore chaque jour; l'expédition était manquée, Brune se porta en avant, le 15 octobre. Il prit position, sa gauche à Kamp sur le bord de la mer, et sa droite en avant de Winkel, sur le Zuyderzée, serrant de près le camp retranché du Zyp qu'il se disposait à attaquer, lorsque le duc d'York demanda à capituler, et envoya à cet effet au quartier général le général Knox qui signa, le 18 octobre, la capitulation d'Alkmaar, par laquelle ce prince s'obligea à évacuer dans le plus bref délai la Hollande; à laisser les batteries du Helder tout armées, et à libérer huit mille prisonniers français. La Hollande réclama avec raison la restitution de son escadre, ce qu'elle n'obtint pas. Les conditions de cette convention furent scrupuleusement exécutées. Le 19 novembre le dernier convoi

de l'armée anglo-russe quitta la Hollande. Cette armée de quarante-cinq mille hommes d'excellentes troupes, avait échoué devant une armée inférieure en nombre et en qualité.

Dans l'espace d'un mois, les deux armées se livrèrent un combat et trois batailles : 1° l'attaque du Zyp où les Gallo-Bataves étaient les plus nombreux, mais où les Anglais étaient retranchés; ce ne fut à proprement parler qu'une reconnaissance, tout l'avantage fut pour les Anglais; 2° la bataille de Bergen qui décida du sort de la Hollande, l'armée anglo-russe fut supérieure sur le champ de bataille, quoiqu'elle se fût affaiblie du détachement d'Abercrombie; 3° la bataille d'Alkmaar; les deux armées y étaient égales en forces; 4° la bataille de Kastrikum; l'armée gallo-batave quoique supérieure sur le théâtre d'opération, n'était qu'égale sur le champ de bataille, parce que Daendels avait été détaché pour couvrir Amsterdam. Les Anglais et les Russes sont de très bons soldats; les Hollandais sont médiocres; beaucoup désertent : mais dans un pays comme la Hollande, où, à tous les pas, on trouve des positions avantageuses ou inexpugnables, la défensive peut se soutenir avantageusement avec des troupes inférieures, parce que partout on est couvert par des canaux non guéables, des marais ou des inondations.

IV. *Armée d'Italie.* Après la bataille de la Trebbia l'armée austro-russe se divisa. La division Frœlich fut

détachée sur Rome; la division Klénau occupa la Toscane et la Spezzia, poussant une avant-garde sur Sestri, pour menacer Gênes du côté du Levant. Deux divisions bloquèrent et assiégèrent Alexandrie et Tortone. Une division investit Coni; quatre divisions furent détachées dans les bailliages italiens : aux pieds du Saint-Gothard et du Simplon; dans la vallée d'Aost, au pied du Saint-Bernard; dans la vallée de Suse, au pied du mont Cénis. Six divisions occupèrent le camp d'observation de Pozzolo-Formigaro, vis-à-vis Novi, couvrant les deux siéges de Tortone et d'Alexandrie.

Le 9 juillet, le fort Urbin capitula. Le 22, Alexandrie battit la chamade; la garnison de deux mille sept cents hommes fut faite prisonnière de guerre. Cette citadelle était forte, l'ennemi n'était encore qu'à sa seconde parallèle; en réalité le siége était à peine commencé; mais un pan de l'escarpe de l'un des bastions s'étant écroulé, par l'effet de quelques boulets qui avaient frappé par plongée, et par la trouée des fosses des demi-lunes, le conseil de défense argua de ce que la brèche était faite, et se crut autorisé à capituler. Cette place pouvait se défendre encore plusieurs semaines. Le 30 juillet, Mantoue ouvrit ses portes, après seulement sept jours de tranchée. Cela permit à l'armée de Kray de se mettre en marche pour renforcer le camp de Pozzolo-Formigaro. L'indignation fut universelle en France, à la nouvelle de la reddition de Mantoue. Après que la ca-

pitulation fut signée, l'armée assiégeante, la garnison et les habitans furent obligés de réunir leurs efforts pour rétablir les digues qui assuraient la défense de la place et avaient été emportées par les eaux.

Ces trois événemens inattendus améliorèrent la position de l'armée austro-russe.

La jonction de l'armée de Naples avec l'armée d'Italie, l'arrivée de renforts de France portèrent l'armée de Joubert à soixante mille hommes. Le général Championnet, dans le même moment, prit à Grenoble le commandement de l'armée des Alpes, forte de trente mille hommes. Ces deux armées ensemble pouvaient mettre en bataille soixante-dix à quatre-vingt mille hommes. Le 13 août, Joubert porta son quartier général, de Campo-Moron, dans la vallée de la Bormida. Son armée était composée de quatre divisions formées chacune de trois brigades. Il la partagea en deux corps : les divisions Watrin et Laboissière, sous les ordres de Saint-Cyr, partirent du camp de Cornigliano, franchirent la Bochetta, et se mirent en bataille à la droite de Novi, sur les derniers mamelons de l'Apennin qui dominent toute la plaine. Les divisions Lemoine et Grouchy, sous les ordres du général Pérignon, formèrent la gauche; elles débouchèrent sur Acqui, attaquèrent vivement le corps de Bellegarde et le repoussèrent; le 14, elles prirent position, la gauche appuyée au village de Pasturana, la droite dans la direction de Novi. Le quartier général resta à Capri. Le général en chef se

rendit le soir à Novi où il tint un conseil de guerre. Souwaroff prévenu par le mouvement de Pérignon, eut le temps de réunir son armée qu'il plaça, la gauche à la Scrivia, la droite à Bosco, le quartier général à Pozzolo-Formigaro. Joubert avait appris la prise de Mantoue et l'arrivée de Kray. La bataille lui parut sans but et les généraux furent d'opinion unanime qu'il ne fallait pas la livrer. L'armée n'avait pas assez de cavalerie pour descendre dans la plaine, et profiter des avantages que pourrait obtenir l'infanterie. Cependant il remit au lendemain à prendre un parti, mais l'ennemi le prévint et l'attaqua.

La droite de Souwaroff, commandée par Kray, et la gauche sous Mélas, étaient composées d'Autrichiens, le centre de Russes. Cette armée était d'un cinquième plus forte en infanterie que l'armée française; elle était triple en cavalerie. Le 15, à la pointe du jour, Kray attaqua la gauche française à Pasturana; Joubert s'y porta rapidement. Son armée n'était pas favorablement placée pour recevoir la bataille; elle était sur une seule ligne, de plus de six mille toises, du village de Pasturana à la Scrivia. Il se mit à la tête d'une brigade de son extrême gauche, et marcha à l'ennemi pour arrêter ses progrès, mais une des premières balles le frappa au cœur, il tomba mort. Moreau qui était encore à l'armée prit le commandement, et repoussa pendant toute la journée les efforts de Souwaroff. Trois fois les Russes marchèrent sur Novi pour enlever cette petite ville, et trois fois ils

furent repoussés. A leur troisième attaque, le général Watrin quitta sa position, descendit dans la plaine, les prit par leur flanc gauche, les rompit, et les poursuivit pendant trois quarts de lieue. Mélas profita du mouvement en avant de la division Watrin, et se porta en hâte sur les positions qu'elle quittait. Le général Lusignan, avec son avant-garde, s'avança sur la chaussée de Novi à Gênes, et l'intercepta à l'armée française. Saint-Cyr accourut aussitôt, attaqua, battit Lusignan, et le fit prisonnier. Mais Mélas ne se rebuta pas. Watrin ne put reprendre ses positions, il était cinq heures du soir. Moreau ordonna la retraite qu'il fit en prolongeant la ligne de bataille par la gauche, et par le chemin de Pasturana à Gavi. Le général Pérignon, avec la division Grouchy, soutint la retraite; il était encore à la nuit, en avant de Pasturana, contenant tous les efforts de l'ennemi, lorsque enfin, entouré de tous côtés et blessé, il fut fait prisonnier, ainsi que Grouchy et Colli. La moitié des parcs et des caissons, tombèrent au pouvoir du vainqueur. L'armée se rallia à Gavi, et reprit ses anciennes positions. La perte des Austro-Russes fut énorme; jusqu'au moment de la retraite, elle avait été double de celle des Français.

Championnet avait commencé son mouvement le 13 août. La division Compans passa le petit Saint-Bernard, enleva de vive force le camp de la Tuile, et s'empara de la vallée d'Aost. La deuxième division descendit du mont Cénis, et prit position sur Suse. La

troisième descendit dans la vallée d'Aost; la quatrième descendit du col d'Argentière et s'empara des Barricades; mais ces mouvemens étaient tardifs. Lorsque Souwaroff les apprit, la bataille de Novi avait décidé du sort de la campagne. Le 16, Souwaroff porta son quartier général à Asti, Kray resta au commandement du camp de Pozzolo; Mélas se dirigea sur Bra, surveillant le blocus de Coni. Depuis, l'armée russe se mit en marche pour la Suisse, en conséquence du plan général de guerre arrêté par les puissances.

De toutes les places fortes que les Français possédaient en Italie, il ne leur restait plus que Tortone et Coni; toutes les autres étaient tombées. Tortone battit la chamade le 1er septembre; il fut convenu qu'elle ouvrirait ses portes le 11, si elle n'était pas secourue, avant cette époque. Moreau qui commandait par intérim l'armée d'Italie, résolut de sauver cette place. Le 9 septembre, il se porta avec trente mille hommes sur Serravalle et Novi; Kray l'attaqua aussitôt avec l'armée d'observation et le repoussa. Moreau, ayant échoué, reprit ses positions, et Tortone ouvrit ses portes le 11 septembre. Les clefs furent remises à Souwaroff qui, immédiatement après, partit pour rejoindre, en poste, son armée qui déjà arrivait au pied du Saint-Gothard. Mélas prit le commandement en chef.

Championnet pour seconder les opérations de Moreau se mit en mouvement avec ses quatre divisions. Duhesme, d'Aost se porta sur Châtillon; il fut

arrêté par le fort de Bard, quelques troupes légères seulement passèrent et arrivèrent près d'Ivrée. La division de Suze s'avança de quelques lieues sur Turin ; elle fut contenue. Championnet porta son quartier général à Pignerol, entra dans la plaine, s'avança à Fossano, sur la Stura, avec huit à neuf mille hommes, ce qui obligea Mélas à lever le blocus de Coni. Mais aussitôt que Kray eut battu Moreau, il accourut au secours de Mélas. Ils marchèrent réunis sur Fossano, battirent Championnet le 18 septembre, et le rejetèrent au-delà des Alpes. Après quoi Kray retourna à Pozzolo; Mélas, à son quartier général de la Trinité, à trois lieues de Coni, qu'il investit de nouveau.

Le Directoire réunit enfin les armées des Alpes et d'Italie, il en confia le commandement à Championnet qui arriva à Gênes, le 20 septembre. Il partagea ses troupes en trois corps : Saint-Cyr commanda la droite, forte de quinze à seize mille hommes, et fut chargé de la défense de la Bochetta, de Gênes et des débouchés de la Bormida; Duhesme, avec la gauche, composée de tout ce qu'il y avait de disponible à l'armée des Alpes, formant douze à quinze mille hommes, campa à Briançon. Championnet se porta, avec le centre, formé des divisions Lemoine, Victor, Müller et Grenier, environ vingt-cinq mille hommes, en avant de Coni, pour empêcher Mélas de faire le siége de cette place, la seule qui restât aux Français en Italie, et qu'il leur était si important de conserver. Le projet de Championnet était aussi d'hiverner dans

les plaines du Piémont, afin de pouvoir reprendre l'offensive au commencement du printemps, sans avoir les Alpes à traverser. Mélas persista à maintenir le blocus de Coni; il eut lieu de s'en repentir; ses lignes entre la Stura et le Pesio furent forcées. Il fut battu à Villa-Nova, à Mondovi, à Carra, obligé d'évacuer toute la rive droite de la Stura et d'abandonner son quartier général de la Trinité; il rallia son armée sur la rive gauche de la Stura.

De son côté, Duhesme descendit du mont Genèvre, s'empara de Pignerol et de Saluces. Championnet pour faciliter sa jonction partit de Coni, se porta, le 3 novembre, sur Savigliano, avec les divisions Grenier et Müller, laissant la division Lemoine à Carra sur la droite de la Stura, et ordonna à Victor qui était sur Mondovi, de se porter sur Fossano pour y passer la Stura, et y faire sa jonction avec l'armée. Fossano avait été mis à l'abri d'un coup de main. Mélas avait réuni toutes ses forces entre cette ville et Marenne. Le 4 novembre, à la pointe du jour, il marcha en trois colonnes sur Savigliano : la division Grenier attaquée par les divisions Ott et Mitrowski ne put résister, elle fut rejetée sur Coni. Victor, arrivé sur Fossano, fut attaqué par les divisions Elnitz et Gottesheim. Duhesme n'arriva sur Savigliano que quatre heures après que Grenier en avait été chassé; il se trouvait sur les derrières de l'ennemi. Après deux heures d'hésitation, il rétrograda d'abord sur Saluces; attaqué dans cette position, par le général Kaim, il

continua sa retraite sur Pignerol, et repassa le mont Genèvre, Championnet rallia la division Grenier à Truchi; celle de Victor à Morazzo. Mais celle de Lemoine se trouva coupée de Coni; plusieurs de ses régimens furent obligés de poser les armes. Le 6 novembre, Elnitz prit le camp de Notre-Dame-de-Olmo, au pied du col de Tende. Grenier se réfugia au camp de Limone où il fut forcé; le 12, il évacua Ormea, et Ponte-di-Noro. Le 16, le général Sommariva prit le col d'Argentière. Le 15, Provera entra dans le comté de Nice. La désastreuse journée du 4, appelée la *bataille de Genola,* coûta aux Français huit à neuf mille hommes tués ou blessés, et sema partout le découragement. L'armée rejetée au-delà des Alpes et de l'Apennin se trouva divisée en trois corps. Championnet porta successivement son quartier général à la Pietra et à Sospello. Mélas assiégea Coni, tenant des corps d'observation sur le col de Tende et sur Mondovi. Il plaça son quartier général à Borgo-San-Dalmazzo. Le 5 décembre, Coni ouvrit ses portes; la garnison forte de deux mille six cents hommes fut faite prisonnière de guerre.

Du côté de Gênes, les mouvemens de Saint-Cyr avaient été arrêtés par Kray, et toutes les attaques que Klénau, partant de la Spezzia, avait tentées contre Gênes avaient été repoussées par Saint-Cyr. Le 15 octobre, Klénau s'était porté sur Recco, à quatre lieues de Gênes, liant son opération avec Nelson qui avait sur sa flotte des troupes de débarquement. Le général

Miollis enleva les positions de Recco, battit Klénau, et rejeta l'ennemi derrière la Magra, après lui avoir fait plusieurs milliers de prisonniers. Débarrassé ainsi de Klénau, Saint-Cyr passa la Bochetta, se porta sur Novi, chassa de Rivulta la division Karacsay; mais Kray accourut, le 2 novembre, et se porta sur Acqui, pour seconder les mouvemens de Mélas. Les 3, 4 et 5 novembre, il chassa Saint-Cyr de Rivulta, le débusqua de Novi qu'il occupait. Le 6, Klénau s'avança de nouveau; il fut rejeté derrière la Magra par le général d'Arnaud. En décembre, Kray conçut l'espoir de chasser les Français de Gênes; mais arrêté par le poste de la Bochetta, il ordonna à Klénau de se porter en avant, et d'attaquer la droite de cette position. Le 21 décembre, ce général attaqua et repoussa d'Arnaud, il s'empara de Toriglio. La position de Saint-Cyr devint critique. Le 14, il attaqua lui-même l'ennemi, le chassa au-delà de la Magra, et lui fit plusieurs milliers de prisonniers. Dans ce temps, il reçut un renfort considérable; une partie des troupes qui avaient combattu à Genola, et de celles de l'armée des Alpes, inutiles à la garde des hautes montagnes, pendant cette saison, arrivèrent à Gênes. Mélas dès-lors comprit qu'il ne pouvait persister dans son projet sans commencer une nouvelle campagne. Il se résolut à prendre ses quartiers d'hiver et à donner du repos à son armée, se promettant d'entrer en opération dans les premiers jours de février. Les deux armées hivernèrent, les Français, dans la rivière de

Gênes, occupant la Bochetta, la crête des Apennins jusqu'aux Alpes, et la crête des Alpes jusqu'au grand Saint-Bernard. Les Autrichiens occupèrent le Piémont, les vallées d'Aost, de Suse, de Pignerol, etc., et les positions du côté de l'Italie au-dessous de la crête supérieure. Les Français éprouvèrent des privations dans la rivière de Gênes par le manque de transports et de fourrages. L'épidémie se mit dans les hôpitaux; le découragement fut extrême. Des régimens quittèrent leurs positions, et repassèrent le Var. Les proclamations du premier consul, son nom, les secours de toute espèce qu'il envoya purent seuls arrêter le mal; l'armée se réorganisa. Au lieu d'ouvrir la campagne en février, Mélas ne la rouvrit qu'en avril, comme on le verra dans le récit de la campagne de 1800, aussi glorieuse pour la France que celle de 1799 lui avait été funeste.

Championnet mourut de chagrin et d'inquiétude, dans le commencement de février. Né à Valence en Dauphiné, il s'était distingué à l'armée de Sambre-et-Meuse, où sa division était une des principales; il s'y était imbu des faux principes de guerre qui dirigeaient les plans de Jourdan. Il était brave, plein de zèle, actif, dévoué à sa patrie; c'était un bon général de division, un médiocre général en chef.

Le 10 février, Masséna arriva à Gênes pour prendre le commandement de l'armée.

OBSERVATIONS.

V. *Première observation* (PLAN DE CAMPAGNE DES COALISÉS). 1° Le projet d'agir avec quatre armées, en Italie, en Suisse, sur le Rhin et en Hollande; de réunir les troupes d'une même nation autant que cela se pouvait dans une même armée, était bon en lui-même; mais il eût fallu le mettre à exécution, au commencement, ou à la fin de la campagne. Pendant les quartiers d'hiver, les mouvemens se font sans inconvénient, et les états-majors ont le temps d'étudier le pays, connaissance bien importante.

2° Il eût fallu faire agir les Russes sur le Bas-Rhin, en chargeant les Autrichiens de la Suisse et de l'Italie. Les Russes ne sont pas propres à l'Italie.

3° L'invasion de la Hollande avec quarante-cinq mille hommes aurait réussi, s'ils eussent agi réunis, si débarqués le même jour, ils se fussent, sans retard, mis en marche sur Amsterdam. Le duc d'York eût fait son entrée dans cette capitale, dans la semaine de son débarquement. Mais quinze mille hommes de l'armée, débarquant vingt-et-un jours avant les trente mille autres, il était impossible de rien espérer de bon d'une combinaison si fautive; c'était presque la seule qui pût faire échouer l'expédition; le conseil de Saint-James eut la fortune de la rencontrer.

4° Le mouvement de l'archiduc sur le Bas-Rhin fut prématuré. Ce ne furent pas les dangers que pou-

vaient courir Philipsbourg et l'Allemagne qui influèrent sur sa résolution, ce fut la volonté de ne pas être en retard, et de seconder le mouvement de l'armée du duc d'York. La perte de la Suisse et la défaite de Korsakoff ont été la suite de ce faux mouvement de l'archiduc : ces événemens doivent donc être attribués aux Anglais. Ainsi, en 1799 comme en 1800, l'intervention de leur armée ruina la coalition.

5° Les armées des Alpes et d'Italie eussent dû être réunies sous un même chef; le défaut d'ensemble entre ces deux armées a été funeste. Les plans adoptés à Paris, étaient contre toutes les règles de l'art de la guerre. La guerre étant un métier d'exécution; toutes les combinaisons compliquées doivent en être écartées. La simplicité est la première condition de toutes les bonnes manœuvres; il vaut mieux faire trois ou quatre marches de plus, et réunir ses colonnes en arrière, et loin de l'ennemi, que d'opérer la réunion en sa présence.

Deuxième observation (Masséna). 1° Après le détachement de Bellegarde en Italie, l'armée française d'Helvétie a été constamment plus forte que l'armée autrichienne. Masséna eût dû profiter des grands avantages que sa droite remporta les 14, 15 et 16 août. Son succès était certain, s'il eût fait manœuvrer Lecourbe sur la rive droite de la Lintz et du lac de Zurich; s'il eût concentré le reste de son armée sur la Limmat, et passé cette rivière. Il se cassa le nez devant les remparts de Zurich; il était évident que

pour battre les Autrichiens, avant l'arrivée des Russes, il fallait passer la Limmat.

2° A l'armée du Bas-Rhin, Lecourbe traversa le Rhin avec vingt mille hommes. Il investit Philipsbourg. Que voulait-il? prendre Philipsbourg! Mais, 1° il n'avait pas d'équipage de siége; 2° ce siége aurait duré trente à quarante jours; la saison était trop avancée; 3° il ne pouvait se flatter, avec des forces si inférieures, de prendre une place de cette importance, à quatre marches de toute l'armée de l'archiduc. Il fallait au préalable chasser ce prince non-seulement de Donaueschingen, mais même d'Ulm, et le rejeter au-delà du Lech; ou bien pour prendre cette forteresse, en sa présence, il fallait se couvrir par des lignes de circonvallation selon l'ancien usage, ce qu'il n'a pas fait. L'archiduc ne pouvait être rejeté au-delà du Lech que par un mouvement combiné avec l'armée d'Helvétie, et dans ce cas il eût été préférable que l'armée du Bas-Rhin, au lieu d'agir sur l'extrême droite du prince Charles, à cinquante lieues de l'armée d'Helvétie, eût agi dans un système contigu à celui de la principale armée.

3° Du 10 octobre au 15 novembre, pendant trente-cinq jours, Masséna n'a fait aucun mouvement; et cependant Lecourbe, quoiqu'il eût éprouvé un échec qui l'avait obligé de lever le siége de Philipsbourg, recommença de plus belle, et se battit pour se battre, mais contre des forces doubles; il courut, de gaîté de cœur, le risque d'être jeté dans le

Rhin ou dans le Necker. Tout lui conseillait de rester tranquille sur la rive gauche du Rhin, pour grossir son armée, la former, la discipliner : s'il voulait absolument faire une diversion, ce n'était pas en bloquant Philipsbourg, ou en s'enfonçant dans l'Allemagne avec de petites forces, qu'il pouvait y réussir; c'était en s'établissant solidement sur un point de la rive droite, devant Kehl ou devant Manheim; en y construisant un camp retranché qui d'abord de vingt mille hommes eût été bientôt de trente à quarante mille hommes; cela eût inquiété le prince Charles, eût favorisé les opérations de l'armée d'Helvétie, et tenu toute l'Allemagne en alarme. Ce genre de diversion était analogue au genre de guerre que faisait Masséna, qui, après la bataille de Zurich se tint sur la défensive. Lorsque le corps principal est immobile, un corps séparé et secondaire ne doit pas faire diversion par un mouvement actif ou d'invasion; il doit se conformer à l'attitude du corps principal, et peser sur le théâtre des opérations, par une contenance défensive, en occupant une position qui soit de sa nature menaçante. En trois jours, une armée bien constituée doit remuer tant de terre, creuser de si bons fossés, s'environner de tant de palissades, de pieux, de palanques crénelées, etc., etc., mettre en batterie tant d'artillerie, qu'elle doit être inattaquable dans son camp. Une armée de vingt mille hommes peut, sans le secours des paysans, remuer en trois journées, trente à quarante mille toises cubes de

terre. Le premier profil de Vauban n'emploie que deux toises et demie cubes de terre par toise courante. Près du Rhin, le général Lecourbe eût tiré un grand secours des eaux et des bois.

Troisième observation (HOLLANDE; DUC D'YORK). 1° Le général Abercrombie occupa près de vingt jours la position du Zyp, d'abord avec douze mille hommes, ensuite avec dix-sept mille. Son but était 1° de couvrir la passe de la rade du Texel, où devaient débarquer les autres divisions de l'armée; 2° d'ouvrir l'entrée du Zuyderzée aux escadres et flottilles anglaises, et de porter l'alarme jusqu'aux mers d'Amsterdam. Mais pour remplir ce but, il n'était pas nécessaire qu'il se portât sur le Zyp. Le 10 septembre, il a été attaqué par l'armée gallo-batave, forte de vingt-cinq mille hommes; s'il eût été battu, il eût pu difficilement gagner le Helder; tous les projets des cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg eussent été renversés. Ce général a, par cette conduite, aggravé encore les vices du plan de campagne. Aussitôt après son débarquement, il devait prendre position dans les lignes du Helder, occuper par des redoutes les dunes Morland, et se couvrir par des inondations et des chaloupes canonnières; alors il eût été inattaquable. Dans cette position, sous le canon de son escadre, il était maître de la porte du Zuyderzée; le duc d'York eût débarqué sous sa protection. Alors seulement, avec toute l'armée réunie, forte de quarante mille hommes, il devait se porter en avant.

2° L'armée gallo-batave a échoué dans son attaque du Zyp, le 10 septembre. S'il arrive quelquefois que dix-sept mille hommes en battent vingt-cinq mille, cela ne justifie pas la témérité de celui qui s'expose à cette lutte sans motif. Lorsqu'une armée attend un renfort devant tripler sa force, elle ne doit rien risquer pour ne pas compromettre un succès qui est certain après la réunion de toutes ses divisions. Cependant, si le général Brune eût attaqué à fond le Zyp, il eût réussi. Toute armée en retraite ne peut être attaquée qu'après que sa position a été bien reconnue. L'armée gallo-batave devait donc, le 10 septembre, prendre une position à portée du canon du Zyp; ce mouvement eût été terminé à midi. Son général eût dû employer le reste du jour et le lendemain à méditer, à arrêter son plan d'attaque, à en instruire les généraux et les commandans des colonnes, à faire faire des fascines, à préparer les madriers, les ponts, les outils. Il eût alors reconnu, que la droite de l'ennemi, entre la mer et le village de Krappendam, sur une étendue de près de trois mille toises, était la partie la plus forte de sa position, parce qu'au pied de la digue du Zyp, coule le canal d'Alkmaar, large et profond; que des frégates et canonnières embossées flanquaient cette ville; que du village de Krappendam à celui de Saint-Marten, il y a une lieue et demie; qu'enfin de Saint-Marten aux grandes inondations du Zuyderzée, il y a deux lieues. En menaçant la droite, on ne devait attaquer

réellement que vers Saint-Marten sur trois lignes, à deux ou trois cents toises l'une de l'autre; l'ennemi surpris par cette grande réunion à la pointe du jour, n'eût pu opposer aucune résistance sérieuse. Son extrême gauche enfoncée, tournée, menacée sur ses derrières, il eût rétrogradé, en toute hâte, sur le Helder, étant obligé de combattre en marche. Le général d'artillerie de l'armée gallo-batave devait se pourvoir pour cette opération de huit ou dix batteries de douze et d'obusiers, indépendamment de l'équipage ordinaire de l'armée, afin de faire précéder l'attaque par une vive canonnade qui fît taire les canons de campagne de l'ennemi. Le général du génie devait se pourvoir, 1° d'un bon nombre de bateaux et autres objets, pour jeter en peu d'heures plusieurs ponts sur les canaux; 2° des outils, des sacs à terre nécessaires pour exécuter promptement le logement sur la digue, et tous les autres travaux que les circonstances pourraient exiger. Si le général Abercrombie eût pris les positions du Helder, il n'eût pas couru les dangers auxquels il s'exposa.

3° Le duc d'York a perdu la bataille de Bergen qu'il devait gagner, parce que, la veille, dans le dessein de tourner l'armée gallo-batave, il détacha Abercrombie sur Horn avec quinze mille hommes (le tiers de son armée), de sorte que le 19, pendant la bataille, Abercrombie était à sept lieues du feu, cantonné à Horn; autant valait-il qu'il fût sur la Tamise. Toutes les règles de la guerre proscrivent de

pareils détachemens, mais surtout dans des pays tels que la Hollande, où une digue coupée met un obstacle infranchissable entre le détachement et l'armée. Il en est résulté, qu'au lieu de livrer la bataille avec quarante mille hommes, le duc d'York ne l'a donnée qu'avec vingt-cinq mille, force égale ou même inférieure à celle de l'armée gallo-batave. S'il eût placé Abercrombie à la droite, au lieu de la gauche, et l'eût mis en deuxième ligne derrière Hermann, il eût couché dans Amsterdam, peu de jours après, et y eût arboré les couleurs d'Orange.

4° Pendant la bataille, les trois colonnes d'attaque d'Hermann, de Dundas et de Pultney, étant séparées entre elles par des obstacles naturels, à mesure que le général russe Hermann s'est avancé, sa position est devenue plus mauvaise, parce que, le canal d'Alkmaar qui le séparait du reste de l'armée, allant toujours en s'éloignant de la mer, ce général se trouvait avoir les deux flancs en l'air, et ne pouvait pas, avec seize bataillons, couvrir les trois lieues de terrain entre la mer et Alkmaar. Le centre et la gauche de l'armée ne pouvaient avancer à sa hauteur, à cause des canaux et autres obstacles du pays qui favorisaient la résistance des gallo-bataves. Au lieu de ces dispositions vicieuses, le duc d'York devait faire manœuvrer ses trois divisions en échelons; savoir : Hermann, appuyé à la mer, en avant; Dundas, au centre, en arrière; Pultney, sa gauche au canal, plus en arrière : lorsque Hermann serait arrivé à la hauteur de Bergen,

l'échelon de gauche serait arrivé à la hauteur du village de Schoorldam : Hermann serait entré à Alkmaar avant neuf heures du matin, se serait emparé du quartier général français, de ses parcs et de ses communications; l'épouvante et le désordre auraient gagné le centre et la gauche où commandaient Dumonceau et Daendels, qui eussent fait leur retraite, avec précipitation, dans des pays coupés, et lorsque la fusillade et la canonnade de Hermann eussent été déjà à deux lieues sur leurs derrières.

5° La bataille d'Egmond et la bataille de Kastrikum étaient inutiles. La journée de Bergen avait décidé de la campagne. La Hollande était sous les armes, l'armée française avait reçu beaucoup de renforts; un grand nombre de bataillons étaient en chemin; Masséna avait battu à Zurich la grande armée des alliés, le 24 septembre, ce qui avait obligé l'archiduc à quitter le Bas-Rhin, et à rétrograder sur le Danube. Or, sans la présence d'une armée autrichienne, sur le Bas-Rhin, l'armée anglo-russe ne pouvait espérer de se maintenir à Amsterdam; elle y aurait été compromise. A la bataille d'Egmond, le duc d'York fit de meilleures dispositions, mais il était trop tard.

Quatrième observation (Hollande; Brune). 1° Le général Brune perdit les dix derniers jours d'août dans une fâcheuse irrésolution. Pour se décider, il attendit de bien connaître ce que voulait l'ennemi; il pensa qu'il valait mieux agir lentement que d'agir mal et à contre-sens; cette circonspection n'était pas

de saison. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur le point d'attaque des Anglais. Ils voulaient prendre la Hollande, ils ne le pouvaient faire qu'en s'emparant du Zuyderzée; pour cela, il leur fallait le Helder.

En effet, la Hollande est une plaine rase qui a la forme d'un losange, dont Flessingue, le Texel, Delfzyl et Nimègue sont les quatre angles. Le côté du Texel à Flessingue est de quarante-cinq lieues; celui de Flessingue à Nimègue, de trente-cinq, ce qui donne quinze cent soixante-quinze lieues carrées de surface, sur laquelle la mer intérieure, appelée Zuyderzée, en a quatre ou cinq cents. La Hollande est au confluent de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. Les eaux de ces trois grandes rivières se mêlent, par plusieurs larges embranchemens, et se communiquent, par un grand nombre de canaux : tantôt elles couvrent d'inondations et dévastent ces belles plaines, tantôt elles les arrosent, fertilisent et embellissent. Les eaux douces sont séparées de l'Océan par un système très soigné d'écluses, qui dans les basses marées, leur permettent de s'écouler dans la mer, et qui, dans les hautes marées, arrêtent et empêchent les flots d'inonder le pays; car la Hollande est en général, et dans sa plus grande partie, au-dessous des hautes marées, de sorte que, si elle n'était protégée par des digues et des écluses, elle serait couverte par la mer, deux fois par jour. La Batavie faisait partie de la Gaule; géographiquement elle fait partie de la France. L'Escaut la sépare des Pays-Bas, l'Ems de l'Allemagne; c'est l'en-

trepôt naturel du nord au midi de l'Europe, par les grandes artères du Rhin, de la Meuse, de l'Escaut, de l'Ems; par les ports de Flessingue, de Rotterdam et d'Amsterdam. Cette dernière ville fut long-temps la métropole du monde commerçant. Les blés et les charbons de la Belgique, les flottes de bois du Rhin et de ses affluens ont été les principales sources de la richesse de la Hollande, et forment les branches naturelles et locales de son commerce. La Meuse et le Rhin, ses frontières du côté de la France, ont été rendues redoutables par l'art. La route militaire la plus convenable aux armées françaises pour entrer en Hollande est celle de Nimègue et d'Utrecht.

Du côté de la mer, la Hollande peut être attaquée par l'Escaut, la Meuse et le Zuyderzée. Une armée, débarquant dans l'Escaut, est d'abord arrêtée par Flessingue, le fort de Bath, et Berg-op-Zoom. D'ailleurs les branches de l'Escaut oriental, celles de la Meuse forment autant de lignes qu'il faut franchir. Si le débarquement s'opère dans la Meuse, l'armée est arrêtée par les places fortes d'Hellevoetsluis, de Brielle, et par plusieurs branches de la Meuse. Depuis la Meuse jusqu'au Helder, la plage est basse, bordée de dunes, sans aucune rade, golfe ni port. Pour s'emparer de la Hollande, il faut s'emparer d'Amsterdam, et toute armée ayant ce dessein, et qui arrive par mer n'a pas le choix; elle doit se porter sur le Helder; maîtresse de ce point, elle l'est de la passe du Texel, et de tout le Zuyderzée.

Le Zuyderzée est une mer intérieure, remplie de ports, où débouchent des canaux qui communiquent sur tous les points de la Hollande; elle baigne les murs d'Amsterdam. Les bâtimens, tirant plus de seize pieds d'eau, y naviguent difficilement. Cette circonstance avait décidé les ingénieurs constructeurs hollandais à donner à leurs vaisseaux, et à leurs frégates des formes rondes, tirant seulement seize à dix-huit pieds d'eau, ce qui avait le plus grand de tous les inconvéniens, celui de leur ôter toute marche. Des vaisseaux de construction hollandaise ne sont plus propres à lutter contre des vaisseaux de construction française et anglaise. Des chantiers d'Amsterdam, où se construisent les vaisseaux de guerre, on est obligé de transporter les carcasses dans les ports de Medenblik ou de Niew-Diep, à l'aide de chameaux, et dans ces derniers ports, seulement, on achève leur armement. Pendant le temps que la Hollande a été réunie à l'empire, on a mis sur les chantiers d'Amsterdam des vaisseaux de soixante-quatorze et de quatre-vingts de l'échantillon français, et tirant vingt-trois et vingt-quatre pieds d'eau; on les a également placés sur des chameaux et transportés au Niew-Diep, sur le Helder. Le Niew-Diep était considéré par l'Empereur comme la clef de la Hollande, dont il fallait être assuré par une bonne place qui protégeât l'arsenal et les chantiers que l'on y construirait, et défendît contre les vaisseaux ennemis, la passe du Texel, l'entrée du Zuyderzée, et la rade. D'autres

passes permettent aux petits bâtimens d'entrer dans le Zuyderzée; mais les frégates et les vaisseaux de soixante-quatorze ne peuvent y pénétrer que par la passe du Helder, en longeant la terre. Depuis la conquête de la Hollande en 1793, on avait senti l'importance du Helder, mais les ingénieurs français et hollandais adoptèrent un faux système. Ils occupèrent ce point par des retranchemens d'une si grande étendue, qu'il fallait une armée pour les défendre; une armée placée ainsi, contre un ennemi, maître de la mer, opérant un débarquement, et se rendant maître du Texel, se serait trouvée cernée et obligée, en peu de temps, de capituler. En 1811, l'Empereur fit construire un petit hexagone, le fort Lasalle, couvert par des fossés pleins d'eau et des inondations; il coûta un ou deux millions. Il protégeait du côté de terre, les nombreuses batteries de côte qui étaient placées à l'extrémité du Helder, pour défendre la passe, la rade et l'escadre. En 1814, l'excellent amiral Verhuell, avec sept ou huit cents Français, se jeta dans ce fort, et s'y maintint plusieurs mois, maître de la passe et de la rade, quoique des révolutions intérieures eussent fait tomber Amsterdam et le reste de la Hollande. Si ce fort eût été établi vingt ans plus tôt, deux escadres hollandaises, qui furent prises ou se rendirent aux Anglais, auraient été sauvées.

Mais en 1799 ce fort n'existait pas. Les lignes du Helder n'étaient rien, une fois qu'elles étaient tournées par un débarquement au sud. Il était donc évident

que c'était près du Helder que l'armée anglaise devait débarquer pour s'emparer tout d'abord des lignes et des batteries qui défendent les passes, puisqu'elle se trouvait par là, dès le premier moment, maîtresse du Texel, et de l'escadre hollandaise, mouillée au Zuyderzée. L'amiral hollandais n'avait pas la faculté de se réfugier dans le port d'Amsterdam parce qu'il aurait fallu pour cela qu'il désarmât, et que les vaisseaux fussent mis sur des chameaux. Le général gallo-batave devait donc, lorsque le Directoire hollandais lui donna l'avis qu'une flotte anglaise avec une armée se présentait sur le Helder, porter sur-le-champ son quartier général au Helder, et y diriger en toute hâte les divisions Daendels, Dumonceau et Vandamme. Elles pouvaient y être arrivées le 27, et rejeter dans la mer l'avant-garde d'Abercrombie, au moment de son débarquement; on eût ainsi sauvé le Helder et l'escadre, et rendu nulle l'expédition.

2° Le général Daendels arriva avec sa division, forte de dix mille hommes, au Helder, le 25. Il eut quarante-huit heures pour préparer le local où voulait débarquer l'amiral anglais. Il pouvait, avec neuf mille hommes, remuer en quarante-huit heures, sept à huit mille toises de terre, et mettre quarante à cinquante bouches à feu en batterie. Il eût dû 1° occuper la crête supérieure des dunes, avec huit ou dix redoutes, armées chacune de quatre ou cinq pièces, dont deux pièces de trente-six ou de vingt-quatre, et deux pièces de campagne, avec deux mille cinq cents

hommes pour leur défense; 2° partager le reste de sa division en trois brigades de deux mille cinq cents hommes, l'une formant la réserve pour soutenir les redoutes; les deux autres, chacune avec neuf pièces de canon attelées, se portant par la droite et par la gauche sur l'ennemi, aussitôt qu'il aurait mis pied à terre, et que les vaisseaux embossés auraient été obligés de cesser leur feu. Il était à croire que de pareilles dispositions eussent été couronnées par le succès. Ces cinquante bouches à feu pouvaient être prises au Helder, où il en existait une grande quantité; des détachemens de l'escadre hollandaise pouvaient aider à cet armement et même au service des pièces (une batterie de vingt pièces de vingt-quatre et trente-six et de dix gros mortiers, aurait été d'un grand effet contre la ligne d'embossage des chaloupes), et la mitraille des soixante-huit bouches à feu, y compris les pièces attelées, aurait détruit les troupes débarquées sur l'estran.

3° A la bataille de Bergen, le général Brune devait placer non-seulement la division Vandamme, mais aussi celle de Dumonceau, sur sa gauche, entre la mer et le canal. La division Daendels était suffisante pour garder l'espace situé sur la droite du canal d'Alkmaar.

4° Les dix jours du 11 au 19 septembre furent employés avec activité par l'armée gallo-batave à se retrancher. Ses retranchemens furent élevés sans système. Les officiers du génie des divisions construisi-

rent des redoutes sur les digues, barricadèrent les villages, firent ce qu'ils jugèrent pour le mieux. Mais le général du génie et le général en chef ne s'occupèrent d'aucun système central, ni de créer un point d'appui où toute l'armée, se fût réunie, et en eût imposé par sa position et sa contenance. L'armée anglaise était beaucoup plus forte que l'armée gallo-batave; c'était une chimère que de prétendre sérieusement l'empêcher de cheminer entre le canal et la mer, sur une étendue de deux ou trois lieues, parce que, toutes les redoutes construites sur ces sables, sont les plus mauvais, et les plus imparfaits des ouvrages de campagne, déjà si faibles de leur nature. Mais il n'en était pas de même sur la rive droite du canal, où on peut partout se couvrir de fossés pleins d'eau et d'inondations, ce qui est incomparablement la meilleure défense : on pouvait s'y établir presque à l'abri de toute attaque de vive force. Il eût fallu construire, à cheval sur le canal, un camp retranché assez grand pour contenir l'armée; couvrir ce camp d'inondations, et le fortifier de tous les secours de l'eau; trois ponts sur ce canal eussent permis de manœuvrer sur ses deux rives, et de se porter sur les derrières et le flanc de l'ennemi, s'il les eût négligés. Après avoir disputé toutes les avenues sur l'une et l'autre rive, les troupes centralisées dans ce camp eussent tenu en respect l'armée ennemie.

5° Le lendemain de la bataille d'Egmond, le général Brune a opéré conformément aux règles de la

guerre, en évacuant sa position et prenant celle de Beverwyk.

6° Après la bataille de Bergen, d'Egmond, de Kastrikum, avec les nouveaux renforts que l'armée batave avait reçus et ceux qui étaient en marche; enfin après la victoire de Zurich, la convention d'Alkmaar doit être considérée comme une faute. On était à la mi-octobre, la mer était déjà très mauvaise en ces parages. Le duc d'York n'avait pas vingt-cinq mille combattans sous les armes; il avait eu seize mille hommes mis hors de combat par les batailles et les maladies. Le Zyp est une bonne position; mais elle n'est pas de nature à mettre une armée battue et inférieure, en sûreté contre des attaques méditées, réitérées et soutenues par une artillerie nombreuse. Brune avait à sa disposition dans l'arsenal du Helder trois ou quatre cents bouches à feu de douze, des obusiers, des mortiers à la Cohorn. Amsterdam et les réquisitions des campagnes eussent fourni des attelages; d'ailleurs les canaux suffisaient pour le transport des munitions. Il y avait quarante compagnies de canonniers hollandais dans les places, avec cent ou cent cinquante bouches à feu de trois calibres, indépendamment de l'équipage de campagne de l'armée. En réunissant tous ces moyens, le Zyp eût été une faible protection pour l'armée anglo-russe; elle eût été forcée, et rejetée en désordre sur le Helder. Une fois que la confusion commence à se mettre dans un corps d'armée en retraite, les suites

en sont incalculables, plus encore pour une armée anglaise que pour toute autre. Brune a préféré suivre le proverbe de faire à l'ennemi un pont d'or; il a conduit la campagne sagement. Son armée a toujours été la plus faible en nombre et en qualité, hormis à la bataille de Kastrikum. Les Anglais et les Russes étaient des troupes d'élite; les troupes hollandaises au contraire étaient pour la plupart mauvaises; beaucoup d'Allemands désertèrent.

Cinquième observation (ITALIE; JOUBERT). 1° Le général Joubert a aggravé le défaut du plan de campagne, en se mettant en mouvement avec l'armée d'Italie, six ou sept jours avant que Championnet eût commencé ses opérations, et opéré la diversion qui a obligé Souwaroff à faire contre lui un détachement de son camp de Pozzolo.

2° Voulant livrer bataille devant Novi, Joubert devait au préalable reprendre le petit fort de Serravalle qui s'était rendu le 7 août; ce poste dans l'ordre défensif lui appartenait : l'ennemi n'y avait pas de droit. Ce dernier en l'occupant interceptait une des routes de Novi à Gênes, avait une vedette sur les derrières des Français, et possédait le point d'appui de leur droite qui par là se trouvait en l'air.

3° La gauche de l'armée française n'eût pas dû déboucher par la Bormida, et faire sa jonction à Novi avec la droite, en plaine, devant l'ennemi. Elle eût dû l'opérer derrière la Bochetta, et réunie à la droite, déboucher à Novi. Ceci est fondé sur le principe qui

n'admet pas d'exception *que toute jonction de corps d'armée doit s'opérer en arrière, et loin de l'ennemi.* La droite et la gauche pouvaient être attaquées et battues isolément, lorsqu'elles étaient encore loin l'une de l'autre; il était important de cacher à l'ennemi le mouvement offensif de l'armée. Si la gauche avait débouché par la Bochetta, elle serait arrivée le 14 dans la soirée devant Novi; attaquant le 15, Souwaroff aurait été surpris, et n'aurait pas eu le temps de concentrer ses forces. L'armée eût pris position, Novi au centre, et perpendiculairement à sa ligne de retraite de Novi à Gênes. Un front d'une lieue lui suffisait, savoir : douze cents toises entre Novi et la Scrivia pour sa droite, et douze cents toises pour sa gauche, alors son ordre de bataille eût été continué sur trois lignes. Sa force lui permettait de garnir cinq mille toises, ce qui lui donnait une première ligne de deux mille deux cents toises, une deuxième de dix-huit cents, une troisième de mille.

4° L'armée, ainsi rangée, eût été placée pour l'offensive comme pour la défensive, et son général n'eût été, dans aucun cas, forcé de recevoir la bataille, dans cette belle position. La marche de la gauche, par Acqui, l'obligea à garder comme ligne d'opération la chaussée de Capri à Pasturana, et de laisser trois mille hommes dans diverses positions pour assurer cette ligne. Cependant l'occupation du village de Pasturana, éloigné de quatre mille cinq cents toises de Novi, étendait trop la ligne qui se trouva être de

cinq mille sept cents à six mille toises, c'est-à-dire presque double de ce qu'elle pouvait être, vu le nombre de ses troupes à l'extrémité gauche. La chaussée de Novi à Gênes fut compromise, les douze cents toises de Novi à la Scrivia n'étant défendues que par la division Watrin, qui, sur une seule ligne, ne pouvait couvrir que mille toises.

5° Le mouvement de Watrin lorsqu'il quitta sa position pour descendre dans la plaine, prendre en flanc l'attaque des Russes sur Novi, eût été très bon s'il l'eût fait avec une première ligne, et qu'il eût laissé une deuxième ligne, avec une réserve, sur sa position; mais il était imprudent avec l'ordre de bataille de l'armée.

6° Le mouvement de Mélas, entre la Scrivia et Novi, n'était pas de nature à obliger à la retraite; il était cinq heures du soir, le général français pouvait faire attaquer Mélas; d'ailleurs le vin était tiré. Il fallait attendre la nuit. La retraite de l'armée sur Pasturana a été désastreuse; elle devait l'être. Il fallait donc rester dans Novi, et s'y battre. On a fait et il est arrivé ce qui pouvait arriver de pis. Si Joubert eût vécu, il n'eût pas ordonné la retraite, et le champ de bataille serait demeuré aux Français. A la guerre, il ne faut jamais rien faire de son gré qui soit pis que ce qui peut arriver.

Sixième observation (ARMÉE DES ALPES; CHAMPIONNET). 1° Championnet, pour opérer la diversion dont il était convenu, divisa ses vingt-cinq mille

hommes en quatre divisions. La première entra dans la vallée d'Aost; la deuxième passa le mont Cénis, et arriva à Suse; la troisième passa le mont Genèvre; la quatrième le col d'Argentière et s'empara des Barricades. Il était impossible que l'ennemi s'en laissât imposer par des attaques aussi faibles. L'œil le moins exercé ne pouvait y être trompé. Mais si ces quatre divisions se fussent réunies sur le mont Cénis par des marches combinées derrière les montagnes; si elles fussent descendues à la Novalèse, marchant sur Turin, leurs vingt-cinq mille hommes eussent facilement passé pour quarante mille; cette capitale eût été fort agitée. Championnet eût dû alors prendre position sur Rivoli, s'appuyant à des mamelons, et s'occuper de suite à se retrancher, en réunissant les deux autres positions entre Rivoli et Suse plus resserrées et plus fortes. Descendu du mont Cénis le 8 août, il serait arrivé à la position de Rivoli, le 10. La division autrichienne, chargée de la défense de Turin, aurait porté l'alarme au quartier général de Souwaroff qui dans la nuit du 11 au 12, le 13 au plus tard, aurait fait des dispositions pour arrêter les mouvemens d'une armée aussi menaçante. On peut mépriser les entreprises de cinq à six mille hommes; mais on ne peut pas rester indifférent aux opérations de trente à quarante mille hommes qui agissent sur vos derrières. Lorsque le 14 au soir, Joubert aurait débouché sur Novi, le détachement de Souwaroff sur Turin eût déjà été en marche.

2° Championnet devait rester campé avec toutes ses forces, dans sa position de douze à quinze cents toises d'étendue, ses flancs appuyés à des ouvrages de fortifications, bien placés et bien palissadés, et son front couvert de redoutes; fourrageant la plaine pour réunir des vivres de toute espèce dans son camp : il eût porté partout l'alarme. Dans une pareille position il n'avait rien à craindre; il fallait toute l'armée de Souwaroff pour le déposter, et alors même il avait le temps de recevoir l'ennemi, de déployer, de ranger son armée en bataille. Si Joubert était vainqueur, il était en mesure de se joindre à lui en deux marches. S'il était vaincu, il avait le temps de repasser tranquillement les montagnes, sans se compromettre, et sans attendre le ralliement de toute l'armée ennemie. Cette manière d'opérer une diversion était la seule dont on pût espérer de bons effets. Sans doute il eût mieux valu que ces vingt-cinq mille hommes eussent été réunis à Novi par des marches combinées derrière les montagnes; mais enfin c'était la seule manière de corriger les défauts du plan de campagne adopté par le gouvernement.

(Armée d'Italie; Championnet). 1° La marche sur la Bochetta pour débloquer Tortone est blâmable. L'armée de Kray était nombreuse, composée de vieux soldats encouragés par la victoire. Si Moreau eût été vainqueur, sans doute il fût arrivé à Tortone; mais il n'aurait pas pu s'y maintenir plus de quarante-huit heures, puisque Mélas serait accouru de Coni, au

secours de Kray, ce qui eût forcé l'armée française à rentrer dans les montagnes, et à abandonner Tortone à son sort. La parole du commandant de cette place aurait été dégagée, il est vrai ; mais les vivres qu'on pouvait y faire entrer en quarante-huit heures, n'auraient renouvelé ses approvisionnemens que pour peu de jours, la ville se fût également rendue ; c'était une acquisition faite par l'ennemi sur le champ de bataille de Novi, on ne pouvait la lui ôter.

2° Championnet renouvela, pour favoriser le mouvement de l'armée d'Italie sur Tortone, ce qu'il avait fait en août. La division qui était à Aost se porta sur le fort de Bard ; celle de Suse, sur Turin, lui de sa personne, sur Pignerol. Tous ces mouvemens éparpillés, sans plan, sans couleur, le conduisirent à un échec. Au lieu d'opérer ces mouvemens trois jours avant ceux de Moreau, il ne le fit que plusieurs jours après, de sorte que, ayant rejeté l'armée d'Italie au-delà de la Bochetta, le 9 septembre, et pris position à Tortone, le 11 ; Kray eut le temps de se porter sur Cherasco et Fossano, de combiner ses mouvemens avec Mélas, et de se réunir à lui pour cerner l'armée des Alpes, et la précipiter dans les vallées au pied des montagnes, après lui avoir fait éprouver une perte sensible : les mêmes bataillons qui avaient repoussé Moreau le 9 septembre, dans son attaque sur Serravalle et Novi, battirent Championnet, le 18, à Fossano. Si son armée eût été concentrée dans les mains d'un général de quelque habileté, elle eût pu frapper

de bien grands coups; car les combats, les maladies de l'automne, l'éloignement de Souwaroff avaient considérablement affaibli les Autrichiens. Mélas seul, n'aurait pu lutter contre cette armée, et en agissant en temps propice, elle empêchait Kray, occupé par Moreau, de secourir Mélas. Ces deux généraux ne purent réunir que trente mille hommes; Championnet, en concentrant ses divisions, eût eu une force égale, mais par son inhabileté, il ne leur opposa à Fossano que sept ou huit mille hommes.

Septième observation (Italie; Mélas). 1° En octobre, Mélas n'avait plus qu'un but, prendre Coni pour être maître de toute l'Italie, et obliger les Français à hiverner au-delà des Alpes. Championnet, au contraire, voulait conserver cette clef de l'Italie pour prendre ses quartiers d'hiver dans les plaines fertiles du Piémont. Il eut raison de penser que le moyen le plus efficace de faire échouer les plans de l'ennemi, était de porter son quartier général à Coni, et de réunir une armée dans un camp en avant de cette place. Mais quand, par ce mouvement, il eût contraint Mélas à en lever le blocus, et à reployer son armée sur la rive gauche de la Stura, en lui abandonnant toute la rive droite; quand non-seulement Coni était débloquée, mais encore, ses communications étaient devenues libres avec Savone, Carra, Mondovi, les cols d'Argentière et de Tende, il avait réussi, il n'avait plus rien à faire; il devait persister dans ses projets, fortifier son camp, accroître son ar-

mée, faire entrer dans ses lignes Duhesme, et ses quinze mille hommes. Le général autrichien eût été obligé, soit à renoncer à son projet, soit à attaquer le camp formidable des Français pour les forcer à abandonner Coni, ce qu'il ne pouvait entreprendre, sans être assuré d'avance de sa défaite. Mais loin de là, Championnet sortit de son camp, avant d'avoir fait sa réunion avec Duhesme; il manœuvra sur les deux rives de la Stura; de ses quatre divisions, il en plaça trois sur la rive droite, entre Mondovi et Coni, laissant écraser sa quatrième par Mélas, avec toute son armée. Cette faute eut des suites bien fâcheuses. La fatale bataille de Genola fit perdre aux Français huit mille hommes, fit tomber Coni, et éparpilla l'armée qui, chassée de la plaine, périt de misère dans ses bivouacs, sur les montagnes de la rivière de Gênes.

2° Mais si enfin Championnet voulait absolument livrer bataille, il fallait qu'il marchât sur une seule rive de la Stura, et eût toujours ses vingt-cinq mille hommes dans la main; que la réunion de Duhesme au camp de Coni se fît par les derrières, et non en face de l'ennemi. Dans les trois mois qu'il a commandé l'armée des Alpes, Championnet a, par des manœuvres calculées sur de faux principes, trois fois ruiné son armée, même sans mettre la fortune en balance; et cependant il avait des forces supérieures à son ennemi, non sur le champ de bataille, où il eût l'art de n'être jamais qu'un contre trois, mais sur le

théâtre d'opération. Ses manœuvres et ses mouvemens doivent être observés comme une série de fautes. Il n'a pas fait un mouvement qui ne soit contraire à l'art de la guerre. Lorsqu'une armée a éprouvé des défaites, la manière de réunir ses détachemens ou ses secours, et de prendre l'offensive, est l'opération la plus délicate de la guerre, celle qui exige le plus, de la part du général, la profonde connaissance des principes de l'art; c'est alors surtout que leur violation entraîne une défaite, et produit une catastrophe.

CHAPITRE XVI.

KLÉBER.

I. Divers sentimens agitent le soldat. — II. Il se forme un parti pour évacuer l'Égypte et opérer le retour de l'armée en France. — III. Lettre du général Kléber, du 26 septembre 1799, au Directoire; réponse du ministre de la guerre, du 12 janvier 1800, reçue au Caire le 4 mars. — IV. Événemens qui se passent en Égypte en septembre, octobre, novembre et décembre 1799. — V. Convention d'El-Arich (24 janvier 1800). — VI. La lettre de Kléber, du 26 septembre 1799, est interceptée par les Anglais; effet qu'elle produit à Londres; résolution que prend en conséquence le cabinet de Saint-James, le 17 décembre 1799. — VII. Bataille d'Héliopolis (20 mars 1800). — VIII. Siége du Caire; capitulation, le 25 avril 1800. — IX. Assassinat du général Kléber, le 14 juin 1800, jour où Desaix était frappé à mort sur le champ de bataille de Marengo.

I. Le général Kléber arriva à Alexandrie vingt-quatre heures après le départ des frégates. Il reçut par les soins du général Menou ses ordres et ses instructions; il se rendit au Caire, prit le commandement et parla à l'armée dans les termes suivans :

« Des motifs impérieux ont déterminé le général « en chef Bonaparte à passer en France. Les dangers « que présente une navigation entreprise dans une « saison peu favorable, sur une mer étroite, et cou- « verte d'ennemis n'ont pu l'arrêter : il s'agissait de

« votre bien-être. Soldats, un puissant secours va
« vous arriver, ou bien une paix glorieuse, une paix
« digne de vous et de vos travaux va vous ramener
« dans votre patrie. En recevant le fardeau dont
« Bonaparte était chargé, j'en ai senti l'importance
« et tout ce qu'il avait de pénible. Mais appréciant
« d'un autre côté votre valeur, appréciant votre
« constante patience à braver tous les maux, à sup-
« porter toutes les privations, appréciant enfin tout
« ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entre-
« prendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être
« à votre tête, que l'honneur de vous commander,
« et mes forces se sont accrues. »

Les soldats furent tristes pendant plusieurs jours, leur confiance était exclusive dans le général qui depuis quatre ans les avait tirés avec gloire de tant de pas difficiles. Mais après ces premiers sentimens donnés à leurs affections, ils s'entretinrent des désastres de la République, des défaites des armées d'Allemagne et d'Italie, des changemens que l'arrivée de leur général allait produire dans de pareilles circonstances :
« Il ramènera la victoire sous les drapeaux français.
« Il reconquerra l'Italie! Le Kalmouk qui foule aux
« pieds la République cisalpine ira prendre rang
« auprès des Beaulieu, des Wurmser, des Alvinzy;
« les partis qui divisent la République se rallieront
« autour d'un homme si éminemment investi de la
« confiance nationale. Tenant le timon de l'État, il
« créera de nombreuses armées, mettra en mer de

« grandes escadres, dissoudra cette seconde coalition « comme la première, ce qui lui permettra de se- « courir son armée de prédilection. Mais parviendra- « t-il avec des bâtimens mauvais marcheurs, à tra- « verser ces mers étroites, couvertes de tant de « vaisseaux anglais et russes? » On attendit les nouvelles d'Alexandrie avec inquiétude. Les premières annoncèrent que la rafale du sud-est avait duré trente-six heures. Peu après on apprit que le commodore anglais accouru de Chypre, avait été fort déconcerté de ne plus apercevoir les frégates dans le port. Pendant trois mois, on fut fréquemment alarmé par les faux bruits qu'il plaisait aux croisières anglaises de répandre, et ce ne fut qu'en janvier qu'on sut à-la-fois l'arrivée de Napoléon en France, son avénement à la tête de la République par la volonté du peuple, et la nouvelle constitution de l'an VIII.

Les soldats connaissaient peu Kléber. Mais sa belle tenue militaire, la blessure qu'il avait reçue à la prise d'Alexandrie, sa contenance à la bataille du mont Thabor, l'opinion qu'en avaient les officiers qui avaient servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, tout était propre à leur inspirer de la confiance. Napoléon avait écrit au divan du Caire qu'instruit que son escadre de l'Océan était arrivée dans la Méditerranée, il allait la rejoindre, et reviendrait bientôt mettre la dernière main à son grand dessein, de rétablir la patrie arabe. Les ulémas l'aimaient; dans tous les événemens qui s'étaient accomplis depuis dix-huit mois, il s'était

toujours montré clément pour le peuple et admirateur sincère du prophète. Celui qui lui succédait était moins liant, moins familier avec les principes du Coran. Il continua cependant les levers du matin, mais les conversations intimes sur le prophète cessèrent. Les cheykhs étaient frappés de son beau physique. Ils rendaient justice à son amour pour la discipline, et n'étaient pas insensibles à ses bonnes qualités. Kléber leur parla en ces termes, à sa première audience :

« Ulémas, et vous tous qui m'écoutez! c'est par « mes actions que je me propose de répondre et à « vos demandes et à vos sollicitations; mais les ac- « tions sont lentes, et le peuple semble être impatient « de connaître le sort qui l'attend, sous le nouveau « chef qui vient de lui être donné. Eh bien! dites- « lui que la République française en me conférant le « gouvernement particulier de l'Égypte, m'a spécia- « lement chargé de veiller au bonheur du peuple « égyptien, et c'est de tous les attributs de mon com- « mandement le plus cher à mon cœur. Le peuple de « l'Égypte fonde particulièrement son bonheur sur « sa religion; la faire respecter est donc l'un de mes « principaux devoirs; je ferai plus, je l'honorerai, et « contribuerai autant qu'il est en mon pouvoir à sa « splendeur et à sa gloire. Cet engagement pris, je « crains peu les méchans. Les gens de bien les sur- « veilleront, et me les feront connaître; là où l'homme « juste et bon est protégé, le pervers doit trembler; « le glaive est suspendu sur sa tête. Bonaparte, mon

« prédécesseur, a acquis des droits à l'affection des « ulémas, des cheykhs et des grands, par une con- « duite intègre et droite, je la tiendrai aussi cette « conduite; je marcherai sur ses traces, et j'obtien- « drai ce que vous lui avez accordé. Retournez donc « parmi les vôtres, réunissez-les autour de vous, et « dites-leur encore, *rassurez-vous*. Le gouvernement « de l'Égypte a passé en d'autres mains, mais tout ce « qui peut être relatif à votre félicité, à votre prospé- « rité, sera constant et immuable. » Ils furent con- tens de ce discours.

II. Kléber n'avait jamais commandé en chef une armée. Il donnait la préférence sur toutes les autres, aux manières, à la discipline, au mécanisme de l'armée allemande; il n'avait pas une juste idée de ce qu'on peut faire avec des Français. Les deux frères Damas, dont l'un était son aide-de-camp, l'autre son chef d'état-major, exerçaient une grande influence sur lui. Ces deux officiers avaient peu d'étendue dans l'esprit, peu d'élévation dans l'âme; ils désiraient rentrer en France. Kléber avait servi huit ans comme officier dans un régiment d'infanterie en Autriche. Il avait fait contre les Turcs la campagne dans laquelle l'empereur Joseph II fut battu; cela lui avait laissé des impressions fort exagérées sur la puissance de la Porte. Il croyait qu'elle pouvait disposer de deux cent mille janissaires, braves et capables de tout faire.

En arrivant, l'armée s'était prévenue contre l'Égypte, mais ses opinions avaient été changées par l'influence de Napoléon, et elle s'était insensiblement livrée à d'autres sentimens. Mais lorsque Kléber et son état-major se prononcèrent contre le pays, ils réveillèrent des sentimens mal éteints; cependant l'armée resta fidèle à la gloire et au devoir. Menou, Reynier, Lanusse, Lagrange, Songis, tous les officiers du génie, de l'artillerie, la plupart des colonels de la cavalerie, les cinq sixièmes de ceux de l'infanterie manifestèrent ouvertement ces opinions. L'état-major, une centaine d'officiers ou de commissaires des guerres, quelques employés de l'administration, voulaient au contraire à tout prix, retourner en France, ils faisaient répandre avec profusion les discussions du conseil des Cinq-Cents, du mois de juin, dans lesquelles des orateurs de l'opposition blâmaient l'expédition d'Égypte, et en faisaient un sujet d'accusation contre le Directoire. Ces officiers affectaient de s'alarmer sur l'état de la République. « L'évacuation « de l'Égypte, disaient-ils, aura deux résultats : elle « rendra à l'armée française une poignée de braves, « parmi lesquels se trouve un grand nombre d'offi- « ciers de la première distinction, et à la République « une alliée (la Sublime-Porte) qui lui est nécessaire « pour contrebalancer la Russie et l'Autriche. D'ail- « leurs il est impossible de se maintenir désormais « dans ce pays, puisqu'on ne peut plus espérer de « secours, quand même les mers seraient ouvertes.

« La France a besoin de toutes ses troupes pour dé-
« fendre son territoire. Nous avons à lutter contre le
« climat, la peste, les Mamelouks, les Bédouins et
« les armées ottomanes, russes et anglaises. Comment
« résister à tant d'ennemis? Il faudra donc finir par
« succomber! Déjà le grand visir s'approche de la
« Syrie avec quatre-vingt mille hommes. Une armée
« russe de dix mille hommes est arrivée aux Darda-
« nelles; dix mille Anglais ont passé le détroit de
« Gibraltar. Comment faire face à ces trois armées?
« Nous succomberons donc, et si nous attendons les
« événemens, nous ne pourrons plus prétendre à un
« arrangement honorable. Puisqu'il est impossible
« de sauver l'Égypte, il faut au moins négocier à
« temps pour sauver l'armée. » On leur répondait :
« Les discussions du conseil des Cinq-Cents ne si-
« gnifient rien. Il est tout simple que les Français à
« la vue des dangers qu'ils courent regrettent que
« tant de braves soient éloignés, mais vingt-cinq
« mille hommes ne peuvent pas être un poids dé-
« cisif dans une pareille lutte. On sent surtout le be-
« soin d'une tête pour diriger tant de bras, et cette
« tête est partie. L'Égypte nous tiendra lieu de toutes
« nos colonies à sucre. Elle nous assurera, tôt ou
« tard, la souveraineté de l'Indoustan. Mourad-Bey
« n'est plus qu'un partisan, il sera même facile de le
« gagner; il craint les Ottomans et le fatal cordon.
« Les Bédouins ne sont plus d'aucune importance;
« les dromadaires ayant acquis la connaissance du

« désert les soumettront entièrement. Il est faux « qu'une armée russe soit arrivée aux Dardanelles; « jamais la Porte ne consentira à ce qu'une armée « grecque campe sous les murs du sérail; le crois- « sant et la croix grecque ne peuvent marcher réunis « dans un même camp. D'ailleurs les Russes n'ont-ils « pas leurs forces engagées en Italie et en Allemagne. « Est-il dans la politique du czar de détruire l'armée « d'Orient! L'assertion qu'une armée anglaise a passé « le détroit est également hasardée; l'armée anglaise « est occupée en Irlande, elle est nécessaire en Eu- « rope pour influer sur le sort de la Hollande et de « la Belgique. Le cabinet de Saint-James sait bien que « si la seconde coalition triomphe, la République « sera obligée d'abandonner l'Égypte par le traité de « paix. Le grand visir est encore éloigné de plusieurs « centaines de lieues; les correspondances d'Acre, « de Damas, de Jérusalem, n'en parlent point. Quand « il sera arrivé en Syrie, il aura à combattre Djezzar. « Mais enfin s'il parvenait à réunir une armée, elle « serait, comme celle du mont Thabor, incapable de « résister au choc d'une division européenne. Nous « n'avons pas d'ennemis devant nous; il est possible « sans doute qu'il en vienne, mais est-ce une raison « pour capituler, non-seulement sans nous être bat- « tus, mais même sans avoir donné la peine aux « armées ennemies d'arriver? Lorsque les Anglais « auront débarqué sur les côtes de la Méditerranée, « lorsque le grand visir aura passé le désert, nous

« serons toujours à temps de capituler; mais on serait « bien criminel de faire, quand on n'est pas attaqué, « ce que l'on sera à même de faire, lorsque l'on « aura été battu, ou au moins quand on sera en « présence de l'ennemi. Est-ce à des soldats à prévoir « des dangers de si loin!! »

Comme il arrive d'ordinaire chacun resta dans son opinion. Mais au milieu de ces discussions la contenance et le moral du soldat s'affaiblirent. La division s'introduisit parmi les officiers; le général en chef perdit de sa considération; il éloignait de lui les plus braves parce qu'ils ne partageaient pas ses opinions, et en manifestaient ouvertement de contraires. On se familiarisa avec les idées honteuses de capitulation dans cette armée d'Italie (1) qui peu avant se fût soulevée d'indignation à une pareille idée.

III. Lorsque Kléber eut pris son parti, il écrivit au Directoire pour l'y préparer. Dans cette lettre datée du 26 septembre, il fait un tableau fort rembruni de sa position. « 1° L'armée était réduite à la moitié de « ce qu'elle était lors de son débarquement; il ne « pouvait pas mettre plus de huit mille hommes sous « les armes; dans son apostille, il réduisait même ce « nombre de combattans à cinq mille; 2° l'armée « était nue, et il était impossible de se procurer des

(1) L'armée d'Égypte était composée des troupes qui avaient fait les campagnes de 1796 et 1797 sous le général Bonaparte. (*De Las Cases.*)

« draps pour l'habiller, ce qui avait une action « immédiate sur la santé du soldat. C'était la vérita- « ble cause pour laquelle les hôpitaux contenaient « plus de malades que les années précédentes ; 3° la « solde était arriérée de quatre millions, les ser- « vices de huit. Le revenu était mangé par antici- « pation ; 4° on manquait de poudre, de fusils, de « canons ; les hôpitaux étaient sans médicamens, et « cependant il fallait couvrir cinq cents lieues de « pays qui contenaient trois millions d'une popula- « tion très ennemie, soupirant après le moment d'é- « gorger tous les Français. D'un autre côté : 1° les « Bédouins étaient plus à craindre, plus aguerris, « plus redoutables qu'à notre arrivée ; 2° les Mame- « louks n'avaient jamais été si puissans ; 3° à l'exté- « rieur, le grand visir était arrivé à Gaza avec trente « mille hommes ; » plus bas il disait qu'il était ar- rivé seulement à Saint-Jean-d'Acre, et dans un autre paragraphe de la même lettre, seulement à Damas ; « 4° l'armée russe était arrivée aux Dardanelles ; « 5° une armée anglaise devait débarquer sur les « côtes de la Méditerranée. Comment résister avec « sept ou huit mille hommes à toutes les forces de la « Porte-Ottomane, de l'Angleterre, de la Russie, des « Mamelouks, des Bédouins? comment occuper cinq « cents lieues de pays et tenir en respect une popu- « lation de trois millions de fanatiques ? »

Le général Damas entrait dans de plus grands dé- tails pour développer le texte du général en chef.

Mais par le même courrier le ministre de la guerre reçut de l'ordonnateur en chef Daure, et du payeur Estève, des états de situation au 1er septembre. Il reçut aussi du général Samson, commandant le génie, du général Songis, commandant l'artillerie, et de vingt-huit colonels et chefs des corps d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie, des dépêches qui contredisaient les assertions du général en chef.

Le courrier porteur de ces dépêches arriva à Paris dans les premiers jours de janvier. Le Directoire était dissous depuis deux mois. Le ministre de la guerre Berthier, les ouvrit, et en fit le dépouillement. Il est facile de se peindre les sentimens qui animèrent le premier magistrat de la République lorsqu'on lui en fit le rapport. Kléber l'avait cru perdu, il lui avait paru impossible qu'il échappât aux croisières ennemies; il voulait justifier par un faux exposé la capitulation qu'il méditait.

Le ministre de la guerre lui répondit le 12 janvier : « Qu'il avait mis sous les yeux du gouvernement sa « lettre du 26 septembre 1799, ainsi que les dépê- « ches de l'ordonnateur en chef Daure, du payeur « général Estève, des commandans en chef du génie, « de l'artillerie, et des chefs de corps d'artillerie, « d'infanterie, de cavalerie et des guides, etc.; qu'il « résultait du dépouillement qu'il avait fait faire, « que le général en chef et son chef d'état-major « étaient mal informés, et n'avaient pas encore eu le « temps de prendre connaissance de l'état de l'armée.

« Au moment du débarquement à Alexandrie, l'ar-
« mée française était de vingt-neuf mille hommes
« dont la moitié serait quatorze mille cinq cents. Or,
« il résultait des états de l'ordonnateur que la con-
« sommation pendant juin, juillet et août avait été
« de trente-cinq mille rations; des états de situation
« du sieur Estève que la solde avait été faite pendant
« ces trois mois pour vingt-huit mille Français et
« deux mille auxiliaires; enfin, des états de situa-
« tion envoyés par les chefs de corps, et arrêtés
« au 1er septembre, il résultait également que les
« quatorze régimens d'infanterie, les sept régimens
« de cavalerie, les dromadaires, les corps d'artillerie
« et du génie formaient un effectif de vingt-huit mille
« hommes sur lesquels vingt-quatre mille étaient
« présens sous les armes, et pouvaient entrer en
« campagne; il résultait des états des magasins en-
« voyés par les colonels, que l'habillement était en
« pleine confection, que les draps existaient aux
« dépôts, qu'il s'y trouvait en outre sept mille fusils
« et onze cents sabres; les états du payeur faisaient
« monter l'arriéré de la solde à un million cinq
« cent mille francs, et la contribution arriérée dont
« il attendait la rentrée à seize millions. Les états
« remis par les garde-magasins, des vivres, du pain,
« des liquides, des bois, des fourrages constataient
« que les magasins étaient abondamment fournis,
« que le service s'y faisait avec facilité, et que les
« denrées de première nécessité étaient abondantes

« et à vil prix; les états envoyés par le général
« Songis, signés par le directeur du parc Faultrier,
« constataient qu'il y avait cinq mille fusils de re-
« change au parc, des pièces pour en confectionner
« trois cents; quatorze cent vingt-six bouches à
« feu et plus de deux cent vingt-cinq mille projec-
« tiles, onze cents milliers de poudre et trois mil-
« lions vingt-sept mille cartouches confectionnées;
« que sans doute on ne saurait en avoir trop, puis-
« que ces munitions étaient disséminées dans un
« grand nombre de places et de batteries de côtes;
« mais que du reste il était facile de fondre des bou-
« lets en Égypte avec des canons de rebut; que pour
« faire de la poudre, les salpêtres ne manquaient
« pas. Les ordres étaient d'ailleurs donnés pour en
« expédier par tous les bâtimens, et l'approvisionne-
« ment de l'équipage de campagne, ce qui est le plus
« important, était au-dessus du besoin, puisque les
« états portaient le nombre des pièces de campagne
« à cent quatre-vingts, les boulets à soixante-dix
« mille et les cartouches confectionnées à balles et à
« boulets à vingt-sept mille.

« Que les Mamelouks qui, au moment de l'arrivée
« des Français, avaient douze mille cavaliers sous les
« armes, de nombreuses flottilles, de grands trésors,
« étaient réduits à peu de chose; qu'il restait à peine
« quatre cents hommes à Mourad-Bey; qu'Ibrahim-
« Bey qui n'avait jamais eu à Gaza en Syrie plus de
« neuf cents hommes, était réduit aujourd'hui à

« quatre cent cinquante; que le général était trompé « par des rapports infidèles, lorsqu'il les croyait au « nombre de deux mille; que les Bédouins ne pou« vaient influer en rien sur le sort de l'armée, que « ni les Anglais, ni les Russes ne songeaient à en« voyer aucune force en Égypte; que le grand visir, « d'après les dernières nouvelles reçues de Constan« tinople, était encore en Arménie, n'ayant que « quatre mille hommes avec lui; que la Porte sentait « vivement les pertes qu'elle avait faites en Syrie, au « mont Thabor et à Aboukir, et n'était pas disposée « à faire de nouveaux sacrifices; que le plus grand « danger qu'avait à courir l'armée venait de l'esprit « de division qui paraissait s'y être introduit, et dont « le résultat infaillible était le relâchement de sa « discipline.

« Que l'intention du premier Consul était donc « que le général Kléber conservât l'Égypte, ne signât « aucune capitulation; quant aux négociations di« plomatiques, le général Bonaparte avait été auto« risé par le gouvernement précédent à traiter avec « la Russie, la Porte, les puissances africaines et in« diennes, qu'il était muni à cet effet de pouvoirs « spéciaux qui lui étaient personnels, et qu'il avait « à son arrivée, déposés aux archives des relations « extérieures; que par la lettre qu'il avait écrite « d'Alexandrie au général Kléber il l'avait autorisé à « traiter dans les cas suivans : 1° s'il était sans nou« velles de la France jusqu'au mois de mai (or il

« devait recevoir cette lettre avant cette époque) ;
« 2° si la peste affligeait l'armée et si elle était le
« double plus maligne que celle qui l'avait frappée
« en 1799, et qui avait moissonné sept cents hom-
« mes. Enfin, le ministre ajoutait que le pays ne
« serait évacué qu'à la paix, ou qu'après la ratifica-
« tion du gouvernement; qu'il était chargé de lui
« signifier que ce dernier désapprouvait toute con-
« vention qui aurait été signée contrairement aux
« instructions; que désormais il devait regarder ces
« instructions comme non avenues, et ne s'occuper
« qu'à défendre l'Égypte confiée à son honneur et
« au courage de l'armée. »

IV. Deux frégates anglaises venues des Indes parurent devant Cosseir ayant quatre cents cipayes à bord, et tentèrent quatre fois de débarquer, les 14, 15, 16 et 17 août. Le général Donzelot les repoussa autant de fois, et leur prit une pièce de six de campagne qu'ils s'étaient hasardés à mettre à terre; les frégates disparurent le 18 et retournèrent dans l'Indoustan.

Mourad-Bey qui avait établi son séjour dans la petite Oasis, en sortait de temps en temps pour faire quelques incursions dans la vallée. Le général de brigade Morand cerna son camp dans la nuit, lui prit tous ses bagages, une centaine de chevaux de remonte qu'il avait réunis, et quelques-uns de ses braves. Le Bey lui-même, saisi par un dragon du 20e lutta pendant quelques minutes et eut peine à se dégager. A la

fin d'octobre, il fut de nouveau rencontré près de Sédiman sur la frontière du Faïoum; il perdit encore quelques hommes. Mourad-Bey ne possédait plus un seul point de la vallée, n'avait plus une barque, plus un canon, plus un magasin. Il n'était plus suivi que par quelques centaines de ses plus fidèles esclaves. Qu'il était loin de la puissance de ce Mourad-Bey qui, roi de toute cette contrée, pouvait mettre à cheval dix mille Mamelouks, l'élite de la cavalerie du monde, vingt mille Bédouins, et sur pied quarante mille hommes de milices; de ce Mourad-Bey qui avait plusieurs centaines de barques armées, des magasins de toute espèce, des trésors, des milliers de chameaux, et, ce qui valait autant que tout cela, une haute réputation de bonheur, d'habileté et de bravoure.

Le 24 septembre 1799, sir Sidney Smith mouilla devant Damiette avec ses deux vaisseaux de guerre et dix-huit transports turcs chargés de troupes, ces transports s'augmentèrent successivement jusqu'au nombre de cinquante-trois. Le 29 octobre, il s'empara de la tour abandonnée qui est située à un quart de lieue de la mer, sur le Bogaz de Damiette, l'arma d'une pièce de canon de vingt-quatre, et le 1er novembre, il débarqua une division de quatre mille Janissaires sur la rive droite du Nil, entre la mer et le lac Menzaléh. Le général de brigade Verdier, bon officier, commandait à Lesbé, ayant sous ses ordres huit cents hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux, il marcha à la rencontre des Janissaires qui soutinrent

d'abord le feu avec courage; mais chargés à la baïonnette par l'infanterie, pris en flanc par les dragons, ils furent acculés à la mer où ils périrent, hors huit cents environ qui furent faits prisonniers; trente-deux drapeaux furent enlevés, une pièce de vingt-quatre, quatre pièces de campagne qu'ils avaient débarquées, restèrent sur le champ de bataille. Après cet exploit, sir Sidney leva l'ancre et disparut. Voulait-il conquérir l'Égypte avec six ou sept mille Janissaires, ou prétendait-il prendre Lesbé et Damiette et s'y maintenir? Il est difficile de pénétrer son véritable projet; cette expédition est encore moins raisonnable que celle d'Aboukir. Ismaël-Bey qui commandait ces braves resta prisonnier; il dit en gémissant : « Voilà l'élite « des Janissaires de Constantinople que le sultan vient « de perdre si mal-à-propos. Avec ma division j'au« rais battu l'armée du grand visir qui ne sera com« posée que de troupes d'Asie. » Les Turcs ont senti vivement à Constantinople, tout le mal que sir Sidney Smith a fait aux armées ottomanes. La perte de l'armée de Rhodes à Acre et à Aboukir; celle de la division des Janissaires sacrifiés aussi follement sous la place de Damiette, portaient au dernier degré la défiance et l'indignation des Ottomans contre les Anglais, et spécialement contre Sidney Smith. Cet officier, fort actif et fort intrigant, est l'homme le moins judicieux, et le moins fait pour être appelé à la direction d'une affaire importante, qu'il soit possible de trouver.

Au commencement de novembre, Djezzar retira les troupes qu'il tenait à Jaffa et à Gaza; il les concentra autour d'Acre, afin de défendre son pachalik contre les entreprises du grand visir dont les coureurs arrivaient enfin sur le Jourdain. L'armée française habillée à neuf, et accrue par les hommes sortis des hôpitaux, dans lesquels les maladies de l'été et la bataille d'Aboukir les avaient fait entrer, n'avait jamais été plus belle, plus disciplinée et animée d'un meilleur esprit. Ainsi toutes les craintes du général Kléber se trouvaient démenties; il fut obligé d'en convenir dans les comptes successifs qu'il rendit au gouvernement, mais cela ne changea pas sa fatale politique.

V. Dès son débarquement à Alexandrie, Napoléon avait entamé des négociations avec la Porte, le pacha de Tripoli et celui d'Acre; la nature de l'opération qu'il dirigeait l'exigeait ainsi. Il écrivit directement au grand visir par l'astronome Beauchamp qu'il fit embarquer au mois d'octobre 1798 sur la caravelle turque qui était à Alexandrie; depuis il lui expédia de Nazareth, le lendemain de la bataille du mont Thabor un effendy de Damas; enfin le 28 août 1799, il lui envoya du Caire Méhémet-effendy qui avait été fait prisonnier à Aboukir. Méhémet-effendy rencontra le visir à Ervan, capitale de l'Arménie, lui remit la lettre du général en chef, et eut plusieurs conférences avec lui, sur tout ce qu'il avait vu, sur toutes les choses qu'il avait entendues.

Le grand visir comprit parfaitement tout cela; il envoya Méhémet-effendy avec sa réponse qui arriva au Caire le 12 octobre. Napoléon était parti depuis deux mois. Kléber réexpédia Méhémet-effendy le 17; mais, s'éloignant de la ligne de conduite de son prédécesseur, il fit des propositions, et ses officiers tinrent à l'effendy des discours qui lui laissèrent concevoir des espérances dont il profita. Les cheykhs du Caire avaient pénétré les dispositions de l'état-major; l'effendy retrouva le grand visir près de Damas, et lui fit part du nouvel état des choses depuis que Napoléon était parti.

De son côté, sir Sidney Smith était parfaitement au fait des dispositions secrètes de l'état-major; il écrivit le 26 octobre au général Kléber, prenant l'initiative de la négociation; sa lettre était datée du bord du *Tigre*, en rade de Damiette, deux jours avant sa folle entreprise. Il y disait : « qu'il était instruit que des « négociations étaient entamées avec le grand visir, « mais que la Porte était liée par le traité du 5 jan- « vier 1799, que lui Sidney Smith avait signé, muni « des pleins pouvoirs du roi d'Angleterre; que la « Porte, la Russie et l'Angleterre s'étant réunies pour « une cause commune, et ne pouvant faire la paix « séparément, l'Angleterre était donc désormais « partie principale. Je suis à-la-fois, écrivait-il, mi- « nistre plénipotentiaire de Sa Majesté britannique « que j'ai l'honneur de représenter, et commandant « de la croisière du Levant. Au premier titre, aucune

« négociation ne peut se faire, sans mon interven-
« tion; au second titre, aucune communication ni
« aucun mouvement ne peut être fait sur mer sans
« ma permission. » Après ce préambule, il abordait le fond de la question; il proposait au général d'évacuer l'Égypte, et lui offrait de transporter son armée avec armes, drapeaux, bagages, et sans être prisonnière de guerre, sur les côtes de France. Après quelques pourparlers, il fut convenu que deux commissaires français, munis des pouvoirs du général en chef, se rendraient à bord du *Tigre*, qui à cet effet mouillerait en rade de Damiette. Le général Desaix et l'administrateur des finances Poussielgue s'embarquèrent le 21 novembre. Ayant été incommodés par la mer pendant les premiers jours, ils rédigèrent, aussitôt qu'ils furent remis, une note dans laquelle ils demandaient « 1° à conclure une paix défi-
« nitive avec la Porte; 2° que celle-ci se détachât de la
« triple alliance et rétablît ses anciennes relations avec
« la République; 3° que l'Angleterre garantît l'intégrité
« de l'empire ottoman; 4° qu'en échange de l'évacua-
« tion de l'Égypte, l'on rendît tout ce que les alliés
« avaient pris sur les Français dans la Méditerranée;
« 5° que l'armée française avec ses canons, armes et
« bagages, fût transportée en droite ligne à Toulon, où
« elle serait, au moment de son arrivée, disponible pour
« exécuter les ordres de son gouvernement. » Quelques jours après ils donnèrent un nouveau développement à ces propositions; ils demandèrent en compen-

sation de l'Égypte, Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante, Cérigo, et enfin que le siége de Malte fût levé.

Le commodore répondit « 1° que, pour négocier et « signer la paix, il fallait être muni des pouvoirs des « gouvernemens respectifs; que le grand visir les avait « par la nature de sa place, que lui avait les siens en « règle; qu'il fallait donc que les commissaires français « montrassent les leurs, pour qu'on procédât à leur « échange; que s'ils n'étaient munis que des pouvoirs « de leur général en chef, ils n'avaient aucun caractère « diplomatique; qu'ils n'étaient que des commissaires « chargés de négocier et de signer une stipulation mi- « litaire; 2° que la paix entre la Porte et la France ne « pouvait pas avoir lieu, puisque par la triple alliance, « la Porte s'était engagée à faire cause commune avec la « Russie et l'Angleterre; 3° que Corfou, Sainte-Maure, « Céphalonie, Zante, Cérigo, étaient entre les mains « des Russes, l'île de Gozzo et l'île de Malte, hormis « La Valette, entre les mains du roi de Naples; que ni « lui au nom de l'Angleterre, ni le grand visir au nom « de la Porte, ne pouvaient stipuler sur le sort de ces « pays qui n'étaient pas dans leurs mains; 4° que la ga- « rantie de l'empire ottoman par l'Angleterre était une « des clauses du traité du 5 janvier 1799, et dès-lors « inutile à répéter aujourd'hui; » et à ce sujet, le commodore remit une copie authentique de ce traité du 5 janvier qu'il avait signé lui-même; « 5° que le but des « présentes conférences ne pouvait donc être que d'a- « viser à l'évacuation de l'Égypte. L'armée française,

« disait-il, quoique investie et prête à être attaquée « de toutes parts, n'est point vaincue. Sa bravoure, « sa *fortitude*, sa renommée lui donnent tous les « droits de croire qu'elle peut résister; elle n'est « donc pas dans le cas de capituler, et a droit d'exi- « ger de conserver ses armes, ses canons, ses dra- « peaux, ses propriétés; d'arriver par le plus court « trajet à Toulon et à Marseille, pour y faire sa qua- « rantaine, et être sur-le-champ à la disposition « de son gouvernement, sans être prisonnière de « guerre. »

Les commissaires français se récrièrent sur l'inconvenance de ces propositions; une évacuation pure et simple de l'Égypte ne pouvait pas avoir lieu. « Vous « convenez, disaient-ils, que nous ne sommes pas « vaincus, que nous ne sommes pas dans le cas de « signer une capitulation, et cependant c'est une ca- « pitulation que vous nous proposez. Comment l'ar- « mée est-elle cernée de toutes parts? — Comment! « répondait le commodore : nous avons deux frégates « dans la mer Rouge, plusieurs vaisseaux dans la mer « du Levant, et une innombrable armée turque qui « déjà est rendue en Syrie. — Pour que l'armée fran- « çaise fût cernée, répliqua Desaix, il faudrait que, « outre l'armée du grand visir, qui est en Syrie, il y « eût une armée anglaise débarquée sur les côtes de « la Méditerranée à Damiette ou à Aboukir; une « armée d'Éthiopiens ou d'Abyssiniens qui eût fran- « chi la grande cataracte, et fût arrivée dans le pays

« des Barâbras; enfin une quatrième qui, venant du « fond de la Nigritie, fût arrivée aux Oasis. Dans ces « suppositions même, l'armée ne serait pas investie, « et la réunion de ces quatre armées séparées entre « elles par des déserts, des marais, des rivières, des « places fortes, serait sujette à bien des vicissitudes. « Nous savons, continuait-il, ce que c'est que l'ar- « mée du grand visir; nous en avons vu d'innom- « brables aux Pyramides, au mont Thabor, et avec « une poignée de monde, nous avons vaincu les « troupes mieux organisées d'Aboukir et de Da- « miette, qui étaient l'élite de l'empire ottoman; en- « fin nos instructions sont positives. Toute stipula- « tion militaire de quelque nom qu'on la colore, est « une capitulation : jamais l'armée française ne se « soumettrait à une pareille humiliation. » Voyant que la négociation n'avançait plus, sir Sidney Smith mouilla à Jaffa, et se rendit au camp du grand visir qui était à Gaza : il voulait le conseiller et délibérer sur l'état des choses.

Aussitôt que ce premier ministre avait connu par ses correspondances du Caire, et par ce que lui avait rapporté Méhémet-effendy, que depuis le départ de Napoléon les esprits étaient bien changés, que le nouveau général inclinait pour quitter le pays, il s'était avancé sur le Jourdain. Il fit part à Djezzar de ce qu'il avait appris, et conclut sa paix avec lui. En répandant le bruit que tout était arrangé, qu'il n'était plus question de se battre, mais seulement de traverser

le désert pour piller l'Égypte, il se fit joindre par les troupes des cinq pachaliks de Syrie. Ayant réuni trente mille hommes, il fit cerner le fort d'El-Arich par une division de six mille hommes; le major anglais Douglas dirigeait les travaux du siége; mais l'indiscipline des Turcs, le défaut d'outils et de pièces ne lui laissaient aucune espérance de mener à bien cette entreprise. Les fortifications avaient été considérablement accrues, le chef de bataillon du génie Cazals y commandait; il avait cinq cents hommes sous ses ordres. On était au huitième jour du siége, et les assiégeans étaient aussi peu avancés que le premier jour, les assiégés n'avaient encore eu que deux hommes tués et cinq blessés, quand une insurrection éclata dans la garnison. Des traîtres appelèrent les Turcs du haut des remparts; ô honte! des soldats français jetèrent eux-mêmes les cordes et les échelles qui servirent à l'escalade! Leur crime ne resta pas impuni, ces misérables furent les premiers égorgés et leurs têtes furent portées en triomphe dans toute la Syrie. Le chef de bataillon Cazals au désespoir, eut le temps de se retirer dans les maisons de l'intérieur du fort, de contenir l'ennemi une demi-heure, et d'obtenir une capitulation. Il sauva sa garnison. Ce funeste événement si inattendu, exalta au plus haut point l'esprit du grand visir : « C'était, disait-il, le « plus beau fait d'armes du siècle. Le czar de Russie « va avoir une grande idée du courage ottoman, lors- « qu'il apprendra un événement aussi merveilleux. »

Le commodore arriva sur ces entrefaites au camp d'El-Arich, fit part aux commissaires français, qui étaient à Jaffa, de l'événement qui venait d'avoir lieu. « Il était impossible, disait-il, de voir une plus belle « armée que cette armée ottomane, mais aussi rien « de plus féroce. Le fanatisme des armées musul- « manes s'était réveillé dans toute sa force; jamais « Soliman-Bajazeth, et Sélim n'avaient eu sous leurs « ordres de si intrépides soldats. Il lui était donc « impossible de garantir la sûreté des commissaires « français, au milieu d'une armée aussi fanatisée. » Il conseillait aux commissaires de rester à Jaffa et d'attendre son retour; il craignait les observations de Desaix qui apprécierait à sa juste valeur, dès qu'il la verrait, cette pitoyable armée; mais par les mêmes motifs celui-ci brûlait d'étudier le mécanisme et tous les ressorts de cette armée orientale. Sans faire aucune attention aux insinuations de sir Sidney Smith, il se mit en marche avec Poussielgue, arriva à Gaza et de là à El-Arich; ils y furent reçus avec empressement par les Turcs, et furent parfaitement en sûreté. Lorsque Desaix eut regardé pendant quelques jours ce ramassis tumultueux d'hommes qu'on honorait du nom d'armée, il écrivit à Kléber : « Gardez-vous d'é- « vacuer l'Égypte. Il se murmure qu'une révolution « a eu lieu en France, et que Napoléon est à la tête « de l'État. Quant à ce qu'on appelle l'armée du « grand visir, c'est un misérable amas de bandits; « il y a sans doute quelques braves gens, mais en

« petit nombre; cette armée est incapable de résister « à l'attaque d'une de nos divisions. Ils se disent « quatre-vingt mille hommes, je ne les évalue pas à « plus de trente mille combattans. Ils annoncent « l'arrivée des Russes; les présens qui sont destinés « aux généraux et aux officiers russes sont étalés « dans les tentes où nous tenons les conférences; « vous voyez que le piége est grossier; s'ils atten- « daient une armée européenne quelconque, ils « n'eussent pas commencé la campagne. »

Les dépêches de Poussielgue étaient écrites d'un autre ton. C'était une amplification de tout ce que lui avait dit le grand visir, le reis-effendy et le commodore anglais : « L'armée turque était immense, elle « était formidable, car elle avait massacré la garnison « d'El-Arich; les avenues du camp étaient plantées « de piques auxquelles étaient pendues des têtes; « tous les jours des hommes étaient tués dans des « ruelles du camp, et souvent la tente du grand visir « était percée de balles. Douze pachas étaient en « route, et il portait cette armée à deux cent mille « hommes. L'armée russe était déjà arrivée aux Dar- « danelles, etc., etc. »

Kléber avait réuni son armée en avant de Salhéyéh; à la nouvelle de la prise du château d'El-Arich, il se laissa entièrement dominer par les fausses préventions qu'il avait puisées dans les guerres de Hongrie, et sans ajouter foi à ce que lui écrivait le général Desaix, témoin oculaire, il crut qu'il ne lui restait plus d'au-

tre parti pour sauver son armée et son honneur que de capituler. Il envoya des instructions contraires aux premières; il autorisa ses commissaires à négocier purement et simplement pour l'évacuation de l'Égypte. Cette nouvelle remplit de joie le commodore anglais qui s'employa aussitôt à lever tous les obstacles, et le 24 janvier la convention fut signée; quelques jours après elle fut ratifiée par le général en chef et par le grand visir. Comme capitulation militaire, elle était honorable dans toutes ses clauses; rédigée avec soin, aucune précaution n'y avait été négligée. Le grand visir signa comme premier ministre de la Porte, commandant de terre et de mer; sir Sidney Smith dans sa double qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, et de commandant de la croisière du Levant. Le ministre de Russie la garantit. Cette convention était conçue en ces termes :

« L'armée française en Égypte voulant donner une « preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et « de voir cesser les malheureuses querelles survenues « entre la République française et la Sublime-Porte, « consent à évacuer l'Égypte d'après les dispositions « de la présente convention, espérant que cette con- « cession pourra être un acheminement à la pacifi- « cation générale de l'Europe.

« Art. 1er. L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France, tant

sur ses bâtimens que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime-Porte lui fournisse; et pour que lesdits bâtimens puissent être promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la ratification de la présente, il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec cinquante personnes de la part de la Sublime-Porte.

« Art. 2. Il y aura un armistice de trois mois en Égypte, à compter du jour de la signature de la présente convention; et cependant dans le cas où la trève expirerait avant que lesdits bâtimens à fournir par la Sublime-Porte fussent prêts, ladite trève sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être complétement effectué; bien entendu que de part et d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitans, dont la trève est l'objet, ne soit pas troublée.

« Art. 3. Le transport de l'armée française aura lieu d'après le réglement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime-Porte, et par le général en chef Kléber; et si, lors de l'embarquement, il survenait quelques discussions entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore Sidney Smith, qui décidera d'après les réglemens maritimes de l'Angleterre.

« Art. 4. Les places de Katiéh et de Salhéyéh seront évacuées par les troupes françaises, le huitième jour, ou au plus tard le dixième jour après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah

sera évacuée le quinzième jour; Damiette et Belbeis, le vingtième jour; Suez sera évacuée six jours avant le Caire, les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour; le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du Caire, et cependant comme elles doivent être occupées par l'armée française, jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la Haute Égypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'à l'expiration de la trève, s'il est impossible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime-Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

« Art. 5. La ville du Caire sera évacuée dans le délai de quarante jours, si cela est possible, et au plus tard dans quarante-cinq jours à compter du jour de la ratification de la présente.

« Art. 6. Il est expressément convenu que la Sublime-Porte apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers leur quartier général, ne soient pendant leur route inquiétées ni molestées dans leurs personnes, biens et honneur, soit de la part des habitans de l'Égypte, soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

« Art. 7. En conséquence de l'article ci-dessus, et pour prévenir toutes discussions et hostilités, il sera

pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

« Art. 8. Aussitôt après la ratification de la présente convention, tous les Turcs et autres nations sans distinction, sujets de la Sublime-Porte, détenus ou retenus en France, ou au pouvoir des Français en Égypte, seront mis en liberté, et réciproquement tous les Français détenus dans toutes les villes et échelles de l'empire ottoman, ainsi que toutes les personnes, de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulats français, seront mises en liberté.

« Art. 9. La restitution des biens et propriétés des habitans et des sujets de part et d'autre, ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires, commencera immédiatement après l'évacuation de l'Égypte, et sera réglé à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

« Art. 10. Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété ni dans sa personne ni dans ses biens pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français pendant leur occupation de l'Égypte.

« Art. 11. Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime-Porte que des cours ses alliées, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de la Russie, les passeports, saufs-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

« Art. 12. Lorsque l'armée française d'Égypte sera

embarquée, la Sublime-Porte ainsi que ses alliées, promettent que jusqu'à son retour sur le continent de la France, elle ne sera nullement inquiétée : comme de son côté le général en chef Kléber et l'armée française en Égypte, promettent de ne commettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime-Porte et de ses alliées, et que les bâtimens qui transporteront ladite armée, ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de France, à moins de nécessité absolue.

« Art. 13. En conséquence de la trève de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française pour l'évacuation de l'Égypte, les parties contractantes conviennent que si, dans l'intervalle de ladite trève, quelques bâtimens de France, à l'insu des commandans des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexandrie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, et retourneront en France munis de passeports des cours alliées; et dans le cas où quelques-uns desdits bâtimens auraient besoin de réparations, ceux-là seuls pourront rester jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées, et partiront aussitôt pour la France comme les précédens, par le premier vent favorable.

« Art. 14. Le général en chef Kléber pourra envoyer sur-le-champ un aviso auquel il sera donné les saufs-conduits nécessaires, pour que ledit aviso puisse prévenir le gouvernement français de l'évacuation de l'Égypte.

« Art. 15. Étant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte, et pour les trois autres mois à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge et paille, suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour que pour le voyage. Celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins, après la ratification de la présente, seront déduites de celles à fournir par la Sublime-Porte.

« Art. 16. A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera plus aucune contribution quelconque en Égypte. Mais au contraire elle abandonnera à la Sublime-Porte, les contributions ordinaires exigibles qui lui resteraient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons et autres objets lui appartenant qu'elle ne juge pas à propos d'emporter; ainsi que les magasins de grains provenant des contributions déjà levées, et enfin les magasins de vivres. Ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Égypte à cet effet par la Sublime-Porte et par le commandant des forces britanniques, conjointement avec les préposés du général en chef Kléber, et reçus par les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite, jusqu'à la concurrence de la somme de trois mille bourses qui sera néces-

saire à l'armée française pour accélérer ses mouvemens et son embarquement, et si les objets ci-dessus désignés ne produisaient pas cette somme, le déficit sera avancé par la Sublime-Porte à titre de prêt, qui sera remboursé par le gouvernement français sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kléber pour recevoir ladite somme.

« Art. 17. L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Égypte, elle recevra après la ratification de la présente convention, la somme ci-dessus stipulée, dans l'ordre suivant, savoir : le quinzième jour, cinq cents bourses; le trentième jour, cinq cents autres bourses; le quarantième jour, trois cents autres bourses; le cinquantième jour, trois cents autres bourses; le soixantième jour, trois cents autres bourses; le soixante-dixième jour, trois cents autres bourses; le quatre-vingtième jour, trois cents autres bourses; et enfin le quatre-vingt-dixième jour, cinq cents autres bourses. Toutes lesdites bourses de cinq cents piastres turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt, des personnes commises à cet effet par la Sublime-Porte; et pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime-Porte enverra immédiatement après l'échange des ratifications des commissaires dans la ville du Caire, et dans les autres villes occupées par l'armée.

« Art. 18. Les contributions que les Français pourraient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention,

dans les diverses parties de l'Égypte, seront déduites sur le montant des trois mille bourses ci-dessus stipulées.

« Art. 19. Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, la navigation des bâtimens français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Égypte, sera libre pendant les trois mois de trève, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

« Art. 20. La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions pour empêcher que la contagion de la peste n'y soit transportée, aucune personne malade ou soupçonnée d'être attaquée de cette maladie ne sera embarquée; mais les malades pour cause de peste, ou pour toute autre maladie, qui ne permettrait pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux où ils seront sous la sauve-garde de son Altesse le suprême visir, et seront soignés par des officiers de santé français, qui resteront auprès d'eux, jusqu'à ce que leur guérison leur permettre de partir, ce qui aura lieu le plus tôt possible; les articles 11 et 12 de cette convention leur seront appliqués comme au reste de l'armée; et le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux divers officiers commandant les troupes embarquées de ne pas permettre que les bâtimens les débarquent dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués par les officiers de santé, comme offrant la

plus grande facilité pour faire la quarantaine utile, usitée, et nécessaire.

« Art. 21. Toutes les difficultés qui pourraient s'élever et qui ne seraient pas prévues par la présente convention, seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par Son Altesse le suprême visir et par le général en chef Kléber, de manière à faciliter l'évacuation.

« Art. 22. Le présent ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront être échangées dans le délai de huit jours, en suite de laquelle ratification, la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre (1). »

Quand l'armée connut qu'elle devait évacuer sa belle conquête devant une misérable cohue, semblable à celle du mont Thabor, tous les cœurs se resserrèrent. L'armée chercha en vain des raisons qui pussent justifier une si singulière transaction; elle n'avait reçu aucun ordre du gouvernement, elle était tout entière, elle ne manquait de rien; toutes les allégations contenues dans le procès-verbal du con-

(1) Cette convention se terminait ainsi.

Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des conférences près El-Arich, le 4 pluviôse an VIII de la République française (24 janvier 1800, v. st.) et le 28 de la lune de Chabbau, l'an de l'hégire 1214.

Signé : Le général de division Desaix, le citoyen Poussielgue, plénipotentiaires du général Kléber; et leurs excellences Mustapha Ruschid, effendy Tefterdar, et Mustapha Rasycheh, effendy reis El-Knittab, plénipotentiaires de Son Altesse le suprême visir.

(*Note de l'Éditeur.*)

seil de guerre, étaient, ou fausses, ou exagérées, ou insignifiantes. Mais d'un autre côté on allait revoir cette belle France; embrasser sa famille, ses amis, peut-être cueillir des lauriers sur le Pô, l'Adige, le Danube!!!

Les places fortes de Katiéh, de Salhéyéh, de Belbeis, de Lesbé, de Suez, tous les forts de la Haute Égypte, toute la rive droite du Nil en suivant la branche de Damiette, furent remises aux Turcs. Le grand visir passa le désert avec pompe; son armée se recruta de tous côtés; la perspective du pillage, les riches et abondantes plaines du Nil, excitaient la cupidité de toutes les hordes du désert. De part et d'autre, on exécuta fidèlement la convention. Une commission composée de Français, de Turcs et d'Anglais était en permanence, et levait avec équité toutes les difficultés qui survenaient. L'administration civile du Caire fut remise au grand visir qui y envoya Mustapha. Tous les grands de l'Égypte se portèrent successivement aux pieds de Son Altesse pour solliciter leur pardon, et offrir à l'envi des dons gratuits selon l'usage de l'Orient. Les esprits des Égyptiens rentrèrent dans le néant, et reprirent leurs habitudes de servitude et d'esclavage. L'aurore de la civilisation n'avait lui qu'un moment; désormais plus d'espérance; chacun ne s'occupa plus que de mériter l'oubli de ce qu'il avait dit, ou fait.

Mourad-Bey avait profité de l'évacuation de la Haute Égypte, et de la concentration de l'armée pour

se réorganiser. Il fit complimenter le grand visir qui lui envoya des firmans; Kléber lui donna des saufs-conduits. Arrivé près du Caire, le bey accueillit avec grâce le général français Morand, chargé de le recevoir, le revêtit d'une pelisse, lui fit présent d'un beau cheval de bataille : « Mon présent est peu de chose, « lui dit-il, mais prenez-vous-en aux Français, ils « m'ont tout ôté. » Il trouva sur sa route la cavalerie française, sabre à la main; à cette vue, il éprouva un mouvement de trouble. Le général de cavalerie Leclerc qui la commandait s'en aperçut, se jeta seul avec deux aides-de-camp au milieu de ses Mamelouks, se mettant ainsi à sa discrétion. Mourad considéra avec attention la cavalerie française qui, de son côté, le vit avec plaisir, sentiment naturel aux braves. Les Égyptiens, mais surtout les Mamelouks, ne concevaient rien au spectacle dont ils étaient témoins; cette invincible armée se retirant devant cette canaille, était pour eux un phénomène qu'ils ne se pouvaient expliquer. Le grand visir reçut Mourad-Bey froidement. « Vous autres Mamelouks, lui dit-il, « d'un ton sévère, vous n'avez de courage que dans la « rébellion, et contre vos souverains; vous n'avez « pas su défendre un seul jour cette clef de la sainte « Kaaba contre une poignée d'infidèles qui fuient « comme de faibles gazelles à ma vue. A mesure que « je m'avance, ils se dispersent comme la poussière « du désert au premier souffle du khamsyn. » L'intrépide Mourad-Bey indigné, se redressa avec no-

blesse, et lui lançant un regard plein de feu : « Visir, « lui dit-il, rends grâce au Prophète qui dispose du « cœur et de la volonté des hommes, mais ne t'abuse « pas sur la cause de ta bonne fortune; c'est l'amour « de leur pays, de leurs femmes, de leurs enfans, qui « a fasciné les yeux de ces infidèles, et les a rendus « insensibles aux attraits du Nil; mais prie Dieu « qu'ils ne changent pas d'intention, tu verrais ces « timides gazelles, plus furieuses que les lions affa- « més du désert, porter la mort et le carnage dans « tous les rangs de ton armée; pas un des tiens ne « reverrait les rives fleuries de la Syrie. » Le visir, homme de sens, s'aperçut qu'il s'était laissé emporter par un mouvement de vanité déplacé, se radoucit, fit des complimens au bey, tâcha de se le concilier. Mourad regagna sa troupe, et se campa sur le flanc des deux armées du côté de la Haute Égypte.

VI. Quelques semaines après le départ d'Alexandrie du bâtiment qui portait la lettre du général Kléber, du 26 septembre 1799, un duplicata de cette dépêche fut remis au commandant Barras dont le bâtiment se rendait en France. Ce bâtiment fut pris dans les mers de Provence; Barras jeta ses dépêches à l'eau si maladroitement qu'un midshipman anglais se mit à la nage, saisit les dépêches, et les porta à l'amiral Keith qui les fit passer sur-le-champ à Londres; elles excitèrent au plus haut degré l'intérêt du cabinet de Saint-James. D'un côté, Na-

poléon était arrivé au timon des affaires, et proclamé premier magistrat de la République; ces lettres étaient une espèce de dénonciation ou d'accusation contre lui. D'un autre côté, les renseignemens qu'elles donnaient sur la situation de l'armée d'Égypte, levaient toutes les incertitudes. Il était impossible d'avoir une pièce plus authentique; l'armée française était nue, manquant d'armes, de canons, de munitions de guerre, elle avait de la peine à vivre, n'avait pas d'argent; elle était réduite à cinq ou huit mille combattans. De plus, les Mamelouks et les Arabes étaient plus puissans que jamais, la population était mal disposée, menaçait à tout instant d'égorger les Français; leur général n'avait plus d'espoir que dans une capitulation pour sauver ces misérables débris; mais ces débris, misérables en Égypte, étant formés de cadres, étaient précieux par le grand nombre d'officiers et sous-officiers qui s'y trouvaient; six semaines après leur arrivée en France, ils formeraient une armée de quarante mille hommes qui serait fort redoutable; d'ailleurs, ces officiers faisaient profession d'un dévoûment spécial au nouveau magistrat de la République; ils consolideraient son autorité, et seraient pour lui un appui précieux; il fallait l'en priver. Les duplicatas des dépêches des chefs d'administration et des colonels, dont les originaux avaient été envoyés avec le bâtiment qui parvint en France, n'avaient pas été joints à cette nouvelle expédition, de sorte que le gouvernement anglais ne

fut pas à même de concevoir le plus léger soupçon sur la véracité des faits contenus dans les lettres de l'état-major.

Sir Sidney Smith dans sa correspondance avait fait pressentir qu'il serait possible de décider Kléber à signer une capitulation pour céder l'Égypte, à condition qu'on lui garantirait le passage de l'armée pour retourner en France avec ses armes, sans être prisonnière de guerre; et que l'on déguiserait la honte d'une capitulation, sous l'apparence d'une convention diplomatique; on attendait ce grand résultat avec impatience. Mais lorsque l'on vit, par les propres dépêches du général Kléber, l'état misérable où était réduite l'armée, qu'elle ne pouvait plus menacer l'Indoustan, ni se recruter; les Anglais résolurent de la retenir prisonnière de guerre sur la Tamise. A cet effet le ministère envoya, le 17 décembre, l'ordre à l'amiral Keith d'arrêter les bâtimens portant l'armée française, et de les conduire en Angleterre, de quelques saufs-conduits qu'ils fussent munis. M. Dundas (1) avait dit : « Il faut que cette armée périsse, et soit un exemple de la vengeance britannique; que pas un des hommes qui en a fait partie ne revoie ses foyers. »

L'amiral Keith expédia, le 8 janvier 1800, une frégate à Sidney Smith qui arriva le 20 février à Chypre.

(1) L'un des principaux membres du cabinet anglais à cette époque.
(*Note de l'Éditeur.*)

En même temps, il établit une nouvelle croisière devant Alexandrie, avec des instructions conformes aux nouveaux ordres du conseil. Dès le 15 février, cette croisière arrêta tous les bâtimens quoiqu'ils fussent munis des saufs-conduits du commodore Sidney Smith et du grand visir. Le 26 février une lettre de sir Sidney Smith instruisit le général Kléber de ce nouvel ordre, il l'invitait à prendre patience, disant que son gouvernement était trompé, mais qu'il ne tarderait pas à changer d'opinion, et à envoyer les ordres nécessaires. Kléber se laissa amuser. Cependant sa position devenait affreuse; il avait évacué toutes les places, et laissé ouvertes les portes du désert. Une partie de son armée était déjà rendue à Rosette et à Alexandrie; on avait déjà évacué les parcs et les munitions de guerre de Gizéh; la citadelle du Caire était désarmée. Cette capitale était gouvernée par un des pachas du grand visir; les Français devaient céder la citadelle et les forts, le 14 mars. Des commissaires français, anglais et turcs se réunirent à Matariéh; tout ce qu'il fut possible de faire pour aplanir les difficultés, sir Sidney le fit; mais les Turcs voulaient entrer en possession de la capitale le 14 mars, conformément à la convention, ils ne voulaient pas accorder le délai que les Français demandaient; ceux-ci représentaient que, s'ils abandonnaient le Caire avant que la mer ne leur fût ouverte, ils étaient perdus. Le grand visir répondit qu'il avait donné les firmans, qu'il avait fourni les bâtimens nécessaires

pour le passage de l'armée; que les difficultés faites par les Anglais ne le regardaient pas. Cependant il consentait à ce que les Français séjournassent dans le Delta et dans Alexandrie, jusqu'à l'arrivée des ordres de Londres. Kléber paraissait indécis lorsqu'on lui annonça l'arrivée du *Lody* à Damiette, avec le général Galbaud, et de *l'Osiris* à Aboukir, portant le colonel Latour-Maubourg. Celui-ci arriva au Caire le 4 mars. Il apporta à-la-fois la nouvelle de l'arrivée de Napoléon en Europe, et de son élévation à la tête du gouvernement, la constitution de l'an VIII, la lettre du ministre de la guerre du 12 janvier, et la proclamation ci-jointe : « Soldats, les Consuls de la République s'oc-
« cupent souvent de l'armée d'Orient. La France
« connaît toute l'influence de vos conquêtes pour la
« restauration de son commerce, et la civilisation
« du monde. L'Europe entière vous regarde. Je suis
« souvent en pensée avec vous. Dans quelque situa-
« tion que les hasards de la guerre vous mettent,
« soyez toujours les soldats de Rivoli et d'Aboukir,
« vous serez invincibles. Portez à Kléber cette con-
« fiance sans bornes que vous aviez en moi, il la
« mérite. Soldats, songez qu'un jour vous rentrerez
« victorieux sur le territoire sacré; ce sera un jour
« de joie et de gloire pour la nation entière. »

Ces paroles portèrent au plus haut point l'ivresse et l'enthousiasme du soldat, mais ils se disaient : couverts de honte et nos drapeaux flétris par une capitulation!! de quel front aborderons-nous notre général? Kléber

de son côté, comprit combien sa position était désormais délicate; il ne lui restait plus que le parti de vaincre. Il avait une haine particulière pour le Directoire, il triomphait de sa chute; Kléber n'était rien moins que républicain. On ne fut pas vingt-quatre heures sans s'apercevoir dans le camp que les dispositions du général en chef étaient changées. Le lendemain de l'arrivée de Latour-Maubourg, on commença à réarmer la citadelle du Caire, les forts et Gizéh; l'artillerie, déjà embarquée, fut débarquée; les troupes, les magasins, déjà en partie évacués sur le port d'Alexandrie, retournèrent vers la capitale. Pendant le mois de mars, le Nil fut chargé de djermes qui reportaient les troupes et les munitions de l'armée au Caire. Lorsque tous ces préparatifs furent terminés, le général en chef fit lire le 17 mars au soir, un ordre du jour en ces termes :

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique la Reine-Charlotte, *à Minorque, le* 8 *janvier* 1800.

« Monsieur,

« Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de
« ne consentir à aucune capitulation avec l'armée
« française que vous commandez en Égypte et en
« Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les
« armes, se rendrait prisonnière de guerre, et aban-
« donnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions

« des port et ville d'Alexandrie aux puissances al-
« liées; et dans le cas où une capitulation aurait
« lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner
« en France qu'elle ne soit échangée, je pense né-
« cessaire de vous informer que tous les vaisseaux
« ayant des troupes françaises à bord, et faisant voile
« de ce pays, d'après des passeports signés par d'au-
« tres que ceux qui ont le droit d'en accorder, seront
« forcés par les officiers des vaisseaux que je com-
« mande, de rentrer à Alexandrie; et que ceux qui
« seront rencontrés, retournant en Europe, d'après
« des passeports accordés en conséquence de la ca-
« pitulation particulière avec une des puissances
« alliées, seront retenus comme prises, et tous les
« individus à bord considérés comme prisonniers.

« *Signé* KEITH, amiral. »

« ***Soldats**, on ne répond à une telle insolence que*
« *par des victoires; préparez-vous à combattre!* »

Ainsi, cette lettre du 26 septembre 1799, écrite pour justifier l'évacuation de l'Égypte, fut cause de sa conservation. La mauvaise foi du gouvernement anglais sauva l'honneur de cette intrépide armée.

Le 19 mars, le général en chef écrivit dans ces termes au grand visir :

« L'armée dont le commandement m'est confié,
« ne trouve pas, dans les propositions qui m'ont
« été faites de la part de Votre Altesse, une garantie

« suffisante contre les prétentions injurieuses, et
« l'opposition formelle du gouvernement anglais à
« l'exécution de notre traité; en conséquence, il a été
« résolu ce matin, au conseil de guerre, que ces pro-
« positions seraient rejetées, et que la ville du Caire
« ainsi que les forts demeureraient occupés par les
« troupes françaises, jusqu'à ce que j'aie reçu du
« commandant en chef de la flotte anglaise dans la
« Méditerranée, une lettre directement contraire à
« celle qu'il m'a adressée le 8 janvier, et que j'aie
« entre les mains les passeports signés par ceux qui
« ont le droit d'en accorder. D'après cela, toutes
« conférences ultérieures entre nos commissaires de-
« viennent inutiles, et les deux armées doivent, dès
« cet instant, se considérer comme en état de guerre.
« La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponc-
« tuelle de mes conventions, donnera à Votre Altesse
« la mesure du regret que me fait éprouver une rup-
« ture aussi extraordinaire dans ces circonstances,
« que contraire aux avantages communs de la Répu-
« blique et de la Sublime-Porte. J'ai assez prouvé
« combien j'étais pénétré du désir de voir renaître
« les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient de-
« puis long-temps les deux puissances. J'ai tout fait
« pour rendre manifeste la pureté de mes intentions;
« toutes les nations y applaudiront, et Dieu sou-
« tiendra par la victoire la justice de ma cause; le
« sang que nous sommes prêts à verser rejaillira sur
« les auteurs de cette nouvelle dissension.

« Je préviens aussi Votre Altesse que je garderai,
« comme otage, à mon quartier général, Son Excel-
« lence Mustapha-Pacha, jusqu'à ce que le général
« Galbaud, retenu à Damiette, soit rendu à Alexan-
« drie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me
« rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des
« officiers de l'armée ottomane, et sur lequel on me
« fait des rapports fort extraordinaires.

« La sagesse accoutumée de Votre Altesse lui fera
« distinguer aisément de quelle part viennent les nua-
« ges qui s'élèvent. Mais rien ne pourra altérer la
« haute considération et l'amitié sincère que j'ai pour
« elle. »

VII. La belle proclamation du général Kléber produisit sur l'armée tout l'effet possible; elle ne manifesta plus qu'un sentiment, la plus grande confiance dans le succès, et la satisfaction de conserver intacts l'honneur et ses drapeaux sur lesquels étaient écrits en lettres d'or le nom de tant de victoires.

Les officiers anglais qui étaient au camp du visir, prévoyant ce qui allait arriver, firent tous leurs efforts pour persuader aux Turcs d'accorder un délai d'un mois. Mais ceux-ci, fiers de leur grand nombre, certains des dispositions d'une partie du peuple du Caire et de la Basse Égypte, spécialement de Mansourah, ne voulurent entendre à rien. Le grand visir résolut de prévenir le général français, en se jetant avec son armée dans le Caire. L'armée française était

forte de quinze mille hommes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie sur le champ de bataille; neuf mille étaient au Caire et dans le Delta. La gauche était commandée par le général Reynier, et formée de deux brigades composées de quatre bataillons chacune, l'une sous les ordres du général Robin et l'autre sous ceux du général Lagrange; la droite commandée par le général Friand était aussi composée de deux brigades sous les ordres des généraux Belliard, et Donzelot; le général de brigade Leclerc commandait la cavalerie; l'artillerie était de soixante bouches à feu. L'infanterie était rangée en quatre carrés à distance de déploiement; l'artillerie et la cavalerie dans l'intervalle. Une demi-brigade était en réserve; une était au Caire, une à Gizéh, deux à Alexandrie, une à Rosette et une dans le Delta. Le 19, à trois heures du matin, Kléber se mit en marche de la Coubbé sur Matariéh. L'armée du grand visir était forte de soixante mille hommes, dont quinze mille étaient détachés à Belbeis, à Salhéyéh, à Damiette et dans la Haute Égypte : quarante-cinq mille étaient sur le champ de bataille; vingt mille étaient des Bédouins ou des milices égyptiennes qui l'avaient rejoint depuis son entrée dans le pays; il avait quarante pièces d'artillerie, dont vingt seulement attelées; les autres étaient dans les places de Rosette et de Salhéyéh. A la petite pointe du jour, la division Reynier se rencontra à Matariéh avec l'avant-garde et après un léger combat, elle s'empara du village; l'armée se rangea en bataille

en avant. La gauche s'était ainsi éloignée du Nil, Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey, à la tête de six mille hommes de cavalerie, en profitèrent, remontèrent le Nil, se jetèrent dans le Caire, proclamèrent la victoire de leur parti, et la destruction de l'armée des infidèles. L'insurrection était organisée d'avance; elle éclata dans tous les quartiers à-la-fois.

Cependant le grand visir accourut au secours de son avant-garde qui était en position à portée du canon de l'armée française. Sa nombreuse cavalerie enveloppa les carrés, caracolant tout autour, mais elle ne fit aucune charge; les boulets et la mitraille lui firent beaucoup de mal; il y avait loin de la valeur de ces troupes à celle des Mamelouks aux Pyramides. Une soixantaine de blessés français étant tombés entre les mains de ces barbares, ils leur coupèrent la tête qu'ils promenèrent au bout des lances, comme les Parthes promenèrent la tête du jeune Crassus. Ce spectacle étonna un moment le soldat, mais la charge battit; toute cette armée se dissipa, et se sauva d'un trait jusqu'à El-Khancah. Ce fut dans ce gros bourg que Kléber apprit l'insurrection du Caire; il y envoya le général Lagrange avec une brigade. Le 20, l'armée française marcha sur Belbeis; le fort, après quelques heures de canonnade, se rendit. Le grand visir ne s'arrêta nulle part; il abandonna son camp de Salhéyéh encore tout tendu, tous ses bagages, traversa le désert précipitamment, et arriva à Gaza avec à-peu près cinq mille hommes. Il perdit dans

cette bataille neuf mille hommes tués, blessés ou pris; le reste se dispersa, entre autres les Bédouins et les milices d'Égypte qui retournèrent dans leurs villages. Son artillerie, ses quatre queues, ses tentes furent la proie du vainqueur. De Salhéyéh, le général Belliard se porta avec sa brigade sur Damiette, attaqua la division turque qui s'en était emparée, la battit au champ de Chourah, et entra sans opposition dans Lesbé, y trouva douze pièces de canon, outre l'artillerie que les Français y avaient laissée. La bataille d'Héliopolis ne fut pas disputée; l'armée du grand visir n'opposa aucune résistance. Ce premier ministre n'avait lui-même aucune expérience militaire; son armée ne valait pas celle du mont Thabor. La prophétie de Mourad-Bey s'accomplit. La perte des Français fut de cent cinquante hommes tués, blessés, ou prisonniers; le quart de l'armée seulement fut engagé. Ainsi se réalisa ce qu'avait dit Desaix : « Qu'avec trois mille Français, il mettrait ce « ramassis tumultueux en déroute. » Cette bataille dissipa l'illusion à laquelle s'était abandonné le général en chef, sur la force et la puissance des Ottomans; il comprit que cette race dégénérée n'avait plus rien de commun avec les Musulmans de Soliman, de Sélim et de Bajazeth.

VIII. Kléber retourna le 26 au Caire. Le parc d'artillerie qui avait été évacué sur Alexandrie n'était pas encore arrivé; l'insurrection dans la ville était

complète; tous les débouchés des rues étaient fermés par de grosses murailles, à double rang de créneaux, et appuyées à des maisons, dont les terrasses servaient de places d'armes.

Mourad-Bey était resté neutre pendant la bataille d'Héliopolis; conduite qui lui gagna la confiance de l'armée française en même temps qu'elle lui avait fait perdre son .... (1) auprès du grand visir. Mourad se soumit à la République, fut proclamé sultan français, reçut les deux provinces du Saïd à titre de feudataire de la République, moyennant le paiement annuel d'un cens en argent et en blé; il s'engagea aussi à fournir un corps de Mamelouks pour combattre avec l'armée française. Pendant le siége du Caire, il se tint dans la province de Dafih, coupa la communication de la Syrie avec le pacha que le grand visir avait envoyé dans la Haute Égypte; approvisionna les assiégeans, les servit de son influence dans la ville; Osman, l'un de ses beys, demeura au quartier général, comme son député.

Le général Almeyras attaqua le quartier copte le 2 avril, et s'en empara. La citadelle et le fort Dupuis commencèrent à lancer des bombes et à tirer des boulets rouges. Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey demandèrent à capituler; mais, les Janissaires et ce qu'il y avait de Mamelouks, de Maugrabins dans la ville, s'insurgèrent contre eux et persistèrent à se défendre.

(1) Le mot laissé en blanc était écrit au crayon de la main de Napoléon; il n'a pu être déchiffré. (*De Las Cases.*)

Le 14 avril, les Français attaquèrent Boulac et s'en emparèrent; cette malheureuse ville fut détruite, le carnage y fut horrible. Le lendemain le général Reynier s'empara du Santon-Aboukir; le 17, les parcs étant arrivés d'Alexandrie, on attaqua de tous côtés. On mit le feu à la mine, sous la maison de la femme de Mourad-Bey; trois cents Turcs qui la défendaient furent ensevelis sous ses ruines. Le feu se déclara à-la-fois dans plusieurs quartiers; il pleuvait partout des bombes et des obus; cela changea les dispositions du peuple qui reconnut la sagesse de ses chefs, et accepta la capitulation, qu'il avait méconnue quelques jours avant. Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey avec quatre mille hommes, sortirent sous l'escorte de la division Reynier, et traversèrent le désert pour se réfugier en Syrie. Trois mille habitans qui redoutaient la vengeance du vainqueur, les suivirent. Le 24 avril, les postes français occupèrent les portes; le 25, les barrières furent défaites, les cadavres enterrés, les mosquées purifiées. Kléber fit une entrée triomphale, par la porte des Victoires, à la tête de l'armée. L'armée perdit pendant ces trente-cinq jours de combats, un millier d'hommes tués, blessés, ou prisonniers, dont trois cents indigènes.

Mourad-Bey et le général Kléber se virent à Gizéh, le 29 avril, se donnèrent des marques d'estime. Mourad-Bey était beaucoup moins grand que le général français, il dit en l'apercevant : « Voilà le plus « beau chrétien que j'aie vu. » Le lendemain il partit

pour le Saïd; il fut fidèle à ses nouveaux maîtres, contint et soumit toute la Haute Égypte. Il en chassa les agens du grand visir, ce qui permit de tenir l'armée plus concentrée. Le Caire avait mérité d'être puni; le général en chef condamna la ville à payer douze millions de contribution. Quatre-vingts bâtimens turcs, escortés par quatre corvettes, étaient entrés dans le port d'Alexandrie dans le mois de février, pour servir à transporter l'armée en France. Après la rupture, ils furent confisqués, et les marchandises qu'ils contenaient, vendues. Ce fut une ressource importante pour le trésor. Mais la capitale avait considérablement souffert; on n'y voyait plus que des ruines; la misère était grande, sa physionomie en était visiblement altérée; ce n'était plus cette cité qui recevait en triomphe les trophées de la Syrie, qui s'était alors associée sincèrement aux destinées de l'armée et qui espérait le rétablissement de la patrie arabe.

IX. Kléber, après sa victoire, s'occupa sans relâche de mériter la confiance du gouvernement. Il ne négligea rien pour consolider la colonie; sa conduite fut en tout l'opposé de celle qu'il avait tenue précédemment. Les ingénieurs, et les forts qu'ils élevaient autour du Caire, avaient été l'objet de ses sarcasmes; ils devinrent l'objet de sa sollicitude, persuadé qu'il était, que maître pour toujours de l'Égypte, elle ne pourrait plus désormais lui être enlevée que par une

grande armée anglaise. Il étendit peut-être trop le système de fortifications, ordonné et commencé par les ordres de son prédécesseur. Contre un pareil général, une armée de trente mille Anglais eût échoué. Cette nouvelle conduite du général Kléber lui réconcilia l'esprit de l'armée. Ceux des officiers qui conservèrent encore des idées d'évacuation, cachèrent leurs dispositions; il en renvoya quelques-uns. Mais l'esprit des habitans lui resta aliéné; le grand visir, pendant deux mois, avait exercé une grande influence; les Français étaient redevenus des infidèles qui n'inspiraient plus de confiance; on leur supposait toujours la pensée de s'en aller. Cependant Kléber eût tout obtenu du temps, lorsqu'il se porta à un excès qui lui devint fatal. Il fit répartir sur les principaux cheykhs, et les propriétés des mosquées, une partie de la charge de la contribution. Cette mesure était populaire dans l'armée qui n'aimait pas les grands cheykhs. Le sadah fut surtaxé, il était signalé par sa haine secrète contre les Français, mais outré qu'on oubliât à ce point ce qui était dû à sa naissance et à son rang, il refusa de payer. Il fut arrêté, enfermé dans la citadelle; toutes les menaces le trouvèrent sourd. Kléber irrité ordonna qu'on lui donnât la bastonnade. Le sadah fut donc bâtonné!! Un tel outrage fait au sang du prophète!... L'indignation fut générale parmi les gens de la loi, les ulémas, les muddens, l'Orient tout entier en frémit. Cette conduite était bien opposée à celle de Napoléon qui, le lende-

main de la révolte du Caire en 1798, fut clément envers ce même sadah, reconnu le chef de la rébellion (1)!!! Kléber paya cher cet oubli de toute politique, et cette violation des instructions de Napoléon. Les ulémas ne tardèrent pas à trouver l'occasion de la vengeance, ils en usèrent cruellement. A quoi tient la destinée des hommes et des empires!

Soliman, né à Alep, était un jeune homme de vingt-quatre ans; il avait été élevé dans la mosquée de Gama-el-Azhar; depuis, il avait fait deux fois le pélerinage de la Mecque. Au commencement de 1799 il entreprit celui de Jérusalem. Il était dans cette ville, lorsque les fuyards échappés de la déroute d'Héliopolis, y arrivèrent de tous côtés; ils avaient beaucoup souffert au passage du désert; ils étaient exaspérés contre les infidèles qu'ils accusaient de mauvaise foi. « On les avait, disaient-ils, attirés dans un piége; » tous les jours, dans les mosquées, ils invoquaient une vengeance qui satisfît aux mânes de tant de croyans, et confondît la superbe des infidèles. Achmet, aga des Janissaires, natif d'Alep, était un des plus exaspérés; il exalta la tête de son compatriote et lui persuada qu'il avait été choisi par le prophète pour sauver la sainte Kaaba, en livrant le combat sacré contre le fourbe et astucieux chef des idolâtres. Ayant réussi, il l'adressa à Gaza, à un aga de ses amis attaché à l'armée. Soliman logea dans la mosquée; acheta un

(1) Voir volume 1er, page 257.

poignard, se joignit à une caravane de savon et de tabac, pour traverser le désert, et arriva au Caire. Il y logea à Gama-el-Azhar, confia son projet à quatre muddens de ses amis qui servaient dans cette mosquée et n'en sortaient jamais. A Gama-el-Azhar, Soliman passait les jours et les nuits en prières. Il couvrait le sanctuaire de versets du Coran qui avaient rapport à son projet. Il fit trois voyages à Gizéh pour reconnaître le sultan et le local; l'exécution de son dessein lui parut difficile; il s'en dégoûta; les quarante jours qui lui avaient été assignés étaient expirés. Il alla chez le docteur Mustapha, natif de Bithynie, vieillard de quatre-vingts ans, son ancien maître, très versé dans les choses saintes. Le malheur voulut que ce jour-là même ce docteur discutât sur le combat sacré; *c'était l'œuvre la plus méritoire, c'était le chemin le plus sûr pour le salut.* Ces propos mystiques rallumèrent le fanatisme de Soliman; il traversa la ville, se rendit dans la mosquée de Gizéh et y coucha. Le lendemain, il arriva sur le port, comme Kléber s'embarquait, il le suivit dans un bateau, assista à une revue dans l'île de Roudah, se fit chasser plusieurs fois du groupe qui entourait le général; le suivit à la place Ezbekiéh, voulut entrer dans le jardin du quartier général, et fut repoussé; il parvint cependant à s'y introduire, s'y mit en prière, y resta ainsi deux heures en extase. Au bout de ce temps, il saisit le moment où Kléber était seul pour se jeter à ses genoux, lui présentant une pétition. Pendant que le général la

lisait, il lui porta quatre coups de poignard; le premier traversa le cœur, le second frappa cinq doigts au-dessous du premier, le troisième perça le bras, le quatrième la cuisse. L'architecte Protain survint, l'assassin le saisit, le frappa de six coups et le jeta à côté du cadavre du général. Un aide-de-camp de service qui cherchait le général Kléber, le trouva déjà sans vie. La générale bat, l'armée court aux armes, le désespoir et la fureur sont dans toutes les âmes; les guides investissent la maison et le jardin, des vestiges de sang conduisent un officier de garde à un puits où Soliman était caché. Il l'interroge; Soliman répond avec calme et tranquillité; on lui présente un poignard ensanglanté, il le méconnaît. Un officier de piquet croit l'avoir vu le matin à la revue dans l'île de Roudah, mais il n'en est pas certain, on ne sait que penser; cependant Protain, dont les blessures n'étaient pas mortelles, revient à lui, et le reconnaît. Peu après, le coupable avoue et même nomme ses complices. Ils sont traduits devant une commission militaire ainsi composée : le général de division Reynier, le général de brigade Robin, l'ordonnateur de la marine Le Roy, l'adjudant-général Martinet, l'adjudant-général Morand, le chef de brigade d'infanterie Goguet, le chef de brigade d'artillerie Faure, le chef de brigade du génie Bertrand, le commissaire ordonnateur Sartelon faisant les fonctions de rapporteur. Soliman fut condamné à être empalé; trois des muddens eurent la tête tranchée : le quatrième était contumace. Le vieux

docteur qui avait été mis en cause fut acquitté; interrogé sur le combat sacré, il dit que le prophète le commandait contre les idolâtres, mais que les Français, les Mamelouks et les Turcs n'étaient pas dans ce cas.

Ainsi périt sous le poignard d'un fanatique, à l'âge de quarante-sept ans, le chef d'une grande armée, un illustre guerrier, au milieu de ses soldats qui l'aimaient et qui eussent tous péri pour le sauver. Le même jour au même moment, Desaix succombait, à mille lieues de là, sur le champ de bataille de Marengo. Les regrets des soldats furent sincères; qu'ils auraient été bien plus amers encore, s'ils eussent pu prévoir ce qui devait arriver en 1801!

Kléber fut inhumé avec toute la pompe militaire, dans un des bastions de la ferme d'Ibrahim-Bey; le mathématicien Fourier prononça son oraison funèbre. Le grand visir était-il l'auteur de cet assassinat? Il n'existe à cet égard aucune preuve; son nom n'a pas été prononcé dans le procès; il a rejeté l'accusation avec indignation. Les agas qui se trouvaient compromis, étaient des agas d'Alep qui servaient dans son armée, mais n'étaient pas attachés à sa personne. Les grands cheykhs du Caire connaissaient-ils la présence de Soliman à Gama-el-Azhar? Soliman a-t-il pu rester trente-et-un jours dans la mosquée, occupé d'une pareille pensée, sans qu'ils en fussent instruits? Lorsque pendant le procès, le rapporteur voulut sonder un des coupables sur ses relations avec ces

cheykhs, celui-ci déclara que le cheykh El-Cherkaoui ne savait rien, mais qu'au reste il mourrait plutôt dix fois que de compromettre ces docteurs de la loi. Les ulémas eurent connaissance de ce que Soliman tramait; les versets déposés tous les jours pàr lui, dans le sanctuaire de la mosquée, leur étaient remis, c'est l'usage. Mais ils avaient soif de vengeance, le traitement fait au cheykh Sadah les avait ulcérés; ils voulurent tout ignorer!!!

CHAPITRE XVII.

MENOU.

I. Administration du général en chef Menou. — II. Le ministère anglais revient sur ses ordres du conseil, du 17 décembre 1799; il ratifie la convention d'El-Arich. — III. Siége et blocus de Malte pendant 1798, 1799; cette place capitule le 5 septembre 1800. — IV. Mesures politiques du premier Consul pour opérer des diversions favorables à l'armée d'Orient. — V. Mouvemens maritimes. — VI. L'état de l'Europe décide le ministère anglais à entreprendre la conquête de l'Égypte. — VII. Plan de campagne du ministère anglais; armée du général Abercrombie; division des Indes; division de réserve; armée du grand visir; division du capitan-pacha. — VIII. Le général Abercrombie mouille dans la rade d'Aboukir, le 1er mars 1801; débarque le 8 mars. — IX. État de l'armée française, manœuvre du général Menou; combat du 13 mars; capitulation du fort d'Aboukir, le 18 mars. — X. Bataille du Camp des Romains, le 21 mars; mort du général en chef anglais Abercrombie. — XI. Arrivée à Aboukir du capitan-pacha, le 26 mars, avec six mille hommes; prise de Rosette, le 8 avril; capitulation du fort Julien, le 19 avril. — XII. Rupture de la digue du lac Madiéh et création du lac Maréotis, le 13 avril; combat de Rahmaniéh, le 9 mai. — XIII. Marche du grand visir par le désert; il arrive le 27 avril à Salhéyéh; combat d'El-Khancah, le 16 mai. — XIV. Blocus du Caire, le 20 juin. — XV. Capitulation du Caire, le 25 juin. — XVI. Marche de la division des Indes, de l'Indoustan à Alexandrie. — XVII. Siége d'Alexandrie, le 10 août. — XVIII. Capitulation d'Alexandrie (2 septembre 1801). — XIX. Tentative des Anglais, en 1807, contre l'Égypte; ils y sont battus. — XX. Observations 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

I. Le général Menou prit par intérim le commandement de l'armée. Il avait été membre de l'assemblée

constituante, avait voté avec la minorité de la noblesse; proscrit depuis, sous le règne de la Montagne, il se réfugia dans l'armée républicaine de la Vendée, y servit comme général de brigade, et y fut blessé grièvement. Après le 9 thermidor, il fut élevé au commandement en chef de l'armée de l'intérieur, fut destitué le 12 vendémiaire 1795, traduit devant une commission militaire et acquitté; il désira faire les campagnes d'Italie de 1796 et 1797, mais ne put y parvenir. Il fut plus heureux en 1798; il obtint des lettres de service pour l'armée d'Orient, débarqua le premier au Marabout, monta à la tête des grenadiers, à l'assaut sur la muraille d'Alexandrie, planta de sa main le drapeau tricolore sur une tour, et y fut blessé. Il commanda, pendant la campagne de 1798, la province de Rosette, y embrassa l'islamisme, s'y maria à une musulmane. Il avait soixante ans, un esprit agréable, des connaissances étendues, était grand travailleur, bon administrateur, quoiqu'un peu faiseur; il n'avait jamais commandé d'armée, si ce n'est celle de l'intérieur. Soit méfiance de ses forces, soit modestie, il offrit le commandement en chef au général Reynier qui était le plus ancien après lui; celui-ci, comme de raison, le refusa, la loi était précise.

Le général Reynier était né à Lausanne, pays de Vaud; y avait été élevé pour être ingénieur-géographe, connaissait bien la carte; avait fait les campagnes des armées du Nord et du Rhin; y avait acquis

la réputation d'un homme de bon conseil; mais il manquait des qualités les plus nécessaires à un chef, il aimait la solitude, était d'un caractère froid, silencieux, se communiquait peu, ne savait ni électriser, ni dominer les hommes.

La nouvelle de la mort de Kléber arriva en Europe, au mois d'octobre. Le premier Consul eut un moment l'idée de rappeler Menou et Reynier, et de confier à Lanusse le commandement en chef. C'était le plus ancien après eux. Il avait commencé sa carrière dans les Pyrénées-Orientales, s'était distingué pendant les campagnes d'Italie; brillant devant l'ennemi, il avait le feu sacré, un caractère décidé, actif, entreprenant, et était dans la force de l'âge. Mais quand et comment arriverait en Égypte cette nomination? Tout calculé, il y avait plus d'inconvénient à changer l'ordre naturel qu'à s'y abandonner; le premier Consul ne pouvait alors avoir aucune idée de cette complète privation de toute qualité militaire qu'on a depuis reconnue dans Menou. Le général Menou s'était montré très contraire à la convention d'El-Arich, il était vu très favorablement par les naturels du pays, il en avait embrassé la religion; son esprit, ses connaissances, sa probité n'étaient contestés par personne. Sans doute, le soldat se raillait quelquefois d'Abdallah-Menou, qui priait la face tournée vers l'Orient, et dont la femme avait toujours le visage voilé; mais son âge, sa brillante bravoure, l'éclat, qui rejaillissait sur lui, d'avoir été un des pères de la

liberté française, son attachement à Napoléon, qu'il manifestait avec chaleur, tout cela lui concilia l'opinion de l'armée. Il renvoya en France les malveillans qui nourrissaient encore quelqu'idée d'évacuation, et peu de semaines après avoir pris le commandement, il avait détruit tous les partis, et rallié l'armée.

Les douze millions de contribution que Kléber avait imposés à la ville du Caire, n'étaient pas perçus; il les fit rentrer avec exactitude. Les quatre-vingts bâtimens turcs et leurs chargemens qui avaient été séquestrés dans le port d'Alexandrie n'étaient pas encore vendus, il en tira cinq millions pour le trésor public. Le Nil, en 1800, monta plus haut que les autres années; la récolte fut aussi plus abondante, et les contributions plus considérables; il en améliora la perception. Estève, administrateur des finances, jeune homme plein de zèle, détruisit beaucoup d'abus, et éclaira l'administration tortueuse des Coptes. La douane de Suez rendit davantage cette année, par la quantité de café et de marchandises de l'Arabie, qui y arrivèrent; la grande caravane d'Afrique, de quinze mille chameaux, paya des sommes assez considérables à la douane de Siout. Toutes les branches du revenu furent plus productives; l'administration se ressentit de cette abondance; l'armée fut exactement soldée, bien habillée, bien nourrie; les hôpitaux et les lazarets fournis de tout ce qui leur était nécessaire; la cavalerie et l'artillerie bien montées. Cette

dernière eut jusqu'à cent pièces de campagne attelées, avec double approvisionnement. Le régiment des dromadaires fut porté au grand complet et imprima dans le désert une salutaire terreur. Des moulins à vent, des poudrières, des manufactures de drap et d'autres établissemens que dirigeait Conté, pourvurent aux besoins de l'armée.

Les habitans du pays avaient appris quelques mots de français, et les Français quelques mots d'arabe; beaucoup le parlaient de manière à se faire entendre. Menou inspira aux cheykhs plus de confiance que son prédécesseur; il était innocent de l'outrage qu'ils avaient reçu dans la personne du Sadah. Pendant l'automne de 1800, un vaisseau de guerre turc de quatre-vingt-quatre canons, une frégate et une corvette échouèrent sur la plage, entre Aboukir et le lac Bourlos; une corvette anglaise y échoua aussi. Les équipages furent sauvés, ce qui donna bon nombre de prisonniers. Le sauvetage procura un grand nombre de canons et une grande quantité de bois; l'échange des prisonniers eut lieu avec la Porte.

Le colonel Damas, aide-de-camp du général Kléber, que celui-ci avait envoyé en France pour justifier sa conduite auprès du premier Consul et protester de son dévoûment, rapporta en Égypte la nouvelle de la victoire de Marengo et de l'état prospère de la République. Une fête funèbre fut célébrée au Caire en l'honneur du conquérant de la Haute Égypte, mort sur le champ de bataille en Italie, le même jour, à la même

heure, que Kléber succombait en Égypte sous le poignard d'un vil assassin.

Des amateurs formèrent une société et élevèrent un théâtre au Caire. Les cheykhs et les ulémas furent assidus aux représentations et parurent s'y plaire. Une troupe de comédiens pour les opéras et ballets était en route. Tout ce qui tend à maintenir la gaîté dans une armée française, éloignée de sa patrie, est de quelque importance.

Les communications avec la France furent cette année-là très fréquentes. Les malles arrivaient presque tous les mois en Égypte. Le gouvernement français avait donné des primes considérables aux armateurs qui y portaient des vins et des marchandises d'Europe. Les denrées y étaient à un prix convenable. Le sentiment d'union, d'attachement au gouvernement et à la République, cet esprit de gloire et de bonheur qui animait alors tout le peuple français, se répandirent sur l'armée d'Orient. Au récit des journées de Marengo, de Hohenlinden, du Mincio, elle n'éprouvait qu'une crainte, celle de se trouver en arrière; elle désirait avec ardeur l'arrivée d'une armée anglaise pour acquérir quelque gloire et se maintenir de pair avec les autres armées.

II. Le commodore sir Sidney Smith, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique près la Porte-Ottomane et commandant la croisière du Levant, avait envoyé la convention d'El-Arich à Londres par

le colonel Douglas. C'était ce même officier qui avait succédé au colonel Phelippeaux à Saint-Jean-d'Acre. Il était au fait de la force, de l'esprit, de la position des armées française et turque. Il arriva à Londres dans le courant de mars. Il fut fort étonné des fausses notions qui avaient égaré son gouvernement, et le gouvernement ne le fut pas moins de l'opinion d'un officier aussi distingué arrivant des lieux mêmes, et des renseignemens qu'il donnait. La lettre du général Kléber était donc fausse? Elle était donc une ruse de guerre? Mais dans quel but? Comment le concevoir? M. Douglas, après un peu de réflexions, n'eut pas de peine à démêler le nœud de cette extraordinaire intrigue. Kléber avait cru Napoléon perdu; il lui avait paru impossible qu'il échappât avec deux mauvaises frégates, aux nombreuses croisières anglaises; il voulait rentrer en France par le moyen d'une capitulation. Les dépêches pleines de fausses assertions avaient pour but d'y préparer son gouvernement et de justifier cette détermination. M. Douglas avait dirigé le siége d'El-Arich. Il avait causé avec Desaix dans le camp du grand visir; il était parfaitement au fait des intrigues qui divisaient l'armée; il lui fut facile de relever plusieurs erreurs. Cette dépêche de Kléber disait que Ibrahim-Bey avait deux mille Mamelouks; or Ibrahim-Bey, qui faisait partie de l'armée du grand visir, n'en avait que quatre cent soixante-dix. Le capitan-pacha était mouillé, disait Kléber, à Jaffa avec une expédition considérable, une armée russe était aux Dar-

danelles; tout cela était faux; il ne fut donc pas difficile de faire revenir le gouvernement anglais, de le convaincre que les renseignemens contenus dans cette lettre étaient erronés, et que l'armée française était aussi redoutable que l'armée du grand visir était nulle.

Le colonel Douglas prédit ce qui déjà était arrivé : « Aussitôt, dit-il, que les ordres donnés à l'amiral « Keith auront été connus du général français, il aura « attaqué l'armée du grand visir, l'aura détruite, « chassée au-delà du désert, et aujourd'hui les Fran- « çais sont plus solides que jamais en Égypte. Mais « peut-être sir Sidney Smith, qui a acquis de l'in- « fluence sur le général Kléber, aura-t-il suspendu la « rupture entre les deux armées; dans ce cas, tout « peut encore être sauvé. » Le ministère expédia sur-le-champ des ordres à l'amiral Keith, dans la Méditerranée, pour lui annoncer qu'il avait ratifié la convention d'El-Arich, et lui dire de laisser passer l'armée française. Celui-ci reçut ces nouvelles instructions le 17 avril, en rade de Livourne, et expédia aussitôt à sir Sidney Smith une frégate, qui arriva en Chypre au commencement de juin.

L'amiral Keith persista dans son système de mauvaise foi, et quoique la convention d'El-Arich fût reconnue par son gouvernement, il demanda cependant : 1° que le général Kléber et l'armée se rendissent prisonniers sur parole; 2° qu'ils n'arrivassent pas à-la-fois en France; 3° qu'ils n'emportassent pas

de marchandises. La première stipulation était tout l'opposé de la convention d'El-Arich, et si Kléber avait eu la faiblesse de désirer de revenir en France, il n'était pas homme à vouloir y rentrer déshonoré et avili. La deuxième avait pour but d'empêcher que l'armée n'arrivât en France à temps pour faire la campagne qui se préparait, mais c'était cette espérance qui avait décidé le général Kléber à signer. La troisième couvrait une perfidie; sous le prétexte que le convoi porterait des marchandises prohibées, l'amiral se ménageait la possibilité de le retenir autant de temps qu'il le voudrait, dans les rades de Gibraltar et de Mahon. Déjà alors, Gênes était bloqué par terre et par mer; une armée anglaise se réunissait à Mahon; M. Pitt espérait prendre Toulon et créer une Vendée en Provence; il était donc essentiel pour les plans des coalisés, de retarder selon leurs convenances l'arrivée en France de l'armée d'Orient. Si l'armée française se fût mise en mer, en juin 1800, elle eût été promenée de port en port, et ne fût arrivée en France qu'après Marengo.

Sir Sidney Smith qui connaissait l'état des choses ne fit point de cas des réserves de son amiral. Il écrivit à Kléber le 19 juin, lui annonça ces bonnes nouvelles, et lui proposa d'exécuter purement et simplement la convention d'El-Arich, ou d'en conclure une autre, sur les mêmes bases. Lorsque la lettre arriva au Caire, Kléber était mort. Menou répondit à sir Sidney de manière à détruire toutes ses espérances. Les agens de ce dernier

lui rapportèrent que le langage était bien changé au quartier général, que le temps des intrigues était passé, et que désormais ce ne serait qu'avec des armées bien disciplinées, nombreuses et composées de troupes d'Europe, qu'on pourrait arracher l'Égypte à la France. Menou disait dans sa lettre : « que s'il était question « de négocier et de signer une capitulation diploma- « tique, il fallait que les ministres plénipotentiaires « respectifs fussent munis de pouvoirs de leur gouver- « nement; or que lui, sir Sidney Smith, ministre plé- « nipotentiaire, avait été désavoué, et que lui-même, gé- « néral Menou, n'avait aucuns pouvoirs; que le grand « visir seul se trouvait, par sa place, habile à négo- « cier et à signer une convention diplomatique; qu'il « fallait donc que le gouvernement anglais s'adressât « à Paris, au premier Consul; que s'il était question « d'une capitulation ou stipulation militaire, il fallait « avant tout vaincre l'armée, ce qu'il ne croyait pas « facile. » Cette dépêche termina les négociations de la convention d'El-Arich, commencées au mois d'octobre de l'année précédente (1799). Le gouvernement anglais avait perdu une belle occasion, et déshonoré son caractère moral; car, sous quelque point de vue que l'on considère sa conduite, soit qu'on s'en tienne aux termes précis de la lettre de l'amiral Keith, du 8 janvier, soit qu'on discute les explications qu'ont données les ministres dans le Parlement, la mauvaise foi est évidente; et aux yeux de la politique, de l'honneur et de la probité, le cabinet est injustifiable.

III. Le général Vaubois était resté gouverneur de Malte avec quatre mille hommes de garnison et des approvisionnemens assez considérables, surtout en blé. Il attendait de France un convoi de huit mille hommes qui lui étaient nécessaires pour compléter sa garnison et la porter à douze mille hommes. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août, et une partie de septembre 1798, les communications furent libres avec la France; ces secours eussent pu arriver; mais rien ne fut envoyé. Au mois d'août, le contre-amiral Villeneuve mouilla dans le port, avec un vaisseau de quatre-vingts et deux frégates. Les équipages de ces bâtimens se montaient à quatorze cents hommes. Ce fut un renfort bien précieux qui porta la garnison à cinq mille quatre cents hommes.

Le roi de Naples se préparait à la guerre; il expédia des ordres pour insurger les habitans de Malte, et leur envoya des armes, des officiers et de l'argent. Le contre-amiral portugais, marquis de Neizza, établit le blocus de l'île, au commencement de novembre, avec quatre vaisseaux de sa nation. Le général Vaubois jugea alors à propos de concentrer ses forces dans la ville, et d'abandonner le reste de l'île aux insurgés; cette résolution ne fut pas approuvée généralement. L'adjudant-général Brouard, officier d'une valeur distinguée, eût voulu qu'on se maintînt maître de l'île; il croyait que l'on pouvait encore imposer aux habitans et les désarmer. Quoi qu'il en soit, le 16 novembre, l'amiral Nelson qui croisait devant la ville, somma la

garnison de capituler; Vaubois répondit avec mépris; il s'était débarrassé d'un bon nombre de bouches inutiles; dix mille habitans avaient quitté la ville, partie de gré, partie de force.

Dès le 19 janvier 1799, les insurgés se crurent assez fortement organisés pour surprendre la ville; mais ils échouèrent. Le 16 février, ils firent une nouvelle tentative tout aussi malheureuse. La garnison reçut, pendant cet hiver, quelques bâtimens de France, entre autres la frégate *la Boudeuse*, venant des côtes de Provence. Le 5 septembre, le marquis de Neizza eut une entrevue au fort Manuel avec le général Vaubois, et il se convainquit par ses propres yeux, de la résolution dans laquelle était la garnison, de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle de la révolution de brumaire, de la constitution de l'an VIII, et des heureux événemens qui dès-lors avaient amélioré la situation intérieure de la République, donnèrent une nouvelle confiance à la garnison. Le brave contre-amiral Perrée appareilla de Toulon dans le mois de février 1800. Il montait *le Généreux* de soixante-quatorze; sa division était composée d'une flûte et de deux corvettes chargées de vivres; il arriva à la hauteur de Malte, et donna chasse à une frégate anglaise. Ce fut une faute. Il se rencontra avec l'amiral Nelson, et après un combat des plus opiniâtres, cet intrépide contre-amiral fut tué et son vaisseau pris. Quoique la population ela ville fût réduite à neuf mille hommes, le gou-

verneur en fit encore expulser trois mille. Le général anglais Graham ne voulut pas les recevoir. Ces malheureux restèrent trois jours sur les glacis, mourant de faim et repoussés des deux côtés. Leur état toucha les Français; Vaubois céda à la pitié, et leur rouvrit les portes de la ville. Divers bâtimens arrivés dans l'hiver de 1800, permirent de continuer la défense, mais prévoyant qu'il ne pourrait plus la prolonger, Vaubois chercha à sauver *le Guillaume-Tell*. Le contre-amiral Decrès en prit le commandement et sortit; il fut attaqué au jour, soutint un des combats les plus honorables de la marine, et amena, étant attaqué par deux vaisseaux de ligne anglais et une frégate. A la fin d'août, les frégates françaises *la Diane* et *la Justice* appareillèrent de même; la première fut prise, la seconde parvint à Toulon.

Enfin, le 5 septembre 1800, après deux ans de blocus, les magasins étant entièrement vides, le général Vaubois capitula. Il sortit de la place avec les honneurs de la guerre; sa garnison ne fut pas prisonnière, elle fut transportée à Toulon. Si on eût expédié une partie des renforts demandés par Napoléon à son départ de Malte, ce qui eût été très facile pendant les trois premiers mois de l'occupation, Vaubois se serait maintenu maître de toute l'île, et aurait eu par là beaucoup de ressources pour faire des vivres, et pour rendre le ravitaillement possible. Mais le Directoire ne pensait à rien; il manqua l'occasion d'assurer à la République cette importante

conquête. Aussitôt que l'on connut à Londres, la reddition de Malte, l'amiral Keith, qui errait dans la Méditerranée, reçut ordre d'y débarquer l'armée du général Abercrombie. Cette armée s'y reposa, s'y recruta de cinq à six cents Maltais, partit en décembre pour la rade de Macri, campa pendant deux mois sur les côtes de l'Asie-Mineure et en partit pour commencer sa campagne d'Égypte.

IV. En août et septembre 1800, l'envoyé français Otto avait négocié à Londres un armistice naval qui aurait été utile à Malte et à l'Égypte : six vieilles frégates de construction vénitienne, plus longues et plus larges que nos frégates françaises, auraient porté en Égypte quatre mille huit cents recrues, quinze cents fusils, des boulets, des munitions de guerre, et tout ce dont la colonie pouvait avoir besoin. La démolition des frégates aurait été elle-même utile aux fortifications d'Alexandrie. Mais le gouvernement anglais abandonnant, dans le malheur, l'Autriche son alliée, se refusa à la conclusion de cet armistice; et l'empereur, pour obtenir un prolongement de quarante-cinq jours de suspension d'armes, se trouva contraint de livrer aux Français Ulm, Philipsbourg et Ingolstad.

La Russie ne voulait et ne pouvait rien contre l'armée d'Orient; mais elle pesait sur l'esprit de cette armée comme un nuage qui inspire la crainte. Les imaginations voyaient toujours arriver de la mer

Noire une armée russe servant de réserve aux tirailleurs turcs. Les nouvelles relations qui s'établirent entre l'empereur Paul et le premier Consul, détruisirent ce fantôme et produisirent un bon effet moral. Depuis lors, le 16 décembre 1800, le premier Consul parvint à faire conclure la quadruple alliance, entre la Russie, la Suède, le Danemark et la Prusse. Les hostilités entre la quadruple alliance et l'Angleterre commencèrent dès la fin de février 1801. Une escadre de dix-huit vaisseaux de guerre anglais se rendit dans la Baltique. On espérait que dans le courant de mars ou d'avril, une seconde escadre d'égale force, serait obligée d'appuyer la première contre les escadres russe, suédoise et danoise qui comptaient quarante ou cinquante vaisseaux de ligne, et l'on attendait le départ de cette seconde escadre pour faire appareiller la flotte de Brest, forte de quarante-deux vaisseaux de ligne et de dix frégates. Cette dernière eût menacé l'Irlande, mais en effet se fût rendue devant Alexandrie, et y eût débarqué vingt mille recrues. Mais le 24 mars 1801, l'empereur Paul fut assassiné, la quadruple alliance fut dissoute, la seconde escadre anglaise ne partit pas pour la Baltique, et l'appareillage de celle de Brest ne fut pas jugé possible.

La bataille de Marengo avait laissé campée à Mahon et sans emploi, l'armée anglaise qui était destinée à agir en Provence. Il était à craindre qu'elle ne fût envoyée en Égypte. Afin de l'en détourner, le premier Consul se résolut à déclarer la guerre au Portugal. Il

envoya le général Berthier à Madrid pour sonder le cabinet. Cet officier reçut du roi, du prince de la Paix et du peuple espagnol, les plus grandes marques de considération. Il fut convenu, qu'une armée française de quinze à vingt mille hommes passerait les Pyrénées et servirait comme auxiliaire avec l'armée espagnole qui marcherait sur le Portugal. Le contrecoup se fit immédiatement sentir à Londres. Les Anglais furent obligés de tenir un corps considérable à Lisbonne, ce qui d'abord retarda les mouvemens du général Abercrombie, et ensuite influa sur le nombre de ses troupes. Le général de division Leclerc commandant le corps d'observation français dit de la Gironde, entra en Espagne. La guerre commença le 23 juin 1801, et la paix ne fut conclue avec le Portugal qu'en octobre suivant, lorsque la diversion était opérée.

Pour aller en Égypte, soit que les bâtimens partissent des côtes de Provence ou de l'Adriatique, ils étaient exposés aux croisières que l'ennemi tenait entre l'île de Maretimo et le cap Bon; ou à Malte, entre Malte et l'Afrique; ou à Corfou, entre Corfou et Otrante, à l'embouchure de l'Adriatique. Le premier Consul fit marcher dans la presqu'île d'Otrante, sous les ordres du général de division Soult, une armée d'occupation de quinze mille hommes. Elle y prit spécialement possession des ports de Brindes, d'Otrante et de Tarente. Le général fit construire de fortes batteries pour protéger le mouillage de Ta-

rente, de manière à ce qu'une escadre française pût y être en sûreté contre une escadre ennemie supérieure. Des côtes de Tarente à celles d'Égypte, il ne faut qu'un seul coup de vent. Les demi-brigades provisoires formées des dépôts des quatorze demi-brigades d'infanterie et des sept régimens de cavalerie qui composaient l'armée d'Orient, faisaient partie du corps d'armée d'occupation. En avril 1801, le général Soult prit possession de la presqu'île d'Otrante, en conséquence d'une clause du traité de paix conclu à Florence avec le roi de Naples, le 23 février de la même année.

Les pourparlers avec la Porte avaient été très actifs pendant les six derniers mois de 1800. Ils avaient lieu directement par l'intermédiaire du sieur Ruffin, encore détenu à Constantinople, et par les ministres de Prusse et d'Espagne. La Porte était effrayée des pertes qu'elle avait éprouvées en Syrie, à Aboukir, à Damiette et enfin à Héliopolis; elle l'était bien plus encore de l'intimité qu'elle voyait naître entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Paris. Elle donna les promesses les plus positives qu'elle ne ferait plus aucun effort contre l'Égypte, que par respect pour son alliance avec l'Angleterre et pour ménager l'opinion des Musulmans, le grand visir continuerait à rester en Syrie, mais qu'il ne lui serait envoyé des états d'Europe aucun secours, et qu'il resterait abandonné à ses propres forces. L'empereur Sélim avait toujours été favorable à la France; il se recommandait plus

que jamais au seul allié sincère qu'il avait parmi les chrétiens. Il était entendu que les différends survenus au sujet de l'Égypte seraient levés à la paix générale. Au sérail, on comprenait bien que c'étaient les Anglais et non les Ottomans, que la France avait voulu frapper en Orient. Grâce à la foi punique du cabinet britannique, l'Égypte était donc désormais assurée à la France.

V. Pendant les trois mois de juin, juillet, novembre 1800 et l'hiver de 1801, un grand nombre de corvettes, bricks, avisos furent expédiés des ports de Provence, de l'Adriatique, même de ceux d'Espagne sur Damiette et Alexandrie; beaucoup arrivèrent. Les frégates *l'Egyptienne* et *la Justice* partirent de Toulon portant ensemble treize cents hommes dont sept cents soldats, des fusils et des munitions. Elles mouillèrent heureusement dans le port d'Alexandrie, le 3 février, après dix jours de traversée. *L'Egyptienne* était une frégate d'un nouveau modèle, armée de vingt-quatre; elle était supérieure à toutes les frégates anglaises; elle avait été construite sur les dessins de l'ingénieur Forfait; elle marchait bien. C'était une idée heureuse, exécutée depuis avec grand avantage par les Américains, que de construire des frégates d'un échantillon supérieur à toutes les frégates anglaises existantes. On n'a pas persisté en France dans ce système, et c'est à tort. On a allégué pour raison que ce genre de bâtimens consomme les mêmes

pièces de bois qu'un vaisseau de soixante-quatorze, que la mâture en est tout aussi élevée, et que ces frégates n'ont pas assez de stabilité. Il n'en est pas moins vrai qu'une nation qui a une marine à créer, doit donner à ses bâtimens une force supérieure à celle des bâtimens existans chez l'ennemi, lorsque celui-ci a une marine toute faite.

Les frégates *l'Africaine* et *la Régénérée* appareillèrent de Rochefort, le 13 janvier 1801, portant également sept cents soldats, des vins et des munitions. Un coup de vent les sépara; *la Régénérée*, favorisée par les vents, mouilla dans le port d'Alexandrie; le 1er mars au. . . . . (1), elle rencontra l'escadre de l'amiral Keith et navigua momentanément avec elle. *L'Africaine*, attaquée au détroit de Gibraltar par une frégate anglaise, eut trois cents tués ou blessés et fut prise. Le bâtiment anglais n'éprouva aucune perte, parce que le capitaine français avait ordonné à ses canonniers de tirer à démâter et que tous ses boulets furent perdus. Ce faux système de tirer à démâter était accrédité parmi plusieurs de nos officiers de marine.

L'amiral Ganteaume, qui connaissait parfaitement les parages d'Égypte, appareilla de Brest, le 23 janvier 1801, avec sept vaisseaux et trois frégates, les meilleures marcheuses de l'escadre; sa destination supposée était Saint-Domingue. Le préfet maritime

(1) On n'a pu lire le mot qui était écrit au crayon de la main de Napoléon. (*De Las Cases.*)

Lescallier était embarqué avec des femmes, des enfans de la colonie, même des hommes de couleur. Le contre-amiral Calder qui fut envoyé à sa poursuite se dirigea sur Madère et Ténériffe, parcourut toutes les Antilles, et ne revint dans la Tamise qu'à la fin du printemps. Ganteaume s'empara le 20 janvier dela corvette *l'Incendiaire* de vingt-huit canons; une de ses frégates, *la Bravoure*, eut un engagement vif, avec une frégate anglaise de force supérieure, et s'en tira avec honneur; il donna dans le détroit le 5 février; s'il avait continué sa route, il aurait été du 15 au 20 à Alexandrie où il n'y avait que deux vaisseaux en croisière, et y aurait débarqué les cinq mille soldats qu'il portait. Le 10 février, il s'empara d'un brick anglais de quatorze canons que l'amiral Keith expédiait à Londres de la côte de Macri, et eut ainsi connaissance que cet amiral avec neuf vaisseaux était dans cette baie, escortant un convoi de cent cinquante voiles. Le 13 février, il donna chasse à la frégate anglaise *le Succès* de quarante canons, la prit à la hauteur du cap Gattes; l'équipage de cette frégate lui donna les mêmes nouvelles. Rien ne pouvait l'empêcher d'arriver à Alexandrie, car la baie de Macri est située à deux cents lieues de ce port. Mais le moral du contre-amiral français s'était épuisé dans la navigation de Brest au détroit. Ganteaume se laissa persuader que ses vaisseaux avaient besoin de réparations, cingla vers Toulon et y mouilla le 20 février. Il manqua ainsi sa mission. Ses avaries n'é-

taient qu'un prétexte, il pouvait les réparer à la mer, sans se détourner de sa route.

Le mécontentement du premier Consul fut extrême. L'amiral réappareilla de Toulon le 19 mars; mais cette perte de quarante-quatre jours avait donné à l'amiral Warens le temps de réunir une petite escadre à Gibraltar et d'entrer dans la Méditerranée. Les deux escadres se rencontrèrent le 26 à dix lieues Est de la Sardaigne. Ganteaume manœuvra avec habileté, fit fausse route, disparut devant son rival. Warens à la pointe du jour n'apercevant plus l'escadre française la crut échappée et en route pour l'Égypte, il prit aussitôt le parti de rejoindre l'amiral Keith. Ganteaume eût dû se diriger sur les côtes de la Syrie, reconnaître le mont Carmel et débarquer à Damiette les cinq mille hommes qu'il portait; mais il fit le contraire, il rentra de nouveau à Toulon. Sa conduite fut encore blâmée, il reçut des instructions pour une nouvelle tentative. Il lui fut ordonné de débarquer les secours qu'il portait, à Damiette ou bien à El-Baretoun, avec deux mois de vivres et des outres, des canons, des mortiers pour établir dans ce lieu des batteries de côtes, et trois cent mille francs pour acheter des chevaux et des chameaux. Pour la troisième fois l'amiral manqua son but; il se décida à entrer à El-Baretoun, mais il n'avait pas de pilote qui connût ce port; il s'approcha de Derne le 8 juin, pour en prendre un. Il ne put y débarquer. Ganteaume cingla alors sur Candie. Il rencontra le vaisseau anglais

le Swiftsure de quatre-vingts canons; c'était un des plus grands vaisseaux de la marine anglaise, il le prit, après deux heures de combat. Le 4 juillet, il prit une corvette qui arrivait de Londres portant des ordres à l'amiral Keith. Il s'empara de huit bâtimens de transport venant également de la Tamise chargés de (1). . . . . . . Il fit entrer dans Alexandrie ses dépêches et des officiers de confiance, sur la corvette *l'Héliopolis* qu'il avait détachée de son escadre le 7 juin. Content de ce succès, le 22 juillet il mouilla à Toulon. Cette croisière est une des plus brillantes de la guerre; elle avait fait beaucoup de mal à l'ennemi, mais l'amiral n'avait pas rempli son but. Avec plus de résolution, il eût pu chaque fois l'atteindre, et chaque fois il eût sauvé l'Égypte. La première fois, il fût arrivé dans Alexandrie, du 15 au 25 février, car la frégate *la Régénérée* qui a passé le détroit de Gibraltar le 13 février, y est arrivée le 1er mars. Or l'amiral Ganteaume a passé le détroit le 5 février, sept jours avant. Le général Friant, renforcé de huit mille hommes eût empêché le débarquement d'Aboukir qui eut lieu le 8 mars. La seconde fois Ganteaume fût arrivé à Damiette du (2). . . . . au . . . . . nous occupions le Caire et Alexandrie. La troisième fois il fût arrivé en juin; car la corvette *l'Hé-*

(1) Ici sont deux ou trois mots écrits au crayon de la main de Napoléon. Il a été impossible de les lire. (*De Las Cases.*)

(2) Les dates étaient écrites au crayon de la main de Napoléon. Elles n'ont pu être lues. (*De Las Cases.*)

liopolis qu'il expédia le 7 juin à la vue des côtes d'Afrique, mouilla le (1). . . . . dans le port. Alors le général en chef Hutchinson était près de Giséh, et le général Coote, n'avait au camp des Romains que quatre à cinq mille hommes, l'armée anglaise avait beaucoup de malades, et sa réserve n'était pas encore arrivée.

VI. Après la bataille de Marengo, le gouvernement anglais employa les troupes qu'il avait destinées à seconder le général Mélas, aux expéditions du Ferrol et de Cadix. Il espérait brûler ces deux arsenaux, s'emparer des deux escadres qui y étaient en rade et même garder Cadix. Dans le courant du mois d'août (1800) une armée de douze mille hommes sous les ordres de sir James Pulteney débarqua, attaqua le Ferrol et échoua. Elle se rembarqua et mouilla dans le courant de septembre à Gibraltar où elle se joignit avec l'armée qui venait d'arriver de Mahon. Le général sir Ralph Abercrombie prit le commandement en chef, l'amiral Keith prit celui des escadres, il croisa devant Cadix, mais les Espagnols avaient eu le temps de se préparer et de réunir beaucoup de troupes dans l'Andalousie. Au commencement d'octobre le général Abercrombie renonça à l'attaque de Cadix. L'amiral Keith fit voile pour Livourne afin d'y débarquer l'armée qu'il portait; mais arrivé dans cette rade, il apprit que l'armi-

(1) On n'a pu lire cette date écrite au crayon de la main de Napoléon. (*De Las Cases.*)

stice avait été prolongé entre les armées françaises et autrichiennes en Italie, par la convention de Castiglione. Il se trouva très embarrassé; les troupes entassées sur les transports souffraient beaucoup; elles étaient attaquées de maladies; il en envoya une partie à Malte qui venait de se rendre aux alliés, et une partie à Mahon.

Tout présageait que la paix allait être signée à Lunéville entre la France et l'Autriche; chaque jour les liaisons devenaient plus intimes entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg. Le bruit courait que la correspondance de Paul et du premier Consul avait pour objet de faire marcher une armée mi-française et mi-russe, de la Caspienne sur l'Indus. Les négociations qui se suivaient à Constantinople ne pouvaient pas être si secrètes qu'il n'en transpirât quelque chose. On ne pouvait plus avoir de doute sur l'état prospère de l'armée française en Égypte, et le caractère du général Menou ne laissait aucune espérance de réussir par des intrigues et des négociations. La Porte même n'était pas éloignée de donner son assentiment à l'établissement des Français en Égypte; la puissance de la France et son intimité avec la Russie, lui faisaient redouter bien d'autres dangers qu'elle voulait conjurer. Cependant si la domination française se consolidait en Égypte, le ministère anglais qui s'était opposé à l'exécution de la convention d'El-Arich se trouverait avoir assumé sur lui une bien terrible responsabilité. M. Dundas qui s'était le plus

prononcé contre la ratification de la convention d'El-Arich, fut celui qui manifesta son opinion avec le plus de force pour employer l'armée du général Abercrombie, oisive à Malte, à reprendre l'Égypte, et à rasseoir par là l'empire britannique de l'Indoustan. Le général Abercrombie reçut le 25 octobre 1800 ses ordres et instructions pour la campagne d'Égypte.

VII. Il partit de Malte avec vingt-six bataillons d'infanterie, quatre régimens de cavalerie, trente-six pièces de campagne formant un effectif de vingt mille hommes y compris officiers, sergens et tambours, mouilla le 1er janvier 1801 dans la rade de Macri vis-à-vis de Rhodes, y débarqua son armée et campa sur la côte de l'Asie-Mineure. Une division de sept ou huit mille hommes reçut ordre de partir de l'Indoustan, d'entrer dans la mer Rouge et de débarquer à Suez; l'Angleterre aurait ainsi de vingt-cinq à trente mille hommes en Égypte. Le but de la relâche sur les côtes de l'Asie-Mineure était : 1° d'imposer à la Porte et de ralentir la marche de ses négociations avec la France ; 2° de donner le temps à la division des Indes d'arriver à Suez ; 3° de se procurer deux mille cinq cents chevaux dont l'armée avait besoin, douze cents pour remonter la cavalerie, trois cents pour l'état-major, dix-neuf cents pour l'artillerie et les ambulances ; 4° enfin de concerter le plan de campagne avec le grand visir qui était toujours en Palestine. Par ce plan de campagne l'armée anglaise devait débarquer

à Jaffa, se réunir avec le grand visir, traverser le désert, rallier à Suez la division des Indes et marcher sur le Caire avec soixante mille hommes, dont près de la moitié seraient Anglais. Le désert de Suez était sans doute un obstacle, mais cet obstacle était peu considérable. En janvier et février, le général Abercrombie envoya à Jaffa le général Moore pour se concerter avec le grand visir. Cet officier séjourna plusieurs semaines dans le camp turc. Il fit à son retour le tableau le plus hideux de cette armée; il y avait vu sept à huit mille misérables, mal armés, mal disciplinés, plus mal disposés, commandés par de mauvais officiers et rongés par toutes sortes de maladies résultat de leur malpropreté. Enfin, cette soi-disant armée n'était propre qu'à affamer l'armée anglaise et à lui communiquer la contagion, sans que celle-ci pût en tirer aucun secours réel. Ce rapport fit modifier le plan du général anglais ; il abandonna l'idée de passer le désert. Il avait conclu des marchés avec des fournisseurs turcs, mais il n'en reçut que sept cents chevaux qu'il distribua, cinq cents à sa cavalerie et cent quatre-vingts à son artillerie. Il était fort indécis sur le parti qu'il prendrait lorsqu'il apprit que les frégates *l'Egyptienne* et *la Justice* étaient entrées dans Alexandrie, que tous les jours des corvettes et des bâtimens de commerce français y apportaient des secours, et qu'une escadre française sortie de Brest était entrée dans la Méditerranée, ayant à bord une armée de débarquement. Cette dernière nouvelle le décida ; il leva l'ancre le

23 février, et apparut devant Alexandrie le 1er mars. La flotte et le convoi formaient cent quatre-vingts voiles, dont neuf vaisseaux et six frégates armés; six vaisseaux et vingt-quatre frégates en flûte, le reste, de gros transports. Son projet était de surprendre Alexandrie par un coup de main; il n'avait besoin pour cela ni de cavalerie, ni d'attelages d'artillerie, les matelots la traîneraient; maître d'Alexandrie, il s'y fortifierait, remonterait sa cavalerie, s'y ferait rejoindre par le capitan-pacha; le grand visir stimulé s'avancerait enfin de son côté sur le Nil. L'état de situation de l'armée française qui lui avait été envoyé par son gouvernement, faisait monter cette armée à huit mille hommes français et quatre mille Coptes, Grecs, ou Syriens, total douze mille hommes. Des renseignemens plus positifs qu'il avait reçus de Constantinople et qu'il avait tirés des bâtimens sortant d'Alexandrie, portaient les Français à dix mille hommes et les alliés à cinq mille; ainsi l'armée française était inférieure à la sienne. Il était donc évident que, maître d'Alexandrie, il le deviendrait promptement de l'Égypte; que le général français s'estimerait heureux d'accepter la capitulation d'El-Arich; l'Égypte serait reconquise sans bataille, sans que l'armée britannique fît de trop grandes pertes. C'est sur ces fausses données que fut calculée cette campagne. Elle devait entraîner la ruine de l'armée qui l'entreprenait avec tant d'imprudence, mais l'aveugle fortune se plut à la faire réussir.

VIII. Deux officiers du génie de l'armée anglaise, expédiés de Macri pour reconnaître la plage du Marabout et celle de la rade d'Aboukir, s'embarquèrent sur une chaloupe, à l'entrée de cette dernière rade. Le 27 février, ils descendirent la nuit sur la plage, montèrent sur la falaise du Puits, et s'assurèrent qu'elle n'était pas fortifiée; mais ils perdirent du temps, le jour les gagna; la canonnière de garde au lac Madiéh aperçut leur chaloupe, la prit, un de ces ingénieurs fut tué, l'autre fut fait prisonnier et envoyé au Caire avec ses papiers, il y arriva le 2 mars. L'amiral Keith s'attendait à trouver ces deux officiers à bord de la croisière; il avait besoin de leur reconnaissance pour décider du lieu du débarquement. Ayant appris leur perte, il vira de bord et mouilla dans la rade d'Aboukir, le 2 mars 1801, au même endroit où avait mouillé l'amiral Brueys; mais le 3 mars et les jours suivans jusqu'au 8, la mer fut si mauvaise, que le débarquement fut impossible.

Le 8, avant la pointe du jour, le général Moore s'embarqua avec six mille hommes sur cent cinquante chaloupes, soutenues par quinze canonnières, dont cinq flanquaient la droite, cinq la gauche et les cinq autres protégeaient le centre. Ces batteries s'approchèrent du rivage pour contrebattre les batteries françaises. A quatre heures du matin tous ces préparatifs étaient terminés et les chaloupes rangées près *du Mondovi*, corvette anglaise qui était mouillée aussi près que possible de la côte. A son signal les chaloupes partirent en

bon ordre. Arrivées à portée de canon des batteries françaises, elles s'arrêtèrent et rectifièrent leur alignement; elles étaient éloignées entre elles de cinquante pas; les matelots prirent un quart d'heure de repos, pour être à même de nager ensuite avec plus de vigueur.

Le général de division Friant, commandant à Alexandrie, avait six mille hommes sous ses ordres, dont deux mille cinq cents marins et canonniers de la marine, cinq cents vétérans ou hommes de dépôt, trois mille hommes de troupes de ligne savoir, les 61e et 75e demi-brigades, cent dragons et divers détachemens d'artillerie. Sur ce nombre il fournissait trois cents hommes pour la garnison de la Tour d'Aboukir; deux cents au fort Julien; trois cents à Rosette. Il ne lui restait donc que cinq mille deux cents hommes, à Alexandrie. Friant se porta avec les trois bataillons de la 75e et de la 61e, avec les cent dragons et douze pièces d'artillerie légère sur la plage d'Aboukir; le 3, il détacha trois cents hommes sur sa droite, au-delà de l'embouchure du laç Madiéh pour couvrir Rosette, il ne lui resta que deux mille hommes pour la défense de la plage d'Aboukir au lac Madiéh, sur laquelle devait s'opérer le débarquement et dont l'étendue est de deux mille deux cents toises, les batteries du fort en battaient une partie; une batterie placée à l'extrémité du lac Madiéh battait l'autre partie; trois pièces en fer étaient placées au pied de la falaise du Puits, à-peu-près située à mi-distance. Les feux de ces trois batteries se croisaient, mais de loin. Le général Friant plaça la 61^e^

sous les ordres du colonel Dorsenne à la droite, pour défendre la partie de la plage entre le lac Madiéh et la falaise du Puits; c'était celle où devait naturellement aborder l'ennemi, pour se tenir davantage éloigné du fort; il chargea le colonel Lhuillier, avec la 75e, de garder la hauteur du Puits et la plage entre cette hauteur et le fort; et plaça son artillerie de campagne sur le rivage, sur les points les plus saillans.

Bientôt la canonnade s'engagea; la flottille arrivait à toutes rames sur la plage; il était difficile de juger du point où elle voudrait aborder, mais dès qu'elle fut à portée, elle fut canonnée par le fort, par les batteries du lac, de la butte du Puits et par les douze pièces de campagne; il lui fallut une demi-heure pour atteindre la terre, elle éprouva bien du mal, bon nombre de chaloupes furent coulées bas, le désordre s'y mit un moment; la gauche de cette flottille prit terre entre le lac Madiéh et la hauteur du Puits. Dorsenne la chargea avec la plus grande impétuosité à la tête de la 61e. Il tua, prit où obligea à se rembarquer tout ce qui avait touché terre. Ses soldats entrant dans l'eau jusqu'à mi-corps, saisirent plusieurs chaloupes; mais pendant ce temps, la droite de la flottille abordait au nord de la falaise du Puits. Deux bataillons anglais s'avancèrent avec intrépidité et s'emparèrent de la hauteur du Puits. Le colonel Lhuillier avait eu la maladresse de se placer au pied sur la droite, croyant qu'il serait toujours à temps d'y monter, si la hauteur était menacée; l'ennemi le

prévint, et maître de cette hauteur, il le fut de tout le système du pays. La fusillade se maintint pendant quelque temps, on fit quelques charges de cavalerie, mais les six mille Anglais étaient tous à terre; la disproportion des forces était trop grande; seize cents hommes ne pouvaient les déposter. Le général Friant ordonna la retraite et prit position à une demi-lieue sur le chemin d'Alexandrie; il perdit les batteries de côte et trois pièces de campagne dont les chevaux avaient été tués par les canonnières. Ce débarquement est une des actions les plus vigoureuses qui puissent s'imaginer. Si on avait eu soin de construire un fort sur la hauteur du Puits, ou au moins une bonne redoute fermée et palissadée, le débarquement eût été impossible. Les Anglais eurent douze cents hommes hors de combat, c'est un sur cinq; les Français en eurent trois cents, c'est un sur six. Dans la journée du huit, le reste de l'armée débarqua; elle cerna le fort d'Aboukir et prit position une lieue en avant, appuyant sa droite à la mer, sa gauche au lac Madiéh, et flanquée par des chaloupes canonnières. L'armée anglaise était rangée sur trois lignes, son artillerie traînée par un détachement de matelots, car elle était sans chevaux, elle avait seulement quatre-vingts hommes de cavalerie montés; tous les autres étaient encore en arrière. Le 10, elle fut augmentée d'un bataillon de huit cents hommes de soldats de marine, et d'un bataillon de huit cents matelots.

IX. Le général Abercrombie avait dix-sept mille cinq cents hommes d'infanterie, douze cents dè cavalerie, sept cent cinquante d'artillerie, total, dix-neuf mille cinq cents hommes, sur lesquels quinze cents étaient malades; il avait présens sous les armes, officiers, sergens, soldats, état-major, tambours compris, dix-huit mille hommes. Les deux bataillons fournis par la flotte, étaient ensemble de seize cents hommes; il avait donc dix-neuf mille six cents hommes sous les armes; mais il avait perdu douze cents hommes tués, blessés ou pris au débarquement; onze cent cinquante étaient à Aboukir ou gardaient les malades, sa ligne de bataille était donc de dix-sept mille deux cent cinquante hommes. Les cavaliers firent le service à pied; l'artillerie, l'ambulance et les vivres étaient sans aucun moyen d'attelages; il était impossible de voir une armée plus dénuée de tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre; elle formait six brigades, vingt-six bataillons, deux cent soixante compagnies d'infanterie, seize compagnies de cavalerie.

L'armée française était composée de quatorze demi-brigades d'infanterie faisant quarante-deux bataillons, chaque bataillon de cinq compagnies, deux cent dix compagnies; de sept régimens de cavalerie, quarante-deux compagnies, et d'un nombreux corps d'artillerie. L'effectif en Égypte était de vingt-sept mille quatre cents hommes sur lesquels treize cents étaient aux hôpitaux, deux mille cinq cents étaient vétérans, malingres ou hommes de dépôt; douze

cents non combattans, ouvriers de la commission des arts. L'armée active était donc de vingt-deux mille quatre cents hommes sous les armes, dont dix-huit mille d'infanterie, deux mille cinq cents de cavalerie, quinze cents d'artillerie, sapeurs, mineurs. Elle avait cent pièces de canon de campagne attelées. Ainsi, l'armée ennemie était supérieure en infanterie, mais fort inférieure en artillerie et en cavalerie. Elle était toute concentrée sur un point; l'armée française avait plusieurs points à conserver, le pays à contenir, et l'armée du grand visir à observer. Le général Menou apprit le 4 mars (1801), à trois heures après midi, l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie. Il supposa que ce n'était qu'une contre-attaque et qu'il serait attaqué par la mer Rouge, par la Syrie et par Damiette. Il fit partir le général de division Reynier avec les 13e et 85e et plusieurs escadrons pour prendre position à Salhéyéh; le général Rampon, avec quatre bataillons, pour Damiette; fit renforcer la garnison de Suez; et envoya le général Lanusse avec trois mille quatre cents hommes, dont cinq cents chevaux et neuf pièces de canon au secours d'Alexandrie. Ayant ainsi pourvu à tout, il attendit, avec la réserve, au Caire, les nouvelles ultérieures de l'ennemi pour prendre un parti définitif.

Le général Lanusse arriva le 11 mars devant Alexandrie, il prit le commandement et campa au Camp des Romains, sa gauche à la mer, sa droite à la digue du lac Madiéh. Ses troupes réunies à celles du général

Friant formaient un total de quatre mille six cents hommes et vingt pièces d'artillerie, ce qui faisait monter la force de sa division, pour les trois armes, à cinq mille hommes.

Le général Abercrombie se mit en marche le 13 mars à la pointe du jour, pour attaquer Alexandrie; son mouvement s'opéra sur deux lignes et par le flanc, les canons traînés par des matelots à la tête de chaque brigade. Après s'être avancé pendant quelque temps, il reconnut la position du général Lanusse. La gauche était fortement postée dans les ruines du camp des Romains; il se résolut à la tourner par la droite. Il marcha donc par sa gauche, se rapprochant du lac Madiéh; ce mouvement était conforme à toutes les règles; il lui était prescrit par les localités et par la nécessité où il se trouvait de conserver ses communications avec le lac Madiéh, par où lui venaient ses munitions, et où étaient placées sur des chaloupes, ses administrations et ses ambulances; mais, par cette marche, il prêtait le flanc droit à l'ennemi.

Le général Lanusse voulait attaquer; il frémissait d'indignation de voir l'armée anglaise, qu'il jugeait cependant lui-même forte de seize à dix-huit mille hommes, faire à sa vue, une marche de flanc dans la plaine, sans être protégée par aucun corps de cavalerie. Cependant le général du génie Bertrand qui faisait une inspection sur la côte, et se trouvait alors à Alexandrie, cherchait à modérer son ardeur et lui conseillait de ne rien engager : « Nous sommes un

« contre trois, peut-être un contre quatre, nous ne « pouvons pas réussir, et cependant, vous risquez « non-seulement de démoraliser votre division, mais « encore de compromettre Alexandrie. Aussitôt que « notre flanc droit sera tourné, ordonnez un mouve- « ment de retraite, repassez le vallon, et placez-vous « sur les hauteurs en avant de la porte de Rosette; nous « serons là soutenus par le canon du fort Crétin, par « celui du fort de Cléopâtre, par celui des tours de « l'enceinte et de la porte de Rosette. Dans la journée « et dans la nuit, nous éleverons quelques redoutes, « qui rendront votre position très forte. Il est impossi- « ble que dans peu de jours le général Menou ne sente « enfin combien les dispositions qu'il a faites sont fu- « nestes, et qu'il ne vienne avec toute l'armée nous « rejoindre; nous aurons alors une armée plus nom- « breuse que celle qui est devant nous, une intrépide « cavalerie et une nombreuse artillerie de campagne. « La victoire sera certainement décisive. » Ces raisons étaient palpables, elles continrent long-temps le général. Mais la ligne ennemie s'étant approchée à portée de canon, il ordonna aux canonniers de commencer le feu; plusieurs obusiers firent bon effet. Le général Bron, commandant la cavalerie, fit un mouvement en avant pour approcher son artillerie légère; ce mouvement étonna l'armée anglaise, Lanusse vit de l'hésitation, se laissa emporter, et au lieu de donner le signal de la retraite, il se précipita, en criant : « en avant. » Le général Abercrombie ne s'attendait

pas à une pareille attaque; il eut à peine le temps de s'arrêter et de prendre sa ligne par un à droite en bataille. La mêlée devint bientôt terrible; la première ligne anglaise fut entièrement enfoncée, trois cents hommes furent pris, mais la seconde ligne, rétablit le combat; Lanusse fit des prodiges de valeur; toutefois la disproportion était trop forte; il fut contraint de reprendre d'abord sa position, et peu après, de rétrograder sur les mamelons en avant de la porte de Rosette. L'armée anglaise se rangea en bataille dans le fond du vallon, à portée des batteries françaises, elle y resta beaucoup trop long-temps, sacrifiant inutilement cinq à six cents hommes. Le général Abercrómbie hésitait. Devait-il attaquer les Français dans cette nouvelle position? Il jugea enfin que ces hauteurs étaient sous le feu du fort Crétin et des remparts de la porte de Rosette; il ordonna la retraite pour prendre position au camp des Romains. Sa perte dans cette journée fut de dix-neuf cents hommes, un sur dix; celle de l'armée française fut de six cents, un sur huit. Le général Lanusse montra la plus grande audace; s'il eût eu neuf mille hommes, il eût remporté une victoire complète. Le soir, il témoigna quelques regrets et chercha à se justifier, en disant qu'il n'avait pas dû laisser intercepter la route du Caire sans combat, comme s'il lui eût été difficile d'en ouvrir une autre au travers des bas-fonds du lac Maréotis.

On a reproché au général anglais de n'avoir pas suivi sa victoire; il eût pu, dit-on, prendre Alexandrie.

Mais la muraille des Arabes était en bon état, les forts Caffarelli et Crétin étaient à l'abri de l'insulte; il eût été écrasé de mitraille et ses communications avec le lac Madiéh interceptées par la cavalerie. S'il eût un tort, ce fut celui de ne pas avoir tenu son armée hors de la portée du canon pendant qu'il délibérait; mais de telles précautions qui épargnent tant de soldats, ne sont prises que par de vieux généraux, accoutumés à jouer avec les périls, les combats et les batailles.

X. Le général Menou apprit le 11 mars au soir que l'armée anglaise était débarquée. Le 8, il avait rappelé le général Reynier et le général Rampon, fait divers mouvemens pour concentrer ses troupes; il marcha pendant sept jours et arriva le 19 mars devant Alexandrie. Il campa sur les hauteurs de la porte de Rosette, la gauche à la mer, la droite du côté du lac Maréotis, séparé de l'armée anglaise par un vallon. Les troupes qu'il amenait avec lui, réunies avec celles qui avaient combattu le 13, lui formèrent une armée de neuf mille hommes d'infanterie, dix-huit cents chevaux, et cinquante pièces de canon attelées, en tout douze mille hommes. Il avait laissé six mille hommes en garnison au Caire, dans la Haute Égypte, à Belbeis, à Salhéyéh, à Suez, à Rosette et à Lesbé. Deux mille quatre cents vétérans, ouvriers ou hommes de dépôt, quatre mille deux cents malades, blessés, non combattans étaient en partie au Caire, en partie à Alexandrie. L'armée anglaise avait

perdu, depuis son débarquement, aux combats du 8 et du 13, trois mille hommes; sur le bruit de l'apparition de l'escadre de Ganteaume, les deux bataillons de marins s'étaient rembarqués. Elle avait donc sous les armes, sur le champ de bataille quinze mille hommes dont deux cents à cheval. Elle était supérieure à l'armée française, en infanterie, de quatre mille hommes; mais inférieure en cavalerie de mille six cents chevaux. Elle avait soixante-dix pièces de canon, savoir : trente-quatre pièces de campagne, vingt-huit de dix-huit, quatre pièces de vingt-quatre servies par les matelots, et quatre de vingt-quatre sur huit cutters ou chaloupes canonnières, embossées sur la droite et sur la gauche de la ligne de bataille; elle était donc aussi, supérieure en artillerie. La position qu'elle occupait, avait treize cents toises; elle était couverte par trois redoutes; sa droite appuyée à vingt-cinq toises de la mer, sur un mamelon, aux ruines du camp des Romains qui avaient été mises en état de défense; le centre sur une falaise de sable, qui était séparée de la droite par un bas-fond; la falaise s'abaissait jusqu'au lac Madiéh. L'armée était sur deux lignes, quoiqu'elle fût à peine suffisante pour remplir cet espace sur une seule ligne; l'une et l'autre armée étaient bien placées, et celle des deux qui attaquerait l'autre perdrait tous ses avantages.

Les officiers de l'armée française les plus instruits regrettaient que dans une circonstance aussi décisive, le général en chef eût persisté dans son système de

dissémination : « Ah ! disaient-ils, si Napoléon était « ici, au lieu de douze mille hommes, nous serions « vingt-et-un mille sur le champ de bataille. Mais « dans l'état d'infériorité où nous sommes, devons-« nous risquer une action qui va décider du sort de « l'armée? » Les troupes étaient pleines d'ardeur, l'opinion générale de l'armée, celle du général en chef, était pour la bataille. Onze demi-brigades d'infanterie étaient présentes, mais elles étaient affaiblies par un grand nombre de détachemens; elles furent partagées sous cinq généraux : Reynier formait la droite avec les 13e, 85e, 25e 75e et 61e de ligne; Rampon était au centre avec les 21e et 32e; Destaing et Lanusse, à la gauche avec les 4e, 18e, 69e et 88e; la cavalerie sous les ordres du général Roize fut placée en seconde ligne. Le régiment des dromadaires sous les ordres du colonel Cavalier, fut destiné à faire une fausse attaque le long de la digue du lac Madiéh, sur notre extrême droite, afin d'y attirer l'attention du général anglais et de favoriser l'attaque principale que devait faire le général Lanusse par sa gauche, sur la droite de l'ennemi.

Le 21 mars, à trois heures du matin, le colonel Cavalier déboucha sur la digue du lac Madiéh; s'empara d'une redoute qu'occupait l'ennemi, prit deux pièces de canon, et donna l'alarme au camp anglais qui se trouvait attaqué par le point le plus faible de sa position, celui où elle pouvait être tournée par la cavalerie française et coupée de son point d'embarque-

ment. Le général Abercrombie se disposait à s'y porter, avec les réserves et une partie de sa droite, lorsque le général Lanusse qui avait traversé le vallon pendant la nuit, parvint au pied de la hauteur des Romains, poussa un cri d'attaque, et aborda vivement la droite de l'ennemi. Le jour commençait à poindre; plusieurs bataillons français entrèrent dans les ouvrages; la mêlée fut des plus vives, mais un coup de canon coupa la cuisse au général Lanusse; cet événement malheureux décida de la journée. Le centre de l'armée française attaqua le centre de l'ennemi; le général Roize, à la tête de douze cents chevaux, chargea, enfonça l'infanterie anglaise, et s'introduisit entre ses lignes; il y porta le désordre, et blessa à mort sir Ralph Abercrombie au milieu de son armée. Mais ces opérations furent faites sans ensemble; l'armée n'était pas commandée; à dix heures du matin elle reprit sa position et les deux armées demeurèrent en présence le reste de la journée. La perte des Anglais fut de deux mille trois cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels le général Abercrombie qui mourut le 28; dans les rapports officiels, les Anglais n'avouent que quinze cents hommes. Celle des Français fut de deux mille cinq cents hommes. Les généraux Lanusse, Baudot et Roize furent blessés à mort. Les Anglais se vantèrent d'avoir remporté la victoire; il est de fait qu'ils repoussèrent l'attaque de l'armée française; ils occupaient une bonne position, ils avaient la supériorité de l'infanterie, ils étaient flanqués par des chaloupes canonnières

qui prenaient en flanc et à revers les lignes françaises, et qui couvrirent le champ de bataille d'obus, de mitraille et de boulets; mais l'armée anglaise ne sortit point de ses lignes, elle ne fit pas un pas en avant pour profiter de sa victoire, et toute la nuit qui suivit la bataille, elle la passa sous les armes, dans les plus vives angoisses, tant était grande l'inquiétude et l'impression de terreur qu'elle avait reçue. Elle croyait au moindre bruit l'armée française en mouvement pour l'attaquer de nouveau. On peut conjecturer facilement quel eût été le résultat d'une pareille journée, si les huit mille Français que Menou avait laissés dans l'intérieur de l'Égypte, se fussent trouvés sur le champ de bataille, comme cela aurait dû être.

Les deux armées ne songèrent plus qu'à se retrancher dans leurs positions. Le camp des Français devint bientôt inexpugnable, et pendant plusieurs mois, le général Menou se plut à y accumuler des ouvrages les uns sur les autres. Plus d'une opinion se fit entendre dans l'armée anglaise: qu'il était temps de se rembarquer; l'expédition était manquée; depuis vingt-et-un jours que l'on était débarqué, on n'avait encore rien fait; il n'était plus possible désormais de s'emparer d'Alexandrie; les rapports des blessés et des prisonniers avaient fait connaître la grande supériorité de l'armée française, au lieu de dix mille hommes elle était de vingt-quatre mille hommes; elle pouvait, d'un jour à l'autre, recevoir des secours du Caire, et eux n'avaient rien à attendre pendant plusieurs mois;

on avait, il est vrai, repoussé trois attaques, mais on était affaibli de plus de six mille hommes, morts, blessés ou malades; on n'avait plus que douze mille hommes sous les armes; cependant il fallait laisser des détachemens pour soigner les blessés et les malades; les Français acclimatés et bien nourris n'étaient pas dans le même cas; les Anglais avaient perdu le 8 et le 13 plus que les Français; le 21 ceux-ci avaient perdu davantage, cela faisait compensation; la proportion des deux armées était donc toujours la même.

XI. L'opinion du rembarquement aurait prévalu, si le 25 mars le capitan-pacha n'avait mouillé dans la rade, avec cinq vaisseaux de guerre et un convoi portant six mille Janissaires. Ce secours était plus considérable que les Anglais eux-mêmes ne l'évaluaient, ils méprisaient trop les Turcs. Ces six mille hommes en tirailleurs et soutenus par leurs lignes, leur tenaient lieu de six mille Anglais; mais l'armée manquait de vivres et surtout de rafraîchissemens. Acculée et bloquée dans la presqu'île, elle était réduite au biscuit et à la viande salée que lui fournissait l'escadre; les blessés et les malades étaient sur le sable de cette aride plage; les maladies faisaient des progrès; il fallait être maître de Rosette pour avoir des rafraîchissemens et se procurer des chevaux. Le général Hutchinson qui avait succédé à sir Ralph Abercrombie y détacha les six mille hommes du capitan-pacha, avec huit cents

Anglais, sous le colonel Spencer, et huit pièces de canon. Cette division passa le 2 avril le lac Madiéh, et arriva le 8 devant Rosette. La garnison composée de huit cents Français, battit en retraite dans le Delta, repassant sur la rive droite du Nil, et laissant garnison dans le fort Julien que le général Hutchinson fit investir par le capitan-pacha. Le 19 avril, après cinq jours de tranchée ouverte, les Turcs s'en rendirent maîtres. Il y avait deux cents hommes, en partie vétérans, et dix-neuf pièces de canon. La chute de ce fort ouvrit la bouche du Nil de Rosette, et les communications d'Aboukir au Nil.

XII. Après la bataille du 21, le général Menou envoya l'ordre au général Belliard d'évacuer la Haute Égypte et de faire replier sur le Caire les garnisons de Salhéyéh, Suez et Belbeis. Lorsqu'il apprit que l'ennemi avait marché sur Rosette, il détacha le général Lagrange, son chef d'état-major, avec quatre mille hommes d'infanterie, vingt pièces de canon et six cents chevaux, pour prendre position à Rahmaniéh, afin de maintenir les communications avec Alexandrie et le Caire. Le général Lagrange poussa son avant-garde à El-Aft entre le lac d'Edkou et le Nil, ce qui alarma vivement le général anglais; s'il faisait un fort détachement, il pouvait être attaqué dans son camp dont la partie faible était la gauche. Depuis long-temps les ingénieurs anglais sollicitaient qu'on coupât la digue du lac Madiéh, afin de répandre les eaux de la mer

dans tout le bassin du lac Maréotis. Le général Hutchinson, homme fort éclairé, répugnait à une opération qui, en la supposant momentanément utile, aurait des conséquences funestes pour le pays; on craignait même que cela n'entraînât la ruine d'Alexandrie; il résista pendant quelques jours, mais enfin il consentit. Le 13 avril, les sapeurs firent trois brèches éloignées l'une de l'autre de trois toises; à sept heures du soir, les eaux se précipitèrent de six pieds de hauteur, et, en vingt-quatre heures, elles se firent une ouverture de trente toises. Il fallut un mois pour établir l'équilibre et former le lac Maréotis; au bout de ce temps il ne resta plus qu'un léger courant de la mer dans le lac. Les eaux couvrirent tout l'espace compris entre le lac Madiéh et la tour des Arabes, plus de douze lieues de long sur huit de large, près de Damanhour, et une lieue et demie de large quelques lieues plus bas. Les eaux étaient séparées de la mer par un isthme de dix-huit cents toises à Alexandrie, de six cents à la hauteur du fort des Bains, de trois cents, une lieue plus bas.

La gauche du camp anglais se trouvant ainsi en sûreté, le général ne craignit plus de s'affaiblir. Il fit partir quatre régimens pour Rosette où il se rendit lui-même; il campa à El-Hamad, vis-à-vis de El-Aft, la droite au lac d'Edkou, la gauche au Nil avec trois cents chevaux anglais, quatre mille cinq cents hommes d'infanterie, seize pièces de canon : total, cinq mille Anglais, et six mille hommes du capitan-pacha,

en tout onze mille hommes; plus une nombreuse flottille turque sur le Nil.

Le 5 mai, le général Hutchinson fit passer le colonel Stuart, avec dix pièces de canon anglaises et turques, et un millier d'hommes, dans le Delta; puis il remonta le Nil. Le 7, le général Lagrange ayant évacué la position de El-Aft, le général anglais s'en empara; le 9 il campa près de Rahmaniéh. Le général Lagrange se mit en marche pour le Caire et y arriva le 13, en trois jours et demi. Il laissa cent dix hommes dans le fort qui, étant armé de dix-huit bouches à feu en très bon état, et contenant de très grands magasins, aurait pu se défendre plusieurs jours; mais, par une conduite qui peut avec justice être qualifiée de trahison, l'officier français qui y commandait se rendit à discrétion, sans retarder d'une heure la marche de l'ennemi. Huit cents cavaliers syriens avaient rejoint l'armée anglaise; ils étaient arrivés par le désert. Les forces qui étaient sous les ordres du général Hutchinson étaient de douze mille hommes tout compris. Le général Lagrange en avait moins de cinq mille. Il est vrai qu'une bonne partie des premiers étaient Turcs, mais s'ils étaient méprisables seuls, ils n'étaient plus à dédaigner soutenus par une armée européenne.

XIII. Lorsque dans le mois de février, le général Moore fit part au grand visir, des projets de campagne de son gouvernement, il en fut froidement accueilli. Le visir attribuait aux Anglais la défaite de

Mustapha-Pacha à Aboukir, celle de Damiette et celle d'Héliopolis, ce qui lui avait inspiré une grande antipathie pour ces alliés. Les projets tardifs du cabinet de Londres lui étaient très suspects; il n'avait pas l'intention de prendre part à leur exécution. Le salut de l'empire ottoman était désormais dans le rétablissement de la paix avec la France; c'était là où tendaient toutes les vues du sérail, du divan et de l'armée. Le grand visir ne doutait pas que l'armée anglaise ne fût battue; mais lorsqu'il apprit l'heureuse issue du débarquement, celle du combat du 13 et du 21, il changea de dispositions. Dans ce temps, Djezzar-Pacha consentit à envoyer cinq mille hommes au camp; l'aga de Jérusalem le joignit vers la moitié d'avril. Le grand visir était ainsi parvenu à réunir à El-Arich quinze mille hommes. Il prit alors de la confiance. Lorsqu'il apprit que les Anglais étaient dans Rosette, et déjà arrivés dans le Delta, il se mit en marche, passa le désert, et arriva le 27 avril à Salhéyéh. De Katiéh, il détacha trois mille hommes qui, par Tinéh se portèrent à Damiette. Le 7 mai, il campa dans le bois de Koraïm, et le 11 à Belbeis, à douze lieues du Caire, qu'il fit sommer.

Cependant le général Belliard avait réuni au Caire neuf mille hommes combattans et non combattans, bien portans et malades. Lorsque le 13 mai il fut rejoint par les cinq mille hommes du général Lagrange, il se trouva avoir quatorze mille hommes. Il laissa huit mille hommes valides, malades, ou appartenant aux

dépôts des régimens pour la garde du Caire, de Gizéh et des forts, et partit le 15, avec cinq mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et vingt-quatre pièces d'artillerie pour marcher à la rencontre des Turcs; il arriva le 16 à la pointe du jour près de El-Khancah. Le grand visir envoya à sa rencontre Nadir-Pacha, et marcha lui-même avec le reste de ses troupes. Le général Belliard se laissa imposer par ce mouvement offensif, manqua de résolution au moment où il fallait en avoir et où il n'était plus question de délibérer. Au lieu de marcher en avant et de rejeter au-delà du désert cette canaille si peu redoutable, il s'alarma mal-à-propos pour le Caire, vit le général Hutchinson sur le point d'y entrer quoique celui-ci en fût encore à six marches, vit une armée turque qui l'avait tourné, vit enfin tout ce qu'il ne fallait pas voir, et ne vit pas que l'armée du grand visir rejetée dans le désert, l'Égypte était sauvée. Il se manqua à lui-même, il ordonna la retraite, sans avoir livré de combat. Une cinquantaine d'hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre, dans quelques insignifiantes escarmouches. Cette nouvelle confondit les Anglais; trois de leurs officiers étaient avec le grand visir, ils s'attendaient aux plus grands désastres. Aussitôt qu'il avait appris le mouvement du général Belliard, le sage et prudent Hutchinson avait envoyé le major Wilson au camp du grand visir pour le supplier de battre en retraite et de ne pas s'exposer à un combat dont le résultat infaillible compromettrait le

succès de toute la campagne. Le grand visir soutint que par les renseignemens qu'il avait, il était assuré que le général Belliard ne pouvait marcher à lui qu'avec deux mille cinq cents hommes, que, s'il faisait un mouvement rétrograde, son armée se disperserait, et ne se rallierait qu'au-delà du désert; qu'il était pourtant honteux de céder le pays à une poignée d'hommes; il pensait que les Anglais voulaient, par des vues politiques, éloigner l'armée turque.

XIV. Après de longues délibérations, le général anglais se décida à continuer sa marche vers le Caire pour opérer sa jonction avec le grand visir; il en calcula tous les dangers, mais c'était la seule chance de succès qu'il entrevît; il porta toute la circonspection possible dans ses manœuvres; il marcha lentement. Le 14 mai, il campa à Chobrakhit, y captura un convoi de djermes chargées de fusils, d'habillemens, de munitions de guerre et de vivres. Ce convoi était sorti du Caire et se rendait à Rahmaniéh, pour de là aller à Alexandrie; il était escorté par cent cinquante soldats qui furent faits prisonniers; le 16, le général Hutchinson campa à Al-Kam. Le lendemain il eut avis qu'une colonne française était dans le désert, entre les lacs Natroun et le Nil. Le général Doyle avec deux cent cinquante chevaux, deux pièces de canon et cinq à six cents hommes d'infanterie, alla à sa recherche; les coureurs anglais et bédouins rencontrèrent les Français, à sept milles du Nil; c'était un convoi de cinq cent cinquante chameaux,

escorté par cinq cents hommes, commandés par le colonel Cavalier qui, d'Alexandrie, se rendait par le désert au Caire; le major Wilson proposa à ce colonel de capituler, lui offrit de faire transporter les soldats en France, sans être prisonniers de guerre. Cette offre de la patrie, au milieu des déserts arides de la Libye, séduisit tous les esprits, la capitulation fut acceptée. Cette acquisition fut très précieuse pour l'armée anglaise; elle n'avait pas pu se procurer des chameaux, ce qui prouvait l'éloignement qu'elle inspirait aux Bédouins et l'attachement de ceux-ci pour les Français.

Le 17 mai, la garnison de Lesbé, forte de cinq cents hommes réunis aux deux cents hommes de la garnison de Bourlos, ne recevant pas d'ordres du Caire et ne pouvant communiquer, s'embarquèrent sur cinq tartanes; la plupart furent pris par les croisières anglaises. Le 18, le colonel Stuart s'empara du Ventre de la Vache; le colonel Holloway, qui était auprès du grand visir, rendit compte du succès obtenu le 16 contre le général Belliard, et de la marche du grand visir sur la capitale. Le 23, l'armée anglaise campa à Terranéh. Le général Hutchinson et le capitan-pacha se rendirent, par le canal de Menouf, au camp du grand visir; ils y séjournèrent le 25 et le 26, et rejoignirent leur armée le 27. Leurs opérations étaient encore environnées de dangers; les maladies avaient réduit l'armée du Camp des Romains à quatre mille hommes. Le général Coote était très inquiet; il pouvait être attaqué par six mille Français

d'Alexandrie; s'il eût perdu son camp, la position des Anglais serait devenue bien critique. Le général en chef lui-même n'avait plus que quatre mille hommes; il avait évacué mille malades sur Rosette; la chaleur était excessive; les hommes entraient aux hôpitaux par centaines. Si le général Belliard marchait sur lui par la rive gauche du Nil, et il croyait qu'il pouvait le faire avec sept mille hommes, il serait battu malgré le secours du capitan-pacha; rejeté sur Rosette, les affaires seraient entièrement compromises. Il décida le grand visir à s'approcher du Nil, afin de marcher réunis, n'étant séparés en s'approchant du Caire que par la rivière et plus à portée de se soutenir. Mourad Bey était mort de la peste à Beni-Soueif. Le 22 avril, Osman-Bey lui avait succédé dans le commandement des Mamelouks; celui-ci voyant les affaires des Français perdues par les mauvaises dispositions de leur général, réunit ses forces, et se rendit dans le camp anglais qu'il rejoignit à Terranéh, le 28 mai, avec quinze cents cavaliers. Ce renfort améliorait la position des alliés. Le 5 juin, le général Hutchinson campa à Wardân, le 19 il arriva à Embabéh, ayant à sa droite le capitan-pacha, et à sa gauche, sur la rive opposée du Nil, derrière le canal, le grand visir. Il jeta en cet endroit un pont de quatre-vingt-dix toises de long, il lui fallut soixante djermes. L'armée du grand visir s'était accrue de dix mille Bédouins, amenés de tous les coins du désert, par l'espoir du pillage.

XV. Le 21 juin, l'armée anglaise poussa des partis sur Gizéh. Elle reçut ce jour-là le 42e et le 28e qui venaient du camp d'Alexandrie; ils étaient partis le 10 juin, après l'arrivée des premières réserves de Malte. Cela répara le vide fait par les maladies. Cependant, depuis plusieurs jours, le général Belliard avait réuni le conseil de guerre pour délibérer sur le parti à prendre. Les avis furent fort partagés; les uns voulaient que l'on sortît sur une des rives, avec toutes les forces disponibles et qu'on donnât la bataille à fond; les autres proposaient de se porter à Damiette; un troisième avis était de monter dans la Haute Égypte et de traîner la guerre en longueur. Le colonel Dupas, commandant de la citadelle, soutint avec opiniâtreté le premier avis; « il n'admettait pas qu'il fût « possible à dix mille Français de capituler et de rendre « leurs armes; à qui? aux Turcs ou aux Anglais? l'ex- « périence avait prouvé qu'on devait compter les Turcs « pour peu de chose; et, quant aux Anglais, il n'était « pas douteux qu'ils ne fussent devant Gizéh, mais on « ignorait leur nombre, le seul moyen de le reconnaître « était de les attaquer; ils seraient obligés de se déployer, « et on les compterait à l'aise sur le champ de bataille; « si, sur la rive gauche du Nil, ils étaient moins de « sept mille hommes, quelque force qu'eût le capitan- « pacha, on pouvait leur passer sur le corps; et, s'ils « étaient tellement nombreux qu'on ne pût les enfon- « cer, on soutiendrait le combat jusqu'à la nuit; on « rentrerait alors dans les retranchemens; on serait tou-

« jours à temps de négocier ; il était plus avantageux à « la République que les dix mille hommes de la garni- « son du Caire périssent sur le champ d'honneur que de « ramener en France dix mille soldats dont la patrie au- « rait à rougir. » Le général Donzelot proposa de tenir encore quelques semaines afin de laisser croître le Nil, de faire tous les préparatifs pour remonter alors dans la Haute Égypte, où l'on pourrait nourrir la guerre plusieurs mois, et donner lieu à des manœuvres qui seraient toutes à l'avantage des Français, car ils connaissaient le pays mieux que leurs ennemis. Le général Morand proposa, puisqu'il n'y avait que les Turcs sur la rive droite du Nil, de leur passer sur le corps, et de prendre position à Damiette; on aurait abondance de vivres, une presqu'île et des positions faciles à défendre; on pourrait s'y maintenir fort long-temps. Le général Lagrange pensait qu'on ne pouvait rien faire, sans les ordres du général en chef, et qu'il fallait, avant tout, lui expédier un officier par le désert, et attendre sa réponse. La majorité du conseil rejeta avec indignation toute proposition de capitulation, et se rangea à l'avis de signer une convention d'évacuation sur les bases de celle d'El-Arich. Le colonel Dupas et plusieurs membres du conseil protestèrent contre cette décision et refusèrent d'y adhérer. Le 25 juin, le général Belliard signa la convention d'évacuation conforme à l'avis du conseil.

Le 4 juillet, un officier de confiance portant des ordres du général Menou traversa avec cent droma-

daires tous les postes de l'armée anglaise, à la manière des Bédouins, et donna dans les postes français; le 10, le général Belliard remit le Caire, le 15 Gizéh. Le lendemain les premiers officiers de la division des Indes arrivèrent au Caire; ils annoncèrent que le général Baird partait de Djeddah pour débarquer à Cosseir. L'armée qui capitula au Caire était forte de quatorze mille trois cents hommes; treize mille sept cent trente-quatre s'embarquèrent, cinq cents désertèrent aux Mamelouks; elle avait cinquante pièces de canon attelées, avec double approvisionnement. L'étonnement du général Hutchinson, lorsqu'il reçut cette communication, ne peut s'exprimer. L'ordonnateur, après la signature lui demanda dix-sept mille rations, ce qu'il prit d'abord pour une ruse de guerre. Lorsqu'il fut assuré qu'il avait marché contre quatorze mille hommes, et que sur ces quatorze mille hommes, dix mille étaient de bons soldats valides, en bon état, et capables de tout faire, il comprit toute la folie de son expédition que l'aveugle fortune venait de couronner d'un si incroyable succès. Le total de l'armée du général Belliard était de quatorze mille six cents hommes, infanterie et cavalerie; le général Moore et le capitan-pacha, renforcé d'une division de l'armée du grand visir, accompagnèrent l'armée française dans sa marche à Rosette; celle-ci était la plus forte, ce qui excita vivement l'inquiétude des Anglais jusqu'au dernier moment. Ils craignaient qu'il ne prît fantaisie aux Français de rompre la capitulation et de les atta-

quer; aussi ne contestèrent-ils sur rien, et ils éprouvèrent un grand soulagement lorsque le 7 août l'armée fut embarquée dans la rade d'Aboukir, et sous le canon de leurs vaisseaux de guerre; alors seulement ils haussèrent le ton. Le corps d'armée du général Belliard débarqua aux lazarets de Toulon et de Marseille dans le courant d'octobre avec ses armes, ses canons, ses drapeaux. Les Anglais trouvèrent au Caire des magasins considérables de riz, de blé, de farine, de biscuit, de viandes, de fourrages, de canons, de poudre, etc. Les Français ne manquaient de rien; ils pouvaient se défendre six mois.

XVI. Les ordres du ministère anglais étaient arrivés dans l'Inde à la fin de janvier 1801. Le major-général Baird fut désigné pour commander une division, forte, à son embarquement, de six mille cinq cents hommes, officiers, sous-officiers et soldats compris, parmi lesquels deux cent vingt cavaliers et cent vingt hommes d'artillerie, tout le reste d'infanterie. Douze cents hommes furent tirés de la garnison du Cap de Bonne-Espérance, au total sept mille sept cents hommes. Cette division n'arriva au détroit de Bab-el-Mandeb qu'au mois d'avril; la mousson du sud était passée; celle du nord avait commencé; il lui fut impossible de remonter la mer Rouge. Elle mouilla enfin dans le port de Djeddah le 28 juin; elle y apprit la nouvelle du débarquement du général Abercrombie et de la bataille du 21 mars; le général Baird,

étant dans l'impossibilité de gagner Suez, résolut de débarquer à Cosseir qu'il atteignit effectivement le 20 juillet, un mois après la reddition du Caire. Il se procura cinq mille chameaux pour traverser le désert, et arriva à Kénéh le 1er août. Il s'y embarqua sur le Nil, se transporta en dix jours au Caire; campa dans l'île de Roudah pour se remettre de ses fatigues, se rembarqua sur le Nil, et arriva en trois jours près de Rosette, le 5 septembre. Sa division était alors réduite à six mille hommes; elle avait eu deux cents morts, quatre cents déserteurs et onze cents malades. Le Caire ayant capitulé le 25 juin, et Alexandrie le 2 septembre, ce corps ne fut pas utile, quoiqu'il coûtât beaucoup d'argent au trésor de la Compagnie des Indes. Si le général Belliard avait continué à se maintenir au Caire, le général Baird n'eût pas pu facilement se procurer les moyens de se rendre de Cosseir au Nil, car il fallait toute l'influence que donnait au grand visir la possession du Caire, pour lui faire obtenir cette grande quantité de chameaux. Si cette division eût passé par le détroit de Gibraltar, elle serait arrivée à Aboukir deux mois plus tôt, et bien moins fatiguée. Ces troupes auraient dû se trouver au détroit de Bab-el-Mandeb dans le mois de janvier 1801, et pour cela les ordres de Londres auraient dû partir dans les mois de juin ou de juillet 1800. Les vents du sud qui règnent pendant l'hiver les auraient portées en quinze ou vingt jours à Suez; mais arrivées à Suez elles avaient une difficulté bien grande à surmonter, la traversée du

désert; elles n'auraient pu se procurer les moyens nécessaires, si les Français avaient été maîtres du Caire.

XVII. L'Égypte était perdue, il ne restait plus aux Français que la place d'Alexandrie. Le général-major Coote qui commandait le Camp des Romains pendant les mois de mai, juin et juillet s'y était couvert de retranchemens; sa position avait été un moment très critique. Dans le mois de juin, il avait eu beaucoup de malades; il ne comptait que quatre mille hommes en état de faire le service, y compris les officiers et sergens de toutes armes. Avec un si petit nombre de troupes, il lui était impossible de garder une position qui avait treize cents toises de front. Si Menou l'eût attaqué, ce qu'il pouvait faire avec sept mille hommes et beaucoup de canons, toutes les probabilités de succès étaient pour le général français. Un pareil événement eût changé la face des affaires, puisqu'il eût précédé la capitulation du Caire. Mais, dans le courant de juin et de juillet, des renforts débarquèrent à Aboukir venant de Malte, de Mahon et d'Angleterre. Ils consistaient en cinq régimens de lignes anglais, un fort détachement des gardes, un bataillon irlandais, un régiment de Watteville suisse, un régiment de chasseurs britanniques formé des débris de Français de l'armée de Condé, total sept mille hommes. L'armée anglaise fut alors formée en brigades avec une réserve, savoir : brigade des gardes, deux bataillons. Première brigade, 25e, 44e, 1er et 2e bataillons du 27e. Deuxième brigade,

26e, 1er et 2e bataillons du 54e. Troisième brigade, 8e, 18e, 79e, 90e. Quatrième brigade, régimens de Stuart, Dillon, Rolle, Watteville. Cinquième brigade, 30e, 89e, 50e, 92e régimens. Sixième brigade, 1er et 2e bataillons du 20e, 24e anciens volontaires irlandais. Réserve, la Reine, 23e, 28e, 42e, 58e et éclaireurs du 40e corps détachés, chasseurs corses, chasseurs britanniques; total, trente-quatre bataillons, sans compter la division des Indes. Cavalerie, 12e, 22e, 11e, 13e dragons légers. Aussitôt que l'armée du général Belliard eut été embarquée, les divisions anglaises rentrèrent dans le Camp des Romains. Le général Hutchinson y porta son quartier général; il avait alors seize mille hommes sous les armes. Le général Menou en avait dix mille dans Alexandrie. La coupure de la digue du lac Madiéh, qui avait créé le lac Maréotis, contrariait les ingénieurs anglais, car ils avaient rendu Alexandrie très forte. La muraille des Arabes avait été parfaitement rétablie. Les tours étaient armées; et à cinq cents toises en avant de la porte de Rosette, était un fort camp retranché qui avait une étendue de quinze cents toises, appuyant sa droite au lac Maréotis, sa gauche à la mer. Six cents hommes y travaillaient depuis quatre mois; il était non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais capable d'opposer la plus grande résistance aux attaques régulières, car l'ennemi ne pouvait pas l'envelopper, et l'assiégé pouvait élever autant de batteries que l'assiégeant. Les ingénieurs anglais adoptèrent le plan

d'attaquer Alexandrie par l'ouest, de se porter à cet effet devant le Marabout, de s'emparer de ce fort, ce qui permettrait à leurs vaisseaux d'entrer dans le port vieux, et de flanquer la gauche de leur armée qui marcherait sur Alexandrie, du côté de l'ouest, par l'isthme entre la mer et le lac Maréotis, pendant que des canonnières armées flanqueraient leur droite le long du lac. Ce projet paraissait bien hasardeux, fort inconsidéré, et pouvait avoir de terribles conséquences.

Le 15 août, vingt-six chaloupes canonnières, anglaises et turques, entrèrent dans le lac Maréotis, et échangèrent quelques coups de canon avec la flottille française qui se replia sous ses batteries. Un officier d'état-major anglais et un officier du génie reconnurent l'isthme depuis le fort du Marabout jusqu'à Alexandrie. Le 16, le général Coote avec les gardes, et les troupes qui étaient restées stationnées au Camp des Romains, pendant toute la campagne, au nombre d'à-peu-près cinq mille hommes, débarqua entre le Marabout et la tour des Arabes, et prit position vis-à-vis du fort du Marabout. Le jour même les ingénieurs ouvrirent la tranchée; le soir, le général Menou ordonna qu'on mît le feu aux bâtimens de la flottille en les dirigeant sur la flottille ennemie, de manière à servir de brûlots, ce fut sans effet; ainsi l'ennemi fut maître absolu de tout le lac, et sans contestation.

Le Marabout était un fort construit par l'ingénieur Crétin, sur un îlot, à soixante-quinze toises de la terre ferme, et placé sur une des passes de la rade d'Alexan-

drie; une tour servait de signal. Les fortifications en avaient été soignées surtout du côté de la mer. On n'occupait aucun point sur la terre ferme; il eût fallu au moins y construire une espèce de contre-garde, afin d'obliger l'ennemi à s'y établir pour battre l'enceinte de l'îlot; au lieu de cela, on négligea sur la terre ferme un rocher qui dominait l'îlot. Les chasseurs anglais du 14e, s'y étant placés, firent taire le feu du Marabout, ce qui permit de construire sans obstacle deux batteries, chacune de trois pièces de vingt-quatre. Le 18, elles commencèrent le feu, le 20 la tour s'écroula; le 20 au soir, le chef de bataillon Étienne capitula; il avait dix pièces de canon et cent vingt hommes de garnison; il eût pu tenir encore plusieurs jours, l'assaut n'étant pas possible. Le capitaine Cochrane entra dans la rade avec sept canonnières; le général Coote se mit en mouvement le 22 au matin sur deux colonnes, se dirigeant sur Alexandrie, flanqué de droite et de gauche par des bâtimens armés. Il est des endroits où cet isthme n'a que trois cents toises de largeur, mais ce côté de la ville avait été entièrement négligé. Le général Coote arriva jusqu'à une portée de canon du fort des Bains, et y prit position. Le général Hutchinson le fit soutenir par le colonel Spencer avec quinze cents hommes, et par un détachement turc de sept cents hommes; un bataillon français, un escadron de cavalerie, et une batterie de canons, étaient en observation sur la position du fort des Bains, ce qui donna lieu à plusieurs

échauffourées et combats de nuit, où les succès furent partagés. Le 21, deux batteries de trois pièces de vingt-quatre, et de cinq mortiers ouvrirent leurs feux contre le fort des Bains ; mais les plates-formes s'enfoncèrent et le feu cessa. De leur côté, les Français répondirent et jetèrent beaucoup de bombes dans le camp anglais. Pendant ce temps, le général Hutchinson fit construire sur la colline Verte, une batterie qui ouvrit le feu sur la droite du camp retranché des Français, du côté de l'Est, avec dix pièces de canon de vingt-quatre, six de douze, et deux obusiers.

XVIII. Le siége commençait à peine, et le général Coote du côté de l'ouest qui était le plus près d'Alexandrie, était encore éloigné de sept cents toises du fort triangulaire, lorsque le général Menou envoya un parlementaire pour négocier. Des officiers généraux le sollicitaient depuis plusieurs jours de réunir un conseil de guerre pour aviser aux moyens de sauver les restes de l'armée. Les discussions dans ce conseil furent non moins vives que dans celui du Caire. Les généraux Destaing, Delzons et Zayonchek émirent l'avis de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de ne capituler selon les lois militaires, que lorsque tous les ouvrages extérieurs seraient enlevés, la première enceinte forcée et la brèche praticable à l'enceinte de l'isthme. La majorité du conseil fut d'opinion que sans doute il ne devait pas être question de capituler ni de poser les armes, mais que si l'on pouvait

obtenir comme tout portait à le faire croire des conditions pareilles à celles de la convention d'El-Arich et du Caire, il fallait y adhérer. Les négociations commencèrent le 29 août 1801 ; la capitulation fut signée, et le 2 septembre elle fut ratifiée. Les portes furent remises le 3. La première division de l'armée française s'embarqua, le 14 septembre à Aboukir, et l'embarquement continua jusqu'au 30 du mois. Le 15 novembre le brick *le Lodi* arriva de Toulon, mouilla dans Alexandrie et y apporta la nouvelle des préliminaires de Londres; trois jours après la corvette *la Badine* les notifia officiellement. La capitulation était conçue en ces termes (1). . . . . Elle est la même que celle du Caire, que celle d'El-Arich, ce qui démontre jusqu'à l'évidence combien étaient coupables ceux qui en 1800, alors qu'aucune armée ennemie n'était dans le pays, avaient signé cette même capitulation que les Anglais s'empressaient de conclure deux ans plus tard avec les débris de l'armée, tant ceux-ci imposaient encore, après six mois de campagne, malgré la présence de deux armées turques et de deux armées anglaises, ces deux dernières s'élevant à trente-deux mille hommes.

L'armée ne fut point prisonnière de guerre. Officiers et soldats, tous rentrèrent dans leur patrie avec leurs drapeaux, leurs armes, leurs canons, leurs ba-

(1) Le manuscrit ne contenait pas cette pièce. Il s'y trouvait seulement quelques points comme on l'a figuré ici. (*De Las Cases.*)

gages. L'état des hommes qui rentrèrent en France provenant des deux capitulations du Caire et d'Alexandrie était le suivant :

	INFANTERIE, CAVALERIE.	ARTILLERIE.	MARINS.	MALADES.	CIVILS.	ÉGYPTIENS.	TOTAL GÉNÉRAL.
Caire . . .	11,600	180	350	800	82	750	24,660
Alexandrie.	6,200	1,000	1,500	1,400	680	120	
	17,800	1,180	1,850	2,200	762	870	

Deux mille trente hommes sont arrivés séparément et par des capitulations particulières, savoir :

	Hommes.
Garnison du fort d'Aboukir	150
— du fort Julien	210
— de Rahmaniéh.	110
Pris sur le Nil.	150
Avec le colonel Cavalier.	560
Garnison de Lesbé et de Bourlos.	630
Pris en diverses batailles.	100
Garnison du Marabout.	120
TOTAL	2,030

Il est donc rentré en France vingt-six mille six cents quatre-vingt-dix hommes dont il faut retrancher les

huit cent soixante-dix Égyptiens et les dix-huit cent cinquante marins qui ne faisaient pas partie de l'armée de terre, c'est donc vingt-trois mille neuf cent soixante-dix hommes de l'armée d'Égypte qui sont rentrés en France. Cette armée était, au 1er mars 1801, au moment du débarquement des Anglais, de vingt-sept mille quatre cents hommes, elle avait donc en six mois perdu trois mille quatre cent trente hommes, tant sur les champs de bataille, que morts de blessures ou de maladies aux hôpitaux, ou désertés. Le nombre de ces derniers se monte à cinq cent cinquante, cinquante dans les troupes anglaises et cinq cents qui s'enrôlèrent dans les Mamelouks.

L'armée anglaise a perdu sept mille hommes, tués, blessés, morts de maladies dans les hôpitaux ; il n'est aucun peuple qui perde autant de monde que les Anglais dans les pays chauds.

L'ennemi trouva à Alexandrie quatre cent cinquante-cinq pièces de canon sur les batteries de terre, quatre-vingts sur les bâtimens, deux cents milliers de poudre, huit cents chameaux, trois cents chevaux, des magasins considérables de riz, de café et d'huile. Le général du génie Bertrand (1) refusa d'adhérer à la capitulation ; c'est en vain qu'on lui représenta que toute défense était désormais inutile, que l'amiral Ganteaume qui avait tenu la mer pour tenter d'introduire des secours dans la place était rentré à

(1) C'est l'éditeur de ces Mémoires. (*De Las Cases.*)

Toulon; il répondit : « Que les vues d'un gouverneur « de place et du conseil de guerre ne devaient pas s'é- « tendre au-delà de ses remparts. Avait-on des vivres? « Était-on menacé d'être enlevé d'assaut? C'étaient « ces deux seules questions qu'il fallait traiter; que « les maladies faisaient de grands ravages dans les « camps anglais; que les derniers bâtimens qu'on « avait reçus d'Europe faisaient connaître qu'on trai- « tait de la paix; qu'en mettant toutes ces considé- « rations de côté, l'honneur des armes voulait que « la défense fût prolongée jusqu'au dernier jour; « que déjà l'acquisition de l'Égypte avait été trop fa- « cile aux ennemis; que peut-être on pouvait pro- « longer la défense encore deux mois, et que si au « bout de ce temps on était obligé de se rendre pri- « sonniers de guerre, on n'en rentrerait pas moins « dans la patrie, avec plus de gloire et plus de con- « sidération que par une capitulation pareille à celle « d'El-Arich; que les capitulations, où les intérêts « étaient stipulés avec le plus d'avantage, n'étaient « pas les plus honorables. »

Si le général Menou eût pu se maintenir dans Alexandrie jusqu'au 15 novembre, il eût été délivré par les préliminaires de Londres, et sa position eût été considérée pour quelque chose dans les conditions définitives de la paix d'Amiens.

La mort de Mourad-Bey fut fatale à son parti. Osman-Bey qui lui succéda n'avait pas son expérience, il se laissa surprendre par le capitan-pacha; ce der-

nier réussit à faire entrer plusieurs des beys dans son propre canot et avec lui pour traverser le lac Maréotis et aller dîner dans la rade d'Alexandrie. Lorsqu'ils furent sous le feu d'une chaloupe canonnière turque, le capitan-pacha débarqua, sous prétexte de répondre immédiatement à des dépêches qu'il venait de recevoir, et d'après ses ordres, on voulut embarquer les beys sur la canonnière afin de les conduire à Constantinople; ils résistèrent; quatre furent tués parmi lesquels Osman-Bey leur chef, trois furent grièvement blessés, et eurent leur liberté, sur la demande réitérée du général anglais. Pendant ce temps, le grand visir faisait la même opération au Caire. Ceux de ces malheureux qui échappèrent à ce double massacre, se réunirent dans la Haute Égypte, s'y maintinrent pendant quelques années, puis passèrent la cataracte de Gianadel et s'établirent à Dongola. Le caractère du général Hutchinson le met à l'abri de tout soupçon de participation à ce massacre, il fit ce qu'il put pour protéger les Mamelouks, mais il eut le désagrément de subir la peine à laquelle s'expose tout homme d'honneur qui s'allie avec des Barbares.

XIX. Après la bataille d'Austerlitz et celle d'Iéna, les armées françaises entrèrent en Pologne. Le Czar, afin de pouvoir appeler dans le nord son armée du Danube, eut recours à l'influence de l'Angleterre pour se débarrasser de la guerre que lui faisait la Porte. L'amiral anglais Duckworth avec une escadre de neuf

vaisseaux de ligne, quelques frégates et quelques bombardes, passa le détroit des Dardanelles et mouilla le 19 février 1807 devant le sérail. L'ambassadeur anglais se rendit à son bord, et de là entama des négociations pour contraindre la Porte, à faire la paix avec la Russie en lui abandonnant la Valachie et la Moldavie, et à déclarer la guerre à la France. Le général Sébastiani résidait à Constantinople, comme ambassadeur de France; il sut tirer parti de l'indignation dont le peuple Osmanlis était animé; il traça lui-même plusieurs batteries qui en peu de jours furent armées de plus de deux cents bouches à feu. L'amiral anglais ayant ainsi perdu le moment favorable et sachant qu'on travaillait avec activité à lui fermer le passage des Dardanelles, leva l'ancre le 3 mars, rentra dans la Méditerranée, non sans courir des dangers; il reçut plusieurs avaries au passage des Dardanelles où il perdit trois ou quatre cents hommes. L'idée de cette misérable opération ne fait pas honneur au gouvernement anglais. En temps de paix, attaquer les villes, brûler les vaisseaux d'un prince ami, violer sa capitale alors que l'on maintient son ambassadeur auprès de lui, forcer la politique d'un gouvernement avec sept vaisseaux . . . etc. . ! . . (1).

Dans le même temps, une division de six mille hommes partait de Messine sous les ordres du géné-

(1) Cette phrase n'est pas achevée. La ponctuation qui la termine est la copie fidèle du manuscrit. (*De Las Cases.*)

ral-major Fraser et arrivait le 16 mars 1807 devant Alexandrie. Elle y débarqua au Marabout, de là se rendit par terre dans la presqu'île d'Aboukir, pendant que l'escadre allait mouiller dans la rade. Il n'y avait dans Alexandrie qu'une garnison de quatre cents Arnautes; le 21 mars, la place capitula. Maître d'Alexandrie, le général anglais voulut l'être de Rosette; il fit un détachement de deux mille cinq cents hommes; quinze cents Albanais avaient crénelé les maisons; lorsqu'ils virent les soldats anglais engagés dans les rues, ils commencèrent le feu et en tuèrent, blessèrent ou prirent quinze cents. Le 9 avril, le général Stuart arriva avec des renforts et prit le commandement; il éprouva plusieurs échecs assez considérables. Enfin au mois d'août, le pacha étant lui-même descendu du Caire avec son armée, les Anglais acceptèrent une capitulation, et évacuèrent l'Égypte le 22 septembre, après un séjour de six mois. Il est difficile d'expliquer une aussi pauvre entreprise. Le projet de s'emparer d'Alexandrie en temps de paix, était injuste et contraire au droit des gens; mais il était utile à l'intérêt anglais pour lui assurer l'empire dans l'Indoustan, et l'établissement d'un comptoir à Suez. Six mille hommes n'étaient pas suffisans, il en aurait fallu dix mille et un général plus habile.

En 1802, un ingénieur suédois envoyé de Constantinople était parvenu, non sans beaucoup de frais et beaucoup de travaux, à rétablir la digue du lac Madiéh. Le lac Maréotis avait de nouveau dis-

paru; le fond du lac était encore couvert d'une croûte blanche de sel; le général Stuart jugea convenable de couper de nouveau cette digue pour la sûreté de la ville d'Alexandrie. En quittant la rade il fit couler dans les passes du port vieux un grand nombre de gros transports, chargés de pierres.

La conduite des Anglais fit jeter un cri d'indignation dans tout l'empire ottoman : 1° Comment les Anglais violaient-ils en temps de paix le territoire de la capitale, et prétendaient-ils dicter à main armée, des résolutions politiques à la Porte? 2° Et en même temps qu'ils voulaient l'obliger à faire cause commune avec la Russie et l'Angleterre contre la France, ils venaient s'emparer d'Alexandrie et s'y établir. 3° Pour le plus léger intérêt ils coupaient de nouveau la digue du lac Madiéh, exposant une grande ville à sa ruine. 4° Enfin en abandonnant cette ville, et cela, après une capitulation, ils violaient tous les droits et détruisaient son port, propriété d'une puissance étrangère, qui avait persisté à rester amie, malgré ces divers événemens. C'était se jouer de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

OBSERVATIONS.

XX. *Première observation* (SUR LE PLAN DE CAMPAGNE). Le cabinet anglais entreprit en 1801, la guerre d'Égypte avec une armée de soixante mille hommes présens sous les armes, dont trente-quatre mille An-

glais et vingt-six mille Turcs, savoir : dix-neuf mille cinq cents Anglais embarqués sur l'escadre de l'amiral Keith, et débarqués à Aboukir en mars; sept mille cinq cents tirés de l'armée des Indes et débarqués à Cosseir en août; sept mille hommes de la réserve qui partirent de Londres, de Gibraltar, d'Allemagne, et débarquèrent à Aboukir en juillet; six mille Turcs embarqués sur l'escadre du capitan-pacha, débarqués, le 25 mars à Aboukir, enfin seize mille réunis en Palestine, sous le grand visir, et qui arrivèrent en Égypte en mai. Avec des forces aussi considérables, le cabinet anglais avait droit de compter sur le succès. Mais il adopta un plan d'opérations si défectueux, si contraire à tous les principes de l'art de la guerre, qu'il pouvait et devait faire échouer l'expédition : 1° les ordres partant de Londres au mois d'octobre ne pouvaient arriver aux Indes avant la fin de janvier; la division qui devait en partir ne pouvait arriver au détroit de Bab-el-Mandeb qu'au mois d'avril, après la mousson du sud; elle serait contrariée par la mousson du nord, et ne pourrait pas remonter la mer Rouge, et gagner Suez de tout l'été. Mais fût-elle arrivée à temps à Cosseir ou à Suez, elle n'était pourvue d'aucun des moyens nécessaires pour traverser le désert. En effet cette division mouilla à Cosseir en août, six mois après que le général Abercrombie eut débarqué à Aboukir; si elle traversa le désert de Coptos, c'est que le grand visir, étant maître du Caire, put lui procurer cinq mille chameaux, ce qu'il n'eût pas pu faire, si déjà les alliés

n'avaient été vainqueurs. Aucune diversion ne devait être faite par la mer Rouge; deux frégates et une corvette avec deux cents hommes de débarquement étaient tout ce qu'il fallait y envoyer pour occuper Suez et Cosseir; il fallait laisser l'armée de l'Indoustan tranquille sur le Gange et augmenter d'autant l'armée du général Abercrombie. 2° La réserve qui partit de Londres et de Gibraltar n'arriva en Égypte que six mois après le général Abercrombie. 3° Les six mille hommes du capitan-pacha n'arrivèrent à Aboukir que vingt jours après le général Abercrombie. 4° Le grand visir ne passa le désert et n'entra en Égypte que trois mois après, dans le mois de mai, de sorte qu'au lieu de trente-quatre mille Anglais et vingt-six mille Turcs, le général Abercrombie n'arriva en Égypte qu'avec dix-neuf mille cinq cents Anglais, dépourvus de tout. S'il eût été battu, comme cela devait être, à quoi eussent servi les divisions de l'Indoustan, la réserve du capitan-pacha, et celle du grand visir? 5° Le général Abercrombie débarqua sans attelages d'artillerie, sans chevaux pour sa cavalerie, n'ayant rien de ce qui est nécessaire à une armée, et cependant il était demeuré deux mois à Malte, et deux mois dans l'Asie-Mineure pour faire ses préparatifs; pendant ces quatre mois, il eût été facile à l'administration de lui procurer les deux mille cinq cents chevaux dont il avait besoin, puisqu'elle pouvait les acheter en Sicile, à Tunis, Tripoli, Derne, Candie, en Grèce, dans l'Asie-Mineure, en Chypre, à Alep, à Tripoli de Syrie, à Acre, à Jaffa. Ces fautes ont été commises

par le cabinet qui a conçu le plan de cette campagne. C'est une nouvelle preuve de la mauvaise administration anglaise, la plus défectueuse de l'Europe.

Deuxième observation (SUR LES MANOEUVRES DU GÉNÉRAL ABERCROMBIE). A la fin de février, le général Abercrombie partit de Macri, et mouilla le 2 mars en rade d'Aboukir. Il pensait avec raison que maître d'Alexandrie, il persuaderait aux Français d'accepter la capitulation d'El-Arich, et qu'ainsi sans hasarder aucune affaire générale, il remplirait le but de son gouvernement. Mais 1° il eût dû attendre la bonne saison; la mer au mois de mars est trop mauvaise dans ces parages; il n'eût dû arriver dans les mers d'Alexandrie qu'au 15 avril. 2° Il fallait que sa cavalerie fût montée et son artillerie attelée. Sans cavalerie et sans artillerie attelée, c'était exposer son armée à trop de hasards. 3° Il commit ici la faute qu'il avait déjà faite en 1799, en Hollande. Il aurait dû se réunir à Macri au capitan-pacha, se rendre avec lui dans la rade de Jaffa, et y embarquer six mille hommes du grand visir, parmi lesquels, Ibrahim-Bey avec ses Mamelouks montés. Il serait alors apparu au 15 avril, dans la rade d'Aboukir, avec dix-neuf mille cinq cents Anglais, douze mille Turcs, dont deux mille cinq cents de cavalerie. Il aurait surpris Alexandrie avant que l'armée française fût arrivée du Caire au secours de cette place. 4° Arrivé devant Alexandrie, le 1er mars, le général Abercrombie ne débarqua que le 8, le temps était mauvais. Il était signalé depuis huit jours. La moi-

tié de l'armée française, c'est-à-dire dix à douze mille hommes, devaient déjà être arrivés sur la plage. Il aurait donc dû lever l'ancre, disparaître de devant Aboukir, menacer d'opérer son débarquement à Damiette, afin d'y attirer l'armée française, revenir ensuite inopinément en naviguant hors de la vue de terre et opérer son débarquement à Aboukir. 5° L'amiral Keith qui avait sous ses ordres neuf vaisseaux de ligne armés en guerre et beaucoup de petits bâtimens sur lesquels n'étaient embarquées aucunes troupes, eût dû faire trois attaques simulées, une au Marabout, une au cap des Figuiers, la troisième au Pharillon, chaque attaque composée de deux vaisseaux de guerre, huit à dix frégates, corvettes, transports ou chebecs, et menacer de débarquer, dans chacun de ces endroits, une division de cinq ou six mille hommes. Cela eût attiré toute l'attention du général Friant, l'eût obligé à retourner à Alexandrie, en laissant tout au plus deux ou trois cents hommes sur la plage d'Aboukir. L'amiral Keith n'a rien fait pour attirer l'attention des Français et favoriser le débarquement, ce qui causa la perte d'un millier d'Anglais et fit courir à l'opération les plus grandes chances. 6° A midi, le 8 mars, le débarquement était effectué; le général anglais perdit le reste de la journée et celle des 9, 10, 11 et 12 (quatre journées et demie) dans une circonstance où il n'était pas permis d'en perdre une. Dès le 8 mars, à cinq heures après midi, il eût dû être arrivé à la position du Camp des Ro-

mains; dès le 9, marcher sur la ville; il s'en fût probablement emparé. Au lieu de cela, il ne se mit en mouvement que le 13; le général Lanusse étant arrivé dès le 11 au soir, mit la ville à l'abri de toute attaque. Si le débarquement s'était opéré le jour même où le convoi avait été signalé à Alexandrie, le 1er mars, il aurait eu onze jours pour s'emparer d'Alexandrie, avant que le premier renfort ne fût arrivé du Caire. Si en 1798, Napoléon ne se fût présenté sous les murs d'Alexandrie que treize jours après avoir mouillé au Marabout, il n'eût pas réussi. Il eût trouvé les murailles crénelées et bien armées; la moitié des Mamelouks déjà arrivés du Caire, avec une immense quantité d'Arabes et de Janissaires; mais il marcha sur Alexandrie et donna l'assaut à ses murailles, avec seulement une poignée de son monde, sans attendre son canon, dix-huit heures après que sa flotte avait été signalée. C'est un principe de guerre, que lorsqu'on peut se servir de la foudre, il la faut préférer au canon. 7° Après le combat du 13 mars, le général Abercrombie avait manqué son expédition. Il savait que l'armée française était forte de vingt-cinq mille hommes, que le général en chef était prévenu de son apparition depuis treize jours. La prudence ne lui laissait que deux partis à prendre : le premier de se rembarquer pour aller attendre en Chypre l'arrivée de ses nouveaux renforts d'Angleterre et ceux du capitan-pacha et du grand visir; le second de prendre position derrière l'isthme de l'embarcadère, ou sur

le mamelon du Cheykh dans la presqu'île d'Aboukir, et s'y fortifier; cette position était inexpugnable. Celle qu'il occupait au Camp des Romains, la droite à la mer et la gauche au lac Madiéh, ayant quinze cents toises d'étendue, était mauvaise pour un corps de quinze mille hommes qui n'avait ni cavalerie ni artillerie attelée; il devait s'attendre à être attaqué sous peu de jours par une armée supérieure en force, ayant une nombreuse et intrépide cavalerie, qui soutenue par plusieurs batteries légères, forcerait sa gauche, séparerait son armée de sa flotte, ce qui entraînerait sa perte.

Troisième observation (SUR LES MARCHES ET MANOEUVRES DU GÉNÉRAL HUTCHINSON). 1° Ce général prit le commandement, le lendemain de la bataille du 21 mars. Il savait que l'armée française pouvait être en peu de jours renforcée de la division du général Belliard de cinq ou six mille hommes; cela devait le décider à abandonner la position du Camp des Romains pour prendre celle de l'embarcadère. 2° Lorsque, cinq jours après, le capitan-pacha arriva avec six mille hommes, il eût dû les mettre sur le champ en ligne, en les attachant à ses diverses brigades. Six mille tirailleurs turcs étaient un véritable renfort pour une armée européenne, tandis que, mis en réserve, seuls, ils étaient de peu de valeur. 3° Il coupa la digue du lac Madiéh le 13 avril, et créa le lac Maréotis; il rendit par là un grand service à Alexandrie; il fit ce que les Français eussent dû faire le 12 mars, puisque par là, la place devenait très forte et à l'abri de toute

surprise; or, le but de toute la campagne était de prendre Alexandrie. Il sacrifia donc l'objet principal à un accessoire; la gauche de sa position se trouva sans doute mieux appuyée, mais elle l'eût été également en construisant de bonnes redoutes dans l'eau et en embossant dans le lac quelques batteries flottantes. 4° La marche sur Rahmaniéh en continuant d'occuper le Camp des Romains, les manœuvres pour opérer en juin sa jonction avec le grand visir, sur le Caire, sont autant de fausses opérations. C'était au grand visir à marcher sur Alexandrie pour se réunir à l'armée anglaise, et non à celle-ci à quitter le point important pour courir après des accessoires. Quand on est à portée de frapper au cœur, il ne faut pas s'en laisser distraire par des manœuvres contraires. 5° Lorsque le 9 mai, le général Lagrange, se porta de Rahmaniéh sur le Caire, le général Hutchinson avait une belle occasion de terminer la campagne. Il eût dû retourner promptement au Camp des Romains avec le capitan-pacha, attaquer le général Menou, affaibli du détachement du général Lagrange; il l'eût jeté dans la muraille des Arabes, et eût pris la ville en peu de semaines. 6° Pendant le mois de mai et jusqu'au 22 juin, c'est-à-dire pendant quarante-et-un jours, il est resté exposé à un double danger : 1° que le général Menou qui avait neuf mille hommes dans Alexandrie, n'attaquât avec six mille hommes, les quatre mille hommes du général Coote, et ne forçât le Camp des Romains; 2° que le général Belliard qui

avait quatorze mille hommes au Caire ne battît le grand visir à El-Khancah, ne le rejetât au-delà du désert, ne revînt sur lui, général Hutchinson, avec dix mille hommes, et ne se réunît avec le général Menou. Après l'affaire d'El-Khancah, il avait encore à redouter que le général Belliard laissant ses malades, ses éclopés et ses vétérans, c'est-à-dire deux à trois mille hommes dans la citadelle du Caire, ne vînt avec toutes ses forces lui marcher sur le corps. Il aurait évité tous ces dangers, s'il avait persisté dans l'idée principale de la campagne : diriger toutes les opérations contre Alexandrie et conquérir l'Égypte sans perdre de vue les mâts de sa flotte. 7° Mais s'il voulait absolument marcher sur le Caire, il fallait alors qu'il évacuât le Camp des Romains, et plaçât le camp du général Coote à l'embarcadère, ou au mont du Cheykh. 8° Pour se trouver en mesure de manœuvrer contre le général Belliard, il fallait que le grand visir traversât le Delta, et se réunît aux Anglais sur la rive gauche de la branche de Rosette, à la hauteur de Rahmaniéh, le général Hutchinson eût marché alors sur le Caire avec une armée de vingt-cinq mille Turcs, cinq mille Anglais, et une nombreuse flottille sur le Nil. 9° Lorsque le 19 juin, il eut construit son pont sur le Nil, sa position se trouva fort améliorée, mais il eût dû ne pas s'en tenir à cette demi-mesure; il fallait faire camper le grand visir sur la rive gauche du Nil et après la prise de Gizéh, lorsque le pont des Français serait détruit, les deux armées se fussent portées ensemble sur la rive

droite, laissant, dans les deux cas, un corps d'observation sur la rive opposée. En effet si le 22 juin, à deux heures du matin, le général Belliard eût débouché de Gizéh avec dix mille hommes, il eût repoussé le général Hutchinson, le capitan-pacha et eût enlevé le pont avant que le grand visir eût pris un parti. En supposant que celui-ci se fût logé dans quelques maisons du Caire, il n'aurait occupé aucun fort important, il en aurait été délogé le lendemain. 10° Le général Hutchinson a pressenti constamment le danger de sa position; il a cru y remédier, en marchant très lentement; il est vrai qu'il a toujours été trompé sur la force du général Belliard, dont il a supposé l'armée, la moitié au plus de ce qu'elle était réellement. Il croyait que les troupes qui avaient marché sur El-Khancah, étaient les mêmes que celles qui se trouvaient à Rahmaniéh; il était dans l'erreur. Lorsque le général Belliard était devant le grand visir il n'avait pas avec lui un seul homme de l'infanterie qui était à Rahmaniéh. L'art de la guerre a des principes invariables qui ont principalement pour but de garantir les armées, contre l'erreur des chefs, sur la force de l'ennemi, erreur qui, du plus au moins, a toujours lieu. 11° Le général Coote a traversé le lac Maréotis et fait le siége du Marabout, avec cinq mille hommes; cela n'était pas suffisant; il lui en aurait fallu sept mille; le général Hutchinson l'a senti, et l'a renforcé cinq jours après d'un détachement anglais et turc, mais c'était trop tard. Que de suites pouvait avoir cette seule faute.

Quatrième observation (SUR LE MOUVEMENT DU GÉNÉRAL FRIANT). 1° Le général Friant, gouverneur d'Alexandrie, accourut sur la plage d'Aboukir avec toutes les forces dont il pouvait disposer pour s'opposer au débarquement. Mais il aurait dû amener plus d'artillerie et construire deux bonnes batteries de côte avec des pièces de vingt-quatre, de dix-huit et des mortiers. 2° Puisqu'on avait négligé de construire un fort en maçonnerie sur la falaise, il aurait dû y construire une redoute en bois de palmier, ce qu'il aurait pu faire en trente-six heures; il ne manquait pas non plus de sacs à terre à Alexandrie. 3° Il eut tort de s'affaiblir des trois cents hommes qu'il envoya de l'autre côté du lac Madiéh. Si l'ennemi débarquait du côté de Rosette, ce faible détachement ne pouvait rien, et trois cents hommes étaient quelque chose, réunis aux dix-sept cents qu'il avait avec lui. Qui sait ce qui serait arrivé, si ces trois cents hommes avec quatre pièces de canon, eussent été placés sur le mont du Puits. 4° Dans tous les cas, il eût dû établir six pièces de campagne, soutenues par un carré de la 75e, sur la hauteur du Puits; c'était la clef de la plage; le débarquement n'était pas assuré tant que l'ennemi n'était pas maître de la hauteur du Puits.

Cinquième observation (LE GÉNÉRAL LANUSSE). 1° Le général Lanusse eût dû éviter le combat. Le 13, il eût dû faire sa retraite sur les hauteurs de la porte de Rosette et même s'il le fallait, se couvrir par la muraille

des Arabes et chercher protection sous le canon des forts. Les Anglais ayant défilé pendant plusieurs heures sous ses yeux, il les avait comptés; il n'était donc pas raisonnable de descendre de sa position pour braver une armée quatre fois plus forte que la sienne, lorsqu'il attendait des renforts considérables.

Sixième observation (LE GÉNÉRAL LAGRANGE). 1° Lorsque le général Lagrange se porta de Rahmaniéh sur le Caire, le 10 mai, il eût dû laisser un homme de résolution dans le fort, avec cent cinquante hommes, et lui ordonner de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; il eût pu arrêter, pendant huit à dix jours, la marche de l'armée anglaise. Il y laissa un mauvais commandant avec quarante hommes, et ordonna lui-même que l'on gâtât les munitions et les magasins. Ce commandant se rendit le 10 à la pointe du jour, et s'il se trouva cent dix hommes dans le fort, c'est que soixante ou soixante-dix y restèrent sans ordre, s'étant enivrés au pillage des magasins. 2° Le général eût dû envoyer une chaloupe et une reconnaissance sur le canal de Menouf, pour faire rétrograder les convois sur le Caire. 3° Pourquoi n'a-t-il pas rallié à Rahmaniéh, pendant les vingt jours qu'il y est demeuré, la garnison de Lesbé et de Bourlos; il se serait ainsi renforcé de sept cents hommes qui ont été perdus. Sept cents hommes étaient le cinquième de sa division.

Septième observation (LE COLONEL CAVALIER). La conduite du colonel Cavalier est injustifiable. A son

arrivée en France il eût dû être traduit devant un conseil de guerre. Les Romains eussent fait décimer son détachement. Ce fut l'envie de rentrer en France qui porta les soldats à capituler. Mais toute la faute appartient au commandant. Il connaissait les dispositions de ses soldats, il eût dû empêcher tout pourparler, recevoir les parlementaires à coups de fusil, continuer sa marche sur Alexandrie et sur le lac Natroun. Le colonel Cavalier était un brave homme et un officier très distingué, fort attaché au général en chef; sa conduite en cette occasion n'en est que plus blâmable. Les six cents chameaux qu'il remit furent d'une grande utilité à l'armée anglaise. Une loi nécessaire dans une armée française serait celle qui défendrait tout parlementage. Nos soldats sont si bons, si prêts à être amis, et nos officiers si faciles à tromper, que les étrangers les jouent perpétuellement.

Huitième observation (Le général Belliard). 1° Le 13 mai au soir, le général Lagrange, ayant joint au Caire le général Belliard, celui-ci eut sous ses ordres quatorze mille hommes, dont cinq cents vétérans, une centaine d'employés civils armés et formés en garde nationale, huit cents malades et quinze cents autres hommes malingres, ouvriers, hommes de dépôt. Ces trois mille hommes étaient suffisans pour garder la citadelle, Gizéh et les forts autour du Caire; il avait donc onze mille hommes disponibles. En laissant au Caire une colonne mobile de mille hommes à pied et à cheval, quelques pièces de canon pour

servir de réserve, il pouvait s'éloigner avec dix mille hommes, dont mille de cavalerie et vingt-quatre pièces de canon. Au lieu de cela, il laissa huit mille hommes pour la garde de la ville et ne marcha contre le grand visir qu'avec six mille hommes. 2° Mais six mille Français, dont près de mille hommes de cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie bien servies, étaient plus qu'il n'en fallait pour battre le grand visir et le jeter au-delà du désert. Le grand visir n'avait avec lui que seize mille Turcs, dont le quart était à Damiette. Au combat d'El-Khancah, les Osmanlis étaient neuf mille hommes; si le général Belliard n'eût pas manqué de résolution, il n'avait qu'à faire battre la charge, et il sauvait l'Égypte, en se couvrant d'une gloire immortelle. Il aurait couché le 16 à Belbeis, et le 18 à Salhéyéh; il aurait été de retour au Caire le 20 ou le 21, aurait passé le Nil le 23 ou le 24, serait arrivé le 27 ou le 28 à Terranéh, aurait attaqué le général Hutchinson, qui avait quatre mille Anglais, et six mille Turcs du capitan-pacha. L'armée anglaise était très affaiblie par les maladies; elle n'avait alors encore reçu aucun de ses renforts. 3° Le général Belliard rentra le 18 mai dans le Caire, sans avoir attaqué le grand visir, c'était le moment de prendre un parti définitif, en se portant sur Alexandrie par la rive gauche du Nil, avec tous les Français qui étaient au Caire, embarquant sur la rivière tout ce qui ne pouvait pas être transporté par terre, et laissant deux mille hommes dans la cita-

delle. Le grand visir eût été incapable de prendre la citadelle qui eût pu se défendre long-temps. Lorsqu'elle aurait eu perdu l'espoir d'être dégagée par suite de la jonction des généraux Belliard et Menou, elle aurait obtenu une capitulation honorable, et les hommes qui étaient en grande partie malingres, vétérans et convalescens, auraient été sauvés. 4° Le 18 juin, c'est-à-dire quarante jours après le combat d'El-Khancah, le général Hutchinson arriva enfin près de Gizéh, et le grand visir vis-à-vis de lui, sur la rive droite; les deux armées étant séparées par le Nil. Si le général Belliard eût attaqué, avec tout son monde, l'une ou l'autre armée, il eût été vainqueur. La défaite de l'une de ces deux armées eût entraîné la retraite de l'autre. Tandis que s'il avait éprouvé un échec, il ne l'eût pas éprouvé sans faire beaucoup de mal à l'ennemi, et ses affaires n'en auraient pas été pires. 5° Le 19, le général Hutchinson fit construire un pont pour communiquer avec le grand visir, cela améliora fort sa position. Mais si le général Belliard eût attaqué, comme le proposa le colonel Dupas, en débouchant sur une seule rive, à la petite pointe du jour, il eût enlevé le pont avant que l'armée placée sur l'autre rive ne l'eût passé. 6° Le 22 juin, il n'était pas encore cerné, l'armée anglaise était vis-à-vis de Gizéh sur la rive gauche, l'armée du grand visir vis-à-vis du Caire, tout le haut Nil était encore libre; les Anglais n'étaient qu'au nombre de quatre mille hommes et les Turcs de trente mille, en comptant

seize mille Bédouins ou troupes d'Égypte qui n'avaient aucune consistance. Le général Belliard avait dix mille hommes en état de combattre et quatre cents pièces de canon ; il était abondamment pourvu de tout, il avait soixante-dix mille projectiles, deux cents milliers de poudre ; puisqu'il avait perdu toutes les occasions que la fortune lui avait offertes de battre les armées ennemies isolément, il lui restait la gloire de défendre la place avec toute l'opiniâtreté qu'exigeait le salut de l'armée, l'honneur des armes françaises et les réglemens militaires. En s'étudiant à attaquer dans ses sorties, spécialement les Anglais, il fût venu à bout de détruire ce petit corps qui seul donnait de la consistance à toute cette armée. Du moins il eût pu gagner le mois d'août. Alors l'inondation couvrant tout le pays, aurait obligé l'ennemi à cesser ses opérations de siége, puisqu'il n'aurait pu les continuer que sur l'enceinte du côté du désert ; en se maintenant trente jours, le général Belliard eût donc pu gagner jusqu'au mois de novembre, et, pendant ce temps, il eût donné à ses fortifications un nouveau degré de force ; les mois se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Pendant tout ce temps-là, Alexandrie n'eût pas été inquiétée. 7° Le général Belliard a cru avoir un corps d'au moins dix mille Anglais devant lui ; mais qui l'autorisait à avoir cette opinion ? S'il fût sorti du côté de Gizéh, et se fût déployé en ligne de bataille, les Anglais se seraient montrés, il eût pu les compter. Si le 21 juin, on avait

réuni un conseil de guerre, à l'unanimité on aurait couru aux armes. Les règles de la guerre voulaient que, dans des circonstances importantes comme celle-là, on ne s'en tînt pas à des bruits, mais que l'on manœuvrât afin d'obliger l'ennemi à se montrer et à se laisser compter. L'état de situation de l'armée anglaise montait à quatre mille hommes. 8° Mais sans obliger l'ennemi à déployer ses forces, sans se battre, sans tenter la fortune, il capitula!! Il rendit la capitale de l'Égypte, ses magasins, quatre cents canons, des forts, sans avoir tiré un coup de fusil!! Il est vrai que les intérêts des généraux, des officiers, et des particuliers furent stipulés avec un grand soin. De ces quatorze mille hommes, cinq cents s'enrôlèrent dans les Mamelouks, treize mille sept cent vingt-trois furent embarqués à Aboukir et arrivèrent en France. L'armée rapporta ses drapeaux, ses armes, cinquante pièces de canon, beaucoup de chevaux, une immense quantité de bagages, toutes les raretés du pays. Cette capitulation fut au reste la même que celle d'El-Arich. Quand les armées croient possible de sortir d'une position critique, avec une convention, sans se déshonorer, tout est perdu. Autant vaudrait confier la défense et l'honneur des armes à de vieilles femmes armées de leurs fuseaux. 9° Pendant la marche du Caire à Aboukir, le général Moore escorta l'armée française, mais celle-ci était plus nombreuse que son escorte. A l'approche d'Aboukir, le général anglais craignait, avec raison, que l'indignation ne s'emparât

du soldat français, qu'il n'attaquât les Anglais, ou ne se joignît avec Menou pour sauver l'Égypte. L'officier qui apporta en France la nouvelle de cette extraordinaire capitulation, fut retenu au lazaret de Marseille; il envoya son rapport et son état de situation. La douleur du premier Consul est facile à concevoir; son premier mouvement fut de faire arrêter les généraux qui avaient formé le conseil de guerre, et de faire un exemple sévère d'une pareille violation de tous les réglemens militaires. Un général de division, commandant un corps, ne pouvait pas abandonner son général en chef et l'armée, pour sauver son corps particulier. Or, la division du général Belliard était entière; elle n'avait éprouvé aucun échec, elle ne s'était pas mesurée avec l'ennemi, et avait posé les armes, par une stipulation d'autant plus honteuse et déshonorante, que les conditions en étaient plus avantageuses pour les individus. Tout ce que le général allégua dans son rapport pour justifier sa conduite, en faisant valoir des considérations politiques, ne peut être admis. Il avait reçu de la République le droit de faire tuer ses soldats pour sa défense, mais non celui de les sauver, au détriment de la chose publique. Il craignait la division anglaise de l'Inde, et le 22 juin, jour de cette capitulation, cette division était encore mouillée dans le port de Djeddah, dans la mer Rouge, sur la côte d'Arabie, à trois cents lieues de là! Il se disait cerné par une armée anglaise très nombreuse et il n'avait fait aucun mouvement, livré

aucun combat pour l'obliger à se déployer; il ne l'avait pas vue; elle n'était que de quatre mille hommes! Il disait manquer de munitions, et il avouait avoir soixante mille coups de canon à tirer. Il disait manquer de vivres, et les magasins en étaient pleins! C'est bien abuser des mots que de comparer cette conduite honteuse à la conduite glorieuse que tint Chevert dans Prague, lorsque le maréchal de Belle-Isle le laissait, avec une poignée de monde, pour faire son arrière-garde, et favoriser sa retraite. Chevert se sacrifiait pour son armée; Belliard sacrifiait l'armée et l'honneur pour sauver son corps.

Mais à ce premier mouvement du Consul succédèrent des réflexions qui firent changer ses dispositions. Le général Belliard était un officier très distingué; il avait rendu de grands services dans cette même campagne; il avait montré une grande intrépidité dans la campagne d'Italie; à Arcole, il avait couvert de son corps Napoléon, et reçu une balle qui lui était destinée; son opinion était très prononcée pour la conservation de l'Égypte et très opposée à la convention d'El-Arich. Sa marche sur El-Khancah prouve qu'il avait bien vu ce qu'il fallait faire, mais il avait manqué d'audace et de caractère; la nature ne l'avait pas fait pour une action aussi importante. Le général en chef l'avait abandonné sans lui donner aucun ordre. Le mécontentement général et le désespoir qu'avaient produits dans l'armée la lenteur, l'irrésolution et le défaut de talens militaires du général Menou avaient

banni tout espoir et toute confiance. Les généraux qui avaient signé la capitulation étaient des officiers distingués, et tous fort opposés à la convention d'El-Arich. Convenait-il, dans la situation brillante où était la République, lorsque la paix de Lunéville, celle avec la Russie, la Porte et l'Angleterre avaient élevé si haut la gloire française, d'obscurcir cet éclat et d'attrister la nation par des enquêtes déshonorantes contre des braves qui, dans tant d'autres circonstances, avaient si bien mérité de la patrie? N'était-il pas préférable de fermer les yeux et d'attribuer tout ce qui arrivait à la fatalité et à la nullité absolue du chef? Car enfin, quelque chose que l'on fasse, quelque énergie que montre le gouvernement, quelque vigoureuse que soit la législation, une armée de lions commandée par un cerf ne sera jamais une armée de lions.

Neuvième observation (Le général Menou). 1° Le général Menou eût dû être instruit le 3 mars de l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie, il ne le fut que le 4 dans l'après-midi; c'était un retard de vingt-quatre heures bien fâcheux. Il avait dû savoir le 2 mars, la capture faite le 28 février dans la rade d'Aboukir, d'un ingénieur anglais, et devait connaître les papiers d'un autre ingénieur qui avait été tué; ces papiers contenaient des indices assez frappans de l'expédition du général Abercrombie; 2° le général en chef prit le change, et dissémina ses troupes. Le général Reynier reçut, dans la nuit du 4 au 5, son ordre de mou-

vement. Il se rendit au quartier général pour témoigner la douleur qu'il éprouvait de ces dispositions. Il cita au général en chef l'exemple de ce qui était arrivé, lorsque Mustapha-Pacha parut devant Aboukir, le 12 juillet 1799. Napoléon en fut instruit le 15, se trouvant alors campé aux Pyramides, il expédia à l'instant même des ordres à toute l'armée et la réunit sur Rahmaniéh. « Il fallait imiter cette con-
« duite et partir dans la nuit même, évacuer la Haute
« Égypte, en laissant seulement des vétérans, des mala-
« des et quelques pièces de canon au Caire. » Le général Menou resta sourd et froid ; il persista dans l'exécution de ses ordres ; à la pointe du jour, les troupes se mirent en mouvement dans des directions divergentes contrairement à tous les principes de la guerre. Un des aides de camp de Menou arriva le 12 mai à Alexandrie, au quartier général du général Lanusse, sur la hauteur des Romains, et vanta aux officiers de l'état-major les dispositions savantes qu'avait faites son général en apprenant la nouvelle de l'apparition de la flotte devant Alexandrie. « Mon vieux général,
« dit-il, n'a pas pris le change ; il a compris que la vé-
« ritable attaque ne serait point là où il était menacé ;
« il a pourvu à Damiette, au débouché du désert et à
« celui de la mer Rouge. De quelque côté que se pré-
« sente l'ennemi, le vieux renard a prouvé qu'il avait
« plus d'un trou à son sac. — Hélas ! s'écria le géné-
« ral du génie Bertrand, présent à cette conversation,
« je croyais que la science de la guerre consistait à

« avoir ses troupes réunies sur le point principal, en
« négligeant les accessoires; lorsque les Anglais seront
« maîtres d'Alexandrie, que deviendront les troupes
« qui sont à Suez, dans la Haute Égypte, à Salhéyéh!!»
3° En concentrant son armée sur Alexandrie, Menou laissa le général Belliard avec une forte garnison dans le Caire, des garnisons à Damiette, dans le (1) . . . . et la Haute Égypte, il ne réunit que douze mille hommes, il pouvait en réunir dix-neuf mille sur le champ de bataille; avec sept mille hommes de plus, la journée du 21 n'eût pas été douteuse. 4° Devait-il, le 21, attaquer l'armée anglaise? Celle-ci était supérieure en infanterie, mais très inférieure en cavalerie. Il était à craindre qu'elle ne reçût des secours, puisque la mer lui était ouverte; le point faible de la ligne de bataille anglaise était sans contredit la gauche. Il fallait que dans la nuit du 20 au 21 l'armée française se plaçât par un changement de front, la gauche en arrière, la droite sur le lac Madiéh, la gauche sur Alexandrie à cheval sur la route du Caire; qu'elle laissât sur les hauteurs, en avant de la porte de Rosette, quelques pelotons de cavalerie, quelques pièces d'artillerie, et tous les hommes chargés de défendre l'enceinte de la porte de Rosette. A la petite pointe du jour, l'armée rangée sur quatre ou cinq lignes, aurait attaqué la gauche de l'ennemi, faisant canonner la flot-

(1) Ici était un espace en blanc dans le manuscrit. (*De Las Cases.*)

tille mouillée dans le lac, par quelques pièces de vingt-quatre. La gauche étant dépostée, toute la cavalerie française, avec dix-huit pièces d'artillerie légère, se serait portée derrière le centre et la droite de l'ennemi. Celle-ci attaquée à revers, privée de ses communications avec le lac d'où elle tirait ses munitions et où étaient ses ambulances, menacée de perdre sa retraite, n'ayant aucune cavalerie pour la protéger, aurait été compromise.

Et si le général Menou voulait attaquer par sa gauche, alors il fallait que dans la nuit, le centre et la droite de l'armée française se ployassent derrière la gauche du général Lanusse, laissant sur leur emplacement, quelques pièces, quelques pelotons de cavalerie et quelques dromadaires. L'armée pelotonnée sur son extrême gauche, se mettant en marche pour attaquer la maison de Ptolémée, s'y fût logée ; aux premiers rayons du jour, la cavalerie se fût portée derrière le centre et la gauche de l'armée anglaise, menaçant ses communications ; une grosse batterie eût dû ouvrir son feu contre les canonnières embossées en pleine mer, et flanquait la droite de l'armée ennemie. Une pareille combinaison eût été couronnée d'un plein succès ; le mamelon eût été enlevé, et si le centre et la gauche de l'armée anglaise eussent marché pour s'en emparer, ils auraient dû le faire sous le feu de toute l'artillerie française, les flancs et les derrières inquiétés par la cavalerie et l'artillerie légère ; cela n'était pas probable.

5° Après la journée du 21, le général Menou eût dû encore concentrer toutes ses forces à Alexandrie, afin de pouvoir livrer à l'ennemi une nouvelle bataille; il pouvait encore réunir plus de seize mille hommes. 6° Lorsque le lac Maréotis fut formé, dans le courant d'avril, le général Menou devait sur-le-champ construire, au milieu du lac, une chaussée qui débouchât sur Damanhour, en y employant à-la-fois tous les moyens qui étaient à sa disposition: des levées de terre, des ponts sur pilotis, des ponts sur radeaux, des ponts sur nacelles. Ce lac n'avait dans la plupart des endroits que trois ou quatre pieds de profondeur; au débouché de cette digue, il eût dû construire une tête de pont, et élever le long de la digue des batteries pour la protéger contre les bateaux ennemis. Ces ponts étaient importans pour le mettre à même de manœuvrer. 7° Lorsque le général Hutchinson se porta sur le Nil en mai, le général Menou eût dû, par un mouvement inverse, se concentrer sur Alexandrie et profiter de la dissémination des forces anglaises pour attaquer le Camp des Romains que défendait le général Coote; il suffisait que le général Lagrange gagnât vingt-quatre heures. 8° A la fin de mai le général Coote n'avait que quatre mille hommes; le général Menou pouvait l'attaquer avec six mille hommes, le succès était probable, il eût été décisif. 9° Le général Menou, après le combat d'El-Khancah, eût dû donner l'ordre au général Belliard de marcher sur Terranéh avec dix mille hommes, et de

sa personne il eût dû partir avec quatre mille hommes et huit cents chameaux, passer aux lacs Natroun et attaquer la droite du général Hutchinson à Terranéh, pendant que le général Belliard l'aurait attaqué de front; il eût laissé six mille hommes dans Alexandrie, ce qui était suffisant; 10° les travaux du camp retranché sur les hauteurs en avant de la porte de Rosette, étaient trop étendus, puisqu'il fallait six mille hommes pour les garder, ce qui paralysait son armée; il eût fallu simplement trois forts bien situés, sous la portée du canon de l'enceinte de la porte de Rosette, ayant des fossés pleins d'eau, et défendus par un millier d'hommes, ce qui eût empêché l'ennemi de camper sur les mamelons en avant de la porte de Rosette. Le général Menou aurait alors eu les moyens de fortifier l'ouest d'Alexandrie et de mettre ce côté en équilibre, en établissant une première ligne à la hauteur du fort des Bains. Ce fort ferme le port vieux, il est à cinq cents toises du lac Maréotis. 11° Il fallait construire une deuxième ligne en avant du fort, la gauche appuyée au lac Maréotis se liant avec le fort de Pompée. Ce malheureux camp retranché du côté de Rosette a été la cause de tout le mal; . . . .
. . . . (1). 12° Au point où en étaient venues les choses à la fin d'août, il eût été convenable de prolonger la défense jusqu'à la dernière

(1) Ici se trouvait une ligne écrite au crayon de la main de Napoléon. Elle était très effacée; il nous a été absolument impossible de la déchiffrer.

(*De Las Cases.*)

extrémité; cela eût été l'avis unanime de tous les officiers du conseil de guerre, si on leur eût donné l'assurance qu'au 15 novembre ils auraient été secourus par une armée, ou qu'ils auraient reçu la nouvelle des préliminaires de la paix. Cet exemple, comme mille autres de l'histoire, prouve que le gouverneur d'une place ne doit penser qu'à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il fallait donc tenir jusqu'à ce que l'enceinte des Arabes fût forcée, que le fort Cretin et le fort Caffarelli fussent pris, et la brèche rendue praticable à la muraille de l'Isthme; alors seulement l'honneur eût été sauf. Alors seulement la capitulation, qu'elles qu'en eussent été les conditions, aurait été glorieuse. Pour être honorable, une capitulation doit stipuler de mauvaises conditions. Il y a toujours présomption défavorable, contre la garnison qui sort d'une place sur un pont d'or.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

CHAPITRE VIII.

SYRIE.

CHAPITRE IX.

CONQUÊTE DE LA PALESTINE.

(1) Voir la note au bas de la page 1.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

BATAILLE D'ABOUKIR.

CHAPITRE XII.

RETOUR DE NAPOLÉON EN OCCIDENT.

CHAPITRE XIII.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ARRIVÉS PENDANT L'ANNÉE 1798.

CHAPITRE XIV.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES PENDANT LES SIX PREMIERS MOIS DE 1799.

CHAPITRE XV.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES PENDANT LES SIX DERNIERS MOIS DE 1799.

CHAPITRE XVI.

KLÉBER.

CHAPITRE XVII.

MENOU.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.

ERRATA.

Page	12	ligne	15	Irrack. . . . . *lisez :*	Irack.
—	14	—	25	l'Estran. . . . . —	l'estran.
—	28	—	15	ces féroces . . . . —	les féroces.
—	29	—	9	Saléyéh. . . . . —	Salhéyéh.
—	41	—	8	sa. . . . . —	se.
—	42	—	3	il n'a. . . . . —	elle n'a.
—	77	—	20	Douglas. . . . . —	colonel Douglas.
—	82	—	13	il essaya . . . . —	ce chef essaya.
—	116	—	10	visir. . . . . —	le visir.
—	117	—	25	le cerna. . . . . —	cerna l'émir.
—	119	—	11	il fit . . . . —	fit.
—	124	—	19	Sebabiar . . . . —	Saba-Biar.
—	125	—	1	Natron . . . . —	Natroun.
—	145	—	11	est nomme . . . . —	est nommé.
—	150	—	3	plu . . . . —	plu-
—	171	—	26	l'Estran. . . . . —	l'estran.
—	174	—	14	Bonifaccio . . . . —	Bonifacio.
—	187	—	15	Saint Germano . . . . —	San Germano.
—	188	—	6	Saint Germano . . . . —	San Germano.
—	193	—	23	le porta. . . . . —	porta Championnet.
—	198	—	11	et 12 Ehrenbreis-tein. . . . —	Ehrenbrei-stein.
—	220	—	9	Bobio . . . . —	Bobbio.
—	228	—	19	la Piare . . . . —	la Piave.
—	232	—	28	ces obusiers. . . . . —	les obusiers.
—	235	—	16	San Giovani. . . . . —	San Giovanni.
—	254	—	22	placés . . . . —	placées.
—	256	—	6	Rostolant. . . . . —	Rostolan.
—	256	—	25	Pultney. . . . . —	Pulteney.
—	266	—	3	Suze. . . . . —	Suse.
—	276	—	26	et 31 Krappendam . . . . . —	Krabbendam.
—	285	—	26	les dix jours . . . . —	les neuf jours.
—	310	—	28	sans non . . . . —	sans nou-
—	314	—	25	Ervan. . . . . —	Erivan.
—	315	—	21	lui Sidney. . . . . —	lui sir Sidney.
—	346	—	15	de Dafih. . . . . —	d'Atfih.
—	346	—	21	Almeyras . . . . —	Almeras.
—	444	—	22	flanquait . . . . —	flanquant.



